



10
18

GRANDS DÉTECTIVES

Steven Saylor
La dernière
prophétie

SUR L'AUTEUR

Steven Saylor est né au Texas en 1956. Diplômé d'histoire de l'université du Texas, il devient rédacteur en chef du *Sentinel* de San Francisco, puis agent littéraire, avant de se lancer dans l'écriture. Sa parfaite connaissance de l'Antiquité lui a permis de créer, en 1991, cette série originale des *Mystères de Rome*, qui comprend déjà neuf volumes, dont le dernier, *The Judgement of Caesar*, a paru en 2004 aux États-Unis.

Steven Saylor partage son temps entre Berkeley en Californie et Austin au Texas.

STEVEN SAYLOR

LA DERNIÈRE PROPHÉTIE

GORDIEN-o8

Titre original
A mist of prophecies 2002

Traduit de l'américain par
André Dommergues



10/18
« Grands Détectives »
Éditions Le Masque

À Rick Lovin

LES MOIS ROMAINS

Januarius (janvier, 29 jours)

Februarius (février, 28 jours)

Martius (mars, 31 jours)

Aprilis (avril, 29 jours)

Maius (mai, 31 jours)

Junius (juin, 29 jours)

Quintilis (juillet, 31 jours)

Sextilis (août, 29 jours)

September (septembre, 29 jours)

October (octobre, 31 jours)

November (novembre, 29 jours)

December (décembre, 29 jours)

Calendes : le 1^{er} jour du mois

Nones : le 5^e ou le 7^e jour du mois

Ides : le 13^e ou le 15^e jour du mois

CHRONOLOGIE

L'histoire commence le 9 août 48 avant Jésus-Christ. Certaines des dates mentionnées ci-dessous sont conjecturales. Les entrées qui concernent Cassandre sont fictives.

Avant Jésus-Christ :

82-80 : Sylla gouverne Rome avec le titre de « dictateur ».

73 : La vestale Fabia est jugée pour avoir transgressé son vœu de chasteté avec Catilina. Spartacus déclenche la grande révolte des esclaves, écrasée l'année suivante.

63 : Cicéron exerce la fonction de consul ; il réprime la conspiration de Catilina.

56 : Avril : Marcus Caelius, défendu par Cicéron, est jugé pour meurtre ; Clodia a engagé les poursuites.

55 : 18 novembre : Milon et Fausta se marient.

52 : 18 janvier : Clodius est assassiné.

Avril : Milon, défendu par Cicéron, est jugé pour le meurtre de Clodius, Marc Antoine a engagé les poursuites ; Milon reconnu coupable s'enfuit à Massilia.

49 : 10 ou 11 janvier : César franchit le Rubicon.

17 mars : Pompée traverse l'Adriatique et s'enfuit en Grèce.

19 mai : Tullia, la fille de Cicéron, met au monde un enfant, qui meurt peu de temps après.

7 juin : Cicéron quitte l'Italie pour rejoindre Pompée en Grèce.

2 août : L'armée de Pompée en Espagne se rend à César.

Octobre : Massilia se rend à César. Il pardonne à tous les Romains qui s'y trouvent en exil à l'exception de Milon. César rentre à Rome. Il consent à y être dictateur durant onze jours avec l'intention de procéder à des élections ; Caelius est élu préteur. Novembre : La nouvelle de la mort de Curion en Afrique parvient à César, à Rome.

5 janvier : César traverse l'Adriatique.

Fin février : Caelius installe son tribunal à côté de celui de Trébonius et déclenche une émeute.

Fin mars : Marc Antoine traverse l'Adriatique pour rejoindre César. Caelius déclenche une deuxième émeute.

Avril : Pompée et César lancent des opérations militaires à Dyrrachium. Le Sénat invoque le sénatus-consulte suprême contre Caelius. Milon s'enfuit de Massilia pour rentrer en Italie.

17 juillet : Pompée menace les armées de César à Dyrrachium. César décide de se replier. Le théâtre des opérations militaires se déplace vers l'intérieur du pays en Thessalie.

5 août (jour des nones) : Cassandre est assassinée.

9 août : Cassandre est enterrée ; César et Pompée engagent le combat près de la ville de Pharsale en Thessalie où Pompée est vaincu.

Cassandre :
Apollon ! Apollon !
Dieu des routes, Apollon qui me perds !
Tu me perds – et sans peine ! – pour la seconde fois.

Le Chœur :
Je comprends moins encore : aux énigmes succèdent
des oracles obscurs et je reste interdit.

Eschyle, *Agamemnon* 1080-1082 ; 1112-1113
(traduction P. Mazon, *Les Belles Lettres*, CUF)

1

La dernière fois que j'ai vu Cassandre...

J'allais dire : la dernière fois que j'ai vu Cassandre, c'était le jour de sa mort. Mais ce serait inexact. En fait je l'ai vue, j'ai contemplé son visage, j'ai caressé ses cheveux dorés, j'ai osé toucher sa joue glacée pour la dernière fois, le jour de ses funérailles.

C'est moi qui les avais organisées. Il n'y avait personne d'autre pour le faire.

Je l'appelle Cassandre. Bien sûr il ne s'agissait pas de son véritable nom. Des parents ne donneraient jamais à une enfant un nom aussi maudit, pas plus qu'ils n'appelleraient un bébé Médée, Méduse ou Cyclope. Aucun maître ne donnerait à une esclave un nom de si mauvais augure. On l'appelait Cassandre à cause du don particulier qu'elle était censée posséder. Comme la vraie Cassandre, la princesse au funeste destin de l'ancienne Troie, notre Cassandre semblait capable de prédire l'avenir. Quand elle parlait d'elle, elle s'appelait Cassandre, car elle prétendait ne plus se rappeler son vrai nom, ni qui étaient ses parents ni de quel pays elle venait. Certains conjecturaient que les dieux l'avaient laissée entrevoir l'avenir à titre de compensation. Ne l'avaient-ils pas privée de son passé ?

Et puis quelqu'un l'a privée de son présent. Quelqu'un a éteint la flamme qui brûlait en elle et lui donnait un éclat intérieur comme je n'en ai jamais vu chez un autre mortel. Quelqu'un a assassiné Cassandre.

Comme je l'ai dit, c'est à moi qu'il a incombé d'organiser les funérailles. Aucun ami, aucun amant indigné, aucun parent affligé, aucun frère ni sœur ne s'est présenté pour la réclamer. Le jeune homme qui avait été son seul compagnon, le muet qu'elle appelait Rupa – garde du corps, serviteur, parent, amant ? – ne s'est pas présenté quand elle a été assassinée.

Pendant trois jours son corps a reposé dans un cercueil placé dans le vestibule de ma maison sur le mont Palatin. Les embaumeurs l'avaient vêtue de blanc et entourée de rameaux de pin pour parfumer l'air. Son assassin n'avait pas altéré sa beauté ; elle était morte empoisonnée.

Désormais sans couleur, les joues lisses et les lèvres délicates de Cassandre étaient devenues opalescentes, comme si elles avaient été sculptées dans du marbre blanc translucide. La chevelure qui encadrait son visage avait pris l'aspect de l'or martelé, froid et dur au toucher.

Le jour, illuminée par les rayons du soleil qui entraient à flots par la lucarne de l'atrium, Cassandre ne paraissait pas plus vivante qu'une statue de marbre. Mais chaque nuit, pendant que dormait le reste de la maisonnée, je quittais subrepticement le lit de ma femme et me rendais à pas de loup dans le vestibule pour contempler le corps de Cassandre. Parfois, en d'étranges moments comme il en survient au cœur de la nuit, quand l'esprit est las et que la lumière de la lampe joue des tours, j'avais peine à croire qu'un cadavre était allongé dans le cercueil. La lumière de la lampe redonnait de l'éclat au visage. Des reflets rouges et jaunes faisaient chatoyer ses cheveux. Il semblait qu'à tout instant Cassandre pourrait soulever ses paupières et ouvrir la bouche pour prendre une respiration qui la ramènerait à la vie. Une fois, j'osai même poser mes lèvres sur les siennes, mais je reculai en frémissant ; elles étaient glacées et insensibles comme les lèvres d'une statue.

J'avais accroché une couronne noire à ma porte. Ces couronnes sont destinées à informer les passants de la présence de la mort dans une maison. Elles invitent à venir rendre un dernier hommage au défunt. Mais personne n'était venu voir le corps de Cassandre. Pas même une de ces commères qui ont l'habitude d'importuner la famille. Ces femmes font le tour de la ville à la recherche des couronnes et frappent à la porte de gens qu'elles n'ont jamais vus, simplement pour jeter un coup d'œil au cadavre du défunt le plus récent et donner leur opinion sur l'art de l'embaumeur. Mais je fus le seul à pleurer Cassandre.

Peut-être, pensais-je, la mort et les funérailles étaient-elles devenues trop banales à Rome et le décès d'une simple femme

d'origine inconnue, que l'on considérait généralement comme aussi folle que la vraie Cassandre, ne pouvait susciter aucun intérêt. Le monde entier était ravagé par une guerre civile qui dépassait en horreurs tous les conflits précédents. Les soldats mouraient par centaines et par milliers sur terre et sur mer. Des épouses désespérées, accablées par le chagrin, étaient oubliées de tous. Des débiteurs ruinés se pendaient aux poutres de leur maison. Des spéculateurs cupides étaient poignardés pendant leur sommeil. Tout n'était que ruine et deuil, et l'avenir promettait seulement plus de morts et de souffrances que l'humanité n'en avait connu jusqu'ici. La belle Cassandre, qui avait parcouru les rues de Rome en lançant d'une voix criarde de folles prophéties, était morte. Personne ne s'en était suffisamment ému pour lui rendre un dernier hommage.

Et pourtant quelqu'un s'était assez intéressé à elle pour l'assassiner.

Quand fut terminée la période de deuil, je fis venir les plus forts de mes esclaves pour soulever le cercueil et le mettre sur leurs épaules. Les membres de ma maisonnée formèrent le cortège funèbre, à l'exception de ma femme, Béthesda, qui depuis un bon moment était souffrante et n'allait pas assez bien pour sortir ce jour-là. À la place de ma femme, ma fille, Diana, marchait à mes côtés, accompagnée de son mari, Davus. Derrière nous venaient mon fils, Eco, sa femme, Ménénia, et leurs jumeaux de onze ans. Hiéronymus, le Massiliote qui habitait chez moi depuis son arrivée à Rome l'année précédente, était venu aussi. Il avait beaucoup souffert dans sa vie et avait connu le sort douloureux du paria. Aussi devait-il éprouver tout naturellement de la sympathie pour Cassandre. Les esclaves de ma maisonnée, peu nombreux, suivaient ; parmi eux se trouvaient les frères Androclès et Mopsus, qui n'étaient pas tout à fait aussi âgés que les enfants d'Eco. Pour une fois, conscients de la gravité des circonstances, ils se conduisaient fort décemment.

Afin que tout fût fait comme il sied, j'avais engagé trois musiciens pour conduire le cortège. Ils firent entendre une mélodie funèbre très triste. L'un soufflait dans une corne, l'autre jouait de la flûte, tandis qu'un troisième agitait une

crécelle en bronze. Dans leurs demeures imposantes sur le mont Palatin, mes voisins les entendaient venir de loin. Certains, irrités par le bruit, fermaient leurs volets, d'autres les ouvraient, curieux de voir le cortège.

Derrière les musiciens venaient les pleureuses. Je m'étais contenté de quatre, le maximum de ce que je pouvais me permettre, compte tenu de l'état de mes finances, même si ces femmes étaient modestes dans leurs exigences. Je suppose qu'il ne manquait pas de femmes à Rome capables de s'inspirer de leur propre tragédie pour verser des larmes sur le destin d'une personne qu'elles n'avaient jamais connue. Ces quatre-là avaient déjà exercé leurs talents ensemble et jouaient leur rôle avec un professionnalisme admirable. Elles tremblaient de tous leurs membres, elles versaient des larmes, traînaient les pieds et chancelaient sans jamais se heurter, s'arrachaient leurs cheveux emmêlés et, à tour de rôle, psalmodiaient le refrain de la célèbre épitaphe du dramaturge Naevius : « Si jamais la mort d'un mortel peut attrister le cœur des immortels, alors les dieux là-haut doivent pleurer à la mort de cette femme... »

Ensuite venait le mime. Je m'étais demandé si je devais en engager un, mais, en fin de compte, cela semblait indiqué. On m'avait parlé d'un certain mime qui venait d'Alexandrie. À Rome, personne ne le surpassait. Il portait un masque aux traits féminins, une perruque blonde et une tunique bleue comme en portait la morte. Moi-même, je lui avais appris la façon de marcher et les gestes de Cassandre. Dans l'ensemble, il gesticulait à l'excès, mais de temps en temps, que ce fût par hasard ou à dessein, il prenait une attitude qui évoquait Cassandre de façon si troublante que cela vous donnait froid dans le dos.

Aux funérailles, les mimes ont généralement droit à une grande liberté pour caricaturer et railler gentiment le mort. On peut mimer avec sympathie le comportement d'un patriarche ou d'une personnalité décédée, mais on savait trop peu de choses sur la vie de Cassandre pour trouver matière à faire de l'humour. Pourtant le mime ne pouvait camper un portrait d'elle sans imiter la seule chose dont tout le monde se souvenait : son don de prophétie. Ainsi, de temps en temps,

l'homme pris de convulsions tournoyait sur lui-même, puis rejetait la tête en arrière et poussait un hurlement étrange qui mettait les nerfs à rude épreuve. Loin d'être une imitation fidèle de la réalité, c'était un rappel. On n'était pas aussi terrifié ou bouleversé que lorsque la véritable Cassandra était possédée par le dieu, mais c'était assez ressemblant pour que tout spectateur qui avait eu l'occasion de voir Cassandra faire ses prédictions au forum ou sur un marché pût hocher la tête et se dire : c'est bien elle qui est dans ce cercueil.

Juste derrière le mime venait Cassandra, portée sur les épaules et bien calée parmi des fleurs fraîchement cueillies et des rameaux verts, les bras croisés sur la poitrine et les yeux fermés comme si elle dormait. En queue de cortège, les membres de ma maisonnée marchaient d'un pas solennel, honorant ainsi une femme qu'aucun d'entre eux n'avait connue, sauf moi à vrai dire.

Nous défilâmes lentement devant les maisons somptueuses du Palatin, et puis nous descendîmes dans le quartier de Subure, où les rues étroites grouillaient de monde. Même en cette période impie où les hommes méprisent les dieux et où les dieux les méprisent en retour, les gens manifestaient malgré tout du respect envers les morts. Ceux qui nous apercevaient cessaient de se chamailler, de papoter ou de marchander, ils se taisaient et s'écartaient pour laisser la voie libre à la morte et à ceux qui la pleuraient.

Souvent, quand un cortège funèbre traverse Rome, des passants le rejoignent. C'est ce qui se passe lors des funérailles des gens célèbres et puissants, et même de personnes humbles, si elles sont connues et appréciées de la communauté. Mais ce jour-là personne ne se joignit à nous. Chaque fois que je regardais par dessus mon épaule, je voyais seulement un vide entre le dernier de notre escorte et la foule compacte. Tous se détournaient du spectacle éphémère et se hâtaient de retourner à leurs affaires.

Pourtant, on nous observait, et on nous suivait, comme j'allais bientôt le découvrir.

Enfin nous arrivâmes à la porte Esquiline. Franchissant ses portails, nous quittâmes la cité des vivants pour pénétrer dans

la cité des morts. La nécropole de Rome s'étend à perte de vue sur les collines en pente douce. Ici nombreuses sont les tombes anonymes d'esclaves et les sépultures modestes de simples citoyens, toutes proches les unes des autres. Les funérailles de Cassandre n'étaient pas les seules ce jour-là. Ça et là des panaches de fumée montaient des bûchers et répandaient sur la nécropole une odeur de bois et de chair brûlés.

Un peu en dehors du chemin, au sommet d'une colline, le bûcher de Cassandre avait déjà été préparé. Tandis qu'on y déposait son cercueil et que les gardiens de la flamme s'apprêtaient à alimenter le feu, j'entrai dans le temple de Vénus Libitina, où l'on garde le registre des décès.

L'employé qui s'occupa de moi prit un air sévère et se montra empressé dès l'instant où il flanqua le registre sur le comptoir qui nous séparait. Je l'informai que je voulais déclarer un décès. Il ouvrit le diptyque en bois garni de tablettes en cire et prit son stylet.

— Citoyen, esclave ou étranger ? demanda-t-il sèchement.

— Je ne suis pas sûr.

— Pas sûr ? reprit-il en me regardant comme si j'étais entré dans le temple avec l'intention délibérée de lui faire perdre son temps.

— Je ne la connaissais pas vraiment. Personne ne semble l'avoir connue.

— Elle ne faisait pas partie de votre maisonnée ?

— Non, je m'occupe simplement de ses funérailles parce que...

— C'est une étrangère alors, en visite dans cette ville ?

— Je n'en suis pas certain.

Il referma bruyamment son registre et brandit son stylet dans ma direction.

— Alors va-t'en et ne reviens pas avant de l'être.

Je tendis le bras par-dessus le comptoir et l'empoignai par le devant de sa tunique.

— Cette femme est morte il y a quatre jours, ici à Rome, tu vas porter son décès sur le registre.

L'employé blêmit.

— Certainement, glapit-il.

Au fur et à mesure que je le lâchais, je me rendis compte à quel point j'avais serré sa tunique. Le sang lui était monté au visage et il lui fallut un moment pour reprendre sa respiration. Il fit mine de réaffirmer sa dignité, ajustant sa tunique et lissant ses cheveux en arrière. Avec grand soin il ouvrit le registre, appuya son stylet sur la cire.

— Nom de la défunte ? bredouilla-t-il.

Il toussa pour s'éclaircir la voix.

— Je n'en suis pas sûr, dis-je.

Sa bouche se contracta, il se mordit la langue. Il ne quittait pas le registre des yeux.

— Néanmoins il faut que j'inscrive un nom.

— Mets *Cassandra* alors.

— Très bien.

Il grava les lettres dans la cire dure avec un crissement.

— Son lieu de naissance ?

— Je te l'ai dit, je n'en sais rien.

Il fit claquer sa langue.

— Mais je dois mettre quelque chose. Si c'était une citoyenne romaine, il faut que je sache son nom de famille ; et si elle était mariée, le nom de son mari. Si c'était une étrangère, il faut que je sache d'où elle venait. Si c'était une esclave...

— Alors écris : « lieu de naissance inconnu ».

Il ouvrit la bouche pour parler puis se ravisa.

— C'est tout à fait irrégulier, marmonna-t-il en écrivant ce que je lui dictais. Je suppose que tu ne connais pas sa date de naissance.

Je lui lançai un regard noir.

— Je vois : « date de naissance inconnue ». Et la date de sa mort ? Tu as dit que c'était il y a quatre jours.

— Oui, elle est morte le jour des nones d'août.

— Et la cause de sa mort ?

— Le poison, répliquai-je en serrant les dents. Elle a été empoisonnée.

— Je vois, réfléchit-il, nullement ému et griffonnant en toute hâte. Avec un nom comme Cassandra on pourrait penser qu'elle aurait vu sa mort venir. Et toi, comment t'appelles-tu ? Il me faut ton nom pour compléter la déclaration.

J'eus encore envie de le frapper mais me retins.

— Gordianus, surnommé le Limier.

— Parfait. J'ai écrit exactement ce que tu souhaitais. « Nom de la défunte : *Cassandre*. Situation de famille inconnue. Date de naissance inconnue. Morte empoisonnée le jour des nones d'août 48. Déclaré par Gordianus, surnommé le Limier. » Est-ce que cela te convient, citoyen ?

Je ne dis mot et m'en allai en direction des piliers qui encadraient l'entrée. Derrière moi, je l'entendis marmonner : « Limier, euh ? Peut-être devrait-il découvrir qui l'a empoisonnée... »

Je descendis les marches du temple et retournai vers le bûcher funèbre, les yeux rivés sur le sol, ne voyant rien. À mesure que je m'approchais, je sentais la chaleur du feu. Quand finalement je levai les yeux, j'aperçus Cassandre parmi les flammes. Son cercueil avait été redressé pour que les gens qui assistaient aux funérailles puissent voir les derniers moments de son existence charnelle. Les musiciens accélérèrent leur rythme et passèrent d'un chant lugubre à une lamentation déchirante. Les pleureuses tombèrent à genoux, martelèrent la terre de leurs poings, poussèrent des cris perçants et des gémissements.

Une rafale de vent activa le brasier. Le ronflement du feu était ponctué de crépitements et de grésillements. Je voyais les flammes consumer petit à petit le cadavre, lui brûler les cheveux, lui ratatiner la chair, le carboniser, noircissant tout, anéantissant à jamais sa beauté. Le vent me soufflait la fumée dans les yeux, les picotait, les remplissait de larmes. J'essayais de détourner mes regards. Impossible. Même ce spectacle affreux représentait pour moi une occasion de plus, une chance ultime de regarder Cassandre.

Introduisant la main à l'intérieur de ma toge je sortis une baguette de cuir. Elle avait appartenu à Cassandre ; c'était le seul de ses biens qui existait encore. Je la serrai un instant dans mon poing et la jetai dans les flammes.

Je sentis la présence de Diana à mes côtés, puis le contact de sa main sur mon bras.

— Papa, regarde.

Je finis par détacher mes yeux du bûcher funéraire. Je dévisageai ma fille. Son regard que j'aimais tant croisa le mien, puis se tourna dans une autre direction. Je le suivis. Nous n'étions plus seuls. D'autres étaient venus assister à la fin de Cassandre. Ils devaient être arrivés pendant que j'étais dans le temple ou que j'observais les flammes. À une bonne distance du feu, les différents groupes formaient une sorte de demi-cercle derrière nous. Il y en avait sept en tout. Je les regardai l'un après l'autre. J'en croyais à peine mes yeux.

Sept des femmes les plus riches, les plus puissantes, les plus prestigieuses de Rome étaient venues à la nécropole pour voir Cassandre brûler. Elles ne s'étaient pas mêlées au cortège funèbre, pourtant elles étaient là. Chaque femme était assise dans une litière, entourée de sa propre escorte de parents, de gardes du corps et de porteurs. Chacune d'elles ignorait superbement la présence des autres. Toutes gardaient leurs distances, braquant les yeux sur le bûcher. Je portai sur chacune d'elles mon attention en allant de la droite vers la gauche. D'abord il y avait Térentia, la femme pieuse, parfaitement respectable de Cicéron. Son mari était allé en Grèce pour prendre le parti de Pompée au cours de la guerre civile. On disait que Térentia avait du mal à joindre les deux bouts et, le fait était, sa litière était la plus modeste. Les draperies qui entouraient la caisse n'étaient plus blanches mais d'un gris douteux et çà et là en lambeaux. Sa litière était la plus grande. En regardant du coin de l'œil, je distinguai deux autres femmes qui s'y trouvaient avec elle. L'une était Tullia, la fille chérie de Cicéron. L'autre, dissimulée en arrière dans l'ombre, avait les vêtements et la coiffure caractéristiques d'une vestale. Sans doute était-ce Fabia, la sœur de Térentia qui, lorsqu'elle était plus jeune, avait failli périr en transgressant son vœu sacré de chasteté.

Dans la litière suivante, avait pris place Antonia, la cousine et la femme de Marc Antoine, le bras droit de César. Pendant que César était allé combattre ses ennemis en Espagne, il avait confié à Marc Antoine le gouvernement de l'Italie. Maintenant les deux hommes avaient gagné le nord de la Grèce pour livrer bataille à Pompée. À ce qu'on disait, Antonia était une très jolie

femme. Je n'avais jamais fait officiellement sa connaissance et peut-être ne l'aurais-je pas reconnue s'il n'y avait pas eu les têtes de lions en bronze qui surmontaient les montants à chaque angle de sa litière. La tête de lion était l'emblème de Marc Antoine.

La présence d'Antonia était d'autant plus surprenante que la litière la plus proche était occupée par Cythéris. N'importe qui à Rome aurait reconnu cette caisse peinte d'un vert criard et décorée de pompons rose et or, car Cythéris, l'actrice, aimait se faire remarquer au cours de ses allées et venues. Elle était la maîtresse de Marc Antoine et il ne s'en était pas caché pendant qu'il gouvernait Rome en l'absence de César, parcourant toute l'Italie en sa compagnie. Les gens l'appelaient la doublure de sa femme. Cythéris était célèbre pour sa beauté, mais je ne l'avais jamais aperçue d'assez près pour l'apprécier. À ce que prétendaient ceux qui l'avaient vue jouer dans des mimes pour son ancien maître, Volumnius le banquier, elle savait par ses gestes et ses mimiques les plus subtiles susciter toutes sortes de réactions parmi ses spectateurs, la lubricité n'étant pas la moindre. Elle et Antonia ne se jetèrent pas un seul coup d'œil. Apparemment chacune ignorait la présence de l'autre.

Je regardai en direction de la litière suivante, qui était drapée de bleu foncé et de noir comme il sied pour le deuil, et je reconnus Fulvia, deux fois veuve. Elle avait d'abord été mariée à Clodius, le politicien extrémiste, fauteur de troubles. Après l'assassinat de Clodius sur la voie Appienne, quatre ans auparavant, et le chaos qui s'ensuivit – le commencement de la fin de la République, comme il semblait rétrospectivement – Fulvia avait fini par se remarier, unissant son sort à celui de Gaius Curion, jeune lieutenant bien-aimé de César. Mais il y avait quelques mois seulement était arrivée d'Afrique la nouvelle de la mort dramatique de Curion ; le roi Juba avait emporté sa tête comme trophée. Selon certains, Fulvia était la femme la plus malchanceuse de Rome mais, l'ayant rencontrée, je savais qu'elle possédait une force d'âme à toute épreuve. Assise près d'elle dans sa litière se trouvait sa mère, Sempronia, dont Fulvia avait hérité ce trait de caractère.

Tandis que je tournais les yeux vers l'occupante de la litière suivante, je fus frappé par de nouvelles incongruités. Là, Fausta, la fille aux mœurs notoirement légères du dictateur Sylla, était allongée parmi des piles de coussins en une attitude voluptueuse. Trente ans après la mort du dictateur, Rome n'avait pas encore oublié son bref règne sanglant. (Selon la rumeur, celui qui triompherait dans la lutte actuelle, que ce fût César ou Pompée, suivrait l'exemple de l'impitoyable Sylla et alignerait sur le forum les têtes de ses ennemis.) Le fantôme de Sylla hantait la ville, mais on prétendait que la fille de Sylla fréquentait les lieux les plus dissolus. Fausta était encore mariée, bien que seulement de nom, au chef de bande Milon qui avait été banni, le seul exilé politique auquel César, de façon significative, avait refusé le pardon, alors qu'il en avait accordé généreusement avant de quitter Rome. Le crime inexcusable de Milon avait été d'avoir assassiné son rival détesté, Clodius. D'après le tribunal, c'était le mari de Fausta qui avait fait de Fulvia une veuve. Du moins la première fois. Chacune des deux femmes était-elle consciente de la présence de l'autre ? Si tel était le cas, elles ne le montraient pas plus qu'Antonia et Cythéris. On parlait alors beaucoup de Milon, car il s'était enfui de son lieu d'exil et, disait-on, fomentait une révolte en dehors de Rome. Qu'en savait Fausta ? Pourquoi était-elle présente aux funérailles de Cassandre ?

Après la litière de Fausta, entouré de la plus grande escorte de gardes du corps, resplendissait un dais magnifique avec des montants en ivoire et des draperies blanches, chatoyantes, ornées de fils d'or et bordées d'une bande pourpre. C'était la litière de la femme du grand César, Calpurnia. Maintenant que Marc Antoine avait quitté Rome pour combattre aux côtés de César, selon la rumeur, Calpurnia servait d'œil et d'oreille à son mari durant son absence. César l'avait épousée dix ans auparavant, simplement par intérêt politique, parce qu'en Calpurnia il avait trouvé une femme dont l'ambition égalait la sienne. Elle avait la réputation d'avoir les pieds sur terre et de se moquer de toute superstition. Alors pourquoi était-elle venue assister aux funérailles d'une prophétesse folle ?

Seule une litière restait un peu à l'écart de toutes les autres. Quand mon regard se posa sur elle, mon cœur cessa de battre l'espace d'un instant. On ne voyait pas son occupante, à part un doigt entrouvrant les rideaux fermés juste assez pour voir ce qui se passait à l'extérieur. Mais je ne connaissais que trop bien cette litière avec ses raies rouges et blanches. Il y avait huit ans, son occupante avait été une des femmes les plus en vue de Rome, célèbre pour son exubérance et sa pétulance. Puis elle avait traîné son jeune amant, duquel elle s'était séparée, devant les tribunaux et avait commis la grave erreur de contrecarrer Cicéron. Le résultat avait été une humiliation publique désastreuse dont elle ne s'était jamais remise. Puis son frère (certains disaient son amant), Clodius, avait trouvé la mort sur la voie Appienne, ce qui lui avait sapé le moral. Elle s'était alors retirée dans un isolement si complet que certains pensaient qu'elle devait être morte. C'était la seule femme à Rome – avant Cassandre – qui avait failli me briser le cœur. Que faisait là Clodia, la belle, l'énigmatique Clodia, autrefois la femme la plus dangereuse de Rome, maintenant presque oubliée, incognito dans une autre litière ?

Mon regard passait de l'une à l'autre, j'en avais la tête qui tournait. Voir ces femmes toutes réunies en un seul lieu au même moment était plus que surprenant, c'était inimaginable. Pourtant les litières se trouvaient là, en ordre dispersé, face au bûcher, telles les tentes de généraux ennemis sur un champ de bataille. Térentia, Antonia, Cythéris, Fulvia, Fausta, Calpurnia et Clodia – les funérailles de Cassandre les avaient toutes rassemblées. Pourquoi étaient-elles venues ? Pour pleurer Cassandre ? Pour la maudire ? Pour jubiler ? L'éloignement m'empêchait de déchiffrer l'expression de leur visage.

À côté de moi Diana croisait les bras. Elle avait pris l'air malicieux qui m'était si familier car il lui venait de sa mère.

— Cela ne fait pas de doute, c'est l'une d'elles, dit-elle. Tu sais, c'est certainement l'une de ces femmes qui l'a assassinée.

Je frissonnai malgré la chaleur des flammes. Un tourbillon de fumée et de cendres me fit cligner les paupières et je me retournai pour regarder à nouveau le bûcher embrasé. À mon insu, le feu avait continué de dévorer le corps de Cassandre.

J'ouvris tout grands les yeux malgré la fumée qui les piquait. Je les rivai sur les restes noircis dans le cercueil vertical maintenant réduit à un monceau de braises rougeoyantes. Les musiciens faisaient entendre leur complainte stridente. Les pleureuses poussaient leurs cris vers le ciel. Combien de temps scrutai-je les flammes ? Je l'ignore. Mais quand je finis par me retourner, les sept femmes et leur escorte avaient disparu, comme si elles n'avaient jamais été là.

2

Quand, pour la dernière fois, j'avais plongé mon regard dans les yeux de Cassandre et aperçu non seulement son enveloppe mortelle mais l'âme qui l'habitait, c'était le jour de sa mort.

Cela s'était passé peu de temps après midi lors des nones d'août, un jour de marché, ou de ce qui passait pour un jour de marché à Rome en ces temps de pénurie et de folle inflation. Béthesda s'était sentie assez bien pour sortir. Diana et moi, nous l'avions suivie. Mon gendre, Davus, nous accompagnait. En ces temps troublés, il était toujours sage de se faire escorter par un costaud comme Davus qui me servait de garde du corps.

Nous étions à la recherche de radis. Béthesda, qui était malade depuis quelque temps, estimait que les radis, et seuls les radis, pourraient la guérir. Depuis ma maison sur le Palatin nous descendîmes vers le marché de l'autre côté du Capitole, non loin du Tibre. Nous allâmes de marchand en marchand cherchant en vain des radis qui ne déplairaient pas à Béthesda. Ceux-ci étaient piquetés de taches noires. Ceux-là étaient trop allongés et fanés. D'autres, avec des feuilles semblables à des cheveux et des racines pareilles à une barbe hirsute, rappelaient à Béthesda le visage d'un cordonnier malhonnête avec lequel elle s'était jadis disputée. Assurément, aucun de ces radis ne me paraissait à moi non plus particulièrement appétissant. Malgré tous les efforts faits par les magistrats que César avait nommés avant son départ, l'économie était en piètre état et l'avenir sombre. Je ne prétends pas comprendre les complexités de l'économie romaine – la production des denrées, leur transport jusqu'au marché, les emprunts gagés sur les futures récoltes, le coût des esclaves et de leur nourriture, les dépenses pour remplacer les fugitifs (particulièrement nombreux à ce moment-là), les disputes épuisantes entre les créanciers et les débiteurs – , mais je sais au moins ceci : quand une guerre divise le monde

en deux camps ennemis, le résultat assuré est la raréfaction de radis bons à manger.

Je suggérai à Béthesda de chercher plutôt des carottes. J'en avais vu une ou deux qui paraissaient correctes, mais elle affirma que la soupe à laquelle elle pensait ne souffrirait aucun légume de substitution. Comme c'était une soupe médicinale destinée à la rétablir plutôt qu'à la nourrir, je me tus. Une maladie non identifiée qui se prolongeait indéfiniment fatiguait Béthesda depuis des mois. Je doutais qu'une soupe, quelle qu'elle fût, puisse la guérir, mais je n'avais pas de meilleur remède à suggérer.

Donc nous allions tous les quatre sans nous presser d'un marchand à l'autre à la recherche de radis. Heureusement nous ne cherchions pas des olives : les seules que l'on pouvait trouver se vendaient à prix d'or. Il était plus facile de se procurer du pain moisi, mais il était à peine moins cher.

Derrière moi, j'entendais gargouiller l'estomac de Davus. Ce grand gaillard avait besoin de plus de nourriture que deux hommes de corpulence normale et, depuis quelque temps, il en manquait. Maintenant il avait le visage émacié et son tour de taille avait considérablement diminué. Diana faisait des tas d'histoires et craignait qu'il ne se desséchât et fût emporté comme un fétu de paille par le vent, mais je lui laissai entendre qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter tant qu'il aurait encore des jambes aussi solides que des troncs d'arbres et des épaules pareilles à l'arche d'un aqueduc.

— Eurêka ! s'écria soudain Béthesda.

Elle répétait la célèbre exclamation d'Archimède. Pourtant je doutais qu'elle eût jamais entendu parler de ce mathématicien. Je me hâtai de la rejoindre. Effectivement elle tenait dans ses mains une botte de radis admirables, fermes et rouges, avec des feuilles vertes toutes fraîches et de longues racines.

— Combien ? demanda-t-elle d'une voix forte qui fit sursauter le marchand.

Celui-ci se rasséréna et afficha un large sourire : l'acheteuse était motivée. Le prix qu'il mentionna était exorbitant.

— C'est du vol, répliquai-je d'un ton brusque.

— Mais regardez, ils doivent être délicieux, insista-t-il, tendant la main pour caresser les radis que tenait Béthesda comme s'ils étaient en or massif. Vous pouvez encore voir la bonne terre étrusque qui les recouvre. Et sentez-les ! Ils ont l'odeur du chaud soleil d'Etrurie.

— Ce ne sont que des radis, protestai-je.

— Ce ne sont que des radis ? Citoyen, je te mets au défi de trouver dans tout ce marché une autre botte de radis qui les vaille. Va donc voir. Je t'attendrai.

Il arracha les radis des mains de Béthesda.

— C'est trop cher, repris-je. Je ne paierai pas ce prix.

— Alors quelqu'un d'autre le paiera, repartit le marchand, jouissant de l'avantage qu'il avait sur nous. Ce prix, c'est le prix. Rien à faire. Tu ne trouveras pas de plus beaux radis à Rome et tu paieras ce que je demande ou tu t'en passeras.

— Peut-être, suggéra Béthesda en fronçant ses sourcils noirs, peut-être pourrais-je me contenter de deux radis. Ou peut-être même d'un seul. Oui, un suffirait, j'en suis sûre. J'imagine que nous pouvons nous en offrir un, n'est-ce pas mon chéri ?

Je plongeai mon regard dans ses yeux marron et ressentis les affres de la culpabilité. Béthesda était ma femme depuis plus de vingt ans. Auparavant elle avait été ma concubine ; c'était presque une enfant quand je l'avais achetée à Alexandrie, à l'époque de ma jeunesse insouciante. Sa beauté et sa réserve – oh oui ! elle avait été très distante malgré son statut d'esclave – m'avaient rendu fou d'amour. Plus tard, elle m'avait donné une fille, la seule enfant que j'aie engendrée, Diana. C'est à ce moment-là que je l'avais affranchie et épousée. Alors Béthesda s'était installée dans le rôle de matrone romaine. Elle avait eu parfois de la peine à tenir ce rôle. Une esclave née à Alexandrie d'une mère égyptienne et d'un père juif n'adopte pas facilement les usages des Romains, mais elle ne m'avait jamais mis dans l'embarras, jamais trahi, jamais donné de raisons de regretter ma décision. Nous étions restés côte à côte à travers bien des épreuves. Nous avions affronté en commun de véritables dangers, nous avions également connu des périodes de sérénité et de joie. Si nous nous étions un peu éloignés l'un de l'autre ces derniers mois, je me disais que c'était dû aux temps difficiles

que nous vivions. Le monde entier se désagrégeait. Dans certaines familles, un fils avait pris les armes contre son père ou une épouse avait quitté son mari pour se ranger du côté de ses frères. Dans notre maison, les silences entre Béthesda et moi se prolongeaient et les discussions occasionnelles portant sur des questions oiseuses devenaient plus vives. Et alors ? Dans un monde où un homme ne peut plus s'offrir un radis on s'emporte facilement.

Cela n'arrangeait rien, bien sûr, de nous trouver constamment confrontés à l'exemple de notre fille et de son mari herculéen. Ils étaient d'origine sociale différente : Diana était née libre, Davus esclave, et l'abîme entre l'intelligence aiguisée de Diana et la simplicité de Davus m'avait paru dès le départ infranchissable. Mais ils étaient inséparables, sans cesse en train de se bécoter, de roucouler des mots tendres même après presque trois années de mariage. Et leur attirance n'était pas uniquement physique. Souvent, quand je passais par hasard près d'eux, j'étais surpris de les voir plongés dans une conversation sérieuse. De quoi pouvaient-ils bien parler ? Probablement de l'état dans lequel se trouvait le mariage des parents de Diana, m'imaginais-je...

Mais le sentiment de culpabilité que j'éprouvais avait une autre origine que les longs silences et les petites prises de bec que j'avais avec Béthesda. Il ne provenait pas de la violente querelle que nous avions eue quand j'étais revenu de Massilia à Rome l'automne précédent : je lui avais amené une nouvelle bouche à nourrir – mon ami Hiéronymus – et je lui avais annoncé que j'avais renié mon fils adoptif, Méto. Cette révélation faillit briser la famille mais, avec le temps, le choc et le chagrin s'étaient atténués. La culpabilité que j'éprouvais n'avait rien à voir avec tout cela. Je me sentais coupable à cause de Cassandre, bien sûr.

Et maintenant Béthesda, qui se plaignait tous les jours de ne pas se sentir bien, qui semblait être en proie à une maladie qu'aucun docteur ne pouvait diagnostiquer, s'était mis dans la tête qu'il lui fallait des radis, et son malheureux mari était piégé entre un marchand cupide et sa mauvaise conscience.

— Je ne vais pas seulement t'acheter un radis, ma chérie, dis-je doucement, je vais t'acheter toute la botte. Davus, toi qui portes la bourse, donne-la à Diana pour qu'elle paie le marchand.

Diana prit la bourse des mains de Davus, desserra les cordons et fouilla lentement à l'intérieur en fronçant les sourcils.

— Papa, tu es sûr ? C'est tellement cher.

— Naturellement, je suis sûr. Paie le misérable.

Le marchand était aux anges tandis que Diana comptait les pièces et les laissait tomber une à une dans sa main. Il lâcha les radis. Béthesda les serra contre sa poitrine et me lança un regard qui m'émut. Le sourire sur son visage, si rare ces derniers temps, la faisait paraître vingt ans plus jeune. Non, encore beaucoup plus jeune : elle avait l'air d'une enfant satisfaite et confiante. Puis une ombre passa sur son visage, le sourire disparut et je compris qu'elle se sentait soudain mal.

Je lui touchai le bras et lui chuchotai à l'oreille :

— Nous rentrons à la maison maintenant ?

Juste à ce moment-là il y eut un brouhaha en provenance d'une autre partie du marché, un cliquetis de métal, le fracas d'objets renversés par terre, de vaisselle qui se brise. Un homme hurla. Une femme cria :

— C'est elle ! La folle !

Je me retournai et vis Cassandre qui venait vers moi en titubant. Sa tunique bleue, déchirée à l'encolure, était de travers. Ses cheveux dorés étaient ébouriffés. Elle avait l'air égaré. C'était son expression habituelle, en particulier quand elle se mettait à prophétiser, mais lorsque son regard croisa le mien, je vis qu'elle était anéantie par la panique et mon sang se glaça.

Elle courut vers moi d'un pas chancelant, les bras en avant.

— Gordianus, aide-moi, s'écria-t-elle.

Sa voix était rauque et tendue. Elle s'effondra dans mes bras. À côté de moi Béthesda sursauta et laissa les radis s'échapper de sa main. Cassandre tomba à genoux, m'entraînant avec elle. J'avais le souffle coupé.

— Cassandre, si tout cela est une comédie..., murmurai-je.

Elle me saisit les bras et poussa un cri, puis fut prise de convulsions.

Diana s'agenouilla à côté de moi.

— Papa, qu'est-ce qu'elle a ?

— Je n'en sais rien.

— C'est le dieu qui l'habite, remarqua Béthesda derrière moi d'une voix mêlée d'effroi. Ce même dieu qui l'oblige à faire des prophéties doit la martyriser en ce moment.

Un attroupement s'était formé autour de nous.

— Reculez, vous tous, criai-je.

Cassandre s'agrippa de nouveau à moi, puis relâcha son étreinte. Ses paupières frémirent et se fermèrent. Elle remua les lèvres mais aucun son ne sortit.

— Cassandre, qu'est-ce que tu as ? Que s'est-il passé ? chuchotai-je.

— Du poison, répondit-elle.

Sa voix faiblissait. C'est à peine si je pouvais l'entendre dans le brouhaha de la foule.

— Elle m'a empoisonnée.

— Qui ? Que t'a-t-elle donné ?

Nos visages étaient près l'un de l'autre, je sentais son souffle sur mes lèvres. Ses yeux semblaient exorbités, c'est à peine si on pouvait voir ses iris bleus tant ses pupilles noires s'étaient dilatées.

— Quelque chose dans la bouillie..., dit-elle.

Je l'entendais mal.

Après de nouvelles convulsions son corps se figea. Un dernier souffle s'exhala de ses lèvres étrangement froides. Les doigts qui me serraient le bras se décontractèrent. Ses yeux restèrent grands ouverts mais la vie les avait quittés.

La foule se resserrait autour de nous. Bousculée, Diana me heurta et gémit. Davus cria aux badauds de reculer, menaçant de ses poings ceux qui ne bougeaient pas rapidement. Tandis qu'ils se dispersaient, j'entendis des bribes de conversation animée.

— Tu as vu ça ? Elle est morte dans les bras du vieux !

— Cassandre, c'est ainsi qu'on l'appelait.

— J'ai entendu dire que c'était une veuve de guerre. Elle est devenue folle de chagrin.

— Non, non, non. Elle venait du Nord, de tout là-haut. Là-bas, ils sont tous fous. Ils se peignent en bleu.

— Elle ne m'a pas paru bleue ! Plutôt belle en fait...

— À ce qu'on m'a dit, c'était une vestale qui avait violé ses vœux et avait été enterrée vivante. Elle a réussi à sortir de la tombe à la force du poignet, mais elle a fini par être folle furieuse.

— Ne dis pas de bêtises ! Tu crois n'importe quoi.

— Tout ce que je sais c'est qu'elle pouvait prédire l'avenir.

— Vraiment ? Je me demande si elle a vu sa fin venir ?

Ma gorge se serra. Je voulais poser mes lèvres sur celles de Cassandra, mais je sentais le regard de ma femme et de ma fille sur moi. Je me tournai vers Diana agenouillée à mes côtés. De quoi mon visage devait-il avoir l'air pour que ma fille me regardât à son tour avec une telle pitié et une telle perplexité ? Levant les yeux, je scrutai le visage de Béthesda. Pendant un long moment elle ne manifesta aucune émotion, puis soudain elle sourcilla, horrifiée.

— Les radis ! hurla-t-elle en se martelant le visage de ses mains.

Pendant tout ce remue-ménage, quelqu'un les avait volés.

3

La première fois que j'avais vu Cassandre, c'était au forum, un jour de la mi-janvier. Quand je compte les mois sur mes doigts, je me rends compte qu'entre le premier jour où je l'ai aperçue et le dernier à peine sept mois se sont écoulés. Une période si courte ! Pourtant, à certains égards, j'ai l'impression de l'avoir connue toute ma vie.

Je peux préciser la date exacte car, ce jour-là, on avait appris à Rome que César avait réussi à traverser l'Adriatique depuis Brundisium et à gagner la côte de la Grèce septentrionale. Depuis longtemps, Rome retenait son souffle en attendant le résultat de ce pari audacieux. Les soi-disant sages à la barbe grise, qui passaient leurs journées à papoter et à discuter au forum, étaient tous d'accord, qu'ils eussent pris le parti de César ou de Pompée : César était fou de tenter une traversée de la mer en hiver, et encore plus fou de se lancer dans cette aventure quand tout le monde savait que Pompée avait la meilleure flotte et était maître de l'Adriatique. Une tempête soudaine pouvait envoyer César et tous ses soldats par le fond en quelques minutes. Ou encore, par temps clair, la flotte de César avait toutes les chances d'être dominée par celle de Pompée qui manœuvrait plus habilement, et détruite avant de pouvoir atteindre l'autre rivage. Pourtant César, après avoir réglé les affaires à Rome comme il le souhaitait, était bien décidé à livrer bataille à Pompée. Aussi devait-il faire traverser la mer à ses troupes.

Durant toute l'année précédente, depuis le jour où il avait franchi le Rubicon et, sans prendre le temps d'y réfléchir, bouté hors d'Italie Pompée, César avait combattu pour assurer sa maîtrise de l'Ouest : il avait battu le rappel de ses troupes depuis son bastion en Gaule, anéanti les forces de Pompée en Espagne, assiégé Massilia, dont les habitants s'étaient rangés du côté de Pompée. Enfin il avait œuvré pour se faire déclarer dictateur

afin de placer des magistrats de son choix à Rome. Pendant ce temps-là, Pompée, chassé de Rome dans la confusion et le désordre, attendait son heure sur l'autre rivage de la mer en Grèce ; à ce qu'il prétendait, lui et ses compagnons d'exil constituaient le vrai gouvernement de Rome. Il obligeait les potentats de l'Est à lui fournir d'importants subsides et des troupes nombreuses, et il rassemblait une flotte considérable qu'il postait dans l'Adriatique afin d'empêcher César de quitter l'Italie.

Au commencement de cette année décisive, lequel de ces deux rivaux se trouvait dans la position la plus forte ? Ceux d'entre nous qui fréquentaient le forum en ces temps incertains débattaient de cette question des heures durant. Sous le pâle soleil d'hiver, nous nous asseyions sur les marches du Trésor pillé par César pour payer ses troupes ou, comme en ce jour particulier, nous trouvions un endroit à l'abri du vent près du temple de Vesta et commentions l'actualité. Je suppose que je dois dire « nous », car je faisais partie de ces groupes de bavards invétérés, bien que je ne fusse pas au nombre de ceux qui jacassaient le plus. La plupart du temps j'écoutais et pensais au groupe d'ignorants inutiles que nous étions tous, trop vieux, trop frêles ou trop handicapés pour que l'un ou l'autre parti nous eût obligés à prendre les armes, et pas assez riches pour qu'on nous eût contraints à remettre de l'or ou à fournir des gladiateurs. Oubliés par les seigneurs de la guerre, nous passions nos journées à traîner au forum. Nous exprimions notre opinion sur les dernières rumeurs, nous discussions et nous nous insultions, nous grincions des dents en attendant, impuissants, la fin d'un monde que nous avions connu toute notre vie.

— Qu'importe si César a conquis l'Ouest, alors que toutes les richesses d'Asie et le blé d'Égypte sont à la disposition de Pompée ?

Cette remarque avait été faite par un homme pacifique, Manlius, qui semblait tout aussi affecté par l'anéantissement imminent d'un camp que par la destruction de l'autre au cours du conflit. Manlius avait horreur de la violence.

— Je ne vois pas pourquoi César est si impatient de faire la traversée. Il tombera dans le piège que Pompée lui a tendu, c'est évident. Le massacre sera épouvantable !

— Pourquoi César est-il si impatient de faire la traversée ? La réponse va de soi. Quand les deux ennemis en viendront à une confrontation directe, épée contre épée, César aura nettement l'avantage.

C'est ce que déclara Canininus, le manchot qui avait plus l'expérience des batailles que nous tous réunis, à supposer que ce qu'il racontait sur ses combats fût vrai. Il avait perdu son bras droit en se battant pour César en Gaule et touchait une pension généreuse que lui avait accordée son général reconnaissant.

— Les hommes de César sont endurcis à la bataille à force de se battre. Des années et des années passées à conquérir la Gaule, puis la marche sur Rome, et la folle poursuite jusqu'à Brundisium. Pompée est tout juste parvenu à s'échapper...

— Et n'oublie pas le siège de Massilia !

Cette réflexion venait de mon ami Hiéronymus, un Massiliote d'origine grecque, et le seul du groupe qui n'était pas citoyen romain. Les autres toléraient sa présence en partie parce que j'étais son protecteur, mais aussi parce qu'il les intimidait. Un destin cruel l'avait fait choisir par les prêtres de Massilia pour servir de bouc émissaire quand Massilia était assiégée par César. Il avait assumé un rôle tragique : il s'était chargé des péchés de toute la ville et, à un moment critique, il devait la sauver de l'annihilation par sa mort. Massilia avait eu la chance de ne pas être détruite et, par un étrange coup du sort, Hiéronymus avait été épargné. Il avait alors échoué à Rome et vivait chez moi. Hiéronymus était grand, son physique était impressionnant et il avait un comportement curieux. Après avoir commencé sa vie comme héritier d'une des familles les plus puissantes de Massilia et avoir été réduit à mendier, il alliait l'arrogance de l'aristocrate déchu au pragmatisme rusé du rescapé plein d'expérience. Il jouait souvent le rôle d'arbitre dans notre petit groupe, car il n'était ni pour César ni pour Pompée.

— Le siège de Massilia ! grogna Canininus. Je l'avais déjà oublié. Massilia n'était rien d'autre qu'un abcès sur le cul de la Gaule. César s'est contenté de dépêcher Trébonius pour le crever avant qu'il ne suppure.

Cette remarque fit tiquer Hiéronymus. Depuis qu'il avait quitté Massilia, je ne l'avais pas entendu une seule fois manifester un sentiment de nostalgie pour cet endroit. Pourtant il était ulcéré d'entendre un Romain exprimer du mépris pour la ville de ses ancêtres grecs.

— Si « crever l'abcès » de Massilia, comme tu le dis, était une chose si insignifiante, remarqua-t-il sèchement dans un latin légèrement guindé, pourquoi César a-t-il récompensé Trébonius en le nommant préteur à Rome, pourquoi l'a-t-il chargé d'appliquer le plan que lui, César, avait conçu pour consolider l'économie ? Une tâche si importante, un homme comme César ne la confie qu'à une personne qui a fait ses preuves. César a dû considérer la prise de Massilia comme un exploit bien plus important que tu ne l'imagines, mon ami.

— Ce n'est pas César qui a fait de Trébonius le préteur de la ville, ce sont les électeurs, rétorqua Canininus.

Les partisans de Pompée se mirent à siffler.

— Tu dis des bêtises ! vociféra le plus bruyant d'entre eux, Volcatius, qui avait une voix particulièrement tonitruante pour un homme aussi âgé. Les seuls électeurs qui restent à Rome, c'est la populace. Ils font leur choix comme le leur enjoint César.

Canininus s'esclaffa ainsi que certains des plus ardents admirateurs de César.

— Revenons à ce que je voulais dire quand notre attention a été détournée par la politique : César a l'avantage parce que ses hommes sont bien entraînés et prêts à combattre.

Manlius le pacifique formula une objection.

— Tu dis que les hommes de César sont aguerris, mais ne sont-ils pas aussi las de se battre ? Certains d'entre eux ont fomenté une rébellion quand César revenait d'Espagne...

— Oui, et César n'a pas tardé à mettre à mort les meneurs, précisa Canininus. Il sait mater une révolte. Il est né pour commander les hommes. Toi, Manlius, qui n'as jamais été soldat, tu es incapable de comprendre ces choses-là.

— Mais Pompée a eu presque une année pour reprendre son souffle et rassembler ses forces armées, observa Manlius, ignorant la remarque désobligeante de Caninius. Ils seront frais et dispos.

— Ma parole, ils manqueront de nerf à force d'avoir attendu sans rien faire, répondit Caninius.

— Mais que fais-tu de la supériorité numérique de Pompée ? reprit Manlius. En plus de ses légions romaines, on dit que Pompée a rassemblé des centaines d'archers venus de Crète et de Syrie, des frondeurs recrutés en Thessalie, des milliers de cavaliers originaires d'Alexandrie...

— Ce que nous savons des forces de Pompée provient seulement de rumeurs. On a toujours tendance à gonfler les effectifs, remarqua Caninius.

— Mais la flotte de Pompée, ce n'est pas une rumeur, intervint Hiéronymus. Elle existe bel et bien. On voit des galères arriver dans l'Adriatique depuis des mois, des centaines en provenance de la Méditerranée orientale. Que les hommes de César soient bien entraînés aux combats ou qu'ils en aient assez de se battre, peu importe si César ne parvient pas à leur faire franchir la mer.

— Le moment qu'il a choisi ne pouvait guère être pire, fit observer Volcatius, le partisan de Pompée, avec un sourire sardonique. L'hiver est arrivé. Borée peut souffler en tempête depuis le nord et transformer l'Adriatique en un vaste chaudron infernal avant que le capitaine d'un navire ait le temps de faire une prière à Neptune. César, dit-on, a consulté les augures avant de quitter Rome et tous les signes ne présageaient rien de bon. On a vu les oiseaux voler vers le nord au lieu du sud et un moineau a attaqué un vautour. Sinistres présages ! Mais César a fait taire les augures avant que ses troupes puissent en entendre parler et tenter une nouvelle mutinerie.

— C'est un mensonge ! s'exclama Caninius, un mensonge et un blasphème !

Il se précipita en titubant vers Volcatius, mais des mains le retinrent. Hiéronymus se renfrogna à la vue d'un Romain manchot qui s'apprêtait à brutaliser l'homme le plus âgé du groupe.

Pendant tout ce temps-là, je ne soufflai mot. Dans la lutte entre Pompée et César j'avais réussi jusqu'ici à rester plus ou moins neutre. Comme pour ainsi dire tous les autres citoyens romains, surtout ceux qui jouaient un rôle dans la vie publique, j'avais de fortes attaches dans les deux camps. Peut-être ressentais-je plus que d'autres le conflit entre mes loyautés et mes animosités, car elles étaient imbriquées de façon inextricable à cause du genre de métier que j'avais exercé toute ma vie : traquer des gens pour le compte d'avocats comme Cicéron, débusquer la vérité concernant des hommes accusés de crimes odieux, qu'il s'agisse de la défloration d'une vestale ou de parricide. J'avais rencontré Pompée et César, et j'avais eu des relations avec un grand nombre de leurs partisans. Je les avais vus sous leur meilleur jour et sous leur plus mauvais. L'idée que Rome devait inévitablement tomber entre les mains de l'un ou de l'autre, que César ou Pompée finirait par devenir roi ou quelque chose d'approchant, me remplissait d'effroi. Je n'attachais aucune valeur sentimentale aux anciennes pratiques, aux magouilles mesquines, souvent stupides, de sénateurs cupides et gâteux qui présidaient aux destinées d'une république indisciplinée. Mais il y avait une chose dont j'étais certain : les citoyens romains n'étaient pas nés pour servir un roi, du moins pas les citoyens romains de ma génération. Les hommes de la nouvelle génération semblaient avoir d'autres idées en tête...

Mes pensées m'avaient ramené, comme souvent ces jours-là, à Méto.

C'était pour Méto que j'étais allé à Massilia l'année précédente, afin de savoir quel sort avait été réservé à mon fils adoptif. Un message anonyme m'avait informé de sa mort dans cette ville alors qu'il espionnait pour César. Méto aimait César, qu'il avait servi en Gaule pendant de nombreuses années. Né esclave, Méto n'avait aucune chance de devenir officier comme les autres lieutenants de César, mais il était néanmoins devenu indispensable à son général : il lui servait de secrétaire privé, transcrivait ses mémoires, vivait dans son cantonnement, et partageait son lit, prétendaient certains. À Massilia, j'avais trouvé Méto vivant, après tout ; mais le tour des événements

m'avait tellement dégoûté que j'avais tourné le dos à Méto et à César. J'avais prononcé des paroles irrévocables. J'avais publiquement renié Méto et déclaré qu'il n'était plus mon fils.

Où était Méto maintenant ? Depuis cette séparation fatale à Massilia, je n'en avais pas eu de nouvelles. Sans doute était-il resté aux côtés de César, puis l'avait-il suivi à Brundisium d'où César devait tenter de traverser l'Adriatique. Pour autant que je sache, Méto était peut-être au fond de la mer avec César lui-même. Quand je l'avais rencontré pour la première fois dans la ville côtière de Baiae alors qu'il n'était qu'un petit garçon, Méto ne savait pas nager. À un moment ou un autre il avait dû apprendre. Était-ce pour faire plaisir à César ? À Massilia, il avait eu la vie sauve en nageant. Mais même le meilleur nageur ne pouvait espérer survivre si son navire sombrait au milieu de l'Adriatique. J'imaginais Méto dans l'eau, blessé, terrorisé, tentant courageusement de garder la tête hors des flots alors même que les vagues la lui recouvraient et que l'eau salée glacée lui remplissait les poumons...

Hiéronymus me donna un coup de coude. Je levai les yeux et vis deux de mes esclaves de l'autre côté du forum qui se dirigeaient vers moi. Le petit Androclès était en tête, mais son frère aîné, Mopsus, courait pour le rattraper. À en juger par l'esprit de rivalité qui les animait, je savais qu'ils remplissaient une mission importante. J'eus une intuition soudaine. Un dieu avait dû murmurer à mon oreille, comme dit le poète ; ils devaient apporter une nouvelle concernant ce qui me préoccupait.

Canininus et Volcatius se séparèrent brusquement, chacun retrouva sa dignité. Comme l'original et son reflet dans une glace, ils réajustèrent leur tunique et redressèrent le menton. La distance qui les séparait permit à Mopsus, qui était maintenant en tête, de se faufiler en avant, suivi d'Androclès. Tout le monde connaissait les deux garçons, car ils me suivaient souvent quand je venais au forum. Tout le monde les aimait. Volcatius donna à Androclès une tape amicale sur la tête ; Canininus fit à Mopsus un grand salut pour rire. Légèrement essoufflé à force d'avoir couru, Mopsus se frappa la poitrine et salua à son tour.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, les garçons ? demandai-je, en essayant de ne pas prêter attention aux battements violents de mon cœur dans ma poitrine.

— Des nouvelles de César ! répondit Mopsus.

Son regard s'éclaira quand il prononça le nom du général. Récemment Mopsus avait décidé que César était son héros. Son petit frère, pour le plaisir de le contrarier, était devenu un fervent partisan de Pompée. Canininus et Volcatius prirent le parti de l'un ou de l'autre selon leurs convictions, s'amusant à traiter chaque garçon ou bien comme un allié ou bien comme un ennemi.

— Quelle nouvelle ? demandai-je.

— Il a fait la traversée ! Il a atteint l'autre côte sain et sauf, avec presque tous ses hommes ! dit Mopsus.

— Mais pas tous ! Il y a eu des problèmes, intervint Androclès d'un ton mystérieux.

— Mopsus où as-tu appris cette nouvelle ? questionnai-je en reprenant haleine.

— Un messenger est arrivé à la porte de Capène il y a une heure. Je l'ai tout de suite repéré, et je me suis rappelé que c'était un des esclaves de Calpurnia.

— Et Calpurnia est la femme de César ! ajouta sans raison Androclès.

— Alors j'ai décidé de le suivre...

— Nous avons décidé tous les deux ! insista Androclès.

— Comme nous nous y attendions, il s'est dirigé tout droit vers la maison de César. Nous nous sommes dissimulés et nous l'avons regardé heurter à la porte. La jeune esclave qui l'a ouverte a fait mine de se frapper la poitrine et presque de s'évanouir.

— « Dis-moi tout de suite avant que nous dérangions la maîtresse, es-tu venu avec une bonne ou une mauvaise nouvelle ? » a-t-elle demandé. Et le messenger a répondu : « Une bonne nouvelle ! César a fait la traversée, il est sain et sauf de l'autre côté ! »

Je poussai un soupir de soulagement et refoulai d'un battement de paupières les larmes qui m'étaient soudain montées aux yeux. L'émotion que j'avais éprouvée m'avait pris

au dépourvu. Je toussai et réussis à parler, bien que j'eusse la gorge serrée.

— Mais, Androclès, tu as parlé de problèmes ?

— Et il y en a eu ! expliqua-t-il en s'adressant aussi bien à Volcatius qu'à moi, encouragé par la lueur d'espoir qu'il avait vue dans les yeux chassieux de celui qui, comme lui, était partisan de Pompée. Quand César a atteint l'autre rivage, c'était au milieu de la nuit, et sitôt après avoir fait débarquer ses troupes, il a renvoyé les navires à Brundisium pour aller chercher le reste de ses hommes, y compris la cavalerie. Mais certains de ces navires ont été attaqués et séparés du gros de la flotte. Les hommes de Pompée y ont mis le feu et les ont brûlés là, en pleine mer, avec le capitaine et l'équipage encore à bord ! Ils ont été brûlés vifs et ceux qui réussissaient à sauter à la mer ont été transpercés de coups de lance comme des poissons par les soldats de Pompée.

— Brûlés vifs en mer ! souffla Manlius. Quelle mort atroce !

— Combien ? demanda avec impatience Volcatius.

La nouvelle de la traversée réussie de César l'avait visiblement ébranlé, mais maintenant il reprenait le dessus à la perspective d'un revers pour César.

— Trente ! Trente navires ont été capturés par les partisans de Pompée et brûlés, annonça fièrement Androclès.

— Seulement trente ! dit d'un ton moqueur son frère aîné. Bien peu quand on considère l'importance de la flotte de César. Sa cavalerie a tout de même réussi à effectuer la traversée. Il a fallu simplement entasser davantage d'hommes et de chevaux sur chaque navire, et certains soldats ont dû rester à cheval pendant toute la traversée. Une bonne chose qu'ils aient eu un temps clair. Voilà ce qu'a dit le messager.

— Trente navires perdus, marmonnai-je.

J'imaginai le martyre de ces trente capitaines et de ces trente équipages. Méto s'était-il trouvé parmi eux ? Sûrement pas. C'était un soldat, pas un marin. Il aurait été aux côtés de César, sain et sauf sur le littoral lointain. En tout cas, quel intérêt le sort de Méto avait-il pour moi ?

Soudain on eut l'impression que tout s'agitait et qu'il se passait quelque chose. J'aperçus des messagers qui traversaient

en courant la place voisine. Au loin, je vis un groupe d'hommes se rassembler devant les marches qui menaient au temple de Castor et Pollux pour écouter un vieux sénateur en toge qui avait quelque chose à leur dire. De si loin, je n'entendais qu'un vague écho de sa voix. Provenant d'une maison quelque part sur le mont Palatin – probablement non loin de ma propre maison d'après le son – me parvinrent des acclamations bruyantes et des coups de cymbales. Un moment plus tard, un citoyen passa en courant. Il criait : « Avez-vous appris la nouvelle ? César a débarqué ! Il a réussi à traverser ! Pompée est fichu maintenant ! » La nouvelle se répandait dans la ville à la vitesse de l'éclair.

Alors j'entendis un autre bruit, discordant, tout à fait déplacé parmi le brouhaha de plus en plus fort de voix d'hommes excités sur le forum. Il venait du voisinage, de la petite place devant le temple de Vesta. Une femme gémissait et criait.

Je crus qu'on l'attaquait. Je m'éloignai du groupe et fis le tour du temple jusqu'au moment où je la vis, agenouillée sur les pavés au pied des marches. Les autres me suivirent.

Quand il l'aperçut, Caninius ricana.

— Oh ! ce n'est qu'elle !

Stupéfait, je dévisageai la femme. Il y avait quelque chose d'anormal dans la façon dont elle roulait les épaules et balançait la tête en décrivant des cercles. Elle levait les bras en l'air, les paumes tournées vers le ciel. Ses yeux étaient révulsés. Les gémissements que j'avais entendus étaient en fait une sorte d'incantation. Tandis que j'écoutais, je commençai à entendre des paroles parmi les grognements et les cris.

— César... Pompée... voilà à quoi cela mène ! s'écria-t-elle.

Après un long gémissement funèbre, elle continua :

— Comme des vautours, ils tournent au-dessus du cadavre de Rome, impatients d'en dévorer toute la chair. Ils tournoient et tournoient jusqu'à se heurter en plein vol !

— Qui est-ce ? Caninius, demandai-je.

— Par Vulcain, comment le saurais-je ? rétorqua-t-il. Je sais seulement qu'elle hante le forum depuis quelques jours, en demandant l'aumône. Elle semble à peu près normale, mais de

temps en temps elle entre en une sorte de transe et hurle des bêtises.

— Mais qui est-elle ? D'où vient-elle ?

Je regardai les autres. Manlius haussa les épaules. Volcatius leva un sourcil blanc.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais elle paraît être bien roulée !

Je regardai à nouveau la femme. Elle s'était relevée. Sa tunique bleue s'était prise dans ses genoux, ce qui avait fait descendre le décolleté et laissait entrevoir la naissance de ses seins. Aucune femme ayant toute sa raison ne se montrerait avec autant d'impudeur sur le forum, et sûrement pas devant le temple de Vesta. Elle secouait la tête d'arrière en avant, fouettant l'air avec ses boucles blondes que rien ne retenait.

— Elle s'appelle Cassandre, dit Mopsus.

Pourquoi m'étais-je donné la peine de questionner les autres vieillards, alors que Mopsus était présent ?

— Y a-t-il quelque chose qui se passe à Rome que tu ignores, mon garçon ? dis-je.

Il croisa les bras et sourit.

— Pas grand-chose. Cassandre, c'est ainsi qu'on l'appelle parce qu'elle peut voir l'avenir. J'ai entendu des esclaves parler d'elle chez le boucher, justement ce matin.

— Et que sais-tu d'autre sur elle ?

Momentanément il resta coi, puis s'anima.

— Elle est très jolie.

— Et si elle est romaine, elle n'est certainement pas mariée, sinon elle porterait une stola au lieu d'une tunique, fit observer Androclès.

Son frère aîné parut contrarié de ne pas avoir fait cette déduction.

Tandis que nous la regardions, la femme soudain s'effondra. J'étais sur le point d'aller l'aider quand je vis une silhouette descendre les marches du temple. C'était l'une des vestales vêtue du costume traditionnel de la communauté qui entretient le feu sacré. Elle portait une stola blanche toute simple et une cape en toile blanche sur les épaules. Elle avait les cheveux coupés court, et son front était ceint d'un bandeau blanc décoré

de rubans. J'aperçus son visage et reconnus Fabia, la belle-sœur de Cicéron. Deux vestales plus jeunes la suivaient d'un pas rapide.

Toutes les trois entourèrent la silhouette prostrée de la dénommée Cassandre. Elles se rapprochèrent pour un conciliabule. Cassandre se mit à genoux, en s'appuyant sur ses mains. Elle avait l'air hébété. C'est à peine si elle sembla remarquer les vestales qui l'aidaient à se relever. Fabia lui parlait, et apparemment lui posait des questions, mais Cassandre restait muette. Elle clignait des yeux comme si elle s'éveillait d'un sommeil profond et remarqua enfin la présence des trois femmes. Elle arrangea sa tunique et ses cheveux en désordre avec des gestes gauches, hésitants.

En la prenant par le bras, les trois vestales la guidèrent doucement tout en lui parlant à voix basse. Ainsi Cassandre gravit les marches et entra dans le temple de Vesta.

— Et alors ! dit Caninius. Que pensez-vous de ça ?

— Peut-être la vierge la plus âgée veut-elle demander à la jeune folle à quoi cela ressemble de faire l'amour, plaisanta Volcatius, l'œil concupiscent. Je parierais que cette femme-là a baisé plus d'une fois !

— Qui sait de quoi parlent les femmes quand il n'y a pas d'hommes dans les parages ? demanda Manlius.

— Qui s'en soucie ? reprit Caninius. Maintenant que César est sur le point de donner une bonne raclée à Pompée...

Là-dessus nous cessâmes de parler de la folle, car maintenant, la nouvelle fraîche de la traversée de César nous donnait enfin à nous, les hommes, un sujet de conversation.

Plus tard ce jour-là, au dîner, je mentionnai par hasard l'incident de la folle. La famille était réunie dans la salle à manger dont les volets étaient fermés. Un brasero avait été allumé pour réchauffer la pièce. Béthesda et moi étions assis sur un divan ; Davus et Diana partageaient celui qui était à notre gauche. Hiéronymus reposait sur le divan à notre droite.

— Oui, oui, celle qu'on appelle Cassandre. Je l'ai vue sur la place du marché, remarqua Béthesda en posant son bol de

soupe aux pois chiches assaisonnée de poivre noir, et en inclinant la tête.

Cela se passait avant sa maladie, quand elle avait encore bon appétit.

— Vraiment ? Depuis combien de temps est-elle dans les parages ?

— Pas longtemps. Peut-être un mois, répondit Béthesda en haussant les épaules.

— L'as-tu vue au cours d'une de ses crises ?

— Oh oui, on est mal à l'aise la première fois qu'on y assiste. Quand c'est fini, elle ne semble pas savoir ce qui s'est passé. Elle revient petit à petit à la raison et continue de faire ce qu'elle faisait auparavant, mendier, en général.

— Personne ne vient à son aide ?

— Que peut-on faire ? Certains ont peur d'elle et s'éloignent. D'autres veulent l'entendre et se rapprochent. À ce qu'on dit, elle fait des prophéties quand elle est dans cet état, mais je n'arrive pas à comprendre son charabia.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— En quoi une malheureuse comme elle pourrait-elle t'intéresser, mon cher ami ? demanda Béthesda en levant son bol de soupe pour en prendre une autre gorgée.

— Mais d'où vient-elle ? N'a-t-elle pas de famille ? Depuis combien de temps a-t-elle ces crises ?

— S'il fallait te renseigner sur tous les toqués qui, de nos jours, errent en mendiant dans les marchés, tu ne saurais plus où donner de la tête. Nous vivons des temps difficiles. Les soldats mutilés, les veuves, les fermiers, les commerçants ruinés par des créanciers cupides... et puis les mendiants et les vagabonds, on ne saurait les compter. Cassandre est une des leurs.

— Maman a raison, intervint Diana. Parfois, surtout près du fleuve, on voit des familles entières errer sans feu ni lieu. On les plaint bien sûr, mais que peut-on faire ? Et certains sont dangereux. Ils en ont l'air en tout cas. C'est pourquoi j'emmène toujours Davus avec moi quand nous allons au marché.

— Des victimes de la guerre, dis-je en secouant la tête. C'était la même chose quand j'avais ton âge, Diana, pendant la

première guerre civile. Des réfugiés venus de la campagne, des esclaves fugitifs, des orphelins livrés à eux-mêmes dans les rues. Bien sûr, les choses ont même empiré après la guerre.

Je me rappelais la dictature sanglante de Sylla et les têtes de ses ennemis fichées sur des lances partout en plein forum.

— Mais qui donc a appelé cette femme Cassandre ? demandai-je en voulant changer de sujet.

— Un farceur, j'imagine, répondit Béthesda.

— Les gens donnent des surnoms aux personnages les plus bizarres, remarqua Davus. Il y en a un qu'on appelle Cerbère parce qu'il aboie comme un chien, un autre qu'on appelle Cyclope parce qu'il n'a qu'un œil, une femme qu'on surnomme la Gorgone parce qu'elle est très laide.

— Elle n'est pas si laide que cela, protesta Diana.

— Oh si, insista Davus. Elle est aussi laide que Cassandre est belle.

— Et il y a même ceux, ajouta Diana, en levant un sourcil, mais en se serrant tout contre Davus, qui appellent un certain gaillard « Hercule » derrière son dos.

— C'est pas vrai ! s'exclama Davus.

— Oh que si ! mon cher mari. Je les ai entendus : des femmes pleines d'admiration, des hommes envieux.

Elle sourit et leva la main pour serrer un de ses biceps proéminents. Davus rougit et prit un air particulièrement niais.

— La vraie Cassandre était une princesse troyenne, si je me souviens bien, remarquai-je en m'éclaircissant la voix.

— C'est exact, affirma Hiéronymus, prêt à étaler ses connaissances sur le sujet.

Quand il était petit, il avait reçu une bonne éducation grecque dans l'un des collèges les plus réputés pour lesquels Massilia était célèbre. Il pouvait réciter de longs passages de *l'Iliade* et connaissait par cœur un grand nombre de tragédies.

— Cassandre était la plus belle des filles du roi Priam et de la reine Hécube, expliqua-t-il. Elle était aussi la sœur de Pâris, le prince qui sema la discorde en enlevant Hélène et en la ramenant à Troie. Cassandre pouvait prédire l'avenir. C'était sa terrible malédiction.

— Mais pourquoi appeler cela une malédiction ? s'enquit Diana. J'aurais cru que la connaissance de l'avenir serait plutôt utile. Je saurais si oui ou non je pourrais trouver quelque chose de convenable sur les marchés au lieu de gaspiller mon temps et revenir les mains vides.

— Ah ! mais vois-tu, c'est là le hic, précisa Hiéronymus. Connaître l'avenir ne signifie pas qu'on peut le modifier. Suppose que le matin tu aies une vision dans laquelle tu te vois au marché plus tard au cours de l'après-midi sans rien trouver à acheter. Ton destin te contraindrait néanmoins à aller jusqu'au marché. Seulement tu saurais à l'avance que tu serais condamnée à perdre ton temps.

— Et ce serait doublement frustrant, reconnut Davus.

Hiéronymus acquiesça d'un signe de tête.

— Une connaissance anticipée de l'avenir est une malédiction. Imagine connaître les circonstances de ta propre mort, comme ce fut le cas pour Cassandra, et avoir les mains liées.

— Imagine également connaître à l'avance tes plus grandes joies, intervint Davus en fronçant les sourcils. Est-ce que cela ne les gâcherait pas ? Tout le monde aime une bonne surprise, même si c'est une petite surprise. Quand quelqu'un te raconte une histoire, tu ne souhaites pas connaître la fin à l'avance. Tu veux avoir la surprise.

Il arrivait à Davus de dire quelque chose qui me faisait sérieusement douter qu'il fût aussi simple d'esprit qu'il le paraissait.

— Mais comment la Cassandra troyenne en était-elle venue à avoir ce don, ou cette malédiction ? demanda-t-il. Était-ce inné ?

— Non, mais elle l'a eu très jeune, répondit Hiéronymus. Quand elle était encore toute petite, ses parents la laissèrent seule dans le sanctuaire d'Apollon à un endroit appelé Thymbra, près de Troie. Quand Priam et Hécube revinrent, ils trouvèrent Cassandra enlacée par deux serpents qui donnaient de petits coups de langue dans les oreilles de l'enfant.

Par la suite, Cassandra fut capable de comprendre les sons divins de la nature, surtout la voix des oiseaux qui lui

annonçaient l'avenir. Mais l'enfant gardait ce don pour elle. Elle ne s'y fiait pas, ne sachant pas bien comment s'en servir. Quand elle fut plus âgée, elle retourna sans ses parents à Thymbra et passa une nuit seule dans le sanctuaire, espérant qu'Apollon lui donnerait des conseils.

« Le dieu lui apparut sous forme humaine. Cassandre était belle. Apollon la désirait. Il conclut un marché avec elle : en échange de ses conseils, Cassandre lui permettrait de faire l'amour avec elle et elle lui donnerait un enfant. Cassandre accepta. Apollon tint parole. Cette nuit-là, il l'initia à l'art de la prophétie. Mais ensuite, quand il s'approcha pour la toucher, elle résista. Lorsqu'il l'étreignit, elle se débattit. Qui sait pourquoi ? Peut-être l'intimidait-il ? Peut-être redoutait-elle de donner naissance à un demi-dieu ? Ce fut un affront pour Apollon qui s'emporta. Cassandre craignit qu'il ne la privât du don de prophéties, mais sa punition fut bien pire : il décréta que personne ne croirait jamais ses prophéties.

« Pauvre Cassandre ! Alors que l'une après l'autre les calamités frappaient Troie, elle les voyait toutes approcher et essayait d'avertir ceux qu'elle aimait, mais personne ne voulait l'écouter. Croyant qu'elle était folle, le roi Priam l'enferma. Peut-être pour finir le fut-elle vraiment. Sans doute la malédiction que lui avait jetée Apollon lui avait-elle fait perdre la tête.

« Bien sûr, tout le monde connaît la fin de Troie. Grâce au stratagème du cheval géant dans lequel ils se cachèrent, les Grecs pénétrèrent dans la ville puis l'incendièrent, massacrant les hommes et emmenant les femmes en esclavage. Pendant que la ville était mise à sac, Cassandre s'était enfuie dans le sanctuaire d'Athéna et avait enlacé la statue de la déesse en l'implorant. Peine perdue. Athéna n'avait aucune sympathie pour les Troyens. Ajax entra de force dans le temple et arracha à son étreinte Cassandre qui se cramponnait au marbre froid. Il la viola sur place dans le sanctuaire.

« Mais ce fut Agamemnon qui, affirmant son privilège de chef des Grecs, réclama Cassandre comme butin. Folle ou non, elle était la plus belle des filles de Priam, et Agamemnon la désirait. Il eut l'audace de la ramener chez lui et de s'afficher

avec elle en présence de sa femme, Clytemnestre, qui fut outrée. Pendant qu'Agamemnon et Cassandre dormaient, Clytemnestre les poignarda tous les deux.

« Cassandre eut connaissance à l'avance de sa propre mort, naturellement, mais elle ne put rien faire. Ou peut-être quand elle fut arrivée à ce point de sa misérable vie, se réjouit-elle de la voir se terminer et ne fit-elle rien pour s'opposer à Clytemnestre. En fin de compte c'est au dieu qu'elle en voulut pour ses malheurs. Dans sa pièce sur Agamemnon, Eschyle nous fait entendre la lamentation de Cassandre :

*Apollon ! Apollon !
dieu des routes, Apollon qui me perds !
Tu me perds – et sans peine ! – pour la seconde fois.*

Pauvre Cassandre, pensai-je, d'abord punie pour avoir voulu préserver sa chasteté face à un dieu, puis obligée d'être la concubine de l'homme qui avait tué ses proches. La Cassandre que j'avais vue ce jour-là était-elle encore une autre femme victime de la guerre que se font les hommes et de la cruauté des dieux ? Quel malheur l'avait rendue folle ? Ou bien n'était-elle pas démente mais maudite comme la Cassandre originelle et vraiment capable de percer les ténèbres de l'avenir ?

Si je devais le lui demander, que pourrait-elle me dire sur mon destin et sur le destin de ceux que j'aimais ? Et si je devais entendre sa réponse, regrette-rais-je de lui avoir posé la question ?

4

Le lendemain des funérailles de Cassandre, je passai la matinée seul dans le jardin. La chaleur était accablante, le ciel sans nuages. Assis sur une chaise pliante, coiffé d'un chapeau à large bord, je regardais mon ombre diminuer jusqu'à ce que le soleil fût à l'aplomb au-dessus de moi.

Béthesda, qui ne se sentait pas bien, était restée couchée. De temps à autre, je l'entendais ronfler doucement. Le bruit me parvenait par la fenêtre de la chambre qui donnait sur le jardin et dont les volets n'étaient pas clos. Diana et Davus étaient sortis pour faire les achats de la journée au marché. Ils avaient renoncé à trouver des radis et cherchaient du fenouil, qui guérirait Béthesda, elle en était maintenant certaine. Hiéronymus était allé pêcher dans le Tibre, emmenant Mopsus et Androclès avec lui. Personne ne m'avait demandé si je voulais les accompagner ; ils avaient tous deviné que je souhaitais rester seul.

Enfin j'entendis la voix de Diana. Davus et elle étaient de retour. Je la vis se diriger en toute hâte vers l'arrière de la maison et entrer dans la chambre voir sa mère. Presque aussitôt elle vint dans le jardin s'asseoir à côté de moi.

— Maman dort. Il ne faut pas que nous parlions trop fort. Je n'ai pas pu trouver de fenouil, mais c'est incroyable, il y avait partout des radis ! Il y en avait tant qu'ils étaient presque pour rien. Par Junon, il fait très chaud ici, papa ! Tu ne devrais pas t'asseoir en plein soleil.

— Pourquoi pas ? J'ai un chapeau.

— A-t-il empêché tes pensées de bouillonner dans ton crâne ?

— Que veux-tu dire par là ?

Elle garda un instant le silence et prit une expression qu'elle avait héritée de sa mère, un air à la fois compatissant et impertinent. Elle aurait pu tout aussi bien s'exprimer ainsi : *Je*

sais exactement comment fonctionne ton cerveau, je connais les méandres de tes pensées, cher papa. J'ai une bonne avance sur toi, mais je suis résolue à être patiente. J'attendrai que tu prennes ta propre décision inévitable.

Au lieu de cela elle me dit :

— Tu as songé à elle toute la matinée, n'est-ce pas ?

Je soupirai et me recalai sur la chaise pliante, que je trouvais soudain peu confortable.

— Ta mère ne va pas bien. Bien sûr que je pense à elle...

— Ne joue pas les innocents, papa.

Ma fille prit soudain un ton sec et dur.

— Tu sais très bien ce que je voulais dire. Tu as pensé à *elle*. À cette femme, Cassandra.

Je respirai à fond, les yeux fixés sur le tournesol de l'autre côté de l'allée.

— Peut-être.

— Tu rumines.

— Oui.

— Cela suffit. Nous avons besoin de toi, papa. C'est chaque jour plus difficile de s'en sortir et maman est malade. Davus fait son possible pour aider, mais parfois je me demande ce que nous allons devenir.

Sa voix devint grave, mais il n'y avait aucun apitoiement sur elle-même dans son ton. Toujours réaliste, faisant toujours preuve d'un sens pratique, tournée vers l'avenir, ne désespérant jamais et pleine d'ingéniosité, voilà ce qu'était Diana. C'était vraiment notre enfant. Elle avait hérité ce qu'il y avait de mieux chez Béthesda et chez moi.

— Qu'es-tu en train de me dire, ma fille ?

— Je dis que tu dois l'oublier. Elle est morte maintenant. Tu dois cesser de penser à elle. C'est ta famille qui désormais a besoin de toi.

Son ton n'était pas réprobateur, elle faisait simplement un constat. Que savait-elle exactement de Cassandra et de moi ? Que savait-elle de source sûre, et qu'avait-elle deviné à tort ou à raison ?

— Oublie-la, dis-tu. En supposant que tu aies raison, que je sois assis ici à penser à... cette femme... comment suggères-tu que je cesse d'y penser, ma fille ?

— Tu connais la réponse à cette question, papa ! Il n'y a qu'un moyen. Tu dois découvrir qui l'a tuée.

Je contemplai longuement le tournesol.

— À quoi bon ?

— Oh, papa, tu sembles si désespéré ! Je déteste te voir comme ça. C'est déjà regrettable que maman soit malade, mais que toi, tu fasses une tête d'enterrement – je veux dire que tu aies la mort dans l'âme... et tu es comme ça depuis que tu es revenu de Massilia. Nous savons tous pourquoi. C'est à cause de ce qui s'est passé entre toi et...

Je levai la main pour la faire taire. En tant que père de famille romain, ayant droit de vie et de mort sur tous les membres de ma maisonnée, j'étais en général très laxiste, je leur permettais à tous de dire ce qu'ils pensaient et de faire ce qu'ils voulaient. Mais sur ce seul sujet, ma rupture avec Méto, je ne permettais aucun commentaire.

— Très bien, papa. Je n'en parlerai pas. Pourtant je déteste te voir ainsi. Tu es comme un homme persuadé que les dieux lui en veulent.

Et n'est-ce pas le cas ? avais-je envie de dire, mais une telle expression d'apitoiement sur moi-même aurait contrasté de façon trop flagrante avec le stoïcisme de ma fille et n'aurait pas été à mon honneur. En outre, je n'avais aucune raison de croire que les dieux m'avaient choisi pour donner libre cours à leur vindicte. Il me semblait que, ces temps derniers, les dieux en voulaient à toute l'humanité. Ou peut-être nous avaient-ils simplement tourné le dos, permettant aux plus cruels d'entre nous, comme César et Pompée, de faire impunément des ravages.

— Des centaines, des milliers, des centaines de milliers d'hommes et de femmes mourront avant que cette guerre ne s'achève, Diana. Aucune âme de ces morts qui errent à tout jamais n'a de chance de trouver quelque chose qui ressemble à la justice dans ce bas monde ou dans le suivant. Si Cassandre a été assassinée...

— Tu sais qu'elle l'a été, papa. Elle a été empoisonnée. Elle te l'a dit.

— Si elle a été assassinée, à quoi cela servira-t-il de découvrir le meurtrier ? Aucun tribunal romain – à supposer que les tribunaux recommencent à fonctionner normalement un jour – ne s'intéresserait à engager des poursuites pour un tel crime perpétré sur une femme que personne ne connaissait et à laquelle personne ne s'intéressait.

— Tu t'y intéressais suffisamment pour lui faire des funérailles convenables.

— Cela n'a rien à voir.

— Et quelques-unes des femmes les plus puissantes de Rome s'y intéressaient suffisamment pour venir à ses funérailles. Tu les as vues rôder furtivement en se tenant à l'écart du bûcher comme si les flammes pouvaient les atteindre, ou révéler leur culpabilité sur leur visage. C'est l'une d'elles qui l'a tuée, n'est-ce pas ?

— C'est possible.

Avant sa mort, Cassandre était la coqueluche des gens les plus huppés de Rome. Les riches et les puissants qui avaient connaissance de ses dons l'invitaient chez eux. Savait-elle à quel danger elle s'exposait en fréquentant ce genre de femmes ? Quels secrets du passé – ou de l'avenir – avait-elle découverts qui auraient pu amener l'une d'elles à la faire taire pour l'éternité ?

— Vais-je enquêter pour toi, papa ?

— Enquêter sur quoi ?

— Enquêter à ta place, découvrir la vérité sur sa mort ?

— Quelle idée ridicule !

— Ce n'est pas si ridicule que ça. Je sais comment tu t'y prends. Je t'observe depuis mon enfance. J'ai écouté toutes tes histoires, la façon dont tu espionnais pour le compte de Cicéron, la manière dont tu as révélé le truquage des courses de chars, ta mission en Espagne ou à Syracuse à la demande d'un homme riche pour débusquer un assassin. Crois-tu que moi, je ne serais pas capable d'en faire autant ?

— À t'entendre on a l'impression que c'est aussi simple que de faire cuire une fournée de pain, Diana. Mélange tous les ingrédients, mets au four un certain temps...

— Faire cuire au four est plus difficile que tu ne sembles le croire, papa. Il faut du savoir-faire et de l'expérience.

— Et tu n'as ni l'un ni l'autre quand il s'agit... eh bien, du genre de travail dont tu parles.

— C'est parce que je suis une femme, n'est-ce pas ? Tu ne penses pas que j'en serais capable parce que je suis une femme. Crois-tu vraiment que je ne suis pas aussi intelligente qu'un homme ?

— L'intelligence n'a rien à voir là-dedans. Il y a des endroits où une femme ne peut pas aller. Il y a des questions qu'une femme ne peut pas poser. Et n'oublie pas le danger, Diana.

— Mais Davus réglera tous ces problèmes ! Il est grand et fort. Il peut aller n'importe où. Il pourrait tordre le bras à n'importe qui, enfoncer une porte...

— Diana, ne sois pas stupide !

J'ôtai mon chapeau et m'éventai, en clignant des yeux à cause de la lumière vive du soleil.

— Tu as réfléchi à tout cela, n'est-ce pas ? poursuivis-je.

— Peut-être.

— Alors cesse d'y penser et renonce à toute ambition que tu peux avoir dans ce domaine. « Diana le Limier », c'est ridicule !

— Non. Diana et Davus les Limiers, tous les deux ensemble.

— Doublement stupide ! Je te l'interdis formellement. Tu suivras l'exemple de ta mère. Au début, elle avait toutes sortes de handicaps. Pourtant regarde-la maintenant, elle est devenue l'exemple parfait de la matrone romaine : modeste, respectable, elle a le sens des responsabilités, elle sait faire marcher une maison, élever une famille...

— Est-ce ainsi que tu décrirais ces dames romaines modèles qui se sont montrées aux funérailles de Cassandra ?

Je songeai à certaines de ces femmes et aux scandales qui les entouraient. Je dus concéder ce point à Diana. À notre époque, existait-il encore un modèle de femme romaine ? C'était la même chose pour les hommes que pour les femmes : les vertus étaient devenues des vices et les vices des vertus.

Je mis mon chapeau et me levai, mes genoux craquèrent.

— Si tu avais l'intention de m'inciter à agir, Diana, alors tu as réussi. Va me chercher Davus, veux-tu ? Je vais l'emmener avec moi au cas où il me faudrait enfoncer une porte ou tordre un bras. Et toi, pendant ce temps-là, tu vas rester à la maison et t'occuper de ta mère qui est souffrante. J'espère sentir la soupe aux radis en train de mijoter dans la marmite quand je rentrerai à la maison !

L'endroit le plus facile pour commencer mon enquête était le plus proche : chez Cicéron, dont la maison se trouvait au bout de ma rue.

Avec l'aide de Mopsus et d'Androclès, Davus et moi revêtîmes notre plus belle toge. Nous partîmes tous deux et longeâmes la route circulaire qui contourne le sommet du mont Palatin. De là on voit le forum en contrebas et au loin le Capitole surmonté du temple de Jupiter. C'était une journée d'été magnifique.

Arrivés devant la maison de Cicéron, Davus frappa poliment à la porte avec son pied. Un œil nous scruta à travers un judas. Je donnai mon identité et demandai à voir la maîtresse de maison. Le judas se referma. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit.

Au cours des années passées, j'étais venu bien des fois chez Cicéron. Lorsqu'il était à l'apogée de sa bonne fortune, l'année où il exerçait les fonctions de consul et réprima la prétendue conjuration de Catilina, on pourrait dire que cette maison avait été le centre du monde romain, le lieu des réunions politiques les plus importantes aussi bien que des rencontres culturelles les plus éblouissantes. Des hommes de lettres et des hommes d'affaires avaient franchi sa porte ; ils avaient dégusté du vin et écouté des poèmes dans les jardins ; ils avaient façonné l'avenir de la République dans le bureau de Cicéron.

Quand Cicéron avait atteint le comble de la gloire, sa maison avait été entièrement brûlée par Clodius et sa clique, et son maître avait été exilé. Mais Cicéron avait fini par revenir à Rome, il avait retrouvé sa citoyenneté et sa place au Sénat, et reconstruit sa maison sur le mont Palatin.

Maintenant le maître de cette maison était encore exilé en quelque sorte, loin en Grèce avec Pompée. Pendant des mois après que César eut franchi le Rubicon, Cicéron avait retardé sa décision et hésité, se rongé les sangs pour savoir quel choix faire. Des deux côtés, on avait brigué ses faveurs, non pas à cause de ses talents de militaire, mais à cause du poids qu'il représentait en politique. L'appui de Cicéron pour l'une ou l'autre faction contribuerait beaucoup à influencer les sentiments de ceux qui se considéraient comme de loyaux défenseurs de la République. Par principe, Cicéron se rangea dès le début du côté de Pompée, voyant en lui le seul défenseur du statu quo. Mais, aussi longtemps qu'il le put, Cicéron couvrit ses arrières, entretenant une correspondance à la fois avec Pompée et avec César. Il tentait désespérément de suivre une voie médiane. Mais il n'y en avait pas et, finalement, quand la nouvelle exagérée d'un revers subi par César en Espagne parvint à Rome durant le mois de juin de l'année précédente, Cicéron fit le grand saut. Avec son fils Marcus, à peine assez âgé pour porter la toge virile, il quitta l'Italie et rejoignit Pompée. Une année s'était écoulée depuis lors. Cicéron regrettait-il maintenant sa décision ?

Je connaissais Cicéron depuis plus de trente ans. Mon concours dans le procès pour meurtre qui avait établi sa réputation avait largement contribué à favoriser ma carrière. Peu de temps après que j'eus fait sa connaissance, il se maria. Sa femme, Térentia, qui avait dix ans de moins que lui, était issue d'une famille aisée. De surcroît elle lui avait apporté une dot considérable. C'était une excellente maîtresse de maison et une femme très pieuse, disait-on. À la différence des épouses d'un grand nombre d'hommes puissants, elle ne s'intéressait pas aux questions d'ordre juridique ni aux affaires de l'État. Alors que chez Cicéron se jouait l'avenir de la République et que le sort des accusés qu'il défendait était en balance, sa femme s'acquittait de ses devoirs en honorant les ancêtres, en faisant des sacrifices aux pénates et en favorisant la réussite sociale de leurs deux enfants.

Toutes les fois que j'avais rendu visite à Cicéron, j'avais seulement échangé quelques mots avec Térentia. Les rares fois

où les circonstances l'avaient obligée à me parler, elle s'était montrée polie, mais hautaine, laissant entendre de façon manifeste que ma position sociale était trop insignifiante pour permettre autre chose que le strict minimum de conversation. Je crois qu'elle trouvait fâcheux que son mari fût obligé d'avoir affaire à un individu aussi peu recommandable que ma personne.

La dernière fois que j'étais allé chez Cicéron, César venait de franchir le Rubicon, Cicéron et Térentia faisaient fébrilement des préparatifs en vue de quitter Rome : ils ordonnaient aux secrétaires d'emballer les rouleaux de parchemin rangés dans la bibliothèque et donnaient des instructions de dernière minute aux esclaves chargés de s'occuper de la maison pendant leur absence. Mais le jour où Davus et moi rendîmes visite à Térentia, régnait dans la maison un calme presque inquiétant.

Nous attendîmes quelques instants dans le vestibule avant que Térentia en personne apparût. Elle portait une stola jaune toute simple et aucun bijou. Ses cheveux gris étaient tirés en arrière en un chignon serré. Ce style fort strict convenait bien à son visage d'une beauté austère.

— Gordianus, dit-elle, en me faisant un bref signe de tête montrant qu'elle me reconnaissait. N'est-ce pas ton gendre ?

— Oui, c'est Davus, répondis-je.

Térentia le toisa avec froideur. De son côté, elle n'avait jusqu'ici guère eu de chance avec ses gendres, c'était bien connu. Sa fille, Tullia, qui n'avait pas encore trente ans, avait déjà été veuve et avait divorcé, elle en était maintenant à son troisième mariage, avec un jeune aristocrate débauché mais fringant appelé Dolabella. Les fiançailles avaient eu lieu pendant que Cicéron était gouverneur dans une province, et sans son consentement. Apparemment, à la fois la mère et la fille avaient eu le coup de foudre pour Dolabella. Alors que j'observais le regard de Térentia s'attarder un peu plus longtemps que nécessaire sur mon gendre au corps bien musclé, j'en conclus qu'elle n'était pas insensible au charme masculin. Ce mariage, disait-on, avait causé un immense chagrin à Cicéron, car il avait jadis défendu Dolabella accusé de meurtre et il savait quel homme pervers était ce garçon. Pour aggraver

l'embarras de Cicéron, Dolabella avait depuis pris les armes pour César ; on lui avait confié le commandement de la flotte de César dans l'Adriatique, où il avait été régulièrement dominé par la flotte de Pompée dont les navires plus nombreux étaient sous les ordres d'un meilleur stratège. Comme cela s'était passé dans tant de familles de la classe dirigeante, celle de Cicéron avait été littéralement écartelée par la guerre civile. Et comme si cela ne suffisait pas, le bruit courait que Dolabella était un mari volage : il avait eu une liaison avec Antonia, la femme de Marc Antoine.

— J'espère que tu n'es pas venu me parler de cette affaire dans laquelle sont impliqués Milon et Caelius ?

Elle faisait allusion à l'insurrection qui, d'après la rumeur, gagnait du terrain au sud de Rome sous l'impulsion de deux anciens associés de Cicéron, Marcus Caelius et Titus Annius Milon.

— En fait, non.

— Très bien. Parce que tout le monde pense que je dois avoir une opinion là-dessus, et je refuse de livrer ma pensée. Ces deux individus n'ont causé que du chagrin à mon mari au cours des années, mais qui peut les blâmer d'avoir perdu patience ? Bien sûr ils vont tous deux à une mort certaine, les pauvres imbéciles, continua Térentia en secouant la tête. Alors je suppose que tu es venu au sujet de Cassandre.

Elle anticipait les appréhensions que j'aurais pu avoir d'en venir droit au fait. Contrairement à son mari, qui pouvait parler des heures pour ne rien dire, Térentia n'était pas femme à mâcher ses mots.

Quand j'acquiesçai, d'un geste elle nous invita à la suivre. Elle nous emmena dans la même pièce que celle où Cicéron m'avait fait entrer lors de ma dernière visite, une petite chambre isolée à une certaine distance du jardin central. Mais la pièce semblait différente car elle était étrangement vide. Je me souvenais des paroles de Cicéron : *« C'est l'une des premières pièces que Térentia a décorées quand nous sommes revenus et avons reconstruit la maison après que Clodius et sa bande l'eurent brûlée de fond en comble et m'eurent envoyé en exil... »*

Cicéron avait été très fier de cette pièce et de son ameublement raffiné, mais qu'était-il devenu ? Je me rappelais vaguement un tapis somptueux avec un motif géométrique grec ; maintenant il n'y avait plus qu'un dallage de pierre froide sous les pieds. Plusieurs belles chaises en bois de térébinthe avec des incrustations d'ivoire avaient été remplacées par deux chaises pliantes. Le brasero en bronze orné de têtes de griffon avait disparu lui aussi. Les seules décorations subsistantes étaient celles qu'on ne pouvait pas enlever : les paysages champêtres peints sur les murs avec des bergers assoupis parmi des moutons et des satyres qui, cachés derrière des petits autels au bord de la route, jetaient des coups d'œil furtifs.

— Ah ! Comme Marcus aimait cette pièce ! soupira Térentia. C'était là qu'il recevait ses visiteurs les plus importants : les sénateurs, les magistrats, les prétendants à la main de Tullia... Mon mari t'a amené dans cette pièce la dernière fois que tu lui as rendu visite, n'est-ce pas ? Ses secrétaires couraient çà et là affolés, rassemblant ses papiers personnels.

Elle avait un ton désapprobateur sous-entendant que cet endroit était vraiment trop bien pour des gens comme moi, et en même temps résigné. Pourquoi ne pas me recevoir dans cette pièce maintenant qu'elle avait été dépouillée de son ameublement raffiné et n'était plus que l'ombre d'elle-même ?

Tout ce que l'on pouvait facilement transporter avait été enlevé, et Térentia ne portait aucun bijou. Était-elle vraiment dans une situation si désespérée qu'elle devait vendre toutes ses affaires personnelles ? Moi-même, je m'étais endetté parce que j'avais de la peine à vivre ces derniers mois, mais j'étais bouleversé à l'idée qu'une femme comme Térentia pût être confrontée aux mêmes choix difficiles.

— Était-ce une parente ? demanda-t-elle.

— Tu disais ?

— La femme appelée Cassandre était-elle de ta famille ?

— Non.

— Pourtant tu as organisé ses funérailles. Il devait y avoir un... lien... entre vous.

Je ne répondis pas. Térentia haussa les épaules d'un air entendu. Le geste présomptueux me rappela son mari et je fus

indigné qu'elle prétendît connaître le lien qui m'unissait à Cassandre, même si elle ne se trompait pas.

— Tu as dû la connaître toi aussi, dis-je. Autrement pourquoi serais-tu venue la voir brûler sur son bûcher ?

— En effet, je la connaissais un peu. Je t'ai demandé quel lien tu avais avec elle simplement parce que je voulais te remercier d'avoir réglé ses funérailles. C'est une bonne chose que quelqu'un ait dépensé de l'argent pour honorer sa mémoire par une cérémonie appropriée. Et tu as fait preuve de bon goût. Pas trop de musiciens et de pleureuses. C'est inconvenant quand ils sont plus nombreux que les vrais amis et la famille.

— Je pouvais tout juste me permettre de payer les quelques personnes que j'ai engagées.

— Ah, l'argent..., dit-elle en inclinant la tête d'un air complice. Et pas de discours interminable devant le bûcher. J'ai toujours l'impression que c'est plutôt prétentieux quand il s'agit d'une femme, n'es-tu pas de cet avis ? Il est tout à fait approprié d'énumérer tout ce qu'a fait un homme public, mais si une femme a mené une vie convenable, en vérité qu'y a-t-il à dire sur elle quand la fin arrive ? Et si elle n'a pas mené une vie convenable, moins on en dit, mieux cela vaut.

— Si tu es venue à ses funérailles, suggérai-je en m'éclaircissant la voix, Cassandre a dû être plus qu'une relation éphémère. Comment as-tu fait sa connaissance ?

Térentia rejeta les épaules en arrière et releva le menton. Elle n'avait pas l'habitude d'être interrogée.

Dans les tribunaux, son mari avait acquis sa célébrité pour l'habileté avec laquelle il procédait à l'interrogatoire. Même les hommes les plus forts s'avouaient vaincus devant le feu roulant des questions que leur posait Cicéron. Mais dans la vie conjugale quotidienne, quand Cicéron avait des raisons de questionner sa femme et qu'elle avait des raisons de garder le silence – quand le bélier frappait le mur d'airain – lequel des deux remportait généralement cette lutte de volontés ? En regardant cette mâchoire inflexible, je devinais que c'était Térentia.

Son attitude changea peu à peu. Elle décontracta les épaules. Elle baissa la tête. Elle avait décidé de me répondre.

— Si les activités de Cassandre te sont un tant soit peu connues, tu dois savoir que, ces derniers mois, elle est devenue en quelque sorte une célébrité dans la bonne société. J'ai employé le mot « société » de façon plutôt impropre, puisque en ce moment il n'existe rien de la sorte, nous allons tous à la dérive dans l'attente du lendemain. C'est ma sœur Fabia qui – à défaut d'un meilleur terme – l'a « découverte ». Cassandre est apparue un jour devant le temple de Vesta. Fabia était la supérieure des vestales de service ce jour-là, chargée de veiller à la flamme divine. Elle a entendu une femme gémir à l'extérieur. Elle est allée voir ce qui se passait. Par les temps qui courent, qui sait ce qui peut arriver ? Une femme pourrait être violée ou assassinée en plein jour sur les marches du temple. Voilà comment Fabia a trouvé par hasard Cassandre, qui était dans un de ses accès prophétiques.

— Oui, je le sais.

Térentia me dévisagea d'un air étrange.

— Par pure coïncidence, ajoutai-je, je me trouvais à proximité du temple. Moi aussi, j'ai entendu Cassandre. Je ne l'avais jamais vue auparavant. Je ne savais pas bien comment réagir. Alors que j'hésitais, j'ai vu Fabia sortir du temple avec deux autres vestales. Je les ai vues emmener Cassandre à l'intérieur. Que s'est-il passé ensuite ?

Térentia me regarda longuement d'un air sévère.

— Mon mari dit que tu es un honnête homme, Gordianus, « le dernier honnête homme de Rome », en fait.

— Cicéron m'honore.

— Et ne crois pas, simplement parce que je n'ai jamais eu l'occasion de te remercier en bonne et due forme, que j'aie jamais oublié la grande faveur que tu as faite à ma sœur, il y a des années, en flairant et en révélant la vérité, alors que certaines vestales étaient accusées de transgresser leurs vœux. Fabia aurait été enterrée vivante si ses accusateurs avaient réussi à convaincre le tribunal qu'elle avait une liaison inconvenante avec Catilina. Enterrée vivante ! Cela me fend encore le cœur rien que d'y penser. Ma demi-sœur chérie était si jeune à l'époque. Si belle. Il y en avait qui croyaient vraiment qu'elle avait pu commettre un crime aussi ignoble, mais tu lui as

sauvé la vie. Cicéron a fait appel à toi pour que tu enquêtes sur cette affaire et tu as prouvé que Fabia était innocente.

Ce n'était pas tout à fait ce que je me rappelais. À l'époque, il m'avait semblé que Catilina – un parvenu charmeur et débauché peu différent du gendre de Térentia, Dolabella – aurait pu ou n'aurait pas pu réussir à séduire la jeune vierge effarouchée, Fabia, à l'intérieur même de la maison des vestales. Mais c'était il y a vingt-cinq ans et il s'était passé beaucoup de choses depuis. Si Térentia se rappelait une réalité alors que moi je me souvenais d'une autre, seuls les dieux – ou Fabia elle-même – pourraient dire lequel d'entre nous se souvenait de la vérité.

Térentia me lança un long regard chargé d'estime, puis sembla prendre une décision. Elle frappa des mains. Une esclave accourut. Térentia donna à voix basse un ordre à la jeune fille qui partit en courant. Quelques instants plus tard, j'entendis le froufrou d'une stola volumineuse. Un instant après, Fabia elle-même apparut dans l'encadrement de la porte.

Elle portait la tenue somptueuse des vestales. Ses cheveux, entremêlés de gris maintenant, étaient coupés très court. Son front était ceint d'un large bandeau blanc orné de rubans, pareil à un diadème. Sa stola était blanche et fort simple, mais coupée de façon à retomber avec de nombreux plis. Elle avait jeté sur ses épaules une cape en toile de lin, également toute blanche.

— Ma chère sœur, tu dois te souvenir de Gordianus, dit Térentia.

Fabia avait vieilli, mais elle était toujours d'une beauté à vous couper le souffle. Ce qui avait surtout changé, c'était son comportement. Je l'avais rencontrée à un moment de crise, alors qu'elle était jeune et désorientée, et courait un terrible danger – et peut-être était-elle coupable du crime innommable dont on l'avait accusée. Elle avait surmonté cette épreuve et les difficultés l'avaient rendue plus forte. À ce qu'on prétend, ce genre de vie et l'absence de maternités qui en résulte donnent à une femme une force de caractère peu commune. Fabia avait certainement l'air imposant, debout là dans l'encadrement de la porte, toisant les deux visiteurs. Son regard glissa sur Davus et se posa sur moi. Dans ce regard hardi, je ne vis pratiquement

rien qui me rappelât la frêle jeune fille à qui j'avais prêté assistance à la demande de Cicéron.

— Je me souviens de toi, Gordianus, remarqua-t-elle sans la moindre émotion.

— Gordianus est venu poser des questions sur Cassandre, précisa Térentia.

— Pourquoi ? demanda Fabia.

— Je crois qu'elle a été assassinée, répondis-je.

— Nous pensions – parce qu'elle avait l'esprit frêle – qu'elle avait peut-être aussi le corps frêle. Nous pensions qu'elle était peut-être morte... d'une mort naturelle, déclara Fabia après avoir respiré profondément.

— Elle a été empoisonnée, expliquai-je, en essayant de garder un visage aussi impassible que celui de Fabia pour dissimuler le chagrin que me causaient ces mots.

— Empoisonnée, murmura Fabia. Je vois. Mais pourquoi es-tu venu ici ? Que veux-tu de moi ?

— Tu as été l'une des premières femmes de Rome à la traiter en amie, dis-je.

— Traiter en amie ? Pas exactement. J'ai vu une femme bouleversée. Quand je me suis approchée d'elle, j'ai entendu la façon dont elle divaguait, j'ai pressenti la vérité : c'était une femme qui avait le don de prophétie. Je l'ai emmenée dans le temple de Vesta, où la déesse pouvait la protéger tant qu'elle était possédée par ce don. J'ai agi en prêtresse, pas en amie. J'ai agi par pitié, pas par pitié.

— Qui était-elle ? D'où venait-elle ?

— De ses origines terrestres je ne sais rien. Elle-même avait oublié.

— Mais comment pouvais-tu dire qu'elle possédait ce don que tu mentionnes ? Comment pouvais-tu dire qu'elle n'était pas simplement folle ?

— Tu sais peut-être bien comment va le monde, Gordianus, et surtout comment sont les hommes, observa Fabia avec un léger sourire, mais c'était une affaire qui concernait les dieux. Et une affaire de femmes.

— Prétends-tu que les hommes n'ont pas accès à la connaissance divine ? Les augures...

— Oui, le Collège des Augures est composé d'hommes, et depuis des siècles ils se transmettent leurs propres méthodes pour déchiffrer les présages : ils étudient le vol des oiseaux, ils écoutent le tonnerre, ils observent le jeu des éclairs dans le ciel. Le ciel est le royaume de Jupiter et le roi des dieux communique directement par de tels signes. Les hommes élus au Collège des Quinze cherchent également des signes de l'avenir en consultant les oracles des anciens livres sibyllins. Mais il y a d'autres manières plus subtiles par lesquelles les dieux nous font connaître leur volonté et nous montrent les chemins de l'avenir. Nombre de ces méthodes ne sont pas connues des hommes. Seules les femmes possèdent cette science. Seules les femmes les comprennent.

— Et tu as compris que Cassandre possédait un véritable don de prophétie ?

— Quand elle était possédée, elle voyait au-delà de la réalité présente.

— La Cassandre troyenne entendait des messages venus de l'autre monde.

— Le don de notre Cassandre prenait surtout chez elle la forme de visions. Ce qu'elle voyait, elle ne le comprenait pas toujours et ne pouvait pas toujours l'exprimer sous forme de mots. Elle-même n'interprétait pas ses visions. Elle se contentait de les raconter telles qu'elles lui apparaissaient. Souvent elle ne s'en souvenait plus par la suite.

— À mon avis, un tel don est assez peu fiable, les énigmes étant plus nombreuses que les réponses.

— Il fallait interpréter ces visions, si c'est ce que tu veux dire. Ce n'était pas une tâche pour ton Collège des Augures ! Mais si quelqu'un l'écoutait attentivement et si cette personne était vraiment en harmonie avec le monde divin...

— Si c'était une personne qui te ressemblait, dis-je.

— Oui, j'étais capable de saisir la signification des visions de Cassandre. C'est pourquoi je l'ai fait venir ici plus d'une fois chez Téréntia.

— Et a-t-elle toujours fait des prophéties ?

— Presque toujours. Il y avait une méthode qui contribuait à provoquer ses visions.

— Quelle était-elle ?

— Si Cassandre était assise dans une pièce sombre, silencieuse, et regardait une flamme, ses visions lui venaient presque toujours.

— Et avant ou après, vous lui donniez à boire ou à manger ?

— Bien sûr, répondit Téréntia. Elle était aussi bien traitée chez moi que tout autre invité.

— Même si vous ignoriez qui elle était vraiment et d'où elle venait ?

— C'était son don qui nous intéressait, rétorqua Fabia, pas son passé familial ou le nom qu'elle avait eu à sa naissance.

— Et quand Cassandre faisait ces prophéties, qu'en pensiez-vous ?

Les deux sœurs échangèrent un regard interrogateur, se demandant en silence ce qu'elles devaient me dire.

Fabia finit par parler.

— Cassandre eut de nombreuses visions, mais il y en eut une en particulier, une vision qui réapparaissait : deux lions se battaient auprès de la carcasse d'une louve.

— Comment avez-vous interprété cette vision ?

— La louve était Rome, bien sûr. Les lions étaient César et Pompée.

— Lequel des deux a tué l'autre et dévoré la carcasse ?

— Aucun.

— Je ne comprends pas. Se sont-ils partagé la louve ? J'imaginai le monde romain divisé définitivement en deux factions, César régnant à l'ouest, Pompée régnant à l'est.

— Un monde divisé entre deux empires romains, repris-je, un tel arrangement pourrait-il jamais être durable ?

— Non, non, non ! intervint Téréntia. Tu ne comprends pas. Explique-lui, Fabia.

— La vision se terminait par un miracle, dit Fabia. La louve reprenait vie et grandissait jusqu'au moment où elle dominait les lions qui renonçaient à se battre. Ils se couchaient humblement, se léchaient mutuellement leurs blessures.

— Que signifie cette vision ?

Fabia commença à parler mais Téréntia était trop excitée pour garder le silence.

— Tu ne comprends donc pas ? C'est la meilleure issue possible ! Tout le monde suppose que César et Pompée doivent en venir aux mains, que l'un d'eux doit anéantir l'autre pour remporter Rome comme prix de la victoire. Mais il est aussi possible que les deux camps reviennent à la raison avant qu'il ne soit trop tard. C'est une chose que les Romains fassent couler le sang des Gaulois ou des Parthes, mais que les Romains tuent les Romains, c'est impensable. Une telle folie offense les dieux. Cicéron le sait. C'est ce qu'il a toujours essayé de faire comprendre aux deux camps. Ils doivent trouver un moyen de régler leurs différends et de faire la paix ! Voilà ce qu'annonce la vision de Cassandre. Actuellement, Rome semble paralysée et sans défense ; mais la louve n'est qu'endormie. Quand elle se réveillera, elle se montrera plus admirable que César ou Pompée. Ils éprouveront le plus grand respect pour son ombre et se réconcilieront.

— Je suis persuadée que Cicéron en personne sera l'agent de cette réconciliation, confia en souriant Térentia. C'est pourquoi les dieux ont dirigé ses pas vers le camp de Pompée. Pas pour combattre – nous savons tous que mon mari n'est pas un guerrier – mais pour être présent quand les deux camps finiront par se rencontrer, et pour leur faire mesurer la folie de leur comportement. La paix régnera, il n'y aura plus de guerre. Chaque jour, j'attends qu'arrive un messenger avec une lettre de mon mari annonçant la merveilleuse nouvelle.

Fabia vint se placer à côté de Térentia et mit la main sur son épaule. Le visage des deux femmes rayonnait.

— Comment avez-vous appris la mort de Cassandre ? demandai-je.

— Elle est morte sur la place du marché, n'est-ce pas ? dit Fabia. Des gens l'ont vue, l'ont reconnue. Les nouvelles se propagent comme l'éclair dans la ville.

— Pourtant aucune de vous deux n'est venue chez moi présenter ses respects.

Elles détournèrent toutes deux leur regard.

— Eh bien, expliqua Térentia, elle n'appartenait guère à notre... je veux dire, comme tu l'as toi-même signalé, que nous

ne connaissions même pas son vrai nom, encore moins sa famille.

— Pourtant vous êtes venues la voir brûler.

— Un acte de piété, répondit Fabia. La crémation est un acte sacré. Nous sommes venues y assister.

Je baissai les yeux puis les relevai en entendant une autre voix qui provenait de l'embrasement de la porte.

— Tante Fabia ! Je me demandais où tu étais partie. Oh ! je ne m'étais pas rendu compte que tu avais de la visite, maman.

La fille de Cicéron avait eu le malheur d'hériter du physique de son père plutôt que de celui de sa mère et la jeune fille chétive était devenue une jeune femme qui n'avait rien d'une beauté. La dernière fois que je l'avais vue, c'était chez ses parents à Formiae, l'année précédente, alors que Cicéron se demandait encore quel parti prendre. Tullia était enceinte et cela commençait seulement à se voir. Son enfant, né prématuré, n'avait vécu que très peu de temps. Un an plus tard, Tullia semblait être en bonne santé, malgré ses bras maigres et son teint pâle.

À la différence de sa mère, Tullia portait des bijoux qui paraissaient de prix, y compris des bracelets en or et un collier en filigrane d'argent. En dépit des économies draconiennes que la guerre avait imposées à la maison, je soupçonnai que la jeune Tullia serait le dernier membre de la famille à qui l'on demanderait de faire des sacrifices. Cicéron et Térentia avaient gâté leurs deux enfants, mais en particulier Tullia.

— En fait, dit Térentia, mes visiteurs étaient sur le point de s'en aller. Pourquoi ne raccompagnes-tu pas ta tante à la salle de couture, Tullia, pendant que je les reconduis à la porte ?

— Certainement, maman.

Tullia prit la main de sa tante et lui fit quitter la pièce. Fabia me lança par-dessus son épaule un long regard d'adieu en guise d'au revoir. Le regard de Tullia fut destiné à Davus, qui réagit en traînant les pieds et en s'éclaircissant la voix.

Je commençai à me diriger vers la porte, mais Térentia me retint en posant la main sur mon avant-bras.

— Dis à ton gendre d'aller dans le vestibule, murmura-t-elle à voix basse, mais reste ici encore un moment, Gordianus. J'ai quelque chose à te montrer à titre confidentiel.

Je fis ce qu'elle me demandait et attendis seul dans la pièce en regardant les paysages champêtres peints sur le mur. Un instant plus tard, elle revint avec un morceau de parchemin. Elle me le mit avec insistance dans la main.

— Lis cela, me demanda-t-elle, et dis-moi ce que tu en penses.

C'était une lettre de Cicéron datée du mois de juin.

Depuis le Camp de Pompée en Épire.

Si tu vas bien, je m'en réjouis. Moi, je vais bien. Fais tout ce que tu peux pour te rétablir. Dans la mesure où tu en as le temps et où les circonstances le permettent, règle toutes les affaires en suspens, et tiens-moi au courant aussi souvent que possible de toutes les questions. Au revoir.

Je retournai le bout de parchemin, mais il n'y avait rien d'autre.

Je haussai les épaules, ignorant ce qu'elle voulait de moi.

— Il te conseille de te rétablir. Je suppose que tu étais souffrante ?

— Rien de grave. Une fièvre qui est partie comme elle était venue, répondit-elle. Tu remarqueras qu'il ne me souhaite même pas un prompt rétablissement ou la faveur des dieux ou quelque chose de ce genre. Simplement « Fais tout ce que tu peux pour te rétablir ». Comme s'il me rappelait un devoir !

— Et il te charge de régler toutes les affaires en suspens...

— Ah Ah ! Il espère que je vais faire marcher une maison – deux maisons, la mienne et celle de Tullia – avec un budget dérisoire ! Simplement pour joindre les deux bouts, je vends les plus beaux meubles et les plus beaux bijoux qui m'ont été légués par ma mère...

— Je ne comprends pas pourquoi tu m'as montré cette lettre, Térentia.

— Parce que tu connais mon mari, Gordianus, tu le connais à fond. Tu ne te fais pas d'illusions à son sujet. Je ne sais pas si tu

as de l'amitié pour lui – je ne suis même pas sûre que tu le respectes – mais tu le connais bien. Est-ce que tu décèles dans cette lettre la moindre preuve d'amour ou d'affection ou même de bienveillance ?

Peut-être est-elle écrite en langage codé, avais-je envie de dire, sachant par expérience que Cicéron était enclin à utiliser de tels subterfuges dans sa correspondance. Mais Térentia n'était pas d'humeur à comprendre les plaisanteries. Si elle avait trouvé le courage de mettre son cœur à nu pour moi, je savais qu'elle devait être réellement perturbée.

— Je ne crois pas que ce soit à moi de dire quels étaient les sentiments de Cicéron quand il a écrit cette lettre.

Elle reprit la lettre et s'éloigna en se cachant le visage.

— Les tensions dans cette maison, tu ne peux les imaginer ! Depuis des mois, des années en fait. Les luttes pour savoir que faire du jeune Marcus. Son père insiste pour qu'il soit instruit alors que tous ses précepteurs affirment qu'il n'est bon à rien. Et maintenant le garçon, tout juste assez âgé pour porter une toge, est parti combattre. Et Dolabella, qui choisit de prendre le parti de César et qui entretient une liaison avec Antonia derrière notre dos ! Mon mari pouvait à peine supporter la mention de son nom même avant le début de ces ennuis. Comme ce mariage lui a déplu ! Et quand Tullia a perdu son bébé, le chagrin que nous avons tous eu était insupportable. Mais je pourrais tolérer n'importe quoi, supporter n'importe quelle épreuve, si seulement je savais que Marcus...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge et elle secoua la tête.

— Ce qui est vraiment dur, c'est que Marcus ne m'aime plus, continua-t-elle. Il ne m'aimait pas quand nous nous sommes mariés. Aucune femme n'espère cela au début d'un mariage arrangé, mais il en est venu à m'aimer, et cet amour est devenu de plus en plus fort et a duré des années. Maintenant... maintenant, je ne sais pas ce qu'il en est advenu. Je ne sais pas où il s'en est allé et comment le faire revenir. Trop de querelles pour des questions d'argent, trop de conflits à propos des enfants, et puis la dureté des temps que nous vivons...

— Térentia, pourquoi me racontes-tu cela ?

— Parce que tu la connaissais toi aussi, n'est-ce pas ? Mieux que tu ne le prétends. Tu devais bien la connaître si tu as organisé ses funérailles.

— Oui, je connaissais Cassandre.

— La prophétie qu'a mentionnée Fabia, elle comportait autre chose... de tout à fait personnel. Cassandre a eu une vision double de la louve et des lions. Elle se reflétait en plus petit, dit-elle, comme dans un miroir lointain. C'était notre foyer qu'elle a vu dans le miroir, un reflet du monde en général. La louve était notre famille, ce qui nous a nourris et soutenus même dans les temps les plus difficiles. Et les bêtes étaient Marcus et moi-même qui nous écharpions et luttions auprès de la carcasse de notre mariage. Mais tout comme Rome est plus grande que ceux qui se disputent à son sujet, cette famille est plus grande que ceux qui en font partie. Nous nous réconcilierons. Marcus... m'aimera à nouveau. Cassandre l'a dit !

— Vraiment ?

— C'est l'interprétation de Fabia.

— Fabia sait bien plus de choses que moi là-dessus.

— Oui, mais toi, tu as connu Cassandre. Était-elle sincère, Gordianus ? Était-elle ce qu'elle semblait être ?

Puis-je me fier aux visions qu'elle avait quand elle était possédée par son don ?

Ce n'était plus la même personne qui posait les questions. Maintenant, c'était Térentia qui s'adressait à moi pour obtenir des renseignements sur Cassandre.

— Je ne sais pas, répondis-je.

Ce qui était la stricte vérité.

5

Je peux facilement me rappeler le jour où j'ai vu Cassandre pour la première fois, car on venait d'apprendre à Rome que César avait réussi à traverser l'Adriatique. Je me souviens aussi de la deuxième fois où je l'ai vue et de la première fois où je lui ai parlé car un événement significatif s'était produit ce jour-là : c'était à la fin de février, le matin où Marcus Caelius avait érigé un tribunal à côté de celui du préteur Trébonius. Il avait alors débuté sa campagne hostile à César et s'était déclaré franchement en faveur des opprimés de Rome.

Avant de quitter la capitale, César avait proclamé des édits et soumis le Sénat à sa volonté. Il avait pris un ensemble de mesures destinées à redresser l'économie défailante de Rome. La situation était difficile. Avec la guerre, l'argent s'était fait de plus en plus rare tandis que les prix s'envolaient. Le trésor de Rome était vide, il avait servi à payer les campagnes militaires de César. Les impôts ne rentraient pas. Pompée avait empêché tous les revenus provenant d'Orient ainsi que les cargaisons de céréales égyptiennes de parvenir à Rome. Le commerce était au point mort ; les navires, les chevaux, et même les charrettes à bras avaient été réquisitionnés pour la guerre. Les marchands étaient au bord de la ruine, les ouvriers ne trouvaient pas de travail, les esclaves affamés commençaient à s'agiter. Les commerçants et les locataires ne pouvaient pas payer leur loyer. Les chefs de famille qui avaient fui l'Italie ou avaient rejoint les légions de César avaient confié leurs biens à des régisseurs sans scrupules. Des banquiers exigeaient le remboursement d'anciens prêts et refusaient d'en faire de nouveaux. Des profiteurs exploitaient sans vergogne le peuple de Rome que tenaillait l'anxiété.

Pour la première fois de ma vie, je m'endettais de plus en plus chaque jour. Seule une minorité de gens, semblait-il, avait de l'argent, beaucoup d'argent, tandis que le reste de la

population les suppliait de leur accorder des prêts, à n'importe quelles conditions. Afin de régler les dépenses de la vie courante, je me trouvais débiteur du riche banquier Volumnius à tel point que je désespérais de jamais pouvoir le rembourser.

Pour régler ces problèmes, César avait ordonné de ramener le prix des maisons et des loyers à leur valeur d'avant-guerre. Les débiteurs eurent le droit de déduire de leurs dettes les intérêts qu'ils avaient payés. On nomma des médiateurs pour régler les litiges concernant les évaluations et les faillites. Une loi interdit la thésaurisation : personne n'était autorisé à avoir chez soi plus de soixante mille sesterces en or ou en argent.

César avait fait preuve de modération et les résultats furent satisfaisants, sans plus. L'argent commença à circuler à nouveau. Les magasins rouvrirent, et les marchands réapparurent sur les marchés. Après des journées d'affolement, les gens se consacrèrent à la recherche épuisante de la nourriture, jour après jour.

Certains avaient espéré que César prendrait des mesures plus radicales, soit parce qu'ils refusaient le statu quo et souhaitaient qu'on y mît fin, soit parce qu'ils étaient endettés jusqu'au cou et cherchaient désespérément une issue. Ils voulaient que César annulât toutes les dettes, remboursât les loyers, qu'il allât même jusqu'à confisquer les biens des riches pour les redistribuer aux pauvres. Ces gens-là furent terriblement déçus.

L'homme que César avait désigné pour appliquer son plan de redressement économique était Gaius Trébonius. J'avais fait sa connaissance l'année précédente dans le camp romain devant Massilia. Il était chargé d'en organiser le siège. Ce militaire à la fois compétent et débrouillard était bon en mathématiques et avait le sens de la mécanique. En regardant une catapulte, Trébonius pouvait vous expliquer pourquoi elle fonctionnait mal, calculer le poids du projectile et sa trajectoire, puis observer les soldats qui la chargeaient et désigner l'homme le plus apte à commander. Il avait dirigé le siège avec efficacité et succès, et Massilia avait été vaincue moyennant des pertes légères parmi les soldats de César. En reconnaissance, César

avait confié à Trébonius la tâche d'administrer Rome pendant son absence.

Pour certains, la magistrature de Trébonius était une récompense pour services rendus, mais ce n'était pas une tâche qui m'aurait plu. Certes, Trébonius pouvait s'enrichir considérablement en acceptant les pots-de-vin offerts par les parties en litige qui s'adressaient à lui. Mais j'imaginai le nombre infini de dossiers portant sur des évaluations de biens ou des faillites dont il devait s'occuper. Ce devait être ennuyeux à mourir.

Perché sur la plate-forme surélevée de son tribunal installé en plein forum, Trébonius assurait ces fonctions peu attrayantes. Son siège d'apparat officiel avait l'aspect d'une chaise pliante, mais il était décoré d'une multitude de motifs en ivoire et en or. Quatre défenses d'éléphants lui servaient de pieds. Des secrétaires et des greffiers s'affairaient autour du magistrat, cherchaient des documents, consultaient des registres et prenaient des notes. Presque tous les jours une longue file de plaignants, qui attendaient le moment de s'entretenir avec Trébonius, serpentait sur une bonne distance. Il n'était pas rare de voir des bagarres éclater un peu partout dans la file. Des gardes armés accouraient alors pour mettre fin à ces querelles avant qu'elles ne dégénèrent en émeutes.

Un matin, à la fin de février, un autre magistrat, Marcus Caelius, fit son apparition. Il apportait son siège d'apparat personnel et était escorté d'une foule de secrétaires et de greffiers qui eurent tôt fait de dresser une plate-forme non loin de celle de Trébonius. Caelius prit place sur la plate-forme et, d'un geste théâtral, déploya son siège beaucoup plus modeste que celui de Trébonius : les motifs d'ivoire moins riches n'étaient pas rehaussés d'or, et les pieds en forme de défenses d'éléphant n'étaient pas en ivoire mais simplement en bois. Par le choix de son siège, Caelius proclamait qu'il était le porte-étendard des citoyens romains austères et vertueux, et le champion des opprimés.

Encore dans la trentaine, svelte comme un jeune homme, plus beau et plus séduisant que jamais, Marcus Caelius avait déjà une longue carrière en dents de scie au service de l'État. Je

me souvenais surtout de lui à l'époque où il était le protégé turbulent de Cicéron. Pendant la journée, il apprenait l'art de la rhétorique aux pieds de son maître talentueux. La nuit, il faisait la noce et menait une vie de débauche. Ceux qui le fréquentaient étaient choqués, notamment lorsqu'il se trouva traîné devant les tribunaux par son ancienne maîtresse Clodia. Elle l'accusait d'avoir assassiné, moyennant finance, un philosophe d'Alexandrie en visite à Rome. Cicéron accourut pour défendre son protégé. Le procès dégénéra en un échange d'injures et Cicéron finit par retourner la situation aux dépens de Clodia : c'était une putain dévergondée et incestueuse acharnée à causer la perte d'un jeune homme innocent ! Une fois acquitté, Caelius avait renoncé à fréquenter la séduisante Clodia, son frère Clodius, le fomentateur de troubles, et la bande de révolutionnaires qui gravitaient autour d'eux. Il s'était alors consacré corps et âme à la cause des gens qui appartenaient à la haute société, tels que Cicéron et Pompée ; puis, après avoir été tiraillé comme tous les autres jeunes Romains brillants et ambitieux, il avait fini par prendre le parti de César. La veille du jour où le général avait décidé de franchir le Rubicon et de s'engager dans la guerre civile, Caelius avait quitté Rome à cheval pour le rejoindre. Cicéron, une fois de plus, avait été très contrarié.

Caelius devint l'un des lieutenants de César et le servit avec dévouement dans la campagne d'Espagne. De retour à Rome, criblé de dettes, il avait espéré se voir attribuer le poste lucratif de préteur de la cité. Il ne cacha pas sa profonde déception quand cette magistrature fut confiée à Gaius Trébonius. Caelius avait obtenu un poste de préteur de second ordre : sa fonction consistait à mettre en adjudication les biens des étrangers qui résidaient dans la cité. Peut-être César pensait-il qu'il était judicieux de caser un ambitieux tel que Caelius, dont la loyauté n'était pas absolue, dans un poste moins important, qui ne présentait aucun risque et où il n'aurait pas grand-chose à faire ; mais César aurait dû savoir que Caelius, quand il avait des loisirs, était un homme dangereux.

Je me trouvais par hasard au forum avec Hiéronymus et les bavards habituels quand Caelius érigea son prétendu tribunal à

côté de celui de Trébonius. Je remarquai également par la même occasion l'air consterné de Trébonius.

Qu'est-ce que Caelius manigançait ? Je me rapprochai. Les bavards me suivirent. Caelius était assis. Il tourna lentement la tête et embrassa du regard la longue file de plaignants qui faisaient la queue pour s'entretenir avec Trébonius et la foule de curieux qui avaient commencé à se rassembler devant son tribunal. L'espace d'un instant, son regard se posa sur moi. Nos chemins s'étaient croisés bien des fois dans le passé. Il me fit un signe de tête montrant qu'il me reconnaissait et m'adressa un sourire éclatant, le sourire qui avait jadis conquis le cœur de Clodia et lui avait causé pas mal de tort au cours des années. Je pressentis alors tous les ennuis qu'il allait s'attirer et qu'il causerait à tant d'autres personnes.

Caelius se leva. Un silence s'abattit sur la file d'attente et la foule qui s'était rassemblée.

— Citoyens de Rome ! s'écria Caelius.

C'était un des meilleurs orateurs de Rome, dont la voix claironnante portait fort loin.

— Pourquoi êtes-vous là, alignés comme des moutons qui vont se faire tondre ? Le magistrat dont vous attendez réparation ne peut absolument rien faire pour vous. Il a les mains liées. La loi, telle qu'elle est, ne lui attribue aucun autre pouvoir que de porter davantage atteinte à vos intérêts. Tout ce que peut faire le préteur de la cité, c'est d'examiner les chiffres que vous lui soumettez, de les manipuler – comme le font ces escrocs qui hantent les marchés et déplacent la coupe sous laquelle est caché le dé – et puis de vous renvoyer dans vos foyers encore plus démunis que lorsque vous êtes arrivés ici. Le gouvernement de Rome devrait pouvoir faire davantage pour ses citoyens, qui s'échinent à leur tâche et souffrent depuis des mois ! N'êtes-vous pas d'accord ?

Alors fusèrent çà et là des cris dans la foule. Certains raillaient et conspuaient Caelius, d'autres approuvaient d'une voix forte. Quelques hommes au bout de la file, trop loin pour entendre, s'approchèrent pour voir ce qui se passait. La rumeur se propagea comme une traînée de poudre : Caelius déclenchait

une manifestation politique et la foule grossissait rapidement car des gens affluaient de tous les côtés du forum.

Pendant ce temps-là, Trébonius poursuivait ses activités sans prêter attention à Caelius.

— Citoyens de Rome, poursuivit Caelius, songez au passé et souvenez-vous de la situation, il y a tout juste un peu plus d'un an, quand César a franchi le Rubicon et chassé la bande de brigands qui administraient l'État en ne pensant qu'à leur avancement. Est-ce que, comme moi, vous n'avez pas été tout excités, vous n'avez pas été enthousiasmés, quand devant vous s'ouvraient les perspectives d'un avenir radieux, des perspectives qu'on n'aurait pas imaginées ne serait-ce qu'un jour, que dis-je, une heure avant que César n'eût fait le premier pas pour franchir le Rubicon ? Soudain, en un tour de main, tout pouvait arriver ! Combien de fois dans sa vie un homme voit-il surgir de tels espoirs illimités ? On allait refaire le monde ! Rome allait renaître ! Les honnêtes gens allaient finir par triompher et les canailles qui rôdent parmi nous filer la queue entre les jambes.

« Vains espoirs ! Vous connaissez comme moi l'amère réalité, sinon vous ne seriez pas ici à mendier quelques miettes auprès d'un magistrat responsable de la cité. Rien n'a changé, ou plutôt tout a empiré. Les canailles l'ont emporté une fois de plus ! Est-ce pour cela que des hommes se sont battus et ont péri ? Pour donner aux riches propriétaires et aux prêteurs sur gages le droit de nous écraser ? Pourquoi César n'a-t-il pas mis fin à cette situation scandaleuse ? Citoyens, pensez à ce que vous aviez comme argent l'an dernier ; êtes-vous plus riches maintenant ? Si vous répondez par l'affirmative, alors vous devez être propriétaire ou banquier, car tous les autres sont beaucoup plus mal en point ! On nous a tailladé les poignets, et les profiteurs nous sucent le sang jusqu'à la dernière goutte. Je le dis à contrecœur, c'est César en personne qui les a armés !

Des hommes qui, pour la plupart, étaient de toute évidence fortunés, huèrent et conspuèrent Caelius ainsi que ses secrétaires et ses gardes du corps. Mais ces sifflets étaient couverts par les clameurs d'approbation qui provenaient du reste de la foule. Certains des partisans de Caelius avaient peut-

être été payés pour l'occasion, mais le mécontentement qu'exploitait Caelius était une réalité profonde, et la majorité de ceux qui écoutaient ses paroles était de son côté.

Trébonius continuait à prétendre ne rien voir de ce qui se passait et tentait de traiter ses affaires, mais même les plaignants qui le consultaient ne l'écoutaient que d'une oreille et tendaient l'autre pour entendre le discours de Caelius.

— Citoyens de Rome, César nous a rendu à tous un grand service quand il a franchi le Rubicon. Par ce coup d'audace, il a déclenché une révolution qui va restaurer l'État. Moi-même, je suis fier d'avoir rejoint César. J'ai fait mon devoir sur le champ de bataille en combattant avec César en Espagne. Maintenant, le conflit se poursuit ailleurs et le succès semble être acquis. Mais tandis que nous attendons l'annonce de la victoire finale, nous ne pouvons rester les bras croisés. Nous devons continuer d'agir ici à Rome. Nous devons accomplir pendant son absence ce que César, pour des raisons que nous ignorons, n'a pas accompli pendant qu'il se trouvait ici. Nous devons promulguer de nouvelles lois qui soulageront véritablement ceux qui ont besoin d'être secourus !

Des cris jaillirent à nouveau dans la foule.

— Cela a déjà été fait. Ferme-la et rentre chez toi ! cria un des opposants de Caelius.

— Hourra ! Vive Caelius ! hurla un individu fruste qui avait tout l'air d'un agitateur professionnel.

La foule devint si bruyante que même Caelius avait de la peine à se faire entendre dans le brouhaha.

Trébonius renonça à conseiller les deux plaignants qui s'adressaient à lui et se cala sur son siège, l'air sinistre.

— Pour atteindre cet objectif, continua Caelius d'une voix de stentor, je vais commencer par proposer une nouvelle loi qui mettra fin à tous les remboursements de dettes pendant une période d'au moins six ans. Je répète, je vais demander au Sénat d'imposer un moratoire de six ans concernant toutes les dettes actuelles avec suppression des intérêts qui devraient courir pendant ce temps ! Ceux qui ont été littéralement écrasés sous le poids de leur dette auront enfin une chance de s'en sortir. Et si les riches prêteurs sur gages se plaignent de crever de faim,

alors qu'ils mangent les tablettes de cire sur lesquelles ils ont consigné ces prêts !

De toutes parts fusèrent des cris d'approbation. Caelius, le visage tout rouge tant il était excité, s'efforça de se faire entendre dans le tohu-bohu.

— En attendant que cette loi soit votée, j'ai érigé mon tribunal ici, aujourd'hui. Je vais siéger officiellement, et mes greffiers inscriront le nom et la situation financière de tous les citoyens qui sont actuellement endettés, pour qu'ils soient libérés de leur dette dès que la loi entrera en vigueur. S'il vous plaît, mettez-vous en file, à ma droite.

Là-dessus, il s'assit, l'air tout à fait satisfait de lui-même.

La file des plaignants qui attendaient pour consulter Trébonius disparut comme par enchantement, car tous s'étaient précipités pour faire la queue devant le tribunal de Caelius. Pourquoi un débiteur perdrait-il son temps auprès du prêteur de la cité alors que la loi de Caelius, si elle était votée, remplacerait et annulerait tout règlement décidé par Trébonius ?

— Quelle bande d'imbéciles ! grommela le manchot Canininus. Par Jupiter, il n'y a pas l'ombre d'une chance que le Sénat vote la proposition de loi de Caelius. Si telle avait été la volonté de César, il aurait pris lui-même les décrets. Et si César n'est pas d'accord, le Sénat ne prendra même pas la proposition en considération. Caelius est un agitateur, rien d'autre.

— Mais pourquoi agir ainsi ? demandai-je. À quoi bon déclencher une émeute ?

Car en fait une émeute s'était ensuivie. Des cris de colère et des insultes déchiraient l'air. On se bousculait, on échangeait des coups de poing. Des gardes du corps hargneux protégeaient leurs riches patrons qui prenaient leurs jambes à leur cou pour échapper aux gens de peu. Sur un signe de Trébonius, qui contemplait d'un air lugubre le chaos, des hommes armés tentèrent de rétablir l'ordre, bien qu'il fût difficile de savoir par où commencer. La foule en effervescence était pareille à l'eau qui déborde d'un chaudron sur le feu.

Qu'est-ce que manigançait Caelius ? Canininus avait raison ; tant que le Sénat serait sous la coupe de César, Caelius n'avait

aucun espoir de faire voter ses mesures radicales. Et, en tant que prêteur chargé de surveiller les étrangers résidant à Rome, il n'était pas officiellement habilité à traiter la question des dettes. Essayait-il simplement, par dépit, de rendre la tâche de Trébonius plus ardue ? Ou bien avait-il des visées personnelles ?

Hiéronymus et moi, redoutant la démente de la populace, nous nous frayâmes un chemin pour prendre nos distances. Je reçus quelques horions, mais à part cela je m'en sortis indemne. Nous trouvâmes enfin un endroit calme où nous pûmes reprendre notre souffle au pied du temple de Castor et Pollux. C'est alors que je vis Cassandre pour la deuxième fois.

L'étroite plate-forme qui saillait perpendiculairement devant le porche du temple et jouxtait les marches se trouvait juste au-dessus de nous. Levant les yeux, j'aperçus Cassandre debout, seule, là-haut. Elle observait la foule qui déferlait au loin, sans avoir conscience de notre présence.

Hiéronymus vit l'expression de mon visage et suivit mon regard.

— Qu'elle est belle ! murmura-t-il.

Ces mots lui avaient échappé.

Et c'est vrai qu'elle était belle, surtout vue sous cet angle. J'étais comme le suppliant qui lève les yeux vers une déesse dressée sur son piédestal. Certes sa tunique bleue élimée et ses cheveux ébouriffés n'avaient rien de divin ni de royal, mais elle avait dans son port une dignité hors du commun qui attirait tout de suite l'attention et imposait le respect. J'éprouvai un sentiment d'une violence inouïe. Mon cœur s'emballa. Un frémissement à la fois douloureux et exaltant, que j'avais déjà connu dans ma jeunesse, me parcourut et j'eus soudain l'impression d'avoir vingt ans. Quel imbécile je pouvais être ! J'étais marié et je n'étais plus jeune. Cette femme était une mendiante. De surcroît, elle était folle.

Cassandre abaissa son regard sur nous et s'aperçut que nous la dévisagions. Pour la première fois, mes yeux plongèrent dans les siens : ils étaient bleus. Son visage était dénué de toute expression – le visage d'Athéna sculpté par les Grecs, pensai-je – et c'était d'autant plus surprenant qu'elle était témoin d'une

émeute. Elle me faisait penser à un oiseau tant elle était indifférente à cette violence.

Soudain, elle tressaillit. Je crus que nous l'avions effrayée et qu'elle allait s'enfuir. Elle roula des yeux, ses genoux se dérochèrent sous elle. Elle oscilla, perdit l'équilibre et bascula en avant.

Prétendre que Cassandre était littéralement tombée dans mes bras trahirait la vérité, car on pourrait imaginer que c'était le début d'une aventure romanesque, ce qui n'était pas du tout évident. En fait, quand je vis qu'elle allait tomber, j'éprouvai un sentiment de panique – pas pour elle, mais pour moi. Un homme de mon âge, voyant une femme tomber d'une hauteur considérable juste à l'endroit où il se trouve, ne songe pas à jouer le rôle d'un héros, mais plutôt à protéger sa frêle carcasse. Pourtant, je soupçonne que l'instinct qui pousse à rattraper une femme qui tombe est puissant chez tout homme, quel que soit son âge. Hiéronymus eut la même réaction que moi et nous reçûmes tous les deux Cassandre dans nos bras.

La situation était invraisemblable. Hiéronymus et moi, nous nous heurtâmes de plein front et, un instant plus tard, Cassandre nous arriva dessus. Tous les trois, nous faillîmes nous retrouver par terre. Si nous avions joué dans une comédie de Plaute, la scène n'aurait pas pu être plus comique. Par un miracle d'équilibre, Hiéronymus et moi restâmes debout. Ensemble, nous réussîmes à remettre sur pied cette femme stupéfaite et chancelante, en la soutenant par les bras.

J'étais abasourdi. Une douleur vive me cisaila le dos. Des mouches m'obscurcirent la vue. Peu m'importait tout cela quand Cassandre, sans connaissance, s'affala tout contre moi. J'avais posé une main sur son visage, l'autre sur sa poitrine.

Observer de loin une jolie femme, c'est une chose. Sentir soudain la douce chaleur d'un corps qui palpite dans vos bras, c'est une tout autre chose. Sans doute les dieux nous ont-ils créés pour que nous connaissions ces instants privilégiés de contacts physiques. Voilà ce que je ressentis à ce moment-là, même si je n'en eus pas véritablement conscience.

Peu à peu, Cassandre reprit connaissance et s'écarta de moi. À peine à vrai dire, car je continuai de l'enlacer. Par-dessus son

épaule, je vis Hiéronymus qui paraissait envieux. Les yeux de Cassandre étaient bleus, mais ce n'était pas tout à fait la couleur que j'avais crue. J'y découvris une nuance de vert, à moins que ce ne fût le jeu éphémère de la lumière. Ses yeux me fascinaient.

— Est-ce... est-ce que je suis tombée ? demanda-t-elle. Son latin était marqué d'un léger accent, dont je ne pouvais déceler la provenance.

— Oui. De tout là-haut.

D'un signe de tête je montrai la plate-forme.

— Nous t'avons rattrapée, dit Hiéronymus en croisant les bras, l'air irrité.

Cassandre lui jeta un coup d'œil. Doucement elle se dégagea de mon étreinte.

— Est-ce que ça va ? demandai-je. Peux-tu tenir sur tes jambes ?

— Bien sûr.

— Que s'est-il passé ? T'es-tu évanouie ?

— Je me sens très bien maintenant. Il faut que je m'en aille.

Elle me tourna le dos.

— Que tu ailles où ?

Je m'apprêtais à lui prendre le bras mais j'interrompis mon geste. L'endroit où elle se rendait ne me regardait pas. Peut-être était-elle du même avis, car elle ne me répondit pas. J'avais envie de poursuivre la conversation.

— Comment t'appelles-tu ?

— On m'appelle Cassandre.

Elle se retourna pour me regarder. Son visage, qui s'était animé un moment quand elle avait repris ses esprits, était redevenu sans expression. On aurait dit une déesse, un oiseau, ou simplement une folle au visage impassible.

— Mais ce ne peut pas être ton vrai nom, dis-je. Tu dois en avoir un autre.

— Tu crois ?

L'espace d'un instant, elle parut déconcertée, puis elle s'éloigna d'un pas lent, calme, la tête et les épaules droites. Elle ne paraissait pas prêter attention aux hommes qui, de temps à autre, passaient devant elle en courant, fuyant la bagarre qui se poursuivait devant les tribunaux des magistrats rivaux.

— Quelle femme extraordinaire ! remarqua Hiéronymus.
Je me contentai d'approuver d'un signe de tête.

6

Au cours de mon entretien avec Térentia et la vestale Fabia, j'avais glané quelques renseignements sur Cassandre. Je décidai de consulter ensuite Fulvia, la femme deux fois veuve. Je lui avais rendu service dans le passé en faisant une enquête sur le meurtre de son mari, Clodius – en guise de paiement, elle m'avait donné Mopsus et Androclès – et je pouvais au moins espérer être bien accueilli. Aussi, après avoir quitté la maison de Cicéron, je rentrai chez moi prendre un déjeuner frugal et faire une petite sieste pendant la partie la plus chaude de la journée. Au moment où le soleil commençait à baisser, je partis voir la veuve la plus célèbre de Rome.

Cette fois encore, j'emmenai Davus avec moi comme garde du corps. Tandis que nous descendions par les rues familières du Palatin, je me rappelais l'époque de ma première rencontre avec Fulvia, qui venait d'être veuve. Encore sous le choc, elle était profondément affligée. Cela me paraissait un souvenir d'un autre âge. Était-ce possible que Clodius eût été assassiné sur la voie Appienne il y avait seulement quatre ans ? Rome avait été dévastée par des émeutes sanglantes. Les partisans de Clodius avaient incendié le Sénat. Le meurtre de Clodius avait marqué la transition entre la période où la guerre civile semblait impensable et celle où elle devenait inévitable. L'assassinat du premier mari de Fulvia avait été le commencement de la fin de notre République réduite en lambeaux.

Le chagrin éprouvé par Fulvia à la mort de Clodius avait été profond et sincère. Ils s'étaient vraiment aimés, je pense. Ils avaient aussi été des associés au sens large du terme, car Fulvia, en tant qu'épouse d'homme politique, avait été juste le contraire de la Térentia de Cicéron. C'était une femme qui avait ses opinions, ses plans, ses projets, ses alliés et ses ennemis. Elle complotait et intriguait avec son mari, et lui servait de plus proche conseiller. Sa mort l'avait privée d'un époux et d'un père

pour ses deux enfants ; elle l'avait également obligée à renoncer à son rôle en politique. Les femmes ne peuvent jouer aucun rôle au Sénat ou dans les magistratures. Elles ne peuvent pas voter. Légalement elles ne peuvent même pas posséder de biens en leur nom propre, bien que les femmes intelligentes trouvent le moyen de contourner la loi, tout comme celles qui s'intéressent à l'actualité trouvent le moyen d'exercer leur influence, généralement par l'intermédiaire de leur mari. Tant que vivait Clodius, Fulvia avait été l'une des personnes les plus puissantes de Rome. À sa mort, elle était devenue pareille à un colosse soudain frappé de paralysie et aphasique.

Mais une femme aussi intelligente, aussi riche et aussi ambitieuse que Fulvia ne pouvait se résigner à rester longtemps dans l'état d'apathie où vous laisse le veuvage. Ses qualités avaient dû séduire les hommes. Quand elle accepta d'épouser Gaius Curion, bien des gens pensèrent qu'elle avait trouvé le mari qui lui convenait. Il faisait partie de son entourage depuis des années, il appartenait à ce cénacle de jeunes gens brillants et ambitieux, à l'appétit vorace et débordants de projets pour refaçonner le monde à leur propre image, des hommes comme Dolabella, Clodius, Caelius et Marc Antoine. À ce qu'on disait, Fulvia aurait préféré Marc Antoine s'il avait été libre et pas déjà marié à sa cousine Antonia. Fulvia avait choisi Curion, l'ami d'enfance (certains disaient l'amant) de Marc Antoine, comme étant le meilleur parti après lui. Mais Curion était en fait un choix préférable, la plupart des gens en convenaient, car il était plus malléable et moins enclin à la débauche que Marc Antoine.

Comme Marc Antoine, Curion s'était allié très tôt à César. Jamais il n'avait cessé de faire du prosélytisme pour César et jamais son dévouement n'avait fléchi. À vrai dire, c'est en grande partie grâce à l'influence de Curion que Marcus Caelius était entré dans le clan. À la veille de la guerre, Caelius et Curion étaient partis à cheval tous les deux pour être aux côtés de César quand il franchirait le Rubicon. Mais alors que Caelius avait fini par être relégué à un poste secondaire de préteur à Rome, Curion avait reçu le commandement de quatre légions. Lorsque César avait mis le cap sur l'Espagne, il avait envoyé Curion attaquer les forces de Pompée commandées par Caton en Sicile.

Caton, mal organisé et pris au dépourvu comme tous les autres partisans de Pompée, avait abandonné l'île sans coup férir. Curion, dont cette conquête facile avait tourné la tête, avait laissé deux de ses légions en Sicile et avec les deux autres gagné l'Afrique. C'est alors qu'il se heurta à des difficultés.

Pour certains, sa conquête de la Sicile avait été trop facile, elle l'avait rendu présomptueux et téméraire. Pour d'autres, c'étaient la jeunesse et le manque d'expérience militaire de Curion qui l'avaient fait tomber dans le piège tendu par le roi Juba. On prétendait également que c'était une simple question de malchance.

La campagne de Curion en Afrique avait assez bien commencé. D'abord, il entreprit de s'emparer du riche port d'Utique détenu par Varus, le commandant de Pompée. Une petite troupe de soldats numidiens envoyée par le roi Juba essaya de venir en aide à la ville, mais Curion la repoussa. Il attira Varus en dehors de la ville pour lui livrer bataille. C'est là que Curion commit sa première erreur qui, seulement grâce à un coup de chance, ne lui fut pas fatale. Il envoya ses fantassins dans un ravin abrupt où on aurait pu facilement leur tendre une embuscade. Pendant ce temps, sa cavalerie réussit à balayer l'aile gauche de l'ennemi, et les hommes de Varus, qui avaient été repoussés, manquèrent une occasion facile de détruire l'adversaire. Après l'avoir échappé belle, Curion aurait pu réfléchir. Au contraire, il s'enhardit et se prépara à assiéger Utique.

Dans l'intervalle, le roi Juba avait rassemblé son armée et marchait pour secourir Utique. Juba était très lié à Pompée, car il avait été le protecteur de son père. Et il détestait Curion pour la bonne raison qu'il avait récemment proposé que Rome annexât la Numidie par la force.

Curion apprit que Juba approchait. Effrayé, il envoya chercher ses deux autres légions en Sicile. Mais des déserteurs de l'armée de Juba l'informèrent que seule une petite troupe de Numidiens avançait. Curion envoya sa cavalerie, qui s'engagea dans une escarmouche avec l'avant-garde de Juba. D'après les informations qui lui parvinrent, Curion crut que cette avant-garde constituait toute la force numidienne. Pensant la détruire

afin de pouvoir continuer le siège, il se hâta d'aller de l'avant avec ses légions pour se battre. La chaleur était écrasante ; il fallait traverser des étendues de sable brûlant. Les Romains se heurtèrent à l'armée numidienne tout entière. Ils furent encerclés et massacrés.

Une poignée des hommes de Curion réussit à s'échapper. Curion lui aussi aurait pu s'enfuir et avoir la vie sauve, mais il refusa d'abandonner ses troupes. Un survivant, qui informa César du désastre peu après son retour d'Espagne, rapporta les dernières paroles de Curion : « J'ai perdu l'armée que César m'avait confiée. Comment pourrais-je me trouver face à face avec lui ? »

Curion combattit les Numidiens jusqu'à sa mort. Ils lui tranchèrent la tête et envoyèrent le trophée au roi Juba. Une fois de plus, Fulvia s'était retrouvée veuve.

En imaginant son état d'esprit, ce n'est pas sans hésitation que je m'approchai de chez elle. Le bâtiment avait un aspect intimidant. Clodius avait construit sur le mont Palatin cet édifice monstrueux, gigantesque, pareil à une forteresse. De ce somptueux quartier général il commandait les bandes de voyous qui étaient à son service. Des terrasses fortement inclinées, ornées d'une multitude de rosiers et pavées de dalles étincelantes en marbre multicolore, flanquaient l'immense cour où Clodius haranguait jadis la foule de ses partisans. Le portail en fer était ouvert, et tandis que Davus et moi traversions la cour à grands pas en faisant crisser le gravier sous nos pieds, je regardais devant moi l'escalier qui menait au large porche et vis une couronne noire sur la lourde porte de bronze. Veuve depuis neuf mois, Fulvia était encore en deuil de Curion.

Nous gravâmes les marches. Un énorme anneau de bronze sur la porte servait de heurtoir. Davus le souleva et le laissa retomber avec un fracas épouvantable. Nous attendîmes. Aucun judas n'était visible, cependant j'avais l'impression troublante d'être observé. Tout le monde savait que Clodius aimait aménager des passages secrets, dissimuler des portes et percer des trous dans les murs. C'était sa passion.

Enfin, j'entendis le raclement d'une pièce de bois que l'on soulevait ; la porte s'ouvrit lentement en grinçant sur ses gonds.

Un esclave athlétique nous fit entrer, puis referma d'un geste brusque la porte et laissa retomber la lourde solive à sa place pour bloquer l'entrée.

Je m'étais déjà trouvé dans ce vestibule durant les jours qui suivirent le meurtre de Clodius. Apparemment, Curion, en devenant le nouveau maître de la maison, n'avait opéré aucune modification. Les sols et les murs étaient en marbre très brillant. Des tentures rouges tissées de fils d'or encadraient le couloir qui menait à l'atrium, où le plafond soutenu par de hautes colonnes en marbre noir atteignait la hauteur de trois étages. Au centre de l'atrium, un bassin peu profond était décoré de mosaïques noir et argent qui miroitaient. Elles représentaient le ciel, la nuit et les constellations. Le ciel véritable, visible à travers une ouverture loin au-dessus de nous, commençait juste à prendre la couleur bleue intense du crépuscule.

Je me tournai vers l'esclave qui nous avait fait entrer.

— Dis à ta maîtresse que Gordianus...

— La maîtresse sait qui tu es et pourquoi tu es venu, répondit-il avec un sourire sardonique. Suivez-moi.

Il nous fit traverser des couloirs et des galeries décorées de fresques et de statues. Des esclaves se déplaçaient en silence, allumant des braseros et des flambeaux fichés dans des supports sur les murs. J'étais presque certain d'avoir déjà suivi ces mêmes couloirs, mais la maison était tellement vaste que je ne pouvais en être sûr. Finalement nous montâmes un escalier et on nous introduisit dans une pièce pourvue de grandes fenêtres dont les volets ouverts laissaient entrer les derniers rayons du jour. Les murs peints en vert étaient bordés de frises bleu et blanc ornées de grecques. Par les fenêtres, je vis les rayons dorés du soleil couchant qui brillaient sur les toits des maisons du mont Palatin et faisaient rougeoyer les temples orientés à l'ouest au sommet du lointain Capitole. Cette lueur rouge se reflétait, inondant la pièce et créant une atmosphère intime malgré la hauteur du plafond et l'immensité du panorama.

Fulvia et sa mère, Sempronia, étaient assises devant l'une des longues fenêtres, vêtues d'une stola d'un bleu très foncé. Un

bambin – le fils de Curion – essayait de marcher sur une couverture aux pieds des deux femmes. Les autres enfants de Fulvia, le fils et la fille qu'elle avait eus de Clodius, n'étaient pas dans la pièce.

— Tes visiteurs, maîtresse, dit l'esclave.

— Merci, Thraso. Tu peux te retirer.

Fulvia tourna son regard vers moi. Pareille à un homme d'affaires qui bouillonne d'idées et de projets, elle avait toujours une tablette de cire et un stylet à portée de la main.

Sa mère, Sempronia, en dépit de la dureté de ses traits, semblait la plus maternelle des deux. Elle fit semblant de ne pas nous apercevoir, ni Davus ni moi, tandis qu'elle roucoulait des mots tendres et tendait les bras vers le petit garçon qui était sur la couverture, l'encourageant à se mettre debout et à faire un pas en avant.

— Merci de me recevoir, Fulvia. Mais je suis intrigué de... comment savais-tu que c'était moi, alors que je ne m'étais pas annoncé ?

Elle jeta un coup d'œil à son fils qui réussit à rester debout un instant avant de tomber en avant sur les mains et sur les genoux, puis elle me regarda à nouveau.

— Il y a un judas caché à une extrémité du porche. Thraso t'a examiné, puis est venu en courant me faire ton portrait. Ce ne pouvait être que toi, Gordianus. « Un nez de boxeur ; une tignasse gris fer avec des fils d'argent ; des yeux qui étincellent comme ceux d'un homme deux fois plus jeune ; une barbe taillée par une épouse attentive. »

— En fait, ces temps-ci, c'est ma fille Diana qui me taille la barbe. Mais je craignais que tu aies pu m'oublier, Fulvia.

— Je n'oublie jamais un homme qui pourrait m'être utile. Mais je ne crois pas avoir rencontré ce garçon, ajouta-t-elle en tournant son regard vers Davus. « Des épaules de Titan, mais le visage de Narcisse », m'a rapporté Thraso.

— C'est mon gendre, Davus. Thraso m'a également précisé que tu savais pourquoi j'étais venu. J'en suis d'autant plus étonné que je n'en suis pas sûr moi-même.

— Vraiment ? répondit-elle en souriant. Je t'ai vu aux funérailles et tu as dû me voir. Je m'attendais plus ou moins à ta visite. C'est au sujet de Cassandra, je suppose ?

Sempronia frappa soudain dans ses mains. Une esclave accourut. Sempronia déposa un baiser sur le front de son petit-fils, puis dit à la jeune fille qui en avait la charge de l'emmener. Tandis qu'elle l'éloignait, le petit garçon se mit à pleurer. Ses gémissements retentirent dans le couloir, puis devinrent de moins en moins forts. Sempronia se mordit l'index, l'air nerveux, mais Fulvia resta impassible.

— J'espère que tu n'as pas renvoyé l'enfant à cause de moi ? demandai-je.

— Bien sûr que non, répondit Sempronia, qui finit par tourner les yeux vers moi.

Sous son regard je perdis un peu de mon audace. C'était bizarre qu'une femme qui pouvait être si tendre avec un bambin pût tellement intimider un adulte.

— Si nous parlons de la sorcière, ce n'est pas convenable de le faire en présence d'un enfant, dit-elle.

— C'est ce qu'était Cassandra ? Une sorcière ?

— Naturellement, repartit Sempronia. Pensais-tu que c'était une simple mortelle ?

— Elle était certainement... mortelle, affirmai-je avec calme.

— Elle a été assassinée, n'est-ce pas ? demanda Fulvia.

Sous le feu croisé de leurs regards, j'eus l'impression que celui de la fille n'était pas moins perçant que celui de la mère. Pourtant, je ne sais trop pourquoi, cela ne me déplaisait pas que Fulvia me dévisageât si franchement. Par contre, le regard de Sempronia était décapant, il vous dénudait complètement. Celui de Fulvia avait un effet purificateur, comme s'il dissipait les ténèbres ou les malentendus qui pouvaient obscurcir nos relations. Ses yeux étaient intelligents, vifs, engageants. Ce n'était pas surprenant qu'elle ait eu pour maris deux des hommes les plus brillants de Rome, et les plus malchanceux.

— Pourquoi crois-tu que Cassandra a été assassinée ? demandai-je.

— Parce que je suis au courant des circonstances étranges de sa mort. Elle est morte subitement... sur la place du marché...

dans tes bras. A-t-elle été empoisonnée, Gordianus ? On dit qu'elle a été en proie à d'horribles convulsions.

— Qui dit cela ?

— Mes yeux et mes oreilles.

— Tes espions ?

— Il se passe fort peu de choses à Rome dont je ne sois pas au courant, précisa Fulvia en haussant les épaules.

— Que sais-tu d'autre sur son assassinat ?

— Si tu me demandes qui a pu faire une chose pareille ou comment ou pourquoi, je ne peux te répondre. Je l'ignore. Mais une femme comme Cassandra aurait pu être dangereuse pour un certain nombre de personnes. Elle n'avait pas seulement le don de voir le proche avenir, tu sais ; elle avait des visions d'événements lointains.

— Pouvait-elle vraiment voir l'avenir ?

— C'était une sorcière, interrompit Sempronia.

Son ton impliquait que j'avais déjà eu ma réponse et que je devais être plus attentif.

— Une sorcière, dis-tu. Jetait-elle des sorts, lançait-elle des malédictions, guérissait-elle les malades ?

— Elle n'a rien fait de la sorte dans cette maison, répondit Sempronia, mais qui peut dire quels pouvoirs elle possédait ? Elle devait être capable de voir au-delà du présent et des quatre murs qui l'entouraient.

— Comment le sais-tu ?

Sempronia ouvrit la bouche pour répondre, mais Fulvia leva une main pour la faire taire.

— Laisse-moi lui raconter, maman.

— Pourquoi devrions-nous faire des confidences à cet individu ? dit Sempronia d'un ton irrité.

— As-tu oublié, maman ? Quand Clodius a été assassiné, Gordianus a été parmi les premiers à venir ici présenter ses respects. Il s'est suffisamment intéressé à cette affaire pour chercher la vérité.

— Mais c'est un vieux larbin de Cicéron.

Sempronia cracha le nom.

Fulvia plissa les yeux. Elle et Cicéron étaient de vieux ennemis qui ne se faisaient pas de cadeaux.

— C'est vrai que tu as fait ta réputation en travaillant pour Cicéron, n'est-ce pas, Gordianus ?

— Je ne dirais pas cela. Je dirais plutôt que Cicéron a fait sa propre réputation pendant que je travaillais pour lui. Je n'ai jamais été son larbin. Au cours de nombreuses années, nos relations sont passées par des hauts et des bas. Récemment j'ai perdu tout contact avec lui. Cela fait des mois que je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— Pourtant, tu es allé chez lui pas plus tard qu'aujourd'hui, fit remarquer Fulvia.

Je levai un sourcil.

— Je t'ai dit, Gordianus, qu'il se passe peu de choses à Rome dont je ne sois pas au courant.

— Oui, tes yeux et tes oreilles. Pourtant, tu ne sais pas qui a tué Cassandre ?

— Je ne suis pas omnisciente, expliqua Fulvia d'un air piteux. J'ai parfois un bandeau sur les yeux.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— C'est vrai, je suis allé chez Cicéron ce matin afin de voir Térentia pour la même raison que je suis venu te voir. Tu t'es montrée aux funérailles de Cassandre, ce qui signifie que tu devais la connaître autrement que de façon accidentelle. Qui était-elle ? D'où venait-elle ?

Je m'étais adressé à Fulvia, mais sa mère me répondit :

— C'était une sorcière égyptienne ! Cela va de soi ! Toutes les sorcières les plus puissantes viennent d'Égypte de nos jours. Elles ont du sang grec dans les veines – ce qui explique pourquoi Cassandre avait les cheveux blonds et les yeux bleus – mais, à la différence des Grecs modernes, elles n'ont pas oublié l'ancienne magie. Les traditions sont restées bien vivantes en Égypte : la confection des amulettes, l'art de formuler les malédictions, ou de dire la bonne aventure. Cassandre était une sorcière égyptienne.

— Nous ne le savons pas de source sûre, maman, objecta Fulvia. Ce n'est qu'une supposition.

— Tes yeux et tes oreilles ne t'ont jamais dit d'où venait Cassandre ? demandai-je.

— En ce qui la concernait, j'étais bizarrement sourde et aveugle, admit Fulvia. C'était comme si Cassandre était descendue d'une comète sur terre. Autant que je sache, c'est ce qui s'est passé.

— Quand l'as-tu rencontrée pour la première fois ?

— Il y a des mois.

— Combien ?

— C'était en novembre, l'année dernière.

Si c'était vrai, Fulvia avait rencontré Cassandre avant ce fameux jour de janvier où j'avais vu la vestale Fabia l'emmener dans le temple.

— En es-tu sûre ?

— Naturellement ! Comment pourrais-je oublier ce jour cruel ?

Son visage s'assombrit.

— Que dois-je te dire, Gordianus ? Tout ? Oui, pourquoi pas ?

Elle leva la main pour faire taire sa mère qui était sur le point de soulever une objection.

— César était encore à Rome, tout excité par les succès qu'il avait remportés en Espagne et à Massilia. Les nouvelles en provenance de l'Adriatique n'étaient pas aussi bonnes ; Dolabella était impuissant face à la flotte de Pompée. Mais de Sicile..., ajouta-t-elle en soupirant et en fermant les yeux un moment. De Sicile était parvenue une excellente nouvelle : mon mari avait conquis l'île et puis, ce qui était encore plus encourageant, Gaius était passé de l'autre côté, en Afrique.

Fulvia baissa les yeux et s'éclaircit la voix.

— Chaque jour ici, nous attendions des nouvelles de son avance. Un messenger nous annonça qu'il s'était emparé d'Utique. Quelle joie ! Puis un second rapport démentit le premier : Utique était encore assiégée mais allait tomber aux mains de Gaius d'un moment à l'autre. À la maison, la joie était toute relative. Nous attendions la nouvelle d'une grande victoire. Ma mère plaisanta même en disant que bientôt..., la voix de Fulvia se brisa. Bientôt notre famille serait la famille de Curion *l'Africain* – le conquérant de l'Afrique !

« C'est pénible de rester à l'arrière, conclut Fulvia en secouant la tête. On devrait permettre à une femme de suivre son mari sur le champ de bataille.

Je manifestai ma surprise.

— La femme de Pompée l'a accompagné quand il s'est enfui de Rome. J'ai cru comprendre qu'elle est avec lui encore maintenant.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Il ne s'agit pas de faire partie des bagages. Dans un monde plus évolué, j'aurais été autorisée à accompagner Gaius, pas simplement en tant qu'épouse, mais en tant que commandant en chef associé ! Oui, je le sais, l'idée même est absurde ; aucun centurion n'accepterait les ordres d'une femme. Mais j'aurais été présente pour conseiller Gaius, pour l'aider à prendre une décision après avoir entendu l'avis de ses subordonnés, pour juger si les renseignements en provenance du champ de bataille étaient exacts, pour élaborer une stratégie. Si j'avais été là...

Sempronia lui toucha le bras pour la réconforter. Fulvia saisit la main de sa mère puis continua :

— Au lieu de l'accompagner, j'ai croupi ici à Rome. N'est-il rien de plus cruel que d'attendre sans rien savoir ? Certains jours, j'avais l'impression d'être à bord d'un vaisseau en pleine tempête, ballottée entre l'espoir et le désespoir au point d'en perdre l'esprit. D'autres fois, tout était si calme et si immobile que je croyais être emprisonnée dans un navire encalminé. Les heures défilaient, mornes, vides. L'attente sans fin, le guet, les questions. Et puis...

« Comme je l'ai dit, continua-t-elle, cela s'est passé en novembre l'année dernière. J'étais allée en visite chez l'un des parents de Gaius pour savoir s'il avait reçu des nouvelles de lui, mais il n'en savait pas plus que moi. Je rentrais à la maison en litière et traversais le forum. Les rideaux étaient tirés. Personne ne pouvait me voir, mais comme c'était un jour ensoleillé et que les rideaux n'étaient pas parfaitement opaques, je voyais assez bien pour savoir que nous passions près du temple de Castor et Pollux. Je pensais à Gaius, bien sûr. Alors j'entendis une voix.

« C'était une voix de femme. Elle provenait de l'extérieur, mais cette voix avait un timbre si étrange... et à cause des

paroles qu'elle prononça... elle semblait presque provenir de mon cerveau. La voix dit : *Il n'est plus vivant maintenant. Il est mort en combattant. Il est mort en héros.*

« Ces paroles me glacèrent le sang à tel point que je crus que j'allais m'évanouir. Soudain, il parut faire noir à l'intérieur de la litière, comme si un nuage avait avalé le soleil. J'ordonnai à mes porteurs de s'arrêter. C'était presque un cri que j'avais poussé. La litière s'immobilisa si brusquement que je fus projetée en avant. Thraso passa la tête entre les rideaux, l'air anxieux. Il me demanda ce qui n'allait pas. « N'as-tu rien entendu ? » demandai-je. Il me regarda d'un air interdit. « Une voix de femme, précisai-je. Elle m'a adressé la parole quand nous sommes passés devant le temple. »

« Thraso regarda derrière lui dans la direction d'où nous étions venus. « Il n'y a personne là-bas, dit-il, excepté une folle qui marmonne et fait les cent pas sur les marches du temple. » « Amène-la ici », lui ordonnai-je.

« Il partit la chercher. Quelques instants plus tard, il ouvrit les rideaux de la litière et, pour la première fois, je vis Cassandre. Elle portait une tunique crasseuse. Elle avait l'air effrayé et déconcerté. Thraso devait la tenir d'une poigne ferme, sinon elle se serait enfuie.

« Tu m'as parlé il y a quelques instants, quand ma litière passait devant les marches du temple », lui dis-je. Elle secoua la tête et me regarda comme si j'étais folle. « Tu m'as parlé, insistai-je. Répète. Répète les paroles que tu as prononcées ! »

« La voix qui s'éleva semblait venir d'outre-tombe au point que Thraso tressaillit. Elle ne paraissait pas lui appartenir. La voix était trop âgée pour une femme si jeune. C'était comme si elle ne sortait pas de ses lèvres. Pourtant elle ne pouvait venir d'ailleurs. Elle vous donnait le frisson, elle vous mettait les nerfs à vif. *Il n'est plus vivant maintenant. Il est mort en combattant. Il est mort en héros*, répéta-t-elle.

« Ces paroles me troublèrent encore plus la seconde fois que je les entendis. Elles me bouleversèrent. Je me mis à trembler et à pleurer. J'ordonnai à Thraso de me ramener chez moi aussi vite que possible. « Qu'est-ce que je vais faire d'elle ? » me demanda-t-il.

« Je voyais bien qu'il ne voulait pas s'occuper de cette femme, mais je lui dis de l'amener avec nous. Il fit la grimace et lui serra encore plus fortement le bras. Il referma les rideaux et ordonna aux porteurs de se hâter de rentrer à la maison.

« Une fois arrivée, je demandai à Thraso d'amener cette femme ici, dans cette pièce. Elle était encore plus sale que je ne le pensais. Ses vêtements étaient en haillons. Elle sentait mauvais, comme si elle n'était pas allée aux thermes depuis des jours. D'une voix tout à fait normale elle me dit qu'elle avait faim. Son comportement n'était ni menaçant, ni inquiétant, ni même bizarre. Elle semblait intimidée de se trouver dans une maison aussi somptueuse. Je dis à Thraso d'aller lui chercher quelque chose à manger et à boire. Puis je demandai à l'inconnue ce que signifiaient ses paroles.

— Et que t'a-t-elle répondu ?

— Elle m'a dit qu'elle ne se souvenait de rien. J'étais déjà ébranlée. Je piquai une colère... je ne savais plus où j'en étais... j'insistai. Elle se fit toute petite et pleura à chaudes larmes. Soudain elle se mit à trembler et à se contorsionner. Ses yeux se révulsèrent. Elle parla à nouveau de cette voix étrange, caverneuse, qui semblait venir des espaces célestes. Elle me décrivit une plaine désertique, un soleil aveuglant, un vent torride. Elle entendait des hommes crier, elle voyait des épées briller, elle percevait le grésillement du sang répandu sur le sable brûlant. Elle vit Gaius. Ce ne pouvait être que Gaius, car elle m'en fit une description exacte : ses cheveux noirs bouclés, ses yeux bleus étincelants, sa mâchoire intrépide, l'ombre d'un sourire qui éclaire toujours son visage dans les circonstances difficiles. Elle le vit revêtu de son armure miroitante, bien qu'il eût la tête nue car il avait perdu son casque. Il était seul, séparé du reste de ses hommes, cerné, son épée fendait l'air jusqu'au moment où... il tomba. Les ennemis se ruèrent sur lui. Et puis...

— Arrête, Fulvia !

Sa mère lui serra le bras au point que les jointures de ses doigts devinrent toutes blanches, mais Fulvia poursuivit :

— Et puis... elle vit à nouveau le visage de Gaius s'élever en l'air, comme si, par miracle, l'homme s'était remis debout au milieu de cette horde d'assassins. Qui plus est... il souriait. Il

arborait un grand sourire comme un enfant, dit-elle. Alors... alors la vision se fit plus précise et elle se rendit compte... qu'il n'y avait pas de corps sous le cou. On lui avait tranché la tête qui dégoulinait de sang. Le Numidien qui l'avait décapité l'exhibait à la vue de tous. Gaius semblait sourire parce que... parce que la main qui avait empoigné ses beaux cheveux noirs tirait sur les muscles de son visage, lui faisant ouvrir la bouche et montrer les dents...

Pendant tout ce long récit, Fulvia garda ses yeux fixés sur moi comme si elle me mettait au défi de détourner mon regard. C'est ce que je finis par faire, incapable de supporter le chagrin que j'y lisais. Ses yeux ne brillaient pas parce qu'ils étaient pleins de larmes, on y découvrait une peine atroce, aiguë, glacée, qui excluait les larmes.

Fulvia respira profondément.

— Aussi brutalement qu'elle avait commencé, la crise se termina. La femme était redevenue une simple mendicante résignée, ahurie, affamée, incapable de se souvenir de ce qu'elle venait de dire. J'étais abasourdie, sans voix. On apporta la nourriture. Je la regardai manger. Elle était pareille à une bête, totalement dénuée de bonnes manières. Je ne pouvais supporter son odeur, aussi je lui fis prendre un bain. J'ordonnai de brûler ses haillons et demandai à une de mes esclaves de lui chercher une tunique à sa taille. L'esclave trouva une vieille tunique bleue qui lui allait parfaitement. Quand je la vis toute propre et bien habillée, je me rendis compte qu'elle était très belle. Je chargeai Thraso de lui trouver un endroit pour dormir et de la surveiller.

« À l'aube, Thraso vint me dire que la femme avait dormi profondément toute la nuit. Moi, je n'avais pas fermé l'œil. Je demandai à Thraso de ne pas laisser partir la femme, de lui donner à manger et à boire ce qu'elle voulait, de l'enfermer à clef dans sa chambre si nécessaire. Mais c'était moi, la prisonnière. Je me retirai dans ma chambre. Je ne vis personne, je ne parlai à personne, pas même à ma mère. J'attendis, la mort dans l'âme. De ces fenêtres, je vis le soleil se lever et se coucher sur la cité. Je passai une autre nuit sans dormir.

« Le jour suivant – deux jours après que la femme m'eut fait le récit de sa vision –, César réunit ceux qui font partie de son

cercle intime et leur annonça qu'il venait de recevoir des nouvelles d'Afrique. Marc Antoine vint tout de suite m'informer. Je le reçus ici dans cette pièce, mon cœur battait si fort que c'est à peine si je pouvais entendre les paroles de mon visiteur. Il savait que j'exigerais de lui tous les détails. Il me rapporta avec précision tout ce que le messenger avait relaté à César. La bataille dans le désert, la chaleur étouffante, l'ultime combat de Gaius, même le fait qu'il avait perdu son casque avant que l'ennemi ne l'encercler. Chaque détail correspondait à ce que m'avait dit la femme. Le plus bizarre, c'est que le messenger fit part d'une rumeur selon laquelle le roi Juba aurait ri lorsqu'on lui remit la tête de Gaius, non par malveillance, mais parce que Gaius semblait lui sourire. Tu comprends, Gordianus ? La femme avait tout vu, absolument tout. Comme si elle avait été présente.

« Je fis mon possible pour maîtriser mon émotion – après tout, je m'attendais au pire avant sa venue –, mais je ne pus m'empêcher de pleurer. Marc Antoine tenta de me consoler du mieux qu'il put. En fin de compte, je crois que c'est moi qui le consolai. Lui et Gaius avaient été très proches depuis leur enfance, aussi proches que peuvent l'être deux hommes, peut-être même plus proches à certains égards que Gaius et moi.

« Je finis par parler à Marc Antoine de la femme qui se trouvait chez moi, et du fait qu'elle m'avait déjà annoncé la nouvelle deux jours auparavant. Marc Antoine déclara que c'était impossible. César venait tout juste d'être informé, et lui avait transmis la nouvelle en premier. J'essayai de lui dire avec quelle précision la femme avait vu les détails de la mort de Gaius, mais Marc Antoine refusa d'écouter. Nous avions bu pas mal de vin à ce moment-là, et il avait un peu perdu la tête. Il n'était pas d'humeur à m'entendre. Je l'envoyai se coucher dans l'aile de la maison réservée aux invités, puis j'allai chercher la femme.

« Elle était partie. Elle s'était volatilisée en quelque sorte, alors même que Thraso la surveillait. Je me rendis compte que je ne savais rien d'elle, même pas son nom ni où elle habitait, à supposer qu'elle eût un domicile fixe. Je songeai à envoyer Thraso à sa recherche, mais à ce moment-là je n'en vis pas l'utilité.

Elle m'avait dit ce que je voulais savoir et cela n'avait servi qu'à me rendre malheureuse pendant deux nuits où je n'étais pas parvenue à dormir, avant qu'arrivât la nouvelle de source sûre. Et aussi... j'avais un peu peur d'elle. C'était une sorcière en quelque sorte. Si elle était capable de voir les événements qui se passaient en Afrique, qui sait quels autres pouvoirs elle pouvait posséder ? Elle-même ne semblait pas comprendre ses dons et quel usage en faire. Peut-être était-elle dangereuse. Je ne voulais pas d'elle chez moi.

J'acquiesçai d'un signe de tête, j'avais enregistré tout ce que m'avait dit Fulvia.

— Tu ne l'as pas revue, alors ?

Quelque chose changea dans son regard, comme si une porte qui avait été ouverte se refermait soudain. Elle parut évasive.

— Thraso m'a signalé plus tard qu'elle était devenue une habituée du forum et des marchés. On lui avait donné un nom : Cassandre. Je lui ai demandé de s'informer sur elle, mais il n'a pas pu découvrir grand-chose, sinon que je n'étais pas la seule dans la cité à mettre à profit les dons de Cassandre.

— Quelles étaient ces autres femmes ?

— Tu les as vues, les femmes qui sont venues à ses funérailles. Si tu veux connaître ce qu'elles savaient de Cassandre, demande-leur toi-même. Si tu découvres quelque chose d'intéressant sur elle, si tu découvres qui l'a tuée, viens me le dire, Gordianus. Je te récompenserai généreusement. J'aimerais savoir, juste par curiosité. Après tout je me suis montrée tout à fait franche avec toi.

Comme pour contredire ses paroles, le petit sourire que je n'avais pas vu sur son visage depuis qu'elle avait commencé son récit réapparut, et j'eus l'impression qu'elle me cachait quelque chose.

— Tu ne l'as jamais revue, face à face ?

— Peut-être pendant quelques minutes, mais cette rencontre était sans importance. Je n'ai rien d'autre d'intéressant à te dire, répondit-elle en haussant les épaules. Je suis fatiguée maintenant, soupira-t-elle. Je crois que je vais me reposer un peu avant le dîner. Je suis désolée, mais il faut que je vous dise

adieu, Gordianus, à toi et à ton jeune gendre taciturne mais très beau. Thraso va vous reconduire tous les deux.

Elle détourna les yeux pour regarder par la fenêtre. Quelques instants plus tard, sa mère en fit autant. Toutes deux contemplaient au loin un nuage éclairé par les dernières lueurs rose vif du crépuscule qui se détachaient sur un fond de lapis lazuli. Un semis d'étoiles encore pâles scintillait dans le firmament qui s'obscurcissait.

L'esclave nous fit descendre l'escalier et emprunter les longs couloirs. Nous avons atteint l'atrium d'une hauteur vertigineuse quand un autre esclave arriva en courant et nous dit d'attendre. Thraso tiqua, puis comprit la raison pour laquelle on nous retenait. Tout au bout du couloir que nous venions de longer, Sempronia se dirigeait vers nous à une allure étonnante pour une femme de son âge. Alors qu'elle se rapprochait, elle fixa son regard sur moi, pareille à un faucon prêt à fondre sur sa proie.

D'un bref signe de la main elle congédia les esclaves. Nous étions au pied d'une des immenses colonnes de marbre noir qui soutenaient la lucarne, tout là-haut au-dessus de nos têtes. Sempronia s'approcha de moi et m'adressa la parole en chuchotant d'une voix rauque. Sa voix se perdit dans le vaste espace sans qu'il y eût d'écho.

— Ma fille n'a pas été tout à fait franche avec toi, Gordianus.

Je levai un sourcil, craignant qu'un commentaire pût la décourager. Elle avait décidé de me faire confiance. Que voulait-elle me dire ?

— Ma fille a beaucoup souffert dans sa vie, expliqua Sempronia en fronçant les sourcils. C'est à cause de son ambition démesurée, naturellement. Elle est encore plus ambitieuse que je ne l'étais à son âge.

Sempronia esquissa un pâle sourire qui n'avait rien de cordial.

— Parfois je me dis : « Si seulement elle avait été un garçon. » Mais bien sûr, si elle en avait été un, elle se serait probablement déjà fait tuer. Comme Clodius, comme Curion. Mais je me trompe peut-être. Fulvia est plus intelligente qu'eux. C'est une malédiction pour une femme d'être plus intelligente

que son mari. Fulvia a été victime de cette malédiction à deux reprises. Les ambitions et les rêves de Clodius et de Curion égalaient les siens, toutefois leur intelligence n'était pas à la hauteur. Maintenant, la voilà veuve à nouveau, avec des enfants de ses deux mariages, des enfants auxquels il faut donner la meilleure chance possible dans ce monde qui va naître sur un champ de bataille, loin de Rome.

— Et si c'est Pompée qui gagne la bataille ? demandai-je.

— Inutile d'envisager ce désastre, répondit-elle en respirant bruyamment. Non, César l'emportera, j'en suis convaincue.

— Parce que Cassandre l'a dit ?

— Peut-être, répondit-elle en me faisant un autre sourire glacial.

— Et si César triomphe, que se passera-t-il alors ?

— Il faudra un autre mari à ma fille. Et, cette fois-ci, elle devra choisir le bon, un homme aussi avisé et aussi impitoyable qu'elle, un homme qui sache saisir les occasions au vol, qui ait l'âme chevillée au corps ! Un homme capable de donner à mes petits-enfants la place à laquelle ils ont droit dans le nouveau monde en gestation.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Fulvia a vu Cassandre une seconde fois, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Parce que Cassandre pouvait lui donner un aperçu de l'avenir.

— Exactement ! La sorcière pouvait voir au-delà du temps et de l'espace. Mais ce n'est pas Fulvia qui a amené Cassandre ici la deuxième fois. C'est moi qui suis allée la chercher. Fulvia ne voulait pas d'elle en cette maison. Elle avait peur de connaître l'avenir, elle craignait qu'il ne fût aussi sinistre que son passé. Mais je lui ai dit qu'une femme devait se servir de tous les moyens à sa disposition pour faire son chemin dans le monde. Si la sorcière pouvait lui donner ne serait-ce qu'un faible aperçu de ce qui l'attendait, alors elle devrait utiliser à bon escient ces informations.

— Quand l'as-tu amenée ici ?

— Il y a un peu moins d'un mois.

— Et qu'a prédit Cassandre à Fulvia ?

— La gloire ! Le pouvoir ! La richesse ! Ma fille se trouvera à la première place devant toutes les femmes de Rome.

— Même devant Calpurnia ?

— César triomphera, mais il n'est pas immortel. Il lui faudra un successeur.

— Tu veux dire que César sera roi et passera sa couronne à un autre ? demandai-je en me renfrognant. C'est cela qu'a prédit Cassandre ?

— Rien d'aussi précis. Les visions de Cassandre n'étaient pas toujours claires et elle ne les comprenait pas toujours. Elle ne pouvait même pas s'en souvenir ensuite. Elle ne pouvait que les décrire quand elles lui venaient à l'esprit.

— Et quand tu l'as amenée ici la seconde fois, qu'a-t-elle vu ?

Une expression proche de l'extase illumina un instant le visage de Sempronia, mais au lieu de lui adoucir les traits, elle les rendit encore plus durs, plus intimidants.

— Elle a vu Fulvia vêtue d'une stola du plus beau pourpre, rayée d'or, avec un diadème sur la tête. À côté de Fulvia, mais dans son ombre, se tenait un homme – un colosse musclé revêtu d'une armure éclaboussée de sang et une épée sanglante à la main. Lui aussi avait un diadème sur la tête, mais Cassandre a vu le motif de son plastron et de son bouclier : une tête de lion.

— Marc Antoine, murmurai-je.

— Qui d'autre ? C'est leur destin de se marier. J'aurais pu dire cela moi-même à Fulvia sans l'aide de la sorcière.

Le fait que Marc Antoine était déjà marié lui paraissait sans importance.

— Qu'est-ce que Cassandre a vu d'autre ?

Le regard de Sempronia me glaça.

— Comme Marc Antoine, Fulvia tenait une épée ensanglantée dans une main.

— Et dans l'autre ?

— Une tête tranchée au niveau du cou !

— Comme avait été tranchée la tête de Curion ? murmurai-je.

— Oui, mais c'était la tête de quelqu'un d'autre, la tête de l'homme que ma fille déteste le plus au monde.

Parlait-elle de Milon qui avait été exilé pour le meurtre de Clodius et qui, disait-on, fomentait en ce moment une révolte dans le Sud avec Marcus Caelius ? Ou du roi Juba, qui avait ri quand on lui avait remis la tête de Curion ? Je chuchotai leur nom, mais Sempronia secoua la tête et me regarda d'un air méprisant.

— La sorcière l'a décrit de façon suffisamment claire. Non pas comme pourrait le faire un portraitiste ou un sculpteur, mais en utilisant des symboles. Des lèvres d'où coule le miel, a-t-elle dit ; une langue de serpent, des yeux de furet, un nez fendu à l'extrémité comme un pois chiche...

— Cicéron, murmurai-je.

Son nom venait du mot *citer* qui signifie pois chiche.

— Oui ! C'était la tête de Cicéron que Fulvia exhibait !

César triomphant mais mort, Marc Antoine roi et Fulvia sa reine, et Cicéron décapité, voilà donc ce qu'allait être l'avenir de Rome ? Le découragement m'envahit. Je compris soudain pourquoi Sempronia s'était confiée à moi. Ce n'était pas parce que j'avais en quelque sorte gagné sa confiance. Elle me soupçonnait toujours d'être le larbin de Cicéron, peut-être son espion. L'instant d'après, elle exprima clairement ce qu'elle désirait.

— Va donc, Gordianus ! Retourne chez cette garce, Térentia, et dis-lui ce que je viens de te dire. Ma fille ne tardera pas à ôter ses vêtements de deuil pour revêtir une stola de mariée. Alors ce sera au tour de Térentia d'être en deuil ! Cela fait longtemps que Cicéron est devenu l'ennemi de cette maison. Il n'a jamais manqué une occasion de calomnier Clodius tant que Clodius vivait, et il l'a calomnié encore plus cruellement après sa mort. Il a aussi diffamé Curion, tout en prétendant être son ami. Il a dénigré l'affection que Curion portait à Marc Antoine. Il a rapporté à Pompée que Curion avait pris le parti de César parce que c'était un lâche et un opportuniste. En vérité, Curion est mort en héros, loyal à la cause de César jusqu'au dernier instant. Mais Cicéron ne tardera pas à regretter la souffrance que ses paroles ont causée dans cette maison. Ma fille y veillera !

Son objectif atteint, Sempronia appela Thraso et lui commanda de nous reconduire.

Tandis que nous descendions les marches, la grande porte de bronze se referma avec un bruit sourd derrière nous. Davus se tourna vers moi, les yeux écarquillés, et me demanda :

— Cassandre était-elle réellement une sorcière, beau-père ?

— Je n'en sais rien, Davus. Mais si les sorcières existent vraiment, il se pourrait que tu en aies rencontré une.

La troisième fois que j'avais vu Cassandre, c'était à nouveau au forum. Le jour où le consul Isauricus avait brisé le siège de Marcus Caelius.

Peu avant, on avait appris à Rome que Marc Antoine avait réussi à faire la traversée de l'Adriatique et était en route pour unir ses forces à celles de César. Ce n'était plus qu'une question de temps avant la grande confrontation entre les deux ennemis. Les conjectures allaient bon train à Rome.

Il y avait plus d'un mois que le tribunal de Marcus Caelius était dressé à côté de celui de Trébonius. Une seconde émeute n'avait pas éclaté car, au lieu de faire des discours et d'exciter la foule, Caelius inscrivait dans le plus grand calme le nom des citoyens qui, chaque jour, faisaient la queue pour le consulter, et notait l'état de leurs finances. Il s'agissait surtout de débiteurs qui espéraient profiter de la loi que Caelius s'était engagé à proposer au Sénat, à savoir un moratoire de six ans concernant le remboursement des dettes. Une telle proposition n'avait aucune chance de devenir une loi tant que César contrôlerait le Sénat, et Caelius n'était pas légalement habilité à ériger un tribunal, encore moins à établir une liste de débiteurs. Tous ceux qui s'adressaient à Caelius se raccrochaient au moindre espoir.

Pendant ce temps-là, non loin de lui, Trébonius, en toute légalité, réglait les litiges entre les débiteurs et les créiteurs. Certains débiteurs, après l'avoir consulté, allaient s'inscrire auprès de Caelius. En cette période trouble, qui pouvait dire si les accords passés avec Trébonius resteraient valables ?

Après les premiers incidents, dans l'ensemble, le calme était revenu au forum et les autres magistrats, y compris Trébonius, avaient jugé bon de laisser Caelius poursuivre ses activités en marge de la légalité. Sans doute les serviteurs de César s'étaient-

ils mis d'accord en privé pour définir leur attitude officielle : en attendant, le mieux, c'était simplement de fermer les yeux.

Ce jour-là, Caelius arriva plus tard que d'habitude. Lorsqu'il apparut, il était accompagné d'une escorte plus importante et il portait fièrement sa chaise d'apparat. Une foule considérable l'attendait déjà, et nombreux étaient les plaignants qui faisaient la queue au tribunal voisin de Trébonius. Je me trouvais au forum avec Davus, Hiéronymus et la bande habituelle de bavards. Caelius passa tout près de moi et croisa mon regard. Il me reconnut et me salua d'un signe de tête. Puis il fronça les sourcils et esquissa un sourire. Je compris alors qu'il concoctait à nouveau un mauvais coup.

Quand le tribunal fut dressé, Caelius monta sur la plateforme et, d'un geste théâtral, déplia sa chaise. Mais au lieu de s'asseoir, il resta debout et se tourna face à la foule saisie d'un frisson. Un peu plus loin, dans la file de gens qui attendaient de s'entretenir avec Trébonius, les têtes se tournèrent en direction de Caelius. En entendant le murmure d'impatience, Trébonius leva les yeux de son registre et regarda en direction de Caelius. Une expression qui trahissait à la fois l'exaspération et la crainte apparut sur son visage. Il chuchota quelques mots à l'oreille d'un de ses greffiers, qui acquiesça et disparut.

Caelius se mit à aller et venir sur l'étroite plateforme. Les mains sur les hanches, il fouillait la foule du regard. Sans un mot. L'atmosphère était de plus en plus tendue. Dominant le murmure général, çà et là quelques hommes, très probablement à la solde de Caelius, se mirent à crier.

— Parle, Marcus Caelius ! Qu'es-tu venu nous dire, Marcus Caelius ? Silence ! Silence vous autres ! Fermez-la ! Marcus Caelius va parler !

Caelius continuait d'arpenter la plate-forme sans mot dire. Il porta sa main à la bouche, plissa le front, comme s'il s'interrogeait pour savoir s'il devait parler ou non. La foule se rapprocha encore. De plus en plus nombreux, des hommes se mirent à hurler, puis à scander en chœur :

— Parle, Caelius, parle ! Parle, Caelius, parle ! Parle, Caelius, parle !

Enfin Caelius s'immobilisa. Il embrassa son public du regard, et leva les mains pour obtenir le silence. Certains parmi les plus agités continuaient d'apostropher l'orateur. Des coups de coude dans les côtes et des bourrades sur la tête eurent tôt fait de leur clouer le bec.

— Citoyens ! s'exclama Caelius. Il y a peu de temps vous m'avez entendu, ici même, vous parler de la loi que j'ai proposée au Sénat pour établir un moratoire de six ans concernant le remboursement des emprunts. J'ai le regret de vous informer qu'à ce jour le Sénat n'a pas encore pris ma proposition en considération.

Un concert de sifflets et de huées s'ensuivit.

Caelius leva les mains pour apaiser la foule.

— Pendant ce temps-là, mon estimé collègue, le magistrat chargé de la cité – il indiqua Trébonius d'un grand geste de la main – a continué de conclure des accords dans l'intérêt des prêteurs et des propriétaires, dont il défend avec tant d'obstination les intérêts.

Cette remarque déclencha une tempête de protestations. Auparavant, Caelius avait évité de lancer une attaque aussi directe contre Trébonius. Maintenant, il avait sorti ses griffes, et la foule était prête à voir couler le sang. Il recommença à aller et venir, non pas comme auparavant, en ayant l'air de ruminer ou d'hésiter, mais en relevant le menton et en bombant le torse. Il regardait de côté dans la direction de Trébonius, avec un sourire narquois.

— En effet, le magistrat chargé de la cité a fait de son mieux pour s'assurer que ma proposition de loi ne soit même pas prise en considération par le Sénat, encore moins ratifiée par cette bande de flagorneurs. Ils sont tous sans exception les instruments d'un seul homme, y compris le magistrat en charge de la cité. Après tout, celui-ci est d'abord un soldat et ensuite un serviteur du peuple. Il a dû recevoir des ordres avant que le général ait quitté Rome. Maintenant, il les exécute bêtement au mépris des souffrances et de la détresse générales. Est-il aveugle ?

Caelius se tourna vers Trébonius et scruta l'horizon, comme si Trébonius se trouvait à des lieues et non à deux pas de lui.

— Je suis presque certain qu'il n'est pas aveugle, car il regarde par ici. Mais il est devenu bigleux, à force de griffonner des sommes faramineuses pour le compte des prêteurs sur gages. Du moins je le suppose.

La foule partit d'un énorme éclat de rire. Tout prétexte était bon pour se gausser de Trébonius, qui plissa davantage les yeux. La foule assemblée devant le tribunal de Caelius se tordait de rire.

— S'il n'est pas tout à fait aveugle, il est peut-être sourd, suggéra Caelius. Comment le savoir ? Aidez-moi, citoyens ! Criez son nom avec moi : « Trébonius, ouvre les yeux ! Trébonius, ouvre les yeux ! »

Avec enthousiasme, la foule reprit la phrase en chœur, criant à tue-tête. Les mots retentirent à travers tout le forum. Comme le roulement du tonnerre, ils frappaient les murs des temples et des sanctuaires qui en renvoyaient l'écho. Un tel vacarme devait se répercuter jusque chez moi au sommet du Palatin. J'imaginais Béthesda et Diana dans la cuisine ou le jardin et me demandais ce qu'elles pensaient de ces exhortations : « Trébonius, ouvre les yeux ! Trébonius, ouvre les yeux ! Trébonius, ouvre les yeux ! »

Le personnage désigné par le refrain s'agitait nerveusement sur sa chaise, comme si les incrustations d'ivoire lui brûlaient les fesses. Même si les mots en eux-mêmes ne le menaçaient pas directement, ce devait être exaspérant pour Trébonius d'entendre tant de voix hostiles crier son nom. Caelius l'avait dit, il avait plus d'expérience comme militaire que comme politicien. Il était plus habitué à la stricte discipline des armées qu'à l'agitation de la populace romaine.

Enfin Caelius leva les mains. Petit à petit, la foule cessa de scander le nom de Trébonius et se tut.

— Citoyens, je crois qu'il vous a entendus ! déclara Caelius.

La réaction fut un tohu-bohu épouvantable dans lequel se mêlaient cris et applaudissements. Je jetai un coup d'œil autour de moi : la foule avait considérablement grossi. En scandant cette phrase, elle n'avait pas seulement adressé un message à Trébonius, mais elle avait attiré, comme aurait pu le faire une

sonnerie de clairon, des curieux venus de tous les coins du forum et des collines environnantes.

Caelius leva les mains à nouveau. Le silence se fit.

— Citoyens, poursuivit Caelius, je ne suis pas venu ici aujourd'hui pour médire de mon collègue magistrat. Il n'est qu'un soldat qui obéit aux ordres. Je ne suis pas venu non plus aujourd'hui pour me répandre en injures contre ces chiens de sénateurs trop soucieux de plaire à leur maître absent et de s'enrichir pour penser à vos souffrances. Non, je suis venu ici aujourd'hui pour annoncer une bonne nouvelle ! Oui, une bonne nouvelle, si vous voulez bien y croire, car malgré la tristesse qui pèse sur nous, luit un rayon d'espoir. J'ai pensé au moratoire de six ans que j'ai proposé au Sénat pour le remboursement des dettes et que le Sénat jusqu'ici a refusé de prendre en considération, et j'ai décidé que ce n'était pas suffisant. Oui, c'était loin d'être suffisant ! Les courageux habitants de Rome doivent être exonérés des charges écrasantes qui leur sont imposées, pas seulement par les prêteurs sur gages, mais par les riches propriétaires auxquels nous devons donner tout l'argent que nous avons pour vivre.

« Aujourd'hui, citoyens, je fais une nouvelle proposition. Rétroactivement, à partir du mois de janvier, tous les propriétaires feront bénéficier chaque locataire d'une remise de loyer d'une année entière ! Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que tous les loyers payés depuis janvier vous seront remboursés ; on vous fera grâce de tous les loyers dus pour le restant de l'année. Cela signifie que les locataires auront de l'argent : celui qui leur sera restitué par les riches propriétaires, à qui il ne fera pas défaut. Vous n'aurez plus rien à craindre : vous ne pourrez pas être expulsés, vous aurez désormais un toit au-dessus de la tête.

« Les prêteurs, les propriétaires et leurs larbins – il lança un regard à Trébonius – vous expliqueront que de telles mesures ruineront complètement l'économie de Rome. Ne les croyez pas ! Ils ne pensent qu'à leur intérêt. Une économie saine est basée sur la confiance. Cette proposition, si radicale qu'elle puisse paraître, est la seule façon de redonner confiance aux Romains dans l'avenir et de rétablir le lien avec les classes

possédantes. Vous, les simples citoyens de Rome, vous avez beaucoup souffert à cause des bouleversements de l'année dernière. C'est vous qui avez supporté les souffrances les plus terribles. Cela suffit ! Nous devons tous faire des sacrifices, pas seulement le peuple de Rome, mais aussi les riches qui vous regardent du haut de leur supériorité et se demandent seulement comment s'enrichir encore. Qu'ils cessent de s'empiffrer pour changer !

Des hurlements d'approbation fusèrent dans la foule. Certains recommencèrent à scander : « Trébonius, ouvre les yeux ! » L'ambiance semblait être au chahut plutôt qu'à la colère. Simplement en formulant une proposition radicale – qu'importe si elle avait peu de chance de se réaliser – Caelius leur avait redonné espoir et leur avait remonté le moral.

Soudain, l'ambiance changea. Le brouhaha diminua. À la place des slogans qui étaient scandés, on entendit des cris d'indignation, des sifflets en provenance de la périphérie de la foule. Je me mis sur la pointe des pieds, pour essayer de voir par-dessus les têtes qui m'obstruaient la perspective. Et puis je me sentis soulevé de terre ; Davus m'avait saisi par-derrière comme si je ne pesais pas plus qu'un enfant. Voilà l'avantage d'avoir un gendre fort comme un lion.

Je vis un cordon de gardes du corps qui protégeaient un personnage important, sans doute un des principaux magistrats de la ville, car le cortège était précédé de licteurs. Chaque licteur portait sur l'épaule une hache décorée placée au centre d'un faisceau de verges de bouleau. Les licteurs et les armes de cérémonie étaient censés remonter à l'époque des rois. D'habitude, *intra muros* les licteurs portaient leur faisceau sans hache, mais nous ne vivions pas des temps ordinaires. Je vis clairement l'éclat de la lame de fer bien polie au-dessus des faisceaux.

J'aperçus également l'homme qu'entouraient les licteurs. Sa toge était ornée d'une large bande pourpre. Je comptai douze licteurs. Le nouveau venu ne pouvait être que le consul adjoint de César, Publius Servilius Isauricus. En l'absence de César, Isauricus était le seul chef de l'État. Ainsi César avait-il respecté l'ancienne tradition qui consistait à faire élire deux consuls, un

pour gouverner Rome tandis que l'autre conduisait les opérations militaires sur le champ de bataille, même si tout le monde savait que seul César décidait la politique de l'État. Isauricus n'était qu'un homme de paille chargé d'exécuter la volonté de César en son absence. Lui et César étaient de très vieux amis, et César avait prouvé qu'il avait une confiance absolue en Isauricus en le faisant élire pour qu'il exerce à ses côtés les fonctions de consul pendant une année.

Je me rappelai avoir vu Trébonius envoyer un de ses greffiers avec un message, avant que Caelius eût commencé sa harangue. De toute évidence, Isauricus était venu en réponse à l'appel de Trébonius. Une fois de plus, Caelius menaçait de soulever la populace et il fallait agir.

Les licteurs se frayaient un chemin vers le tribunal de Caelius en jouant des coudes. La foule déchaînée aurait pu les submerger par son nombre, mais la présence de licteurs disciplinés l'avait décontenancée. Les licteurs avaient un autre avantage : le réflexe d'un citoyen romain, si surexcité soit-il, est de témoigner du respect à toute personne portant un faisceau et de s'incliner devant tout magistrat accompagné de licteurs.

Les licteurs atteignirent le tribunal, où Caelius les attendait, les mains sur les hanches. Isauricus sortit du cordon formé par les gardes armés et monta sur la plate-forme pour affronter Caelius. Son visage était presque de la même couleur que la bande pourpre de sa toge. À côté de Caelius – un bel homme dans la trentaine, qui rayonnait d'un charisme exceptionnel – Isauricus avait l'air d'un vieux grand-père bafouilleur, complètement dépassé, comme on en voit dans les comédies de Plaute. Qui plus est, tous deux se trouvaient sur une plate-forme pareille à la scène d'un théâtre de rue. La seule chose qui leur manquait, c'étaient des masques grotesques et une musique de fond pour être métamorphosés en acteurs comiques.

Isauricus menaça Caelius du doigt et parla d'un ton irrité, à voix trop basse pour que la foule pût l'entendre. Apparemment, je n'étais pas le seul à les imaginer comme des acteurs, car un petit futé se mit à crier :

— Parle plus fort ! On ne t'entend pas ! Tu avales ton texte !

Il y eut une cascade de rires dans la foule et quelqu'un se mit à scander une nouvelle rengaine :

— Isauricus, plus fort ! Isauricus, plus fort !

Le consul se tourna vers la foule, furieux de l'entendre hurler son nom avec une telle insolence. Caelius, qui jusqu'ici avait esquissé un sourire en coin, sembla se mettre en colère à son tour. Les deux hommes commencèrent à se jeter des injures à la figure. Le déferlement de plus en plus fort des rires et des cris couvrait leurs paroles : Isauricus devait expliquer à Caelius qu'il n'était pas légalement habilité à installer un tribunal et qu'en empêchant un collègue magistrat d'exercer ses fonctions, il commettait un grave délit. Sans doute Caelius l'injurait-il. Je l'imaginais traitant Isauricus de pantin dont César tirait les ficelles.

Isauricus dut être piqué au vif. Incapable de se maîtriser, le consul saisit la chaise de Caelius et la leva au-dessus de sa tête. On aurait dit qu'il allait frapper Caelius. L'obstiné Caelius paniqua, il recula et leva les bras pour se protéger. Isauricus jeta brutalement la chaise devant lui, et saisit le faisceau du licteur le plus proche. Il sortit la hache et la brandit.

Dans la foule, les gens étaient ahuris. Davus, qui ne pouvait rien voir parce qu'il me soulevait toujours à bout de bras, s'écria :

— Qu'est-ce qui se passe, beau-père ?

— Par Hercule, répondis-je, nous allons assister à un meurtre.

Le soleil faisait étinceler la hache. Un lourd silence tomba sur la foule. Mon sang se glaça. Que ferait la populace si Caelius était assassiné de sang-froid par le consul de Rome ?

Caelius recula en titubant, la bouche grande ouverte sous le coup de l'émotion, le visage aussi blanc que la stola d'une vestale.

Isauricus abaissa la hache. Elle s'abattit non pas sur Caelius, mais sur la chaise d'apparat. Avec un grand fracas la chaise se brisa. Une seconde fois, Isauricus leva la hache qui s'abaissa à nouveau. Avec fracas des morceaux de bois volèrent dans tous les sens.

Durant quelques secondes, Caelius parut soulagé. L'instant d'avant, il s'était trouvé aux portes de l'Hadès. Le soulagement fit aussitôt place à l'indignation. Le temps d'un battement de cœur, son visage s'empourpra. En poussant un cri, il se précipita sur Isauricus, oubliant la hache que brandissait le consul.

Les licteurs envahirent la plate-forme, leur hache à la main, et s'interposèrent entre les deux magistrats. Un instant plus tard, pour défendre Caelius, des hommes qui se trouvaient dans la foule sautèrent sur la plate-forme. Isauricus et Caelius furent séparés. Caelius, chassé du tribunal, se perdit dans la foule.

— Ça suffit, Davus ! m'écriai-je. J'en ai assez vu. Pose-moi par terre. Nous avons failli être pris dans les tourbillons de la dernière émeute, je ne veux pas faire la même bêtise.

Mais c'était trop tard. Nous étions emportés dans une marée humaine. Des hommes criaient, hurlaient, riaient. Des visages défilaient devant moi : certains radieux, d'autres courroucés, d'autres encore terrifiés. La foule me fit virevolter jusqu'à en être étourdi. Je cherchai Davus. En vain. Hiéronymus aussi avait disparu ainsi que la bande des bavards habituels. Je regardai alentour, désorienté, perdu, incapable de découvrir un repère familier. Devant moi, j'entrevois une masse floue de visages inconnus et par-delà un ensemble confus de murs et de bâtiments. Des corps m'écrasaient, me coupaient le souffle, me soulevaient de terre, m'emportaient contre mon gré. Ma vue s'obscurcit...

Puis, comme par miracle, j'aperçus le visage de la femme appelée Cassandre, véritable apparition en plein chaos. Dans ses yeux, aucune panique. Au contraire, une profonde sérénité, comme si elle n'avait pas conscience de la tourmente qui nous environnait.

Je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, un visage inconnu me regardait. Pendant un instant je fus déconcerté. Il ressemblait tant à Cassandre : les mêmes cheveux dorés, les mêmes yeux bleus, le même visage étrange, un visage jeune, hâlé, mais crasseux, encadré d'une tignasse ébouriffée.

Je sursautai et poussai un cri. Le jeune homme au-dessus de moi sursauta à son tour et grogna. Derrière lui, quelqu'un s'avança. C'était Cassandre.

— Ne lui fais pas peur, Rupa. Il a eu un choc.

J'étais allongé sur une pailleasse usée, dans une pièce minuscule au sol en terre battue. La seule lumière provenait d'une étroite fenêtre tout en haut d'un mur, et de la porte où une toile en lambeaux faisant office de rideau était tirée en arrière laissant voir un couloir sombre, d'où provenait une odeur de chou bouilli, d'urine et de corps mal lavé. Par la fenêtre, on entendait un couple se disputer, un bébé pleurer et un chien aboyer.

J'avais visité assez de logements de ce genre pour savoir exactement dans quelle sorte d'endroit je me trouvais. C'était l'un des immeubles les plus primitifs de la cité, probablement situé quelque part dans Subure, là où les citoyens les plus misérables de Rome vivent entassés, à la merci de propriétaires peu scrupuleux.

Rupa me regarda sans malveillance, puis se leva de la pailleasse et se mit debout. C'était un garçon grand et fort, comme Davus. Il avait dû me porter sur son dos du forum jusqu'ici, car ma tunique n'était pas déchirée et je n'avais aucune blessure.

Cassandre s'avança.

— Je suppose que tu aimerais savoir où tu te trouves, demanda-t-elle.

— Dans Subure, j'imagine, pas loin de la rue des Pots de Cuivre.

— Je croyais que tu étais sans connaissance quand Rupa t'a porté ici, dit-elle.

— En effet. Je ne me souviens de rien depuis que je me suis évanoui au forum. Mais je reconnais l'odeur d'un logement de Subure, et je suppose que ce cliquetis incessant qui vient de l'extérieur est celui des pots de cuivre que l'on a suspendus et qui se heurtent les uns contre les autres en attendant d'être vendus. Le bruit qu'ils font est légèrement différent de celui des pots en fer ou en bronze. Étant donné l'angle de la lumière qui provient de cette fenêtre et l'éloignement du bruit, je dirais que

nous sommes à peu près deux rues au nord de la rue des Pots de Cuivre. Puisque nous sommes au rez-de-chaussée de l'immeuble...

— Comment sais-tu cela ?

— Parce que le sol est en terre battue. Pourtant, par cette fenêtre, on voit un petit coin de ciel bleu au-dessus du toit du bâtiment ocre d'à côté ; donc le bâtiment ocre ne peut pas avoir plus de deux étages. Plutôt bas pour un immeuble de Subure. Je crois que je connais celui-ci. Sommes-nous dans le bâtiment rouge à côté du bâtiment ocre, celui où il y a toujours un chien qui aboie enchaîné à côté de l'entrée ?

— C'est exact ! répondit-elle en souriant. Et moi qui croyais que lorsque tu t'éveillerais tu serais complètement perdu, comme un...

— Comme un vieux gâteux qui a perdu connaissance parce qu'on l'a fait virevolter dans tous les sens ? Non, j'ai retrouvé mes esprits, du moins ce qu'il m'en reste.

— Je t'aime bien, dit-elle en souriant, sans paraître se rendre compte qu'un tel sourire et de telles paroles, venant d'une si jolie femme, pouvaient soudain illuminer le monde aux yeux d'un homme.

Rupa fronça le front et, de la main, fit un signe à Cassandra.

— Rupa dit qu'il t'aime bien aussi. Tu vois, Rupa est... Son sourire se dissipa.

— Muet ? Oui, j'ai compris. Pendant des années, mon fils aîné, Eco, n'a pas pu parler...

Je m'étais laissé prendre. Puisque j'avais renié Méto à Massilia, je n'avais plus de fils aîné et de fils cadet. Eco était mon fils unique. Et pour moi... Méto n'existait plus...

En voyant l'expression sur mon visage, Cassandra pinça les lèvres.

— Tu as perdu un enfant, dit-elle.

Je tiquai, surpris.

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû prononcer ces paroles. Mais c'est vrai, n'est-ce pas ?

— Oui, d'une certaine façon, j'ai perdu un fils. Ou perdu de vue..., répondis-je.

Elle se rendit compte que je n'avais pas envie d'en dire davantage et changea de sujet.

— As-tu faim ?

Sans aucun doute, mais je n'avais pas l'intention de manger. Cassandre et son compagnon devaient avoir juste assez de nourriture pour survivre.

— Il faut que je parte, dis-je en secouant la tête. Ma famille va se demander ce que je suis devenu.

Je me levai, mais j'avais peine à me tenir debout sur mes jambes.

— Es-tu sûr que tu te sens assez bien ?

— Quand un homme arrive à mon âge, il apprend à accepter les petits maux. Je me sens seulement un peu étourdi. Ce n'est rien, je pense, en comparaison des crises que tu as.

— Tu fais allusion à ce jour où je suis tombée dans tes bras, dit-elle en baissant les yeux. Je n'étais pas sûre que tu t'en souviendrais.

— Ce n'est pas tous les jours qu'une jolie jeune femme vous tombe dans les bras. Il y a peu de chances que j'oublie aussi la fois précédente où je t'ai vue.

— La fois précédente ?

— Tu étais devant le temple de Vesta. Tu t'es plus qu'évanouie.

— Tu crois ? Je suppose que c'est vrai. On m'en a parlé par la suite. Je n'en garde aucun souvenir.

— As-tu toujours eu des crises de ce genre ?

— Je préférerais ne pas aborder le sujet, répondit-elle en détournant les yeux.

— Pardonne-moi. Je n'avais pas le droit de te poser la question. C'est juste parce que...

— Parce que quoi ?

— Tu es tombée dans mes bras. Maintenant je suis tombé dans les tiens... Plus ou moins. Cela suffit pour que je pense que les dieux souhaitent nous voir faire connaissance.

Elle leva un sourcil.

— Je plaisante ! Tu ne vas pas reprocher à un petit vieux d'avoir un béguin.

Rupa semblait amusé. À ce moment-là, j'eus le sentiment qu'il n'était pas l'amant de Cassandre. Qu'était-il alors ? Un serviteur, un parent, un ami ?

— Tu as été assez gentil pour me rattraper ce jour-là, dit-elle en souriant. Aujourd'hui, quand je t'ai vu désarmé, j'ai voulu te rendre la pareille.

— Bien. Alors nous sommes quittes. Mais je ne me suis pas présenté, n'est-ce pas ? Je m'appelle Gordianus.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— On m'appelle Cassandre.

— Oui, je le sais. N'aie pas l'air surprise. Tu n'es pas une inconnue au forum. Les gens ont tendance à remarquer une personne... comme toi. Je ne pense pas que Cassandre soit ton vrai nom ?

— C'est un nom comme un autre.

— Pardonne-moi mon impertinence. Maintenant, il faut que je parte.

Elle se détourna de moi. L'avais-je froissée ? Embarrassée ? J'espérai qu'avant de quitter la pièce nos regards se croiseraient encore une fois, que je verrais encore une fois ses yeux bleus au regard trouble, mais elle garda la tête tournée.

Rupa me reconduisit dans le couloir, et je passai du monde illuminé par la présence de Cassandre au monde du chou bouilli et des aboiements de chien. À la porte d'entrée, où un molosse était attaché à un pieu, Rupa fit soudain demi-tour, sans un signe, même pas un signe de la tête. J'éprouvai un soupçon de jalousie. Lui, il retournait voir Cassandre.

Je rentrai chez moi seul, un peu étourdi, mais ce n'était pas du tout comme avant ; cette sensation m'était étrangement agréable. Tandis que je descendais la rue des Pots de Cuivre, le bruit que faisait le métal me sembla être l'écho de la confusion qui régnait dans ma tête. Une rencontre inattendue avec la beauté rend un homme heureux, insouciant et insensé.

— Tu ne passeras plus tes loisirs à traîner au forum. C'est trop dangereux !

Voilà ce que décréta Béthesda ce soir-là dans la salle à manger qui donne sur le jardin. Quand j'étais rentré sain et

sauf, elle m'avait accueilli avec un regard glacial et m'avait à peine adressé la parole, mais cette manifestation de colère n'était qu'un simulacre. Hiéronymus me prit à part et m'expliqua à voix basse qu'elle avait été dans tous ses états et au bord des larmes quand lui et Davus étaient rentrés sans moi.

Confronté au décret de Béthesda, je soupirai, incapable de trouver un argument pour le réfuter. Au lieu de cela, je pris une coupe de vin. Si j'affirmais que j'emmènerais toujours Davus avec moi pour me protéger, elle me ferait remarquer que Davus n'y était pas parvenu cet après-midi-là.

Avec Béthesda j'avais eu affaire à plus fort que moi ; je ne tardai pas à me trouver en infériorité numérique.

— Maman a raison, intervint Diana. Davus fait de son mieux pour te protéger, papa.

Elle regarda son mari d'un air attendri et lui caressa la main. Il rougit. Puis elle se tourna à nouveau vers moi, le regard sévère.

— Mais même Davus n'y peut rien, si tu te mets à t'évanouir et à t'éloigner à demi conscient.

— Je ne me suis pas éloigné ! J'ai été emmené dans un endroit sûr par deux inconnus qui se sont gentiment occupés de moi.

— Mais, papa, les deux inconnus auraient bien pu te voler, t'assassiner et jeter ton cadavre dans le Tibre, et nous n'aurions jamais su ce que tu étais devenu.

— Ne tente pas les Parques, ma fille !

Béthesda arracha un morceau de pain et le jeta par dessus son épaule pour détourner l'attention d'esprits malveillants qui pourraient écouter.

Hiéronymus vint à mon secours en changeant de sujet.

— J'ai été tout à fait choqué par cette harangue de Marcus Caelius aujourd'hui. Ce n'est pas seulement ce qu'il a dit, mais la façon dont il l'a dit. Il s'en est pris ouvertement à Trébonius et au Sénat.

— Oui, maintenant que Marc Antoine a quitté l'Italie pour rejoindre César, Caelius s'est beaucoup enhardi.

Je jetai un coup d'œil furtif à Béthesda, qui semblait s'intéresser davantage au morceau de pain qu'elle tenait à la main. La politique l'ennuyait.

— Il a bien failli dire du mal de César lui-même, signala Hiéronymus.

— Il n'a jamais prononcé le nom de César, remarquai-je.

— C'est vrai, admit Hiéronymus, mais ce qu'il insinuait était clair. César fut jadis le champion des gens ordinaires, il est devenu leur ennemi. Il était contre Pompée et les gens de la bonne société, maintenant c'est un politicien au service des riches. Rien d'autre.

— Ce qui signifie que le peuple a besoin d'un champion, dis-je.

— Et Marcus Caelius se propose de jouer ce rôle.

J'acquiesçai.

— Pour un nouveau venu dans la cité, Hiéronymus, tu juges la politique romaine avec une grande perspicacité.

— La politique ici est différente de la politique à Massilia. On n'aurait jamais toléré là-bas toute cette incitation à la violence et ces émeutes. Mais les hommes politiques sont partout les mêmes. Ils flairent le pouvoir. C'est ce que fait Caelius. Il regarde autour de lui, il constate que les malheureux ne manquent pas. Il se présente alors comme leur porte-parole.

— Catilina, Clodius et César lui-même se sont déjà comportés ainsi. Mais je ne vois pas comment Caelius peut réussir à faire quelque chose, à part se faire tuer, tout comme Catilina et Clodius. Le handicap est évident : il n'a pas d'armée.

— Peut-être a-t-il l'intention d'en lever une ?

J'allais boire une gorgée de vin, mais je m'arrêtai net.

— Drôle d'idée, Hiéronymus ! Une troisième armée qui rivaliserait avec les deux autres pour dominer le monde ? Caelius a une expérience militaire fort limitée, il est loin d'en avoir assez pour défier César ou Pompée.

— À moins que ces deux-là ne s'entretuent, dit Diana. Qui peut être certain que l'un ou l'autre va rentrer vivant de Grèce ? On pourrait apprendre demain que César et Pompée sont tous deux morts. Qui deviendrait alors le maître de Rome ?

Je posai ma coupe.

— Par Hercule ! Parfois, ma fille, tu vois des choses que je ne vois pas, alors même qu'elles crèvent les yeux. Tu as raison. Un joueur comme Caelius ne passe pas sa vie à songer à toutes les façons dont il pourrait échouer. Il réduit son champ de vision jusqu'à ce qu'il aperçoive une seule voie, celle de la réussite. Alors il bande sa volonté dans cette direction, même s'il a peu de chances de gagner. S'il perd, il perd tout, mais s'il gagne...

— Il gagne la terre entière, conclut Hiéronymus.

8

Le lendemain du jour où j'avais rendu visite à Térentia et à Fulvia, je me levai de bonne heure, en prenant garde à ne pas réveiller Béthesda, pris un petit déjeuner léger, puis appelai Mopsus et Androclès pour qu'ils m'aident à revêtir à nouveau ma plus belle toge.

Convaincu d'être présentable, je dis aux garçons de réveiller Davus s'il n'était pas encore levé et de l'habiller. Pendant ce temps-là, je passai voir Béthesda. Elle dormait encore, mais de façon intermittente. Elle s'agitait et marmonnait, comme si elle était en proie à une fièvre. Je lui tâtai le front, il était frais. Souffrait-elle, ou faisait-elle simplement un cauchemar ? Je décidai de ne pas la réveiller. Le sommeil était le seul répit que lui laissait la maladie.

Davus m'attendait dans le jardin, il avait l'air un peu à l'étroit dans sa toge. Nous quittâmes la maison et empruntâmes la route qui contourne le sommet du Palatin.

C'était une belle matinée, il faisait déjà chaud mais pas encore trop. La lumière dorée du soleil se faufilait à travers un if énorme près de ma maison. Des oiseaux gazouillaient et voletaient parmi les branches. Un peu plus loin, je m'arrêtai pour embrasser du regard le forum à mes pieds et les collines dans le lointain. À droite, dans la vallée de Subure, s'entassaient d'affreuses bicoques. Plus loin, au sommet du Pincius, le soleil faisait étinceler le toit de la magnifique demeure de Pompée maintenant vide, en attendant le retour de son maître. À gauche, au-dessus du Capitole, un aigle solitaire décrivait des cercles autour du temple de Jupiter. Au-delà, le long ruban doré du Tibre s'étirait sous le soleil entre des quais et des marchés. D'un seul regard circulaire, je voyais le monde entier en raccourci : les palais et les taudis, les demeures des prostituées

et des vestales, les temples où l'on vénérât les dieux et les marchés où l'on vendait les esclaves.

— Quelle ville extraordinaire ! m'exclamai-je.

Davus acquiesça. Pour le meilleur et pour le pire Rome était le centre de l'univers. En dépit de tous les malheurs du monde et de mes ennuis – mes dettes écrasantes, ma rupture avec Méto, la mystérieuse maladie de Béthesda, le meurtre de Cassandre –, un tel panorama par un temps pareil pouvait encore faire naître en moi ce curieux sentiment d'espoir que connaissent les hommes jeunes quand ils se lèvent et saluent la terre un matin ensoleillé d'été où tout paraît possible.

— Où allons-nous, beau-père ?

— Aujourd'hui, Davus, j'ai l'intention de rendre visite à la femme de Marc Antoine, et peut-être aussi à sa maîtresse.

Je n'avais jamais rencontré Antonia et je ne la connaissais que de réputation. C'était la cousine germaine de Marc Antoine et sa deuxième femme. Sa première avait été Fadia, la fille d'un riche esclave affranchi. Ce mariage d'amour, disait-on, avait scandalisé la famille de Marc Antoine. Même si Fadia lui apportait une dot coquette, elle était d'un rang inférieur. Mais Fadia mourut jeune, et le second mariage de Marc Antoine avait largement contribué à rétablir sa réputation parmi l'aristocratie romaine. Antonia était belle, riche et du même rang que Marc Antoine. Mais elle partageait aussi son faible pour l'adultère. Alors que Marc Antoine avait scandalisé toute l'Italie au cours de cette dernière année en voyageant avec sa maîtresse, l'actrice Cythéris, Antonia avait eu une liaison avec le gendre débauché de Cicéron, Dolabella. D'après les bavards du forum, le seul lien qui unissait encore Marc Antoine et Antonia était leur fille de six ans.

C'était elle qui poussait des hurlements quand un gros lourdaud d'esclave ouvrit la porte de la maison d'Antonia. Un instant plus tard, derrière l'esclave, une minuscule silhouette nue passa comme l'éclair, suivie d'une nounou voûtée et boitillante, incapable d'aller aussi vite que la petite fille qui lui avait été confiée.

— Non ! Non ! s'écria la fillette, qui se remit à hurler.

Y a-t-il quelque chose de plus horripilant que les cris d'une petite fille de six ans ? Je me bouchai les oreilles. L'enfant s'éloigna au pas de course.

Avant que l'esclave ait pu nous demander notre nom et la raison de notre visite, Antonia en personne apparut. C'était encore tôt le matin, je ne fus donc pas surpris de la voir vêtue d'une simple stola jaune, pas encore coiffée, ses cheveux lui descendant presque à mi-taille. Avec ou sans bijoux, elle était belle. Je pensai à la pauvre Tullia tout à fait quelconque, et me demandai si les rumeurs concernant Antonia et Dolabella étaient vraies.

Antonia nous regarda Davus et moi, mit les mains sur les hanches et prit un air étonné.

— Viens-tu de la part de mon mari ?

— Non, je m'appelle...

— De la part de Dolabella ? demanda-t-elle en plissant les yeux.

— Non.

— Alors pour quelle raison viens-tu frapper à ma porte à une heure si matinale ? Mais attends. Je te connais, je t'ai vu quelque part, n'est-ce pas ? Ah, oui, tu étais aux funérailles de Cassandre.

— C'est exact.

— Gordianus, n'est-ce pas ? Celui qui prétend être le Fin Limier ? J'ai entendu parler de toi par mon mari. Tu as un fils qui suit partout César et écrit sous sa dictée. La dictée du dictateur !

Elle éclata d'un rire scabreux. Je grimaçai en entendant l'allusion à Méto.

Avant que j'aie pu répondre, l'enfant passa en courant dans le sens opposé. Antonia se baissa, l'attrapa et la retint bien qu'elle gigotât jusqu'à l'arrivée de la nounou. Alors que celle-ci emmenait la fillette qui hurlait, Antonia secoua la tête.

— Elle est aussi entêtée que son père. Ce petit monstre a hérité de son tempérament. Et de ma beauté, ne crois-tu pas ? Que Junon vienne en aide à l'homme qui l'épousera !

En voyant mon air perplexe, elle éclata de rire.

— Je suppose que tu es ici pour parler de Cassandre. Alors viens. Il y a un coin ensoleillé dans le jardin et des paons pour nous distraire.

En effet, dans le jardin, trois paons se pavanaient, la queue largement déployée. On apporta des chaises ainsi que des cruches pleines d'eau et du vin. Antonia n'avait pas encore pris son petit déjeuner ; elle ordonna à l'esclave qui nous servait d'apporter à manger pour nous trois. Quand je vis l'assiette de friandises, j'eus le souffle coupé. Cela faisait des mois que je n'avais pas vu de dattes farcies de pâte d'amande ; il y en avait un monceau sur l'assiette. Apparemment, la pénurie qui rendait la vie des simples citoyens impossible ne touchait pas la maison du bras droit de César.

Davus engloutit une datte. Il se lécha le bout des doigts et s'apprêtait à en prendre une autre quand je l'arrêtai d'un regard.

— Laisse le gaillard manger à sa faim ! s'exclama Antonia. J'ai des dattes, des figues et des olives à ne savoir qu'en faire. Avant de partir rejoindre César, mon mari a passé des mois à parcourir l'Italie avec sa catin, pour époustoufler le monde entier et il en a profité pour faire des razzias sur la nourriture. Comme un écureuil qui amasse des glands pour l'hiver. Officiellement, il avait pour mission d'intimider les gens des campagnes et d'imposer la volonté du grand César. En réalité, il volait tout le monde. Au fond, c'est un brigand, tu sais. Un brigand qui ment, qui boit et qui court la gueuse.

Elle fit claquer ses doigts et montra sa coupe vide. L'esclave lui versa une bonne ration de vin. Antonia porta la coupe à ses lèvres avant qu'il n'ait eu le temps d'ajouter le même volume d'eau.

— Mon mari n'a plus beaucoup de temps à vivre. Ses jours sont comptés. Je ne crois pas que César ait beaucoup aimé la façon dont il a gouverné l'Italie en son absence : il a extorqué de l'argent aux paysans, il s'est saoulé, il s'est donné partout en spectacle. Une fois que César aura liquidé Pompée, il reviendra faire marcher la baraque lui-même. Si on ne s'est pas déjà débarrassé de Milon et de Marcus Caelius, il veillera à mettre fin à l'insurrection que préparent ces canailles.

« J'aurais dû divorcer avant que Marc Antoine ne quitte l'Italie, poursuivit Antonia. Cela aurait été la chose intelligente à faire. Mais peut-être, si j'ai de la chance, les dieux feront bientôt de moi une veuve et m'épargneront cette peine. Tout peut arriver sur un champ de bataille, paraît-il.

Antonia interrompit sa diatribe pour vider sa coupe.

— Je l'ai seulement épousé parce que ma mère le voulait, continua-t-elle. Je me souviens de ses paroles : « Quel coup de chance ! Fadia, cette affreuse créature qu'il a épousée, est morte, et nous avons maintenant la possibilité de réhabiliter ton cher cousin. Tu es justement celle qui est à même de le faire. Toute la famille compte sur toi. Vous vous entendiez toujours si bien quand vous étiez enfants ! » Ah, je me rappelle qu'il me tirait les cheveux. Et je lui donnais des coups de pied dans les tibias. Si seulement je lui avais donné des coups de pied un peu plus haut, assez fort pour lui faire éclater les couilles, j'aurais rendu service à tout le monde... Mais que se passe-t-il, mon gaillard ? Tu n'aimes pas les figues macérées dans du vinaigre ?

Davus, surpris la bouche pleine, finit de mâcher et avala.

— Je préfère les dattes, dit-il.

— Comme tu veux. Rapporte des dattes ! cria Antonia à l'esclave. Et redonne-moi du vin. À ras bord ! Où en étais-je ?

Elle me regarda, l'air fâché.

— Vous êtes tous pareils, vous, les hommes. Vous ne valez pas tripette. Je pourrais divorcer d'avec mon mari et épouser Dolabella, mais il ne vaut guère mieux. Je gâcherais simplement mon plaisir. « Les bons amants font de mauvais maris », dit le proverbe. Pauvre Tullia. Cette idiote adore Dolabella. Elle ne se doute de rien ; elle doit être aveugle et sourde. Dolabella l'écrase de son mépris. Je dirais qu'elle le mérite, la petite gourde, mais les dieux ne l'ont-ils pas déjà assez maudite en lui donnant pour père ce balourd de Cicéron ? Et Dolabella ne promet pas d'être meilleur que Marc Antoine dans l'avenir. Il a tout gâché en prenant le commandement de la flotte que lui avait confiée César. À coup sûr, il finira comme le malheureux Curion, avec la tête fichée au bout d'une perche. Alors je n'en aurai rien à foutre. Ah, ah !... mais tu n'es pas venu ici pour parler de moi, n'est-ce pas ?

Elle me regarda de côté, les paupières lourdes. Je commençai à soupçonner qu'elle avait bu une première coupe de vin avant notre arrivée. Je l'avais trouvée assez jolie auparavant et sa franchise était agréable ; mais à mesure qu'elle parlait et qu'elle buvait, elle était de moins en moins séduisante, et sa verve devenait tout à fait vulgaire. L'amour de la boisson était aussi le faible de son cousin. Peut-être était-ce de famille.

— Je suis venu ici pour parler de Cassandre, repris-je d'une voix posée.

— Ah oui, Cassandre. Elle ne m'a jamais dupée. Pas un seul instant.

Je sentis un fourmillement dans la nuque, comme le pressentiment de quelque chose de désagréable. Mais, après tout, j'étais venu chercher la vérité, ou du moins la version qu'en avait Antonia.

— Que veux-tu dire ?

— Tout ce tralala, ces évanouissements, ces bafouillages et ces yeux qui riboulent, c'était de la frime. Pour ça, elle était très convaincante, j'en conviens.

— Tu parles de ses crises durant lesquelles elle faisait des prophéties ?

Antonia éructa.

— Des prophéties ! Tout le monde devait y croire. Eh bien, moi, je ne me suis pas laissé prendre. Ou peut-être un peu, au commencement. Je l'admets, j'étais curieuse. Qui ne l'est pas ? Tout le monde parlait d'elle et de la façon dont elle avait été invitée chez certaines des meilleures familles de Rome à cause de son « don ». Mon cher mari lui-même en était persuadé. Il a été le premier après César à être au courant de la mort de Curion ; pourtant quand il est allé voir Fulvia pour lui annoncer la mauvaise nouvelle, Fulvia était déjà au courant parce que Cassandre le lui avait dit. C'était plutôt étrange, je l'admets.

Elle eut soudain l'air pensif, comme si elle reconsidérait ce qu'elle venait de dire. Puis elle secoua la tête.

— Mais non, cette femme était surtout une mystificatrice. Peut-être pas complètement. Je dirai qu'elle était aux neuf dixièmes une menteuse et au dixième une personne sincère. Qu'en penses-tu ?

— Je n'en suis pas certain.

— Tu ne savais pas la vérité sur elle, Fin Limier ? Pourtant c'est toi qui as organisé ses funérailles.

— Si je savais tout sur Cassandre, crois-moi, je ne serais pas assis ici.

Antonia se hérissa, se croyant insultée. Puis elle sourit.

— Cela me revient maintenant, ce que mon mari m'a dit sur toi et ton fils qui adore écrire sous la dictée. Vous êtes terriblement impudents tous les deux, n'est-ce pas ? Mon mari admire ce trait de caractère chez les gens ordinaires. Il tient cela du temps où il était marié à cette fille d'un esclave affranchi, Fadia. Lui, il vient d'une des meilleures familles de Rome, pourtant il a toujours aimé se traîner dans la boue. Cela doit lui permettre de se faire aimer des soldats qui sont sous son commandement. Ils apprécient son côté vulgaire. Et personne n'est plus vulgaire que mon mari quand il a un verre dans le nez, il rote et pète et pelote cette actrice, Cythéris ! Sais-tu où il l'a vue pour la première fois ? Chez Volumnius, le banquier, un soir après dîner où elle jouait dans un mime obscène. À partir de ce jour-là, tous deux ont commencé à se rendre ridicules dans toute l'Italie. Il voulait même l'emmener avec lui quand il est parti rejoindre César. Tu te rends compte ? Je lui ai dit de ne pas faire l'idiot. « César est engagé dans un combat à mort pour se rendre maître du monde, et toi tu vas t'amener à son quartier général avec ta maîtresse, empestant tous deux le vin et le parfum. Tu sais ce que va te dire César ? *Pour l'amour de Jupiter, Marc Antoine, pour une fois dans ta vie rengaine ton épée et débarrasse-toi de cette pute !* »

Cassandre semblait oubliée. Je m'éclaircis la voix.

— Ah, mais tu es venu ici pour parler de cette autre actrice, n'est-ce pas ?

— Quelle actrice ?

— Je veux dire Cassandre. En y réfléchissant, peut-être était-elle une actrice. Comme Cythéris. Une vraie professionnelle. Cela expliquerait...

Elle me regarda d'un air triste.

— Très bien. Je vais tout te raconter. Par Pluton, où est cet esclave ? Ah, te voilà ! Tu te caches derrière ce pilier. Viens ici et

verse-moi encore du vin. Et apporte d'autres dattes farcies pour le grand benêt. Cela m'amuse de le regarder manger.

Elle vida une autre coupe.

— Ah, ça va mieux ! Revenons à Cassandre. Cassandre la mystificatrice ! Cassandre l'actrice ? J'entendais tellement parler d'elle que j'ai fini par aller la chercher.

— Quand était-ce ?

— À la fin du mois de mars, dit-elle en haussant les épaules, peu de temps après que Marc Antoine eut quitté l'Italie. Je n'avais toujours pas de nouvelles de la traversée, je ne savais pas s'il était arrivé sain et sauf. Je voulais savoir ce qu'il en était. C'était une bonne excuse pour aller la quérir. En tout cas, je la trouvai près de la place du marché au bord du fleuve, assise, les jambes pendantes au-dessus de l'eau, en train de marmonner entre ses dents. Jolie, je suppose, sans rien d'exceptionnel, mais terriblement sale et débraillée.

Antonia fronça le nez.

— D'habitude, je ne peux pas supporter la présence de ce genre de personne, mais je me suis obligée à faire une exception dans son cas. J'ai envoyé un esclave lui demander de me rejoindre dans ma litière, mais Cassandre a refusé de lui répondre. « Elle est dans une sorte de transe », m'a expliqué cet imbécile. Alors je suis descendue et me suis adressée à elle, moi-même. « Debout, lui ai-je dit. Tu viens avec moi. Je veillerai à ce qu'on te lave et qu'on te donne à manger, puis nous verrons à quoi tu es bonne. » Cassandre m'a regardée sans dire un mot. J'allais lui parler d'un ton plus revêché, mais elle s'est levée lentement et m'a suivie. Elle n'a pas prononcé une parole pendant tout le trajet jusque chez moi. Elle était assise là, me dévisageait et me laissait jacasser sans arrêt comme une idiote.

— C'est incroyable ! murmurai-je.

— Comme je te l'ai dit, j'étais allée la chercher surtout pour lui poser des questions sur Marc Antoine et pour savoir si sa traversée s'était bien passée. Je voulais la mettre à l'épreuve, vois-tu. Quand un messenger viendrait m'apporter la nouvelle, je verrais si elle s'était trompée. Mais elle était plus insaisissable que je le croyais.

— Comment ça ?

Le visage d'Antonia s'assombrit.

— Quand nous sommes arrivés ici, chez moi, je lui ai donné à manger. Elle n'a rien pris. Cela m'a étonnée. J'avais entendu dire que c'était une mendicante. Les mendiants n'ont-ils pas toujours faim ? Ce que je lui donnais n'était-il pas assez bon pour elle ? Je lui ai offert des vêtements propres. Elle a fait mine de ne rien voir. Je lui ai offert de l'argent. Elle l'a refusé. J'ai commencé à croire qu'elle était vraiment folle. Je lui ai demandé ce qu'elle voulait. Elle m'a regardée et m'a répondu : « Rien. C'est toi qui m'as amenée ici. C'est toi qui veux quelque chose. »

« J'ai failli la frapper, la sale garce ! Mais je décidai de la mettre à l'épreuve. « On prétend que tu as le don de double vue, lui dis-je, alors pourquoi aurais-je besoin de parler ? Sers-toi de ce don et tu pourras me dire ce que je veux de toi, n'est-ce pas ? » « Ça ne marche pas comme ça », m'a-t-elle répondu. « Alors comment fais-tu ? » lui ai-je demandé.

« Elle m'a expliqué qu'elle avait fini par découvrir un moyen de provoquer ses crises en regardant fixement une flamme. J'ai donc fait apporter une lampe. Elle s'est assise d'un côté, moi de l'autre. Et c'est alors qu'elle a joué son numéro.

— Un numéro ?

— Comment pourrais-je appeler cela autrement ? Elle est soudain tombée en avant, en écartant la lampe, et elle m'a saisi l'avant-bras à deux mains. « Comment oses-tu me toucher ? » lui ai-je dit. Mais elle n'a pas voulu lâcher prise. Elle m'a simplement serrée plus fort, si bien que j'ai poussé un cri. Quelques-uns des esclaves sont accourus ; quand ils sont arrivés, ils ont gardé leurs distances ; ils avaient peur d'elle, vois-tu, plus peur d'elle que de moi ! Je ne pouvais guère le leur reprocher. Elle avait courbé le dos et rejeté la tête en arrière. Ses yeux étaient grands ouverts mais on ne voyait que le blanc. Elle tremblait et secouait la tête dans tous les sens comme si son cou s'était cassé net, mais jamais elle ne relâchait son étreinte.

— A-t-elle parlé ?

— Oh oui, pendant un certain temps elle a bredouillé des inepties...

— Quel genre d'inepties ?

— Pourquoi tiens-tu tant que ça à le savoir, Fin Limier ? Comment se fait-il que tu ne le saches pas déjà ? C'est toi qui l'as conduite à la cité des morts. N'étiez-vous pas complices ?

— Complices ? Que veux-tu dire ?

— Tu en sais sûrement plus sur elle que moi. Pourquoi crois-tu que je t'aie fait entrer chez moi ? Parce que je croyais que toi, tu pourrais me dire à quel petit jeu elle jouait. Est-ce qu'elle faisait ces numéros simplement pour se faire bien voir, pour mendier un peu de nourriture quand elle avait faim, quelques pièces de monnaie ou de vieilles frusques ? Croyait-elle qu'elle pourrait trouver un protecteur, quelqu'un qui s'occuperait toujours d'elle, à condition qu'elle continue de débiter ces sornettes ? Ou bien était-elle encore plus dangereuse ? Est-ce qu'elle s'insinuait délibérément dans une maison puis dans une autre, afin de repérer des objets à voler ? Il faut toujours surveiller ce genre de personnage ; je me suis bien gardée de la laisser seule ne serait-ce qu'un instant ! Ou peut-être cherchait-elle des renseignements qu'elle pourrait utiliser à son profit. Je peux imaginer ses victimes les plus crédules – la femme de Cicéron me vient aussitôt à l'esprit – s'épanchant devant elle et révélant toutes sortes de secrets embarrassants qui, plus tard, pourraient être utilisés contre d'autres. Cassandre faisait-elle du chantage ?

— Je n'en sais rien, répondis-je après réflexion. A-t-elle essayé de te faire chanter ?

— Non. Mais je n'ai pas été assez stupide pour lui confier des choses dont je ne voulais pas qu'elle eût connaissance.

— Comment es-tu si certaine qu'elle jouait simplement un numéro ?

— Tu ne le sais vraiment pas ? soupira Antonia. Alors je crois que je vais te le dire. Quand elle eut terminé ses « prophéties », quand je l'ai jetée dehors, j'ai décidé de la faire suivre. J'ai un gars qui est très doué pour cela. Je ne pensais pas qu'il découvrirait quoi que ce fût d'utile. Je croyais qu'elle retournerait simplement sur le quai où je l'avais trouvée ou dans quelque mesure de Subure ou à l'endroit d'où viennent ses semblables. Eh bien, elle s'est dirigée vers le quartier situé au-delà du Circus Maximus. Tu connais la populace qui habite par

là : des acteurs, des mimes, des individus qui font des courses de chars, des acrobates. Quand Cassandre est arrivée à sa destination, mon homme a tout de suite reconnu l'endroit. Il avait suivi mon mari jusqu'à cette même maison bien des fois.

— Cassandre est allée directement de chez toi... chez Cythéris ?

— Exactement. On me dit que c'est une petite maison coquette. Son ancien maître Volumnius l'a achetée pour elle quand il l'a affranchie – une sorte de cadeau d'adieu en reconnaissance de nombreux services rendus, je n'en doute pas. Tu sais pourquoi il l'a affranchie ? C'était à la requête de Marc Antoine, un geste de bienveillance par lequel Volumnius espérait s'insinuer dans les bonnes grâces du premier lieutenant de César. Pour sauver la face, Volumnius a fait courir le bruit qu'il en avait eu assez de la petite putain et que cela lui était égal de la passer à Marc Antoine. Mais je sais qu'il était en rogne. S'il n'était pas encore prêt à la lâcher, il a été stupide de l'exhiber à cette soirée où Marc Antoine l'a rencontrée. À ce qu'on dit, à Alexandrie d'où elle vient, Cythéris a appris toutes sortes de façons de plaire à un homme, des choses qu'une femme respectable ne songerait pas à faire. C'est là que son premier maître, le prédécesseur de Volumnius, lui a enseigné le métier d'actrice. Je l'appelle actrice mais, bien sûr, les femmes n'ont pas le droit de jouer dans des pièces sérieuses, seulement dans des mimes, ce qui n'a pas grand-chose à voir avec le théâtre, n'est-ce pas ? Il faut faire le pitre, danser à moitié nue, réciter des poèmes obscènes. Le genre d'inepties dont Marc Antoine est friand !

— Cassandre était donc allée chez Cythéris...

— C'est cela ! Par quelle étrange coïncidence ? Immédiatement après avoir vu la femme de Marc Antoine, Cassandre avait rendu visite à la maîtresse de Marc Antoine. Ou devrais-je plutôt dire « avait fait un rapport » à la maîtresse de Marc Antoine.

— Peut-être allait-elle voir quelqu'un d'autre chez Cythéris ?

— Non. Mon homme a réussi à grimper sur le toit de la maison voisine, d'où son regard a plongé dans le jardin de Cythéris. Je l'avais déjà envoyé surveiller Marc Antoine pour

moi. Il a vu Cythéris accueillir Cassandre comme si elles étaient de vieilles amies. Puis elles se sont assises, ont bu du vin et ont bavardé longuement.

— De quoi ?

— Mon homme n'a pas pu entendre. Elles étaient trop loin et parlaient à voix trop basse. Mais il les a entendues rire de temps en temps. De moi, je n'en doute pas ! J'avais renvoyé la garce sans lui donner un sesterce, et je ne lui avais rien dit dont elle pût se servir pour me mettre dans l'embarras, alors je crains d'avoir compromis le succès de ce que les deux femmes manigançaient contre moi.

— Tu crois qu'il y avait en quelque sorte une entente entre Cassandre et Cythéris ?

— Bien sûr ! Ne comprends-tu pas ? C'étaient toutes deux des actrices ! Ce devait être la raison pour laquelle elles se connaissaient. Elles se sont probablement rencontrées quand elles jouaient ensemble dans un mime lamentable quelque part entre ici et Alexandrie. Elles étaient dévorées par l'ambition, ces petites fouines ! Cythéris a réussi à se faire un nid confortable grâce à Volumnius et à mon mari. Pendant ce temps-là, Cassandre se faisait inviter chez les meilleures familles de Rome, en jouant un mime de son invention : elle prétendait être ensorcelée par quelque dieu et débitait ses prophéties, alors qu'elle préparait un tour pendable. Son assassin a rendu un fier service aux Romains honnêtes. C'est pourquoi je suis allée à ses funérailles : pour la voir rôtir ! Si seulement quelqu'un voulait faire subir le même sort à cette maudite Cythéris, afin que je puisse avoir le plaisir de voir les flammes lui brûler la carcasse !

Prise d'un accès de colère, elle jeta sa coupe à travers le jardin. Un paon poussa un cri strident et s'envola.

— Je comprends la raison pour laquelle tu méprises tant Cythéris, dis-je. Mais pourquoi hais-tu Cassandre à ce point ? Quelle prophétie t'a-t-elle faite ?

Antonia me lança un regard dévastateur.

— Je te répète encore une fois que ce n'était pas une prophétie, c'était une comédie. Mais s'il faut que tu le saches, très bien, je vais te raconter. Pendant un bon moment elle a roulé les yeux, s'est contorsionnée et a marmonné un tas de

paroles inintelligibles. Puis, petit à petit, j'ai distingué des mots. Oh, Cassandre avait du talent ! Elle vous obligeait à prêter l'oreille afin de mieux vous convaincre qu'elle vous disait quelque chose d'exceptionnel.

Antonia regarda dans le vide et hésita si longtemps que je crus qu'elle avait décidé de se taire.

— Cassandre m'a raconté qu'elle voyait un lion, une lionne et leur petit vivant dans une grotte, poursuivit-elle. Une terrible tempête faisait rage, mais à l'intérieur de la grotte, il faisait chaud et sec et il n'y avait aucun danger. Malgré la tempête, le lion s'est décidé à partir en quête de nourriture. Il a trouvé une gazelle, si belle, si gracieuse, qu'au lieu de l'attaquer il s'est accouplé avec elle. Pour lui rendre la pareille, la lionne a invité un autre lion dans la grotte et s'est accouplée avec lui. Mais ce lion avait déjà une femelle, et il n'a pas tardé à la quitter. Et le premier mâle était si heureux de gambader avec sa gazelle qu'il n'est jamais revenu. Et finalement, la lionne est restée seule... pour toujours. À l'exception de son petit, bien entendu.

À ce moment-là, la petite fille qui criait réapparut, vêtue maintenant d'une tunique, mais toujours grincheuse. Elle traversa le jardin en courant pour rejoindre sa mère, poussa un cri et mit les mains autour de la taille d'Antonia. La mère était toute contractée. Son visage reflétait à la fois la fureur et le désespoir. L'espace d'un instant, je crus qu'elle allait frapper l'enfant. Elle se contenta de respirer profondément, enlaça la fillette, en la serrant si fort qu'elle se débattit pour se libérer. L'enfant y parvint et s'enfuit en courant là d'où elle était venue.

Antonia la suivit du regard. Son visage se durcit.

— Dans la mesure où elle inventait ces histoires, pourquoi me dire des choses qui confirmaient mes pires craintes ? Pourquoi ne pas inventer des mensonges pour me faire plaisir ? Si elle m'avait présenté un avenir heureux, j'aurais pu lui donner quelques piécettes, je l'aurais laissée partir et je l'aurais complètement oubliée. Non, elle a joué cette petite comédie à seule fin de me tourmenter, et après elle a couru chez son amie Cythéris et toutes deux ont pouffé de rire à mes dépens. Je suis ravie que Cassandre soit morte ! Si quelqu'un d'autre ne l'avait pas fait, je l'aurais probablement assassinée moi-même.

9

La quatrième fois que j'ai vu Cassandre, c'est le jour où Marcus Caelius a fait son apparition la plus importante – et la dernière – au forum.

Me conformant aux souhaits de Béthesda, et me méfiant de la violence qui s'était déchaînée dans la ville, j'évitai de fréquenter le forum pendant près d'un mois. Je passai avril dans mon jardin, à songer aux sommes de plus en plus importantes que je devais au banquier Volumnius, car j'étais incapable de trouver un moyen de nourrir ma famille sans m'endetter davantage.

Toute ma vie, j'avais évité de faire des dettes. J'avais même réussi à faire de modestes économies que j'avais remises en dépôt à Volumnius. C'était un banquier qui avait une excellente réputation, en qui tout le monde avait confiance. Mais avec la guerre était venue la pénurie, et avec la pénurie les prix, même ceux des produits de première nécessité, s'étaient envolés. J'avais vu mes économies d'une vie entière fondre en quelques mois simplement en me rendant chez le boucher et le boulanger. Volumnius, ou plutôt ses agents – car je n'ai jamais traité directement avec cet homme – voyant diminuer mes dépôts, m'avaient alors proposé un crédit. Que pouvais-je faire sinon accepter ? J'étais tombé dans le piège. J'ai appris ainsi ce que sait tout débiteur : comme un bébé, une dette grandit rapidement et, plus elle grandit, plus elle devient exigeante.

En broyant du noir, je m'avouais que les jacasseries des bavards du forum me manquaient. C'étaient peut-être de vieux sots aux opinions très arrêtées, mais du moins leurs récriminations m'empêchaient de penser à mes propres difficultés et, de temps en temps, l'un d'eux disait vraiment quelque chose d'intelligent. Je regrettais de ne pas pouvoir lire les *Faits du Jour* affichés au forum, avec les dernières nouvelles

sur les déplacements de César, même si je savais qu'il ne fallait rien prendre au pied de la lettre, car ces nouvelles étaient dictées par le consul Isauricus. Bien sûr, Davus et Hiéronymus faisaient encore des tours au forum et rapportaient les derniers potins, malgré tout, ces informations de troisième main manquaient de fraîcheur et de substance.

Un après-midi, je ne pus supporter plus longtemps mon inaction et mon isolement. Béthesda, Diana et Davus étaient allés au marché dépenser les derniers sesterces que m'avait prêtés Volumnius. Dans mon bureau, Hiéronymus lisait attentivement un très vieux volume de *La Guerre punique* de Naevius, dont Cicéron m'avait fait cadeau il y avait des années. C'était le manuscrit le plus précieux que je possédais, et jusqu'ici j'avais résisté à l'envie de le vendre, car je ne pouvais espérer en obtenir un prix correspondant à sa véritable valeur. Comme je m'ennuyais et que je ne tenais plus en place, sur un coup de tête, je fis quelque chose que je n'avais pas fait depuis très longtemps. Je partis de chez moi sans être accompagné, sans même emmener Mopsus et Androclès.

Plus tard, je m'interrogeai sur le motif de cette décision. Ne savais-je pas dans un coin de mon esprit où me guidaient mes pas quand je mis le pied dans la rue ? Je décidai d'éviter le forum, je descendis donc le Palatin par la face est, je dépassai les thermes et pris des rues de plus en plus étroites dans Subure.

Si quelqu'un m'avait demandé où j'allais, je n'aurais pas pu répondre. Je faisais simplement une promenade, je profitais d'une belle journée, j'essayais d'oublier mes tracas pendant un moment. Pourtant chaque pas me rapprochait du but. Ce furent les aboiements du mastiff enchaîné près de la porte d'entrée qui me firent reprendre conscience. Je m'arrêtai et regardai l'animal d'un air abasourdi. Je me trouvai devant la façade badigeonnée de rouge de l'immeuble sordide où habitait Cassandra.

Je me dirigeai vers la porte. Le chien cessa d'aboyer. L'animal me reconnaissait-il ? Se rappelait-il que j'étais venu dans ce bâtiment un mois auparavant, quand j'avais été ramené inconscient par Rupa ? Le chien ne protesta pas quand je franchis la porte. Il leva les yeux vers moi et remua la queue.

Une bouffée d'odeurs que je connaissais bien me monta aux narines. Cela sentait le chou bouilli, l'urine, la crasse humaine. Ma mémoire n'était pas aussi bonne que celle du mastiff ; je ne savais plus très bien quelle entrée donnait dans la chambre de Cassandra. À chacune d'elles pendait un rideau en lambeaux, qui procurait un semblant d'intimité. Je reconnus vaguement un des rideaux, bleu passé. Je restai devant un long moment, l'oreille tendue, mais je n'entendis aucun son venant de l'intérieur. J'avais l'intuition que la pièce était vide. Je soulevai le rideau et entrai.

La pièce était exactement comme je me la rappelais avec son sol en terre battue. Une haute fenêtre étroite permettait de voir le bâtiment ocre voisin et un pan de ciel ; j'entendais un cliquetis en provenance de la rue des Pots de Cuivre. L'ameublement se réduisait au strict minimum : une chaise pliante rudimentaire et une pailleasse usée sur laquelle traînaient des oreillers élimés. Deux ou trois couvre-pieds fort minces étaient soigneusement pliés. À côté se trouvait un objet bizarre : une petite baguette en cuir. Je la ramassai. *Imprimées* à la surface, je vis des marques de dents humaines. Si j'avais dû donner un nom à cet objet, je l'aurais appelé « baguette pour se faire les dents ». Je la remis à sa place.

Les murs étaient nus. Il n'y avait aucune boîte ou bourse pour mettre des pièces de monnaie ou des colifichets. Il n'y avait même pas de lampe pour éclairer la pièce la nuit. Cassandra pouvait laisser la pièce sans surveillance : il n'y avait rien à voler.

J'entendis un bruit et me retournai. Debout dans l'encadrement de la porte, Cassandra me dévisagea et laissa le rideau retomber derrière elle.

Elle avait les cheveux légèrement humides. Ses joues étaient rouges parce qu'elle s'était débarbouillée avec vigueur. Sans doute venait-elle des thermes. À Rome, même les mendiants peuvent s'offrir le luxe d'un bain chaud pour une somme modique. Elle n'eut pas l'air surprise. On aurait presque dit qu'elle m'attendait. Peut-être, pensai-je, possède-t-elle vraiment une sorte de seconde vue.

— Tu es en train de fureter ? demanda-t-elle. Il n'y a pas grand-chose à voir. Si tu veux, je peux attacher le rideau pour qu'il entre un peu plus de lumière.

— Non, ce ne sera pas nécessaire.

Je m'éloignai de la paillasse et allai au centre de la pièce.

— Pardonne-moi. Je n'avais pas l'intention de fureter. La force de l'habitude, je suppose.

— Est-ce que quelqu'un t'a envoyé ici ?

Elle ne paraissait pas en colère, simplement intriguée.

— Non.

— Alors pourquoi es-tu venu ?

Je ne sais pas, étais-je sur le point de dire, mais cela aurait été un mensonge.

— Je suis venu te voir.

Elle acquiesça lentement d'un signe de tête.

— Dans ce cas, je vais laisser le rideau tomber. Cela nous donnera un peu d'intimité. De toute façon, la plupart des locataires sont sortis à cette heure-ci, ils fouillent les détritiques pour trouver quelque chose à manger. Est-ce vrai que tu ne m'espionnais pas ? poursuivit-elle en croisant les bras. N'est-ce pas pour ce genre d'activité qu'on te paie ? N'est-ce pas la raison pour laquelle on t'appelle le Limier ?

— Je ne me rappelle pas t'avoir dit cela.

— Non ? Ce doit être quelqu'un d'autre alors.

— Qui ?

Elle haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu m'as dit la dernière fois ? « Tu n'es pas tout à fait inconnue au forum. » Toi non plus, Gordianus. Les gens te connaissent de vue. Ils connaissent ta réputation. Je me suis peut-être montrée un peu curieuse après que tu es venu ici dans ma chambre. J'ai posé quelques questions à différentes personnes. Je sais pas mal de choses sur toi, Gordianus le Limier. Je crois que toi et moi, nous nous ressemblons beaucoup.

— Vraiment ? demandai-je en m'esclaffant.

Comme je plongeais mon regard dans ses yeux bleus, j'avais pleinement conscience de sa jeunesse et de sa beauté. Mais

comment imaginer quelqu'un avec qui j'avais moins de points communs.

— Oui. Toi, tu cherches la vérité. Moi, la vérité vient me chercher, m'expliqua-t-elle. Pour finir, nous la trouvons tous les deux, mais de manière différente. Nous avons chacun un don particulier. Ce don, nous ne l'avons pas choisi. Il nous a choisis. Ce don nous appartient, que nous le voulions ou non, et nous devons en faire bon usage. Un don peut aussi être une malédiction.

— Je ne suis pas sûr de comprendre. On rapporte que tu as le don de faire des prophéties, mais quel don ai-je ?

— Quelque chose de bien plus précieux, à mon avis. D'après ce qu'on m'a dit, les gens se sentent obligés de se confier à toi, de te dire des secrets, même quand ils ne le devraient pas. Quelque chose en toi tire d'eux la vérité. Ce doit être un don exceptionnel. Est-ce qu'il ne t'a pas apporté tout ce que tu as gagné dans la vie ? Ta fortune, ta famille, le respect d'hommes puissants ?

— Ma fortune, telle qu'elle était, a été dévorée par un banquier avide. Ma famille est déchirée. Quant au respect d'hommes puissants, je ne sais pas si cela vaut grand-chose.

— Tu sembles amer, Gordianus.

— Non, simplement las.

— Peut-être as-tu besoin de te reposer.

Elle se rapprocha. Son corps qui venait d'être lavé sentait un peu le jasmin qui sert à parfumer l'eau dans les bains des femmes. Béthesda revenait parfois des bains en exhalant le même parfum. La main de Cassandra effleura la mienne.

— Où est Rupa ?

Je baissai la voix, car elle s'était encore rapprochée.

— Il est sorti fouiller dans les détritrus, comme tous les autres. Je ne crois pas qu'il reviendra de sitôt.

Une foule de pensées tourbillonnèrent dans ma tête. Je songeai à la stupidité des hommes, en particulier les hommes de mon âge, quand ils se trouvent en face d'une jolie femme. Je considérai ce qui pourrait advenir si j'abusais d'une femme sujette à des accès de folie. Je plongeai mon regard dans les yeux de Cassandra à la recherche de quelque signe de démence,

mais j'y vis seulement une flamme qui m'attira comme si j'étais un papillon de nuit.

Je mis les mains sur ses épaules. Je penchai mon visage vers le sien, je posai mes lèvres sur les siennes et je l'enlaçai. Je serrai son corps chaud et svelte très fort contre le mien. J'éprouvai une euphorie, une sensation enivrante d'être bien en vie. Je n'avais pas éprouvé cela depuis de nombreuses années. Soudain, sa bouche quitta mes lèvres, elle s'échappa de mon étreinte. J'eus envie de rentrer sous terre, le sang me monta au visage. J'avais mal calculé le moment, après tout. Je m'étais rendu ridicule, ou bien était-ce elle qui m'avait ridiculisé ?

Puis, dans un sursaut, je me rendis compte que Rupa était entré dans la pièce.

Il n'avait pas vu le baiser. Cassandre, habituée au bruit de ses pas dans le couloir, l'avait entendu venir et s'était écartée à temps. Néanmoins il était agité et faisait des signes frénétiques avec ses mains.

— Il se passe quelque chose au forum, dit Cassandre.

— Comme toujours, je suppose.

— Non, c'est différent. C'est quelque chose d'important. Un événement marquant. Je crois que cela concerne ce magistrat qui a fomenté des troubles.

— Marcus Caelius ?

Je regardai Rupa, qui acquiesça d'un signe de tête exagéré. Puis d'une main il mimait le mouvement d'une lame qui lui tranchait la gorge.

— Caelius est mort ? demandai-je, inquiet.

Rupa agita la main.

— Pas encore, interpréta Cassandre, mais peut-être très bientôt.

Rupa lui saisit la main et emmena Cassandre dehors. Même alors, déconcerté comme je l'étais par la tournure qu'avaient soudain prise les événements, je me demandai pourquoi une humble mendicante comme Cassandre s'intéressait tant au sort d'un politicien comme Caelius. Les deux fois précédentes où Caelius avait déclenché le chaos en plein forum, elle s'était trouvée là. Était-ce une simple coïncidence ?

Je n'eus pas le temps de me poser la question, car je fus emporté dans la ruée vers le forum avec Rupa et Cassandre qui me devançaient.

Plus nous nous approchions du forum, plus la rue était encombrée. Comme Rupa l'avait laissé entendre, il se passait quelque chose d'important. Attirés par l'agitation, les gens accouraient de tous les coins de la cité. Les nouvelles se répandaient plus vite que le feu à Rome, de toit en toit et de fenêtre en fenêtre. Les gens sortaient précipitamment des bâtiments et des ruelles pour se joindre à la cohue, comme des ruisseaux qui grossissent une rivière.

Là où elle aboutissait au forum, la rue était complètement engorgée. Les gens continuaient de se précipiter derrière nous, si bien qu'il était impossible d'avancer ou de reculer. J'eus peur. Si la violence devait éclater où que ce soit dans la foule, les gens pourraient être pris de panique et ce serait un sauve-qui-peut général. Je maudis ma malchance. Pendant un mois, je m'étais abstenu de venir au forum, pour éviter de me trouver dans cette situation fâcheuse. Le seul jour où j'avais décidé de sortir, j'étais au cœur du maelström.

Mais en même temps que cette peur, je ressentais une autre sorte d'émotion bien plus agréable. Elle venait en partie de la simple exaltation que j'éprouvais à être dans une foule, mais surtout de la proximité de Cassandre. Tout contre elle, je sentais la chaleur de son corps, l'odeur de jasmin sur sa peau. Elle se retourna pour me regarder, et dans ses yeux je vis le reflet de la même peur et de la même exaltation que celles que je ressentais.

Je regardai autour de moi et aperçus une étroite ruelle à ma droite. Quelques personnes en sortaient pour se joindre à la foule, mais personne n'y entraît. Le nord du forum est un dédale de petites rues sinueuses qui font des méandres imprévisibles ou qui aboutissent à des impasses. Je plissai le front et essayai de me rappeler où menait cette ruelle.

— Venez ! dis-je, suivez-moi.

Rupa restait en arrière, l'air renfrogné. Cassandre lui prit la main et l'entraîna. Je me frayai péniblement un chemin à travers la cohue en jouant des coudes et en écrasant des orteils, enfin nous atteignîmes la ruelle où il n'y avait personne.

— Tu ne te sens pas bien, Gordianus ? demanda Cassandre.

— Est-ce pour cette raison que, selon toi, j'ai voulu échapper à la cohue ? répondis-je en riant. Je ne m'évanouis pas chaque fois que je me trouve dans une foule.

Pourtant cela en vaudrait la peine, pensai-je, si à chaque fois je pouvais me réveiller en voyant ton visage au-dessus de moi.

Je leur fis descendre la ruelle, qui serpentait tellement que je ne pouvais voir loin devant moi, surtout quand les murs de chaque côté se rapprochaient au point qu'en étendant les bras j'aurais pu les toucher tous les deux. La ruelle bifurqua et je dus m'arrêter pour me rappeler quelle direction prendre. Rupa parut de plus en plus hésitant, il secouait la tête et faisait signe à Cassandre qu'ils devraient rebrousser chemin.

La ruelle aboutissait à une impasse. Les murs de chaque côté étaient en brique pleine. Devant nous, une porte étroite était aménagée dans le mur. Rupa poussa un grognement et tira sur le bras de Cassandre.

— Attendez ! dis-je.

Je frappai à la porte. Pas de réponse. Je frappai à nouveau, plus fort. Un judas finit par s'ouvrir, et un œil chassieux nous fixa.

— Gordianus !

J'entendis mon nom à travers l'épaisseur de la porte en bois. Un instant plus tard, elle tourna sur des gonds grinçants. Un homme voûté, assez âgé, s'appuyait sur une béquille. Nous étions à la porte de derrière de la boutique qui appartenait à ma vieille connaissance, Didius. La boutique donnait sur le côté nord du forum. Didius vendait divers articles dont avait besoin l'armée de scribes qui travaillaient dans les temples et les bureaux officiels des environs : des poignées et de la ficelle pour assembler les manuscrits, du parchemin et des encres égyptiennes, des stylets, des tablettes de cire et tout l'attirail nécessaire pour faire des livres et tenir des registres. Il s'était spécialisé dans la copie de documents. Le travail était exécuté par un petit groupe de scribes qui peinaient jour et nuit. Certains documents passant par sa boutique contenaient des renseignements confidentiels, et la profession de Didius le mettait souvent au courant de bien plus de secrets que ne le

soupçonnaient ses clients. Au cours des années, j'avais découvert que c'était un homme utile à connaître.

— Gordianus ! s'écria-t-il. Cela fait des mois que je ne t'ai pas vu. Pas depuis la fois où tu es venu avec cet exemplaire de Pindare qui avait été abîmé par de l'eau et avait besoin d'être restauré.

— Ça fait si longtemps ? Didius, voici – j'hésitai, me demandant comment les appeler – deux amis, Cassandre et Rupa. Nous envisageons de passer par ta boutique pour atteindre le forum.

— Impossible, repartit Didius. Il y a trop de monde là-bas. Ce serait de la folie ! J'ai fermé les portes et j'y ai mis les barres. Mais si vous voulez regarder, je vous en prie, montez sur le toit avec tous les autres.

— Tous les autres ?

— Tout mon personnel. Ils ne peuvent pas travailler avec cette violence qui se déchaîne. Et depuis le toit on distingue très bien Caelius, Trébonius et leurs tribunaux, à ce qu'on me dit. Ma vue est trop faible pour que je voie si loin. Venez, je vais vous montrer. Dépêchez-vous. Qui sait ce qui peut se passer dans les minutes à venir ?

Il nous fit traverser un entrepôt et entrer dans sa boutique. Les barres avaient été mises aux portes et aux fenêtres, si bien que la pièce était plongée dans l'obscurité. Dans l'angle, une échelle menait à un étage supérieur. Didius mit sa béquille de côté et passa devant nous. Il boitillait, mais restait d'une vivacité étonnante. Nous arrivâmes dans la pièce où travaillaient les scribes. Après l'obscurité du rez-de-chaussée, la lumière vive provenant des grandes fenêtres me fit mal aux yeux. Je respirai l'odeur de parchemin et d'encre fraîche.

Je suivis Didius, avec Cassandre et Rupa derrière moi. Par l'ouverture au-dessus, j'aperçus une échappée de ciel.

Un des esclaves sur le toit vit Didius monter à l'échelle clopin-clopant et tendit le bras pour l'aider. Quand nous apparûmes là-haut, les scribes serrés le long du garde-fou firent de la place pour leur maître et ses invités. Comme Didius l'avait promis, nous pouvions voir parfaitement les tribunaux rivaux.

— J’aperçois Caelius, dis-je, mais où est Trébonius ? Son tribunal est vide. Pas de licteurs, pas de greffiers... pas de Trébonius.

— Il a dû prendre le large, railla Didius. Cela ne me surprend pas. L’attaque de Caelius était particulièrement virulente. Il défiait presque les gens de chasser Trébonius de son tribunal et de le mettre à mort. Trébonius a eu assez de bon sens pour battre rapidement en retraite pendant qu’il en était encore temps.

Je regardai la foule tumultueuse autour de Caelius, qui pérorait et gesticulait comme un dément. Le brouhaha m’empêchait de comprendre ce qu’il disait.

— À mon avis, Caelius a joué son dernier va-tout, précisa Didius. C’est difficile d’imaginer comment il pourrait aller plus loin pour flatter bassement la populace. C’est parce qu’il est sur le point d’être arrêté. Pourquoi se gênerait-il ?

— Arrêté ? Comment le sais-tu ?

— Je le sais parce qu’hier le consul Isauricus est venu ici me demander de rédiger plusieurs exemplaires du sénatus-consulte suprême auquel on a recours en dernière extrémité. En temps normal, c’est le travail des scribes du Sénat, mais je suppose qu’Isauricus voulait un grand nombre de copies dans un délai si court qu’il m’a confié une partie de la tâche.

— C’était une mission délicate.

— Isauricus m’en a averti. J’ai demandé un prix élevé et je lui ai dit que je me tairai.

Le Sénat n’avait eu à utiliser le sénatus-consulte suprême que de rares fois. L’état d’urgence était alors décrété et les consuls avaient le pouvoir de prendre tous les moyens nécessaires pour protéger l’État d’un danger imminent. Le Sénat avait été convaincu par Cicéron de s’en servir contre Catilina et ses conspirateurs et il y avait eu recours pour justifier l’exécution de prisonniers sans armes (l’un d’eux étant le beau-père de Marc Antoine – encore une autre raison qui expliquait la haine de longue date que nourrissait Marc Antoine contre Cicéron). Plus récemment, Pompée et sa faction avaient invoqué le sénatus-consulte suprême contre César, l’incitant ainsi à franchir le Rubicon. Pourquoi Isauricus souhaitait-il avoir des

copies de ce sénatus-consulte s'il ne projetait pas de l'appliquer ? Et contre qui, sinon contre Marcus Caelius ?

— Et tu l'as fait ? demandai-je en regardant Didius.

— Fait quoi ?

— Tu as tenu ta langue ?

Cassandre et Rupa regardaient tous deux bouche bée le spectacle. Néanmoins, Didius baissa la voix. En haussant les épaules, il montra du doigt Caelius.

— Que puis-je te dire ? J'ai toujours aimé Caelius. Il m'a commandé un très grand nombre de livres, car il aime en offrir à des amis. Des petits rouleaux de poésie érotique, par exemple. Il a un goût parfait. Je n'apprécie pas toujours sa politique, mais je l'aime, lui. Sa dernière campagne, ses façons de s'en prendre aux banquiers et aux propriétaires, tout ça, c'est du vent, si tu veux mon avis. Il n'en sortira rien, mais j'admire tout de même son courage. J'ai donc décidé de lui rendre service. J'ai chuchoté une parole discrète dans la bonne oreille. Caelius a reçu le message. Je croyais qu'en nous réveillant ce matin nous apprendrions la nouvelle qu'il avait fui la cité, mais vous le voyez là. Je suppose qu'il pense pouvoir d'une façon ou d'une autre tirer les marrons du feu. Peut-être est-il habile, mais il joue très serré. On ne peut pas dire qu'il manque de sang-froid ! Nous verrons s'il est encore vivant à la tombée de la nuit.

— Tout à l'heure, tu as dit que Caelius avait tenu la distance. Que voulais-tu dire ?

— Il parle encore de la nouvelle loi. Plus de demi-mesures, assure-t-il. L'heure est venue d'abolir complètement toutes les dettes. Peux-tu imaginer le chaos qui s'ensuivrait ? Mais il ne manque pas de gens à qui cette idée plaît. Regarde-les là-bas en train de tourbillonner autour de Caelius et de scander son nom si fort qu'on ne peut même pas entendre ce qu'il dit. La populace l'adore, tout comme elle adorait Clodius et, avant lui, Catilina.

— Et César, il n'y a pas si longtemps, ajoutai-je.

Didius secoua la tête.

— Les gens ont peur de César. Mais est-ce que quelqu'un l'aime vraiment à part ses soldats ? Tu sais, je ne m'en prends pas à César parce qu'il refuse de se plier aux exigences de la

populace. Un démagogue comme Caelius peut promettre la lune à tout le monde, mais s'il se trouvait tout à coup vraiment à la tête du pays, avec un trésor à remplir, une guerre à faire et des rations de céréales à distribuer, il changerait de ton du jour au lendemain.

Je fis un signe de tête en direction de la foule.

— Que voyons-nous là-bas, Didius ? Isauricus a-t-il déclaré qu'il utiliserait le sénatus-consulte suprême contre Caelius ?

— Pas encore. Le Sénat est en train d'en discuter maintenant. Il se peut que l'annonce soit faite d'un moment à l'autre. Isauricus espérait que ce serait une surprise. Alors il serait possible d'arrêter Caelius sans la moindre difficulté. Mais maintenant la nouvelle est connue et l'occasion est manquée.

— Qu'est-ce qui a incité Isauricus à agir ?

— Cela fait des mois que Caelius et les autres magistrats s'apprêtent à engager le combat. Isauricus agit maintenant parce qu'il a des troupes à sa disposition. Elles sont arrivées à proximité de Rome il y a quelques jours alors qu'elles allaient rejoindre César. Isauricus les a persuadées de rester un certain temps. Avec ces troupes sous la main, il peut utiliser la force contre Caelius si nécessaire. Le moment est donc venu pour Isauricus de se servir de la trique. Si le Sénat vote le sénatus-consulte suprême – et qui peut en douter ? – il ne reste à Caelius que quelques heures de liberté, peut-être quelques minutes. Il a jeté les dés pour la dernière fois. Il a risqué le tout pour le tout en promettant de supprimer les dettes.

En écoutant Didius, je sentis ce petit frisson qu'on perçoit quand l'impossible a des chances de se produire. Et si Caelius réussissait à déclencher une révolution contre Isauricus, Trébonius et les autres magistrats mis en place par César ? Et s'il chamboulait toutes les prévisions en devenant, lui, – et non Pompée, ni César – le nouveau maître de Rome ? Si un seul homme, en canalisant la fureur de la populace, pouvait soudain bouleverser le monde, chasser les riches et mettre les pauvres à leur place ? Pour y parvenir, Caelius aurait besoin de se rallier quelques légions. Alors tout pourrait arriver. Si César devait être tué et ses troupes rester sans commandement, elles pourraient

être séduites par un chef charismatique aux idées audacieuses comme Caelius...

Tout cela, c'était un pur rêve, à la fois effrayant et fascinant. Mais qui connaît l'avenir ? Il y avait à peine plus d'un an, il avait été impensable que César osât franchir le Rubicon et marcher sur Rome comme un envahisseur barbare.

— Regarde là-bas ! s'exclama Didius. Ma vue est faible, Gordianus, mais est-ce que je n'aperçois pas des hommes qui viennent de la direction du Sénat ?

— C'est exact, Didius. Des soldats dispersent la populace devant eux. Et plus loin, je crois voir un cordon de licteurs qui protègent Isauricus.

Je ne pouvais dire s'il y avait eu du sang versé, mais les hommes qui prenaient la fuite devant les troupes poussaient des cris si forts qu'on n'entendait pas les acclamations et les slogans de la foule rassemblée autour de Caelius. L'orateur leva les mains pour réclamer le silence. Un instant plus tard, toutes les têtes se tournèrent vers le Sénat. Les cris de la populace terrorisée résonnaient dans tout le forum. Certains jetaient des pierres aux soldats, qui s'assemblèrent en formation de tortue avec leurs boucliers au-dessus de leurs têtes. Les jets de pierres qui les heurtaient faisaient un vacarme assourdissant, semblable à celui de la grêle sur un toit. Les partisans de Caelius se mirent à scander : « Fini les dettes ! À bas les banquiers ! Fini les dettes ! À bas les banquiers ! »

Je regardais atterré. À Massilia, au pire moment du siège, j'avais assisté à des scènes identiques : des citoyens jetaient des pierres à leurs propres soldats. Qu'une cité en arrive à un tel désordre était une chose terrifiante ! Un tel spectacle à Rome était épouvantable.

Soudain, la foule éclata de rire. Caelius se pavanait sur la plate-forme du tribunal en brandissant sa chaise officielle. Je louchai pour voir ce qui les faisait rire. C'était la même chaise, très simple, modestement décorée, sur laquelle Caelius s'était assis les jours précédents et qu'Isauricus avait brisée dans sa fureur. Le siège avait été réparé, non pas avec du bois mais avec des courroies de cuir. Tout d'un coup, je saisis la plaisanterie de Caelius, comme d'habitude cruelle. Tout le monde savait

qu'Isauricus avait été régulièrement battu par son père avec une courroie de cuir quand il était gamin. Chaque fois qu'on l'agaçait à ce sujet, Isauricus essayait de justifier les mauvais traitements que son père lui avait infligés en affirmant qu'une telle discipline l'avait endurci. « En avait fait un dur à cuire », chuchotait-on derrière le dos d'Isauricus. Alors qu'Isauricus et une escorte de soldats armés approchaient rapidement, Caelius, rebelle jusqu'au dernier moment, exhibait la chaise pour amuser la foule.

Dominant les éclats de rire et le fracas des pierres sur les boucliers, Caelius fit ses adieux d'une voix de stentor :

— Honte aux larbins de César qui osent se proclamer magistrats élus ! Je démissionne ! Mais je reviendrai !

Sur ces mots, il lança sa chaise très haut en l'air. Elle retomba au milieu de la foule. Des hommes se précipitèrent pour en récupérer des morceaux comme souvenirs.

Quand je regardai de nouveau le tribunal, Caelius avait disparu.

— Mais où est-il ? murmurai-je.

— Il s'est volatilisé comme par enchantement ! expliqua Didius.

Quelques instants plus tard, des soldats se frayèrent un chemin dans la foule qui entourait le tribunal. Isauricus arriva, entouré de ses licteurs, l'air furieux.

— Ras le bol les dettes ! À bas les banquiers ! criait la populace.

Point de Caelius.

Je jetai un coup d'œil à Cassandre qui, fascinée comme nous tous, ne perdait rien du spectacle. Je devinai un vague sourire sur ses lèvres.

On jeta encore quelques pierres, mais Caelius étant parti, la foule, qui était en adoration devant lui, n'avait plus de raison de rester, les soldats venus l'arrêter non plus.

Quand je cherchai à nouveau Cassandre, elle et Rupa avaient disparu, comme Marcus Caelius, sans laisser la moindre trace.

Je m'entretins encore un moment avec Didius, puis pris congé. J'avais envie de retourner chez Cassandre, mais pour quoi faire ? À présent, ma famille avait dû remarquer mon

absence et serait au courant des troubles. Béthesda s'inquiéterait.

Je me hâtai de rentrer en rassemblant mes forces pour me préparer à l'accueil qu'elle me réserverait. Quand j'arrivai, un peu essoufflé parce que je m'étais dépêché en remontant le Palatin, c'est Diana qui m'attendait. Elle avait le front plissé par l'inquiétude.

— Je suppose que je vais me faire attraper, dis-je, l'air penaud.

— Maman est allée se coucher, répondit calmement Diana.

— Au milieu de la journée ?

— Elle a été prise d'étourdissements quand nous étions au marché. Elle se sentait si mal qu'elle a dû rentrer immédiatement à la maison. J'espère que ce n'est rien de grave.

C'était le premier symptôme de la longue maladie de Béthesda, qui devait assombrir ma maisonnée au cours des mois à venir.

10

— Tu dois être rassasié après avoir dévoré toutes ces dattes fourrées chez Antonia ? demandai-je à Davus.

— Oui, c'était un délice, répondit-il.

— Je veux bien te croire. Quant à moi, je crains que notre hôtesse ne m'ait coupé l'appétit.

— Maintenant où allons-nous, beau-père ?

— Il est temps de rendre visite à une actrice célèbre qui habite près du Circus Maximus.

Davus acquiesça d'un signe de tête, puis glissa la main sous sa toge. Il sortit une datte fourrée et la porta à sa bouche.

Je le dévisageai.

— Excuse-moi, beau-père. En veux-tu une ? J'en ai une autre en réserve.

Ce ne fut pas difficile de trouver la maison que nous cherchions. Tout le monde, à Rome, savait qui était Cythéris et, dans le quartier du Circus Maximus, personne n'ignorait où elle habitait. Une vieille femme, qui vendait à prix d'or des prunes entassées dans un panier, nous indiqua la direction qu'il fallait prendre en bas de la large avenue parallèle au mur sud du cirque. Nous dépassâmes une troupe d'acrobates qui s'exerçaient dans la rue, à la plus grande joie des enfants.

Comme l'avait dit Antonia, c'était une maison tout à fait convenable, nichée dans une ruelle paisible. Je remarquai le figuier qui avait dû servir à son esclave pour grimper sur le toit de la maison voisine d'où il avait plongé ses regards dans le jardin de Cythéris.

Davus frappa à la porte. Nous attendîmes. Je lui dis de frapper à nouveau. Le soleil était déjà haut. Cythéris et sa maisonnée avaient dû se coucher tard, ce qui ne m'étonna pas.

Enfin, une jeune femme aux yeux bouffis ouvrit la porte. Elle était ravissante, mais plutôt débraillée. Ses cheveux auburn emmêlés, que ne retenait aucune épingle, lui tombaient dans le dos et sa tunique de nuit laissait apparaître une épaule nue. Son style négligé était tout à fait révélateur. Les femmes comme Cythéris étaient rares : esclave d'origine étrangère, elle était parvenue, grâce à son astuce et à sa beauté, à devenir une affranchie et à faire son chemin dans la vie. Se trouvant à Rome sans famille, il était naturel qu'elle s'entourât d'esclaves qui étaient presque autant des amis que des serviteurs, des compagnons en qui elle pouvait avoir toute confiance. Elle leur donnait beaucoup plus de liberté que ne leur en accorderait jamais une maîtresse arrogante comme Antonia ou Fulvia ou encore Téréntia. De tels esclaves devaient participer aux débauches de leur maîtresse. Ils devaient veiller tard avec elle, se lever également tard et trouver tout naturel d'aller ouvrir la porte en tenue négligée.

La femme qui nous accueillit regarda Davus de la tête aux pieds, elle le reluqua tout comme mon gendre avait guigné du coin de l'œil les dattes farcies chez Antonia. Même si ses yeux noisette finirent par se poser sur moi, elle ne sembla pas vraiment me voir et certainement pas avec l'attention qu'elle avait réservée à Davus, comme si je n'étais pas un homme, mais seulement une ombre. Ainsi devenons-nous de plus en plus invisibles en vieillissant, jusqu'à ce que les gens ne nous voient plus, même lorsqu'ils nous regardent droit dans les yeux.

Et pourtant... Cassandre m'avait vu. Pour elle, je n'avais pas été invisible. Pour elle, j'étais encore une présence vivante, un homme de chair et de sang, en pleine forme, robuste, qui existait dans l'instant, qui débordait de vie et de sensualité. Ce n'est pas étonnant que j'aie succombé à son charme...

Mes pensées, qui avaient vagabondé, furent ramenées à l'instant présent par le rire de la jeune femme, un rire espiègle, plein de malice.

— On dirait que tu prendrais bien un verre ! dit-elle.

J'étais donc visible après tout, moi, un homme en toge grisonnant, à la mine sombre.

— Je laisserai à ta maîtresse le soin de décider si elle veut m'en offrir un, répondis-je d'un ton brusque.

— Ma maîtresse ? demanda-t-elle en levant un sourcil.

Soudain, je compris que je parlais à Cythéris en personne. Elle vit sur mon visage le moment où je m'en étais rendu compte et pouffa de rire. Puis elle prit un air plus sérieux.

— Tu es Gordianus, pas vrai ? Je t'ai vu aux funérailles. J'ai vu celui-là aussi...

— C'est Davus, mon gendre.

— Marié, alors ?

Elle prononça le mot comme si c'était un défi, pas un regret.

— Vous feriez mieux d'entrer. Mes voisins sont continuellement intrigués par tous ceux qui viennent ici, ils vous ont probablement déjà vus, et sont allés cancaner à mes dépens. Ils doivent s'ennuyer terriblement pour être si fascinés par une fille ordinaire venue d'Alexandrie.

Elle claqua la porte derrière elle, nous fit traverser un petit atrium et emprunter un couloir. Les pièces devant lesquelles nous passâmes étaient exiguës mais meublées avec un goût exquis. Dominant le petit jardin au centre de la maison, une Vénus presque grandeur nature se dressait sur un piédestal. À chacun des quatre coins du jardin était dissimulée une statue de satyre en érection. Ils étaient cachés en partie par les arbustes comme s'ils rôdaient et traquaient la déesse de l'amour. Était-ce ainsi que se voyait Cythéris et son cortège de prétendants ?

— Vous vous demandez pourquoi c'est moi qui suis venue ouvrir la porte ? dit-elle d'un ton jovial. Vous, les Romains, vous êtes à cheval sur les principes ! Si vous saviez tout ce que j'ai fait subir à mes pauvres esclaves ces deux dernières nuits ! C'est la moindre des choses de les laisser faire la grasse matinée ce matin. Mais au fait, est-ce encore le matin ?

Elle s'arrêta près de Vénus et regarda le soleil du coin de l'œil.

Je jetai un coup d'œil circulaire dans le jardin où s'était déroulée une orgie. On apercevait çà et là des sièges et des petits guéridons renversés par terre. Au fond de coupes abandonnées, il restait du vin rouge qui attirait des essaims de mouches bourdonnantes. Des tambourins, des crécelles, des flûtes et des

lyres étaient empilés contre un mur. À même le sol, au pied d'un des satyres, un bel esclave dans tout l'éclat de sa jeunesse ronflait doucement.

— Il est chargé d'aller ouvrir la porte, déclara Cythéris en s'avancant vers lui.

Je croyais qu'elle allait lui décocher un coup de pied. Bien au contraire, elle le regarda avec un sourire plein d'amour.

— Même quand il ronfle, ce petit faune est vraiment adorable.

Alors elle le poussa doucement du pied jusqu'à ce qu'il se réveille, se mette debout en chancelant et de sa main enlève les feuilles accrochées à ses cheveux noirs bouclés. Sa maîtresse avait donc des visiteurs. Alors, de lui-même, il alla chercher trois chaises et les disposa à l'ombre, puis il disparut dans la maison, en clignant des yeux.

— Apporte le meilleur vin de Falerne, Chrysippus, lui cria Cythéris. Pas la piquette que j'ai servie à cette bande turbulente d'acteurs et de mimes qui étaient ici hier soir.

Elle sourit, nous fit signe de nous asseoir et finit par me regarder longuement. J'étais mal à l'aise.

— Oui, dit-elle, maintenant je vois ce que Cassandre a découvert en toi. « Ce sont ses yeux, m'a-t-elle dit un jour. Il a les yeux les plus extraordinaires – comme un vieux roi de légende plein de sagesse. »

Est-ce que je sursautai ? Est-ce que je rougis ? Cythéris tourna son regard vers Davus, puis à nouveau vers moi et pinça les lèvres.

— Oh là là, ai-je commis une indiscretion ? demanda-t-elle. Dis-moi tout de suite si je peux te parler franchement ou pas. Je ne suis pas du genre à tenir ma langue à moins qu'on ne me le demande. Peut-être devrais-tu éloigner un moment ton gendre qui fronce les sourcils, mais ce serait dommage.

— Non, Davus peut rester. Cela ne sert à rien de cacher quoi que ce soit au sujet de Cassandre... maintenant qu'elle est morte. C'est la raison pour laquelle je suis venu te voir. Tu as dû bien la connaître si elle t'a parlé d'elle... et de moi ?

— Comme tu le dis, cela ne sert à rien de cacher quoi que ce soit, n'est-ce pas ? insista-t-elle en me regardant de côté. À qui d'autre as-tu parlé d'elle ?

— Je suis allé voir les femmes qui ont assisté à ses funérailles, Térentia, Fulvia, Antonia...

— Ah ! Tu n'as guère de chances de découvrir quelque chose d'important sur Cassandre, à moins que ce ne soit une de ces garces qui l'ait assassinée.

Elle plissa les lèvres, cependant son visage s'éclaira quand Chrysippus réapparut avec un pichet et trois coupes. Je n'avais aucune envie de vin, mais seul un sot refuserait de boire un falerne de premier choix, surtout en ces temps difficiles. Le goût capiteux chatouillait mes papilles et ma cervelle s'embrumait délicieusement.

— Pour Térentia et Fulvia, Cassandre était une prophétesse authentique. Toutes deux éprouvaient pour elle à la fois du respect et de la crainte, expliquai-je.

— Mais pas Antonia ?

— Antonia a une opinion différente. Elle pense que Cassandre était une menteuse.

— Et les périodes où elle prophétisait ?

— Elle jouait simplement un numéro.

— Antonia n'est pas stupide, en dépit de ce que dit son cher mari, reprit en souriant Cythéris.

— Antonia avait-elle raison au sujet de Cassandre ?

— Oui, dans une certaine mesure, répondit Cythéris qui tourna sa langue trois fois dans sa bouche avant de parler.

Je fronçai les sourcils. Cythéris sourit. Ma perplexité semblait l'amuser. Elle étira les bras au-dessus de sa tête en bâillant. Je devinais ses seins qui se balançaient sous son ample tunique. En faisant le moindre mouvement elle avait toujours la grâce d'une danseuse. J'aurais maudit son sourire condescendant s'il ne l'avait pas rendue encore plus merveilleusement belle. Je ressentais une profonde compassion pour les satyres de pierre au regard concupiscent qui ne toucheraient jamais la déesse.

— Veux-tu que je t'explique ? demanda-t-elle.

— Je t'en serais reconnaissant.

— Où commencer ? À Alexandrie, je suppose. C'est là que je l'ai connue, quand nous étions toutes deux à peine sorties de l'enfance. J'étais née d'une mère esclave, mais très tôt quelqu'un a repéré mon talent pour la danse, et j'ai été vendue au maître d'une troupe de mimes, pas n'importe quelle troupe, mais la plus ancienne et la plus célèbre d'Alexandrie. Le maître se plaisait à dire que ses ancêtres avaient diverti Alexandre le Grand. Les meilleurs acteurs d'Alexandrie m'ont appris à danser, à mimer et à déclamer, personne ne les surpasse.

— Et Cassandre ?

— Le maître l'a achetée et l'a amenée dans la troupe peu de temps après moi. J'étais terriblement jalouse d'elle. Tu sais, je crois que c'est la première fois que j'ai jamais avoué cela à quelqu'un.

— Jalouse ? Pourquoi ?

— Parce qu'elle avait tellement plus de talent que moi. Pour tout ! Ses dons étaient exceptionnels. Elle pouvait déclamer Homère et faire pleurer, ou bien faire rire jusqu'aux larmes en jouant une fable d'Ésope. Elle pouvait danser avec la légèreté d'une mouette dans la brise. Elle pouvait chanter comme un rossignol, et le faire dans la langue de votre choix, car elle apprenait les langues avec une facilité déconcertante. Et elle faisait tout sans le moindre effort apparemment. À côté d'elle, j'avais l'impression d'être une empotée, qui se donnait un mal de chien.

— J'ai de la peine à le croire, Cythéris.

— Seulement parce que tu ne nous as jamais vues jouer toutes les deux ensemble.

— Tu as dû la détester.

— La détester ? soupira Cythéris. Bien au contraire. Nous étions alors très, très intimes, Cassandre et moi. C'était la belle époque à Alexandrie...

— Tu l'appelles Cassandre, pourtant cela n'a pas pu être son vrai nom.

— Chose curieuse, expliqua-t-elle en souriant, c'est ainsi que nous l'appelions même en ce temps-là. Mais tu as raison. Quand elle est arrivée, elle avait un autre nom. J'avoue que je l'ai complètement oublié. Un nom sarmate à se décrocher la

mâchoire. Elle était venue de quelque part de l'autre côté du Pont-Euxin. Très tôt, elle a joué le rôle de Cassandre dans un nouveau mime qu'avait écrit le maître. Juste une petite pièce satirique plutôt vulgaire. Peux-tu imaginer une Cassandre comique ? En fait, elle était désopilante, elle avançait en chancelant, harcelant les autres personnages, faisant des prophéties indécentes à double sens sur les autorités de la ville et le roi Ptolémée. Les gens aimaient tellement ce mime qu'ils le réclamaient toutes les fois que nous donnions une représentation. Elle a fait une telle impression dans ce rôle que le nom lui est resté. Dès lors, nous l'avons appelée Cassandre.

Cythéris contemplait sa coupe d'un air pensif en faisant miroiter le vin de Falerne.

— La vie est un éternel recommencement. C'est particulièrement vrai pour nous les acteurs. Si nous avons de la chance, nous trouvons un rôle à notre mesure, et nous le jouons et le rejouons quoi qu'il arrive. Ma spécialité, c'est la femme débauchée, la séductrice. Regarde où ce rôle m'a conduite ! Cassandre a joué... Cassandre. J'imagine que ce doit être la même chose pour toi, Gordianus. Est-ce que, d'une certaine façon, le Limier n'est pas un rôle dans lequel tu t'es laissé piéger au début ? Tu l'as perfectionné petit à petit, et tu continueras de le jouer jusqu'au bout.

— Peut-être. Mais si je joue un rôle, où est l'auteur ? Et s'il y a un auteur, j'aimerais me plaindre à lui des surprises désagréables qu'il ne cesse de me jeter à la figure.

— Te plaindre ? Sois plutôt reconnaissant d'avoir une vie qui te réserve toujours de nouvelles surprises ! Les surprises te forcent à rester alerte. Tu ne voudrais pas croupir dans ton rôle, n'est-ce pas ? s'esclaffa-t-elle.

« Mais nous parlions de Cassandre. C'est tellement dommage que les femmes n'aient pas le droit d'être de vraies actrices, de jouer dans des tragédies grecques ou même des comédies romaines, si stupides soient-elles. Seuls les hommes peuvent faire du vrai théâtre. Peu importe si le rôle est celui d'un général fanfaron ou d'une déesse vierge, c'est un homme qui le joue sous un masque. Les femmes ont seulement le droit d'être danseuses ou de participer à des pantomimes dans la rue.

C'est scandaleux. Quand je pense au succès que Cassandre aurait pu remporter en jouant les grands rôles de femmes : l'Antigone de Sophocle ou la Médée d'Euripide, ou encore la Clytemnestre d'Eschyle. Imagine ! Elle vous aurait glacé le sang. De solides gaillards auraient quitté le théâtre la larme à l'œil. C'est peut-être pour cette raison que les femmes n'ont pas le droit de jouer des rôles féminins, car vous, les spectateurs masculins, vous seriez trop bouleversés et cela donnerait trop d'idées aux femmes.

« Quand même, nous parvenons parfois à trouver le rôle qui nous mène au but que nous voulons atteindre. Il nous appartient de créer le rôle nous-mêmes et de le vivre au jour le jour, au lieu de le jouer sur une scène. C'est ce que j'ai fait. C'est ce que notre Cassandre a également fait.

— Jusqu'à ce que le rôle l'ait tuée, remarquai-je. Tu dis que tu as fait sa connaissance à Alexandrie. Que s'est-il passé ensuite ?

— Le cher vieux Volumnius est arrivé. Le gros et gras, le charmant, le richissime Volumnius. C'était il y a cinq ans. Oui presque exactement cinq ans aujourd'hui. Volumnius se trouvait à Alexandrie en voyage d'affaires. Il est passé par hasard avec des gens de son entourage dans le quartier de Rhakotis un jour où nous donnions une représentation près du temple de Sérapis. Je l'ai tout de suite repéré dans le public, il tripotait ses bagues et ses colliers en or, il se mordillait les lèvres et me regardait danser comme un chat regarde un moineau voleter dans les arbres. Ce jour-là, j'ai joué comme je n'avais jamais joué de ma vie. J'ai exécuté la danse des sept voiles en les enlevant un à un pour pimenter le spectacle de bouffonnerie. On est censé enlever seulement six voiles, bien sûr ; c'est là toute l'astuce, afin d'allumer les spectateurs et de les faire attendre pour en voir plus, dans l'espoir qu'on reviendra pour un bis. Mais, ce jour-là, je ne me suis pas arrêtée à six ; j'ai enlevé aussi le septième.

« Les yeux de Volumnius lui sont presque sortis de la tête ! s'esclaffa Cythéris. Quant à mon pauvre maître, j'ai cru qu'il allait avoir une crise cardiaque. Même à Alexandrie, les femmes ne peuvent pas danser nues dans la rue, et les autorités de la

ville cherchaient toujours un prétexte pour interdire nos représentations. Mais en enlevant ce septième voile, j'ai pris le risque et j'ai gagné. Le lendemain, j'avais un nouveau maître. Quand Volumnius est retourné à Rome sur son navire privé, je l'accompagnais. Et je n'ai jamais regardé derrière moi.

— Maintenant tu es affranchie.

— Oui, Marc Antoine m'a aidée. J'ai encore certaines... obligations contractuelles... vis-à-vis de Volumnius, mais cette maison, toutes les choses et tous les esclaves qui s'y trouvent m'appartiennent. Ce n'est pas étonnant qu'une femme comme Antonia me déteste tant, ajouta-t-elle en grommelant. À quoi est-elle jamais parvenue par son propre mérite ? Tout lui vient de sa famille et de son nom. Elle n'a même pas pu trouver un mari en dehors de sa famille ! Je me sentirais terriblement coincée, si j'avais une petite vie aussi étriquée. Moi, j'ai tracé ma propre voie en me servant de ce que les dieux m'ont octroyé.

— Et Cassandre ?

— Ce qui m'a été le plus pénible en partant d'Alexandrie, c'est de dire au revoir à Cassandre. J'ai pleuré. Elle aussi. J'étais persuadée de ne jamais la revoir. Quand on est jeune, on a l'impression que le monde est tellement grand qu'on peut s'y perdre facilement. Mais après tout, il n'est pas si grand que cela, n'est-ce pas ? Tous les chemins mènent à Rome. Je suis venue par un chemin et Cassandre par un autre. Au début de cette année, j'ai commencé à entendre des rumeurs au sujet d'une folle qui fréquentait le forum et avait le don de faire des prophéties. Les gens disaient qu'elle s'appelait Cassandre. Est-ce qu'elle pourrait être ma Cassandre ? ai-je pensé. Je me suis glissée dans la superbe litière que m'a donnée Marc Antoine et je suis allée voir. Et bien sûr, c'était elle, debout devant le temple de Vesta, vêtue d'une tunique en lambeaux, marmonnant et mendiant. Par Pluton, que fiche-t-elle là ? me suis-je demandé. Puis j'ai commencé à m'inquiéter. Et si elle était vraiment devenue folle ? Et si elle s'était mis dans la tête qu'elle était devenue celle qui avait porté le même nom ? Peut-être les dieux l'avaient-ils punie. Ils l'avaient peut-être vue tourner en dérision la princesse troyenne qu'Apollon avait tourmentée et, à cause de son orgueil, ils lui avaient fait perdre

la raison. La plupart des déments et des fanatiques viennent à Rome ; pourquoi pas Cassandre si elle était devenue folle ? Tu vois...

Cythéris hésita, je la regardai d'un air interrogateur.

— Même maintenant, des années plus tard, il m'est difficile d'en parler. Quand nous étions jeunes, je lui avais promis de ne le dire à personne. Elle avait toujours tellement peur que cela lui arrive quand elle jouait, que son mal secret soit découvert...

— Elle n'a plus besoin d'avoir des secrets maintenant, déclarai-je.

— Tu as raison, acquiesça Cythéris, je vais t'expliquer : Cassandre était sujette à des crises du haut mal. À l'époque où je la connaissais à Alexandrie, cela ne lui est arrivé que deux fois à ma connaissance. Mais c'était effrayant à voir. Je n'oublierai jamais la première fois. Nous étions seules dans la chambre que nous partagions chez le maître. Alors que nous étions en train de bavarder et de rire, tout à coup, elle a été comme précipitée sur le plancher. C'était bizarre, on aurait cru qu'une main géante invisible l'avait jetée par terre et la maintenait là, tandis qu'elle se débattait et se tordait. Ses yeux étaient révoltés. Elle bavait. Elle marmonnait des mots incompréhensibles. J'eus la présence d'esprit de mettre quelque chose dans sa bouche pour l'empêcher de se mordre la langue, et je fis de mon mieux pour la maintenir par terre afin qu'elle ne se blesse pas.

« Quand ce fut terminé, elle reprit peu à peu connaissance. Elle ne se souvenait de rien. Je lui racontai ce qui s'était passé. Elle me dit que cela lui était déjà arrivé, et me supplia de n'en parler à personne. Je lui conseillai d'en avertir le maître, car il le découvrirait tôt ou tard. Mais elle me fit promettre de me taire. Elle laissa entendre que peut-être la crise ne se reproduirait plus. Elle se reproduisit, au moins encore une fois avant mon départ d'Alexandrie. De nouveau dans notre chambre, et personne d'autre que moi n'en fut témoin.

Cythéris scruta mon visage.

— Tu es au courant, n'est-ce pas, Limier ? Est-ce qu'il est arrivé quelque chose de ce genre à Cassandre lors d'une de tes visites ? Je sais que tu es allé la voir plusieurs fois.

Je respirai profondément et éludai la question.

— Je pensais à ce que mon fils... (Je refusai de prononcer le nom de Méto.) Je pensais à ce qu'il m'avait raconté un jour sur César. Pendant un certain temps, durant sa jeunesse, il a eu des crises semblables. Lui aussi a essayé de les cacher. Petit à petit elles ont cessé et elles ne se sont jamais reproduites. Un jour, un prêtre lui a révélé que ses crises étaient un signe de la faveur des dieux. César croit qu'elles étaient la conséquence d'un coup qu'il avait reçu sur la tête quand, tout jeune encore, il avait été enlevé par des pirates.

Cythéris réfléchit.

— Je ne sais pas comment Cassandre expliquait ses crises. Mais quand je l'ai revue, ici à Rome, je m'en suis souvenue et j'ai commencé à me poser des questions. Et si tout ce que j'avais entendu dire sur cette folle du forum était vrai, si elle ne faisait pas seulement semblant de voir l'avenir ou d'imaginer qu'elle le voyait, si elle avait vraiment des visions envoyées par les dieux ? Pourquoi pas ? Peut-être ses crises à Alexandrie avaient-elles été simplement le signe avant-coureur du véritable don de prophétie qu'elle avait acquis depuis.

« Alors où était la vérité ? Cassandre jouait-elle délibérément la comédie ? Était-elle devenue folle, en s'imaginant être la princesse troyenne dont elle avait joué le rôle dans les mimes ? Ou bien, au cours des années qui s'étaient écoulées depuis la dernière fois que je l'avais vue, était-elle vraiment devenue prophétesse à Rome, où elle avait échoué et où elle mendiait dans les rues ? Je me rappelais la Cassandre que j'avais connue et aimée à Alexandrie. Il me fallait savoir la vérité.

« Je demandai aux porteurs de ma litière de s'approcher d'elle. Je la voyais à travers les rideaux de gaze, j'étais assez près pour la toucher, mais je ne pensais pas qu'elle pouvait me voir. Pourtant, au moment même où je tendais la main pour écarter les rideaux, elle se tourna droit vers moi et prononça mon nom. Je sursautai ! J'éprouvai soudain une sensation si étrange que j'hésitai à écarter les rideaux. Quand je finis par le faire, ma main tremblait. Mais quand je la vis, toute mon inquiétude s'évanouit. Elle essayait de ne pas rire, elle souriait simplement. Même avec ses cheveux ébouriffés et ses joues sales, c'était la même Cassandre que celle que j'avais connue à Alexandrie.

« J'éclatai de rire et la fis monter dans la litière. Je fermai les rideaux et dis aux porteurs de me ramener chez moi. Cette nuit-là, nous avons bu du vin de Falerne et bavardé jusqu'à l'aube.

— Et que t'a-t-elle raconté ? demandai-je. Était-elle folle ? Ou victime d'illusions ? Jouait-elle la comédie ?

Cythéris sourit.

— J'aimerais bien le savoir !

— Mais si c'était la même Cassandre que celle que tu avais connue... et si vous avez bavardé toutes les deux pendant des heures...

— Nous avons parlé du passé en Égypte. Nous avons parlé de ma chance depuis que j'étais arrivée à Rome. Nous avons parlé de Marc Antoine et d'Antonia, de César et de Pompée, de l'état dans lequel se trouvait le monde. Mais quand il s'est agi de Cassandre – comment elle était arrivée à Rome et pourquoi – elle s'est tue et a gardé le secret.

— Tu n'as pas protesté ?

— J'ai respecté son désir. De toute évidence, elle n'était pas folle, pas dans le sens où la flamme de son ancienne personnalité se serait éteinte ; je m'en suis rendu compte tout de suite. Mais avait-elle été en contact avec un dieu, avait-elle reçu le don de prophétie ? Ou jouait-elle un rôle ? Était-elle venue à Rome de son propre chef ? Ou avait-elle été amenée ici par quelqu'un, dans un but défini ? Je ne peux pas te donner les réponses parce que je n'ai jamais rien su. Pas de façon certaine, en tout cas. Je le lui ai demandé, je l'ai cajolée, taquinée, j'ai été jusqu'à la supplier, mais elle s'est obstinée à ne rien me dire. Elle répondait simplement qu'avec le temps je pourrais tout savoir ; pour lors, il valait mieux que je ne sache rien de ses allées et venues, et que je ne dise à personne ce que je savais de son passé.

« J'ai fini par cesser de la harceler. Une femme a le droit d'avoir des secrets ; j'en ai moi-même quelques-uns, alors pourquoi pas Cassandre ? Le secret est parfois le seul pouvoir que possède une femme ici-bas.

J'acquiesçai lentement.

— Et après cette nuit-là, après cette longue visite durant laquelle vous avez évoqué les souvenirs du passé, l'as-tu revue ?

— Peut-être..., répondit en hésitant Cythéris.

— Je sais que tu l'as revue au moins une fois, à la fin du mois de mars. Elle est venue ici tout de suite après être partie de chez Antonia.

— Et comment sais-tu cela, Limier ? Non, ne me le dis pas. Antonia a fait suivre Cassandre, n'est-ce pas ? Quelle affreuse mégère !

Je m'éclaircis la voix.

— Tu pourrais demander à ton voisin de tailler les branches de ce figuier devant sa maison. Un homme agile peut grimper sur le toit de la maison d'à côté et voir ce qui se passe dans ce jardin.

Cythéris acquiesça.

— Je vois. Et un tel espion pourrait-il entendre la conversation ?

— Pas vraiment.

— Vénus en soit louée !

— De quoi avez-vous parlé toutes les deux pendant cette visite ?

Cythéris donna un petit coup avec son ongle sur sa tasse, une façon d'appeler Chrysippus qui se trouvait à l'autre extrémité du jardin pour qu'il vienne encore lui verser du vin de Falerne. Elle en but une gorgée et, pendant un long moment, resta muette. Enfin elle sourit.

— Bon, je vais te raconter l'histoire. Mais tu dois me jurer par Vénus que tu n'en parleras jamais à Antonia. Regardez sa statue et jurez, tous les deux !

Davus me regarda et leva un sourcil.

— Je jure par Vénus, dis-je d'une voix posée.

Davus fit de même.

Cythéris éclata de rire.

— En fait, je mourais d'envie de raconter l'histoire à quelqu'un. Aussi bien que ce soit à toi, Limier. Tu vois, même si Cassandre ne voulait pas me dire exactement ce qu'elle manigançait, je soupçonnais que c'était peut-être quelque chose... d'un peu fourbe. Aussi j'ai conclu un marché avec elle.

— Un marché ?

— J’ai accepté de ne plus la harceler de questions et de ne parler à personne de ses origines, à condition qu’elle me rende un petit service. Je suppose que je devrais dire qu’elle joue une comédie pour me rendre service.

— Quelle comédie ?

— Antonia est le genre de femme qui doit toujours être dans l’air du temps, qu’il s’agisse de porter un chignon ou d’adorer une nouvelle déesse venue d’Orient. Je savais que, tôt ou tard, elle irait chercher Cassandra, pour qu’elle lui dise la bonne aventure. J’avoue que je n’ai pas pu résister à la tentation de lui faire une petite rosserie.

— Tu as suborné Cassandra pour qu’elle fasse une fausse prophétie à Antonia.

— C’est cela même. Était-ce si vicieux de ma part ? J’ai dit à Cassandra : dramatise. Explique-lui que non seulement Marc Antoine finira par l’abandonner, mais Dolabella aussi. Et elle vieillira, elle sera édentée et n’aura d’autre compagnie que celle de son monstre de même. C’est pour cela que Cassandra est venue ici tout de suite après être partie de chez Antonia, elle m’a informée qu’Antonia avait fini par la consulter et elle avait fait ce que je lui avais demandé. Nous avons bien ri toutes les deux.

— Je comprends. Malheureusement Antonia a fait suivre Cassandra, et elle a établi le lien entre toi et tes talents de mime. Antonia n’est pas sottre, Cythéris, je crois qu’elle ne s’est pas laissé duper par ton petit stratagème conçu pour la déstabiliser.

— C’est dommage. Tout de même je crois que nous avons réussi à lui faire une sacrée peur sur le moment.

— Peut-être. Mais après avoir pensé que Cassandra pouvait être une actrice et une simulatrice, Antonia a fait une autre supposition : Cassandra était capable de faire du chantage.

Cythéris pinça les lèvres.

— Peut-être. J’ai moi-même envisagé cette possibilité. Mais la Cassandra que j’ai connue à Alexandrie n’était pas douée pour faire du chantage.

— Les gens changent.

— Non, Gordianus, les gens ne changent jamais ; seul leur rôle change. Et le rôle de maître chanteur n’aurait pas du tout convenu à Cassandra.

— Et si Antonia croyait que Cassandre faisait du chantage, quelqu'un d'autre pouvait le croire aussi. Que ce fût vrai ou non, cela aurait pu être une bonne raison de la tuer. Que sais-tu sur sa mort, Cythéris ?

— Seulement ce que tout le monde semble savoir : elle s'est affalée en plein marché et elle est morte dans tes bras. Quand j'ai appris la nouvelle, j'ai pleuré. Pauvre Cassandre ! D'après les commérages, on l'a empoisonnée. Est-ce vrai ? Sachant ce que je sais sur son passé, je me suis demandé si elle n'a pas succombé à une de ses crises. Aurait-elle été victime de son mal ?

— Non, elle a été empoisonnée, affirmai-je en secouant la tête. Quelqu'un a assassiné Cassandre. As-tu la moindre idée de la personne qui aurait pu commettre ce crime, Cythéris ?

— À part Antonia ? Non.

J'acquiesçai.

— Et Rupa ? Que sais-tu de lui ?

Antonia sourit.

— Rupa, un garçon si gentil. Je m'attendais à le voir aux funérailles de Cassandre, mais il n'y était pas, n'est-ce pas ?

— Non. Il n'est pas venu non plus chez moi voir le corps de Cassandre. Il semble avoir complètement disparu.

— Je ne l'ai pas vu, dit Cythéris. Il doit se cacher, de peur de partager le sort de Cassandre. Le pauvre ! C'est difficile d'imaginer comment il pourrait se débrouiller sans elle. Ils s'aimaient tant.

— Qu'était-il pour Cassandre ? demandai-je.

— Elle ne te l'a jamais dit ?

Je secouai la tête.

— Rupa était son jeune frère, bien sûr ! N'as-tu pas remarqué la ressemblance entre eux ? Il était avec elle quand Cassandre est entrée dans la troupe de mimes d'Alexandrie ; le maître a jugé bon de les acheter ensemble plutôt que de les séparer. Il a eu bien raison, car la perte de son petit frère aurait porté un coup terrible à Cassandre. Rupa gagnait de quoi manger ; il a même fait un peu de théâtre. Rien qui exigeât beaucoup de talent, et il ne récitait pas de texte, naturellement. Il a toujours été bien musclé, même très jeune, aussi jouait-il les gardes et les

gladiateurs silencieux. Il a été un Cyclope très convaincant dans un sketch sur Ulysse. Je jouais Circé. Cassandre jouait Calypso...

— J'ai toujours cru que Rupa était son garde du corps, dis-je en soupirant.

— Il l'était. Mais c'est surtout elle qui le protégeait. Il en a toujours été ainsi. Rupa est peut-être grand et fort, mais il est dépassé par la façon dont va le monde et son mutisme est un handicap considérable. Depuis son enfance, Cassandre a toujours été aux petits soins pour lui. Je n'ai pas été surprise d'apprendre qu'elle avait amené Rupa à Rome avec elle. C'est difficile d'imaginer comment il aurait pu survivre seul à Alexandrie et comment il peut se débrouiller maintenant sans elle. À moins que...

— Quoi ?

— Rupa est peut-être mort aussi, avança-t-elle.

Depuis le vestibule on entendit frapper à la porte.

Chrysippus alla répondre, puis revint.

— C'est Volumnius, maîtresse, dit-il.

Cythéris poussa un soupir de satisfaction mêlée d'exaspération.

— Dis-lui de laisser dehors sa troupe de gardes du corps et fais-le entrer.

Quelques instants plus tard, une silhouette corpulente se présenta dans le jardin en traînant les pieds. Célèbre par les bijoux voyants qu'il portait, cette fois-ci le banquier Volumnius n'avait absolument aucun ornement : pas de bracelets, pas de colliers, pas de bague excepté l'anneau en fer de citoyen. Dans des temps aussi troublés, même un homme aussi notoirement prétentieux que Volumnius était trop avisé pour afficher sa richesse dans les rues.

— Cythéris, ma mignonne ! s'écria-t-il.

Elle se leva pour l'accueillir et accepta un baiser que ses lèvres charnues posèrent sur sa joue.

— Je vois que tu as des invités, observa Volumnius en nous dévisageant d'un œil soupçonneux, Davus et moi.

Je me levai et fis signe à Davus d'en faire autant.

— Gordianus et son gendre étaient sur le point de partir, répondit Cythéris.

— Gordianus ? Je connais ce nom. Nous sommes-nous rencontrés ?

— Non, dis-je, mais j'ai eu affaire à tes agents.

— Ah, oui. Tu es un autre de ces bons citoyens auxquels j'ai tendu une main secourable ces derniers mois. Je ne suis que trop heureux, dans des temps aussi difficiles, de pouvoir venir en aide à tant de mes compatriotes romains.

Les emprunts que j'avais faits à Volumnius, bien qu'ils fussent écrasants pour moi, étaient sûrement si insignifiants dans ses livres de comptes que j'étais étonné qu'il fût au courant. Était-il informé de tous les prêts accordés par ses agents, quel que fût leur montant ? Peut-être. On disait qu'un fil invisible était relié à chaque sesterce que prêtait sa main crochue.

— Je te suis reconnaissant de ton aide, Volumnius, dis-je. Et plus encore de ta patience. Les temps sont tels, que même les hommes de bonne volonté peuvent se trouver dans l'impossibilité de faire honneur à toutes leurs obligations, du moins pour le moment.

— En effet, citoyen, la patience est une vertu – jusqu'à un certain point. Et la mienne durera aussi longtemps que cette misérable affaire entre Caelius et Milon ne sera pas réglée. Une fois que tout sera rentré dans l'ordre...

Il haussa les épaules.

— Il faut finir par faire honneur à ses engagements. L'ordre doit être maintenu. Les droits à la propriété doivent être respectés et les emprunts remboursés. César, le sage, l'a dit.

Il sourit, prit la main toute menue de Cythéris dans la sienne et l'embrassa. À cet instant, je compris pourquoi il avait accepté d'affranchir Cythéris, à la requête de Marc Antoine qui en était épris. Faire plaisir au lieutenant de César, c'était faire plaisir à César.

— Comme le dit Cythéris, Davus et moi, nous partions. Au revoir, Cythéris. Bonne journée, Volumnius.

— Bonne journée à toi, citoyen. Sois avisé et prospère, de façon à pouvoir satisfaire à tes obligations quand viendra le jour de rendre des comptes.

11

La cinquième fois que j'avais vu Cassandre, c'était à la fin du mois de mai. Près d'un mois s'était écoulé depuis la tentative d'arrestation de Marcus Caelius et sa fuite miraculeuse, mais le tumulte régnait encore à Rome.

La cité bruissait de rumeurs. Selon certains, Caelius était allé rejoindre César, mais comment était-ce possible après les insinuations qu'il avait faites contre César dans ses discours ? Aurait-il eu la naïveté de croire qu'il obtiendrait le pardon de César simplement en jouant de son charme ? Selon d'autres, Caelius ne s'était finalement pas enfui : il avait été arrêté et il était détenu dans un lieu secret en attendant qu'Isauricus décide de son sort. On prétendait aussi que Caelius s'était échappé, mais qu'il était encore dans la cité, où il se cachait avec une bande de conspirateurs résolus à assassiner tous les magistrats et la plupart des sénateurs.

On supposait également que Caelius était allé dans le Sud pour enrôler des gladiateurs qui s'entraînaient dans une école près du Vésuve, avec l'intention de revenir à Rome et d'organiser un massacre. Autre rumeur : Caelius était allé dans le Nord pour rallier diverses cités à sa cause et puis marcher sur Rome avec une armée de volontaires.

Enfin, selon d'autres sources, Caelius projetait une rencontre avec son vieil ami Milon. À mon avis, c'était la supposition la plus folle. À l'époque où il était le protégé de Cicéron, Caelius s'était en effet lié d'amitié avec Milon, mais ces dernières années, leurs opinions avaient tellement divergé qu'il semblait impossible que tous deux puissent jamais joindre leurs forces.

Avant son départ forcé de Rome, Milon avait été l'homme sur lequel comptaient les gens de la haute société pour faire leur sale besogne. Clodius avait pris la tête des factions révolutionnaires, Milon celle des factions conservatrices. Si

besoin était, Milon pouvait exciter les foules, faire lever des poings couverts de sang, exhiber des crânes fendus.

Cicéron, qui admirait Milon, l'avait porté aux nues, et le considérait comme son alter ego inculte : Cicéron avait de la cervelle, Milon était tout en muscles. La haute société avait bien récompensé Milon. Elle l'avait admis dans son cercle fermé.

C'était un homme promis à un brillant avenir. En épousant Fausta, la fille de l'ancien dictateur Sylla, il était assuré d'accéder aux plus hauts rangs de la classe dirigeante.

Et puis le château de cartes s'était effondré. Lors d'une escarmouche avec les partisans de Milon sur la voie Appienne à quelques milles de Rome, Clodius avait été assassiné. Milon et Fausta étaient présents. Que Milon eût du sang sur les mains ou pas, on l'accusa d'avoir assassiné son ennemi. Des manifestants en furie incendièrent le Sénat et réclamèrent la tête de Milon. Pompée, sollicité pour rétablir l'ordre, fit passer Milon en jugement. La haute société le laissa tomber. Loyal jusqu'au bout, Cicéron prit sa défense, mais ses efforts furent vains. Alors qu'il tentait de prononcer sa plaidoirie, Cicéron fut hué par la populace. Accompagné par une bande de gladiateurs endurcis, Milon s'enfuit de Rome avant d'être déclaré coupable et gagna Massilia, destination favorite des exilés romains.

Il laissait derrière lui une fortune en biens immobiliers qui fut confisquée par l'État, une femme cruellement déçue qui, au dire de tous, fut contente d'être débarrassée de son époux, et une cité dramatiquement divisée. En y songeant, il me semblait que le meurtre de Clodius et le procès de Milon avaient marqué les derniers moments de la République agonisante. Ce fut aussi la fin de Milon ; même au milieu du chaos de la guerre civile, personne ne doutait que la carrière de Milon fût terminée pour de bon. Quand César conquiert Massilia, il amnistia tous les exilés romains, à l'exception d'un seul : Milon.

Bientôt, de nouvelles rumeurs circulèrent dans la cité : Milon avait réussi à quitter Massilia, en dépit des soldats de César qui avaient pour instruction de l'empêcher de sortir de la ville. Non seulement il s'était enfui, mais il avait réussi à le faire avec la bande de gladiateurs qui l'avaient accompagné en exil.

L'affirmation selon laquelle Milon était d'une façon ou d'une autre mêlé à une conspiration avec Marcus Caelius était encore plus singulière. Toute la carrière de Milon avait consisté à servir les intérêts de la clique la plus conservatrice parmi l'élite de Rome. L'idée qu'il s'unisse à Caelius, qui s'était fait le champion de la révolution à tout prix, paraissait ridicule. L'était-elle vraiment ? Dans des temps troublés, les vieilles amitiés et les liens personnels pouvaient avoir beaucoup plus d'importance que des clivages politiques, et des hommes dans une situation aussi désespérée que l'étaient Milon et Caelius ne faisaient pas la fine bouche quand il s'agissait de trouver des alliés. Après tout, que devait Milon à la haute société et à Pompée ? Dans la crise qui avait suivi le meurtre de Clodius, ces gens distingués l'avaient rejeté comme une vieille savate.

La maladie de Béthesda jetait une ombre sur ma maisonnée. Pour payer les médecins, j'empruntai encore de l'argent à Volumnius. Ils examinèrent la langue de Béthesda. Ils étudièrent ses selles. Ils auscultèrent toutes les parties de son corps. Ils prescrivirent un traitement puis un autre, et tout cela coûta de l'argent. Je m'endettais davantage. En vain. Béthesda allait tantôt bien, tantôt mal, mais de plus en plus souvent elle restait alitée.

Ses symptômes n'étaient pas clairs. Pas de douleurs vives, pas de rougeurs visibles, pas de vomissements, pas d'excréments fétides. Elle se sentait faible et n'était pas en forme. Elle était « mal dans sa peau », à ce qu'elle disait. Parfois, elle avait des vertiges, parfois elle était essoufflée. Elle n'avait aucune confiance dans les médecins ou dans leurs traitements. Quand elle en mordit un qui lui avait pincé trop fort la langue, je dis au praticien qu'il avait de la chance de partir de chez moi avec tous ses doigts, et je décidai de ne plus appeler aucun de ses confrères.

L'humeur de ma maisonnée variait d'un jour à l'autre, car elle dépendait de Béthesda. Ses mauvais jours étaient des mauvais jours pour tout le monde, pleins de mélancolie et d'appréhension. Dans ses bons jours, une lueur d'espoir revigorait tout le monde. À mesure que le temps passait et que

les mauvais jours devenaient de plus en plus nombreux, l'espoir déclinait, si bien que même ses meilleurs jours étaient assombris par une profonde inquiétude.

Pour faire plaisir à Béthesda, je restai le plus possible à la maison. Pendant de longues heures j'étais assis à côté d'elle dans le jardin. Je lui tenais la main tandis que nous évoquions des souvenirs. Je l'avais trouvée à Alexandrie. J'étais jeune, libre de toute attache. C'était une esclave, encore presque une enfant. Dès que je l'avais aperçue, j'en étais tombé follement amoureux, comme cela peut arriver seulement à un jeune homme. J'étais décidé à l'acheter et à en faire mon esclave. C'est ce qui s'était passé. Quand j'étais rentré à Rome, j'avais emmené Béthesda avec moi. Lorsqu'elle avait été enceinte de Diana, je l'avais affranchie et épousée, pour que mon enfant fût de naissance libre. Pourquoi avais-je attendu si longtemps ? En partie parce que je craignais qu'un changement si radical de statut ne déséquilibrait notre relation. Béthesda avait déjà assez de pouvoir sur moi en tant qu'esclave ! Mais notre mariage et la naissance de notre fille avaient renforcé le lien qui nous unissait et la liberté dont elle jouissait avait développé sa personnalité à tous égards. Alors qu'auparavant elle semblait entêtée, elle avait acquis une volonté forte ; alors qu'elle semblait irritable, elle m'avait paru avoir de la suite dans les idées. Béthesda avait-elle changé ou bien était-ce moi qui la voyais différemment ? Je suis incapable de le dire, et Béthesda était la dernière personne à qui le demander.

Lorsque nous nous souvenions du passé, ce n'était pas pour analyser avec subtilité nos états d'âme ou la façon dont nous changions tout en restant les mêmes. Au cours de nos conversations, nous évoquions avec le plus grand plaisir des gens, des lieux et des choses que nous avions connus ensemble.

— Tu te rappelles le fanal au sommet du phare de Pharos, demandait-elle, et comment, assis sur le pont du navire la nuit où nous avons quitté Alexandrie, nous l'avons regardé diminuer peu à peu puis disparaître à l'horizon ?

— Bien sûr que je m'en souviens. La nuit était douce. Pourtant, tu frissonnais et je te tenais serrée contre moi.

— Je frissonnais parce que j'avais peur de quitter Alexandrie. Je pensais que Rome allait m'engloutir.

J'éclatai de rire.

— Tu te souviens comme la nourriture était infecte sur ce bateau ? Le pain était dur comme de la brique, les figes sèches salées...

— Rien de comparable à notre dernier repas à Alexandrie. Tu te rappelles... la petite boutique au coin de la rue où l'on vendait des gâteaux au sésame imprégnés de miel et de vin ? Quand j'y songe, l'eau me vient à la bouche encore maintenant.

— Et la drôle de petite bonne femme qui tenait le magasin ? Tous les chats d'Alexandrie se donnaient rendez-vous chez elle.

— Elle les y encourageait. Elle mettait dehors des jattes de lait. La veille de notre départ, elle nous a montré des chatons, et tu as insisté pour emporter clandestinement sur le bateau un de ces chatons, alors même que je m'y opposais formellement.

— Il me fallait posséder quelque chose d'Alexandrie. Imagine ma surprise quand je suis arrivée et que je n'ai vu nulle part dans la cité une seule statue d'un vrai dieu, pas d'Horus à tête de faucon ou d'Anubis à tête de chien, rien que des statues d'hommes et de femmes ordinaires. J'ai conclu que tu m'avais amenée dans un lieu vraiment étrange...

À certains moments, nous nous rendions compte que nous avions eu exactement la même conversation auparavant, pas seulement une fois mais de nombreuses fois au cours des années passées. C'était comme un rituel qui, une fois commencé, devait aller jusqu'au bout ; et comme la plupart des rituels, il nous apportait un réconfort extraordinaire. Un souvenir menait à un autre et encore à un autre, comme les maillons d'une chaîne qui s'enroulait autour de nous et nous attachait ensemble au centre même du temps et de l'espace où se déroulaient nos deux vies.

Et puis... l'ombre de la maladie passait sur Béthesda. Les coins de sa bouche se contractaient. Son front se plissait. Sa main se raidissait et se relâchait dans la mienne. Elle se sentait tout à coup lasse et était prise de vertige. Il lui fallait s'étendre. L'air était lourd d'inquiétude et de tristesse.

J'avais l'impression d'être prisonnier dans ma propre maison. Les petites contrariétés devenaient des tourments insupportables.

Androclès et Mopsus me rendaient fou avec leurs chamailleries incessantes. Un jour, je les grondai d'un ton si sévère que le plus jeune, Androclès, éclata en sanglots. Là-dessus, Mopsus commença à le taquiner et me mit tellement en furie que c'est tout juste si je ne le frappai pas. Après, je me sentis si mal que je dus m'allonger et j'en vins à me demander si je n'avais pas attrapé la maladie de Béthesda.

Hiéronymus, dont l'esprit caustique m'avait toujours amusé, commença à m'apparaître sous les traits d'un bouffon prétentieux, qui ne cessait de parler à tort et à travers de la politique romaine, alors qu'il n'y connaissait rien. Un soir, me mettant en colère à cause d'une de ses remarques particulièrement sarcastique, je lui fis une observation sur la quantité prodigieuse de nourriture qu'il engloutissait à chaque repas à mes dépens. Il pâlit, posa son bol : désormais il prendrait tous ses repas seul, lorsque la famille aurait mangé, se contentant de nos restes. Il quitta la pièce, et rien de ce que je pus dire ne le persuada de revenir. C'était l'homme qui m'avait hébergé à Massilia et qui avait partagé avec moi tout ce qu'il possédait.

Davus, qui m'avait sauvé la vie dans cette même ville, suscita un jour ma colère. Il avait renversé une lampe. Alors qu'il essayait de la remettre sur son trépied, il trébucha, marcha dessus et l'endommagea encore davantage. Les trois têtes de griffon en bronze étaient fêlées. C'était, ou plutôt cela avait été, un des objets les plus précieux qui restaient dans la maison. Je comptais pouvoir le vendre en cas d'extrême besoin. Je reprochai à Davus sa maladresse : il nous avait privés d'un mois de nourriture.

Même avec Diana je m'emportais facilement. Je me disputais avec elle au sujet de la maladie de sa mère et de ce qu'il fallait faire pour la soulager. Nos désaccords portaient toujours sur des vétilles : Béthesda devait-elle prendre des boissons chaudes ou des boissons froides ? Fallait-il l'empêcher de s'assoupir dans la journée pour qu'elle dorme mieux la nuit ? Fallait-il suivre

l'avis d'un médecin qui avait assuré que le sang d'un moineau lui ferait du bien ? Les paroles que nous échangeions étaient cinglantes et venimeuses. J'accusai Diana d'avoir hérité des pires traits de caractère de sa mère : elle était aussi obstinée qu'une mule. Avec cruauté elle m'accusa de moins aimer sa mère qu'elle ne l'aimait. Je fus vexé et, pendant plusieurs jours, je lui adressai à peine la parole.

Je me tournai vers mon fils Éco pour avoir un peu de réconfort. C'était mon autre fils adoptif. Nous n'avions jamais eu de querelle d'aucune sorte ; pourtant, avec les années, nous nous étions éloignés l'un de l'autre, ce qui était tout à fait naturel. Eco avait son propre foyer. Il gagnait sa vie en marchant sur mes traces, et même si nous nous étions consultés de temps en temps pour des questions d'ordre professionnel, Eco était devenu de plus en plus indépendant et ne me parlait pas de ses affaires ni de ses finances. Il s'était allié à une vieille famille.

L'après-midi où j'invitai chez moi Eco et sa progéniture tourna au désastre. Ménénia s'ingénia à blesser Béthesda : les femmes de sa famille « méprisaient » la maladie et refusaient de s'y soumettre. Béthesda, piquée au vif, ne tarda pas à aller se coucher.

Dans le passé, il y avait toujours eu quelqu'un vers qui je pouvais me tourner dans les moments difficiles. Quand je me sentais désorienté, malheureux, avide de réconfort, je m'enfermais à clef dans mon bureau, je prenais mon stylet, sortais une tablette de cire et je me mettais à écrire une lettre à Méto. Sachant que peut-être il ne lirait pas ma prose avant des jours – craignant secrètement qu'il ne pût jamais la lire, car il était soldat et courait de grands dangers –, je transcrivais néanmoins mes pensées et mes sentiments pour les partager avec mon fils bien-aimé. Ensuite, j'éprouvais un grand soulagement et j'avais l'esprit plus léger. Maintenant, par suite de ma décision, je n'avais plus ce recours.

J'étais désorienté par l'instabilité du monde dans lequel nous vivions, angoissé par mes dettes, inquiet au sujet de la maladie de Béthesda et de la discorde qui régnait chez moi, et j'avais le cœur gros d'avoir perdu le fils que j'avais renié. Tel était mon

état d'esprit lorsqu'un jour je décidai de fuir ma maison où j'étais en sécurité et d'aller faire un tour en ville.

J'avais pris les mêmes risques presque un mois auparavant, le jour où je m'étais retrouvé chez Cassandre et avais assisté à la disparition de Caelius dans le forum. Mais alors que, la fois précédente, mes pas m'avaient mené directement à la porte de Cassandre, involontairement ou non, cette fois-ci je suivis un itinéraire sinueux à travers la cité.

Ayant vécu des années à Rome, j'en connaissais tous les coins et recoins et ne pouvais m'égarer. Néanmoins, emporté dans une sorte de rêverie, je perdis mes repères et mon sens de l'orientation. Je prêtai attention seulement à mon environnement immédiat et aux sensations que j'éprouvais.

C'était une belle journée, comme on en voit souvent à la fin de mai, ensoleillée mais pas trop chaude. Rome était ravissante. À une fontaine de quartier, l'eau s'écoulait de la bouche d'une gorgone dans une cuve profonde où des femmes remplissaient des seaux à ras bord. (L'eau, à défaut du reste, était encore abondante et gratuite à Rome.) Juste à l'angle de la rue, un énorme phallus en bronze, qui dépassait du linteau d'une porte, signalait un lupanar de quartier. Le soleil frappait le phallus de telle façon qu'il projetait sur la rue une ombre énorme : j'éclatai de rire. Sur le pas de la porte était assise une prostituée bien en chair qui se chauffait au soleil comme une chatte. Quand je passai devant elle, elle plissa les yeux et je crus l'entendre ronronner. Un peu plus loin, je m'engageai dans une longue ruelle bordée de chaque côté de murs ininterrompus tapissés de jasmin en fleur au parfum entêtant.

À chaque coin de rue, j'étais confronté à des souvenirs, tantôt agréables, tantôt pénibles. La cité était une projection de mon esprit, me semblait-il, ses rues et ses bâtiments me rappelaient d'anciens souvenirs. Ainsi dans cette petite maison austère, peinte en jaune, j'avais jadis consolé une veuve éplorée qui m'avait fait venir pour résoudre l'énigme du meurtre de son mari, et il s'était avéré qu'elle en était l'assassin. Plus loin, au bout de la rue, une bande de voleurs résolus à nous trancher la gorge m'avait jadis poursuivi ainsi que mon esclave Belbo. Nous

leur avions échappé en plongeant dans une fontaine et en retenant notre respiration...

Je franchis la crête d'une colline et aperçus les terrasses et les ailes de l'immense demeure de Pompée au sommet du Pincius en dehors de la cité. Une brume de chaleur et un voile de poussière faisaient paraître l'endroit irréel, comme un palais entrevu au loin dans un rêve. Quand Pompée dormait la nuit, loin de chez lui, était-ce ainsi que lui apparaissait sa demeure ? La dernière fois que j'avais vu Pompée – alors qu'il s'enfuyait d'Italie par bateau –, il avait essayé de m'étrangler à mains nues. Ce souvenir me serra la gorge. À cet instant même, le Grand Homme était-il encore en vie ? Debout près de la dépouille de César tombé sur le champ de bataille, écoutait-il ses soldats le proclamer Maître du monde ? Ou bien était-il simplement réduit à une poignée de cendres comme tant d'autres avant lui, dont l'ambition démesurée ne comptait pour rien quand s'ouvraient les mâchoires d'Hadès.

Au pied du Capitole, je passai devant la porte du cimetière où, bien des années auparavant, la veille du procès pour meurtre de Marcus Caelius, j'avais rencontré en secret Clodia. Comme j'avais été séduit par cette beauté mystérieuse, distante, perfide ! Jusqu'alors, Clodia avait été la seule femme qui m'avait donné l'envie de tromper Béthesda.

Peu importe si l'itinéraire n'était pas direct, peu importe si les souvenirs que me rappelait chaque coin de rue étaient amusants ou épouvantables. Mes pieds savaient où ils me conduisaient.

Quand j'arrivai à l'entrée de son immeuble, gardé par le chien qui n'aboya pas en me voyant approcher, est-ce que je fus surpris ? À peine. La partie de ma personne qui la désirait, contrairement à toute raison, s'était montrée plus rusée que l'autre, qui savait que pareille chose était impossible, inconvenante, absurde. L'absurdité, plus que toute autre chose, aurait pu m'arrêter. Un homme, qui désire une belle femme beaucoup plus jeune que lui, a l'air grotesque. Je pensais à tous les vieux imbéciles libidineux que j'avais vus sur scène et j'avais envie de rentrer sous terre à l'idée de me rendre ridicule. Même à supposer que mes avances fussent bien accueillies et qu'il y

eût réciprocité de sentiments, des complications surgiraient : cette femme était peut-être aussi folle que tout le monde le prétendait. Auquel cas n'étais-je pas fou moi aussi de lui courir après ?

La situation était d'autant plus douloureuse que ma compagne, devenue ma femme depuis de nombreuses années, était souffrante et seule dans son lit à la maison. Cette pensée m'était insupportable. Pour finir, j'avais l'esprit vide quand je me trouvai propulsé en avant comme par un mécanisme.

Si Cassandra n'avait pas été chez elle ou si Rupa avait été présent, peut-être les choses auraient-elles tourné différemment. Mais elle était là et elle était seule. J'écartai le rideau sans m'être annoncé et sans prévenir, en espérant la faire sursauter. Elle se contenta de tourner lentement son visage vers moi, se redressa sur sa paillasse et se leva. Tandis qu'elle s'avavançait à petits pas, son regard ne quitta jamais le mien. Elle desserra les lèvres et ouvrit les bras. Je laissai le rideau retomber derrière moi. Je crois que je poussai un petit cri, comme un enfant bouleversé par une émotion inconnue, quand ses lèvres rencontrèrent les miennes et les couvrirent.

12

Le matin qui suivit ma visite à Antonia et à Cythéris, je me levai à nouveau de bonne heure. Béthesda bougea et me dit quelques mots, mais elle resta couchée. Elle avait presque complètement cessé de manger, et cela, encore plus que sa léthargie, commençait à m'inquiéter. Son visage était émacié, son regard, vide.

Il faisait déjà chaud, mais je frissonnai. Pour la toute première fois, je songeai à ce que serait le monde sans Béthesda. J'avais connu la vie sans elle, mais c'était il y a si longtemps que je pouvais à peine m'en souvenir. Imaginer une vie après Béthesda était presque impossible.

Je mangeai légèrement, fis venir Androclès et Mopsus pour m'aider à mettre ma toge, puis les envoyai habiller Davus. Ainsi ma journée débuta comme les deux précédentes, et je me rendis compte, avec un sentiment de bonheur assombri par le remords, que je commençais à apprécier cette nouvelle vie. Elle me permettait d'oublier Béthesda, mes dettes et la discorde qui régnait chez moi. De façon curieuse, je ne pensais plus à Cassandre, ou du moins cela me donnait matière à réflexion en dehors du désir obsédant qu'elle avait éveillé en moi et du chagrin qui m'avait terrassé quand elle était morte dans mes bras.

Maintenant, je faisais des projets et des préparatifs pour la journée, je travaillais à nouveau, non pas pour quelqu'un d'autre, ni pour de l'argent (hélas !) : je pratiquais simplement ce curieux métier qui avait été mon gagne-pain toute ma vie. Ces dernières années, je m'étais retiré petit à petit, j'avais passé la main à Éco. J'étais devenu Gordianus le mari, Gordianus le père, Gordianus le bavard du forum et même, contre toute attente, Gordianus l'amant condamné par la morale, mais je n'étais plus Gordianus le Limier. Maintenant, je me retrouvais

une fois de plus en train de faire ce que j'avais toujours fait de mieux : chercher la vérité dans une affaire qui n'intéressait personne d'autre. J'avais retrouvé mes repères. Malgré toutes les raisons que j'avais de me sentir triste, je pouvais dire avec certitude qui j'étais et ce que j'étais : j'étais à nouveau Gordianus le Limier, qui suivait le chemin que les dieux lui avaient tracé.

Davus arriva dans le jardin. D'après son air satisfait, un peu hébété, je devinai que lui et ma fille avaient trouvé leur propre façon de se libérer des tensions au cours de la nuit. Pourquoi pas ? Je les enviai malgré moi.

— Comment va... ?

La question de Davus fut interrompue par un bâillement alors qu'il s'étirait comme un chat.

— Béthesda ne va pas mieux... mais pas plus mal, répondis-je, en espérant dire la vérité.

— Et où allons-nous ce matin, beau-père ?

Quand Milon était au faîte de sa puissance, quand, rivalisant avec Clodius, il avait sous ses ordres une véritable armée de truands, lui et sa femme, Fausta, vivaient dans l'une des maisons les plus imposantes de la ville, une demeure digne de la fille du dictateur Sylla et du mari dont elle espérait de grandes choses.

Cette maison avec tous ses meubles avait été confisquée par l'État et vendue aux enchères peu de temps après que Milon fut exilé de Rome. Fausta, bien qu'elle restât l'épouse de Milon, refusa de l'accompagner à Massilia. Sans maison, où allait-elle vivre, et comment ? En fait, la loi contenait une clause permettant à une femme abandonnée de récupérer sa dot sur le montant de la vente des biens confisqués. La dot de Fausta avait été considérable. Après la vente aux enchères, elle avait réussi à en recouvrer une bonne partie. Avec cet argent elle s'était installée dans une maison plus petite, plus modeste, à l'autre extrémité du mont Palatin par rapport à ma demeure. Elle n'était pas vraiment pauvre, mais elle avait été déchue de son rang.

— Comment celle-là va-t-elle être ? demanda Davus.

— Que veux-tu dire ?

— Jusqu'à présent, je n'ai pas su que penser de toutes ces femmes.

Je ris aux éclats.

— Que puis-je te dire sur Fausta ? La seule fois où je l'ai rencontrée, peu de temps après le départ en exil de Milon, elle prenait un bain avec deux des gladiateurs de son mari et elle m'a invité à me joindre à eux. Ce genre de conduite avait mis fin à son premier mariage. Elle voyait deux amants dans ses heures libres – du moins d'après les on-dit – et elle ne s'en cachait pas vraiment.

« Le mari de Fausta n'a pas apprécié la situation. Il a divorcé pour cause d'adultère. Alors elle a épousé Milon. Pour ce dernier, c'était une promotion sociale. Pour elle, l'homme avait dû lui paraître avoir de l'avenir. Peut-être la brutalité de Milon l'attira-t-elle ; il devait lui rappeler son père. Mais qui savait que sa carrière se terminerait par un meurtre et l'exil quelques années plus tard ?

« Les scandales commencèrent au lendemain de leur mariage, lorsque Milon rentra chez lui et la surprit en flagrant délit avec un certain Salluste. Milon donna à Salluste une bonne correction, ce qui était naturellement son droit – à vrai dire, Milon aurait pu le tuer, et cela n'aurait pas été un meurtre – et il lui confisqua sa bourse en guise d'amende.

« Fausta était incorrigible. Peu de temps après l'incident avec Salluste, elle invita non pas un mais deux amants à venir un après-midi. Alors Milon survint. L'un des individus réussit à se cacher dans une armoire, mais Milon attrapa l'autre, le sortit de la chambre et lui administra une bonne correction. Pendant ce temps-là, le premier amant retourna discrètement dans le lit de Fausta et tous deux firent l'amour passionnément, alors que l'autre amant hurlait et implorait Milon d'avoir pitié de lui. Comme tu as dû t'en apercevoir, Davus, Fausta adore être prise sur le fait.

— Et peut-être que Milon aimait la surprendre, ajouta Davus. Sinon, pourquoi n'a-t-il pas divorcé ?

— Parce que la famille de Fausta était un atout pour lui, politiquement et socialement. De plus, sa dot avait été

considérable. Tous les mariages ne sont pas comme le tien avec ma fille, Davus, c'est-à-dire fondé sur... – j'allais dire l'instinct aveugle, mais cela aurait été injuste – fondé sur l'amour mutuel, le désir et le respect. Certains mariages sont basés sur d'autres considérations : le pouvoir, l'argent, le prestige. Surtout dans la haute société ou chez ceux qui aspirent à y entrer. Je ne prétends pas que Milon et Fausta n'étaient pas attirés l'un par l'autre. Une étincelle a certainement jailli entre eux : Fausta avait une belle chevelure rousse et des rondeurs voluptueuses ; Milon avait une poitrine velue et du tempérament.

« Pour finir, les choses se sont arrangées. Peut-être qu'à la longue la terreur qu'inspirait Milon a fait fuir tous les amants de Fausta ! Elle apparaissait à ses côtés comme l'épouse soumise. Qui pouvait douter qu'un jour il serait élu consul et qu'elle serait la femme d'un consul ? Alors survint le meurtre de Clodius, et la carrière de Milon s'en trouva brisée.

— Pourquoi Fausta n'a-t-elle pas divorcé puisqu'elle ne voulait pas l'accompagner en exil, et qu'il ne devait jamais revenir ?

— Je l'ignore, Davus. Allons-nous le demander à Fausta ?

L'esclave qui ouvrit la porte avait le visage bouffi, et la mine charbonneuse d'un gladiateur décati. Combien de gladiateurs vivent assez longtemps pour se décatir ? Deux yeux provocants sous d'énormes sourcils qui se rejoignaient nous dévisagèrent, mais l'homme était probablement plus astucieux qu'il n'en avait l'air. Sinon, comment aurait-il survécu assez longtemps pour avoir quelques cheveux gris, sans parler de son métier en or, car il servait une dame bien née, qui appréciait particulièrement les gladiateurs. Il croisait les bras pendant que je déclinais mon identité et le priais de demander à sa maîtresse de nous accorder quelques instants de son précieux temps. Ses avant-bras étaient aussi gros que mes cuisses et couverts de cicatrices hideuses.

Soudain, je le reconnus, et cela me fit un coup : c'était Birria, un des gladiateurs les plus estimés de Milon. Il avait été directement mêlé à l'escarmouche avec Clodius sur la voie appienne. Il s'agissait également d'un des gladiateurs qui se

prélassaient avec Fausta dans sa baignoire le jour où j'avais fait sa connaissance. Je fus surpris que Milon n'ait pas emmené Birria avec lui, sachant qu'il avait la réputation d'un tueur chevronné. Peut-être Birria avait-il fait partie de la dot de Fausta, ce qui expliquerait pourquoi il était resté avec elle.

Birria nous laissa dans le vestibule pour avertir sa maîtresse de notre présence. La maison était encore plus triste et plus nue que je ne m'y attendais. Un détail attira mon regard et je tressaillis.

C'est la coutume chez les nobles romains d'exposer le buste de leurs illustres ancêtres dans des niches. Dans le vestibule de Fausta, il y avait une seule niche et un seul buste. Tandis que j'allais et venais en attendant, je me trouvai soudain face à face avec l'effigie de Lucius Cornélius Sylla.

J'avais rencontré le dictateur une fois. Comme tant d'autres j'étais tombé sous son charme, et j'avais été aussi un peu effrayé. Le goût du plaisir et de la cruauté émanait de lui comme la chaleur émane du soleil au cœur de l'été. Il avait gagné une guerre civile sanglante, il s'était emparé du pouvoir absolu à seule fin de décapiter ses ennemis, il avait réformé l'État à son image et puis il l'avait bafoué. Depuis deux générations, Rome était obsédée par la crainte de voir apparaître un nouveau Sylla. Le dictateur était mort depuis plus de trente ans maintenant, mais le regard de ce buste en marbre avait encore le pouvoir de me glacer le sang.

Du fond de la maison, une voix d'homme me parvint. Les mots étaient indistincts, mais le ton était irrité. Qui criait ? Sur qui criait-on ?

Un peu plus tard, Birria revint. Avait-il l'air plus renfrogné que lorsqu'il était parti ? Avec un visage aussi laid, on ne saurait le dire.

— La maîtresse ne peut pas te voir aujourd'hui, dit-il.

— Vraiment ? Mais si...

— Je lui ai donné ton nom. Elle sait qui tu es. Elle n'a pas le temps de te voir.

— Si tu retournais la voir et mentionnais un autre nom.

— Quel nom ? s'enquit-il, l'œil mauvais.

— Cassandre. Dis-lui que je veux parler de Cassandre.

— Ça ne changera rien. Tu ferais mieux de déguerpir.

Il s'avança vers moi en roulant les mécaniques comme pour barrer le passage. Il ne s'arrêta pas et me rentra dedans, m'obligeant à reculer en trébuchant. Derrière moi, Davus poussa un grognement menaçant. Je regardai par-dessus mon épaule : comme le gladiateur, il avait un regard mauvais. J'avais l'impression d'être pris entre deux taureaux prêts à s'affronter.

La voix perçante d'une femme résonna.

— Non ! Birria, arrête ! Pas de bagarre devant l'effigie de mon père ! Après tout, j'ai décidé de voir le Limier. Je... je veux le voir.

Le ton de sa voix était craintif, comme si elle demandait la permission.

Birria s'arrêta et me toisa, puis toisa Davus. Son haleine empestait l'ail – les gladiateurs en mangent pour avoir de la force. Enfin, il recula et s'écarta.

— Comme tu veux, maîtresse, dit-il en dardant sur moi un regard courroucé.

Davus et moi, nous passâmes devant lui et nous dirigeâmes vers Fausta. Au lieu d'attendre, elle nous précéda dans un couloir obscur.

— Par ici. Suivez-moi... Non, certainement pas dans le jardin. Nous bavarderons... dans la salle de Neptune. Oui, ça sera parfait.

Elle nous devançait toujours de quelques pas. Son énorme chevelure rousse retenue par une épingle au sommet de sa tête et l'ondulation de sa croupe sous sa stola orange me fascinaient. Je remarquai avec surprise – jusqu'alors elle avait réussi à le cacher – qu'elle avait un bras en écharpe et qu'elle boitillait. Avait-elle eu un accident ?

En fait, la salle de Neptune était une alcôve exiguë donnant sur un couloir. La seule lumière provenait de la porte. Aucune des lampes accrochées au plafond n'était allumée, on ne voyait pas grand-chose. Malgré tout, je compris d'où venait le nom de cette salle. Sur le sol, une mosaïque dans les tons vert et bleu, avec quelques touches de doré représentait diverses créatures de la mer : des poulpes, des baleines, des dauphins, des

poissons et, au pourtour, des coquillages. Sur les murs, on apercevait des villas perchées au-dessus des falaises de Baïæ.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas tous les deux là-bas, dans ces fauteuils au fond de la salle ? dit Fausta. Je vais m'asseoir ici à côté de la porte.

— Ce doit être une très belle salle quand elle est bien éclairée, déclarai-je en m'asseyant et en faisant signe à Davus d'en faire autant.

— Oh oui ! Cette maison appartenait à mon frère Faustus. En fait, il n'y habitait pas ; c'était seulement une sorte de maison d'hôtes pour des visiteurs ou des amis. À l'époque, Faustus était vraiment riche. Les mosaïques et les peintures murales sont plus belles à la lumière des lampes la nuit. L'endroit est merveilleux quand on le voit sous cet éclairage.

« Cependant, je ne crois pas que les peintres étaient tout à fait compétents. Ça et là, la peinture s'écaille. Bien sûr, je n'ai pas les moyens de procéder à des restaurations, pas plus que Faustus à l'heure actuelle. Mais une fois la guerre terminée, la fortune lui sourira à nouveau. Les riches partisans de César seront dépouillés de leurs biens et auront la tête tranchée, et des hommes comme Faustus recevront ce qui leur est dû.

— Alors tu penses que Pompée triomphera ? demandai-je. Vu les événements récents, j'aurais pu croire que...

— Tu parles de ce que concoctent mon mari et Caelius ?

Je ne voyais pas son visage, mais je percevais le dégoût dans sa voix.

— Dès qu'est arrivée à Rome la nouvelle que Milon s'était enfui de Massilia, Isauricus en personne est venu me poser des questions. Il supposait, puisque je suis encore mariée avec Milon, que je pourrais lui dire exactement ce que manigançait mon mari, même si cela fait des années que je ne l'ai pas vu et des mois que je n'ai pas correspondu avec lui. « Crois-tu que je peux lire dans la pensée de Milon à plusieurs centaines de milles de distance ? lui ai-je demandé. Crois-tu que je peux prédire ce que cet imbécile va faire maintenant ? » Isauricus est parti sans attendre son reste et il n'est pas revenu.

En constatant l'état de la maison de Fausta, le consul avait probablement estimé que la propriétaire ne représentait aucune

menace et ne valait pas la peine d'être surveillée. Je m'agitai, mal à l'aise dans mon fauteuil, agacé de ne pas être en mesure de bien voir le visage de mon interlocutrice.

— Le sort a été cruel envers Milon, soupira Fausta. Cruel envers nous deux. Pour être tout à fait franche – et je serai plus franche avec toi que je ne l'ai été avec Isauricus –, je n'ai pas été le moins du monde surprise quand j'ai appris que Milon s'était enfui de Massilia et était revenu en Italie. Je n'ai pas été surprise non plus d'apprendre qu'il s'était lié avec Marcus Caelius. Chacun d'eux a choisi de suivre un chef différent. Ces deux chefs les ont cruellement déçus. Pompée a laissé tomber Milon et César a écarté Caelius. Milon et Caelius sont comme deux orphelins, ils se sont liés pour ne pas être seuls. Il doit y en avoir beaucoup d'autres comme eux, des hommes importants et des hommes insignifiants, qui se sentent abandonnés par le chef qu'ils ont choisi, qui sont furieux car ils ont l'impression d'être dupés. Pourquoi ne pas se détourner à la fois de César et de Pompée, et trouver une troisième voie ? C'est parfaitement logique, s'ils réussissent leur coup.

— Est-ce possible ?

— Comment le saurais-je ? Est-ce que je ressemble à Cassandre ?

Je repris haleine.

— Tu la connaissais bien ?

— Y avait-il quelqu'un qui connaissait vraiment Cassandre ? C'est la raison pour laquelle tu es venu, bien sûr. Pas parce que tu t'intéresses à Milon ou à moi, mais parce que je suis allée aux funérailles de Cassandre, et tu veux parler d'elle. Ai-je raison ?

— Oui.

— Je suis allée la voir un jour au marché. Je l'ai invitée ici. Elle a regardé fixement une flamme et a eu une crise. J'ai écouté ce qu'elle avait à me dire, je lui ai donné quelques pièces de monnaie, puis je l'ai renvoyée. Pourquoi pas ?

— Et que t'a-t-elle dit ?

Fausta éclata de rire.

— Un tas de bêtises incompréhensibles. En vérité, je n'y ai rien compris. Je suppose que je manque trop d'imagination. Pourquoi les oracles et les présages doivent-ils toujours être si

obscur ? Il faut appeler un chat un chat, voilà ce que je pense. Je n'ai jamais beaucoup aimé les pièces de théâtre ou la poésie pour cette raison.

— Cassandre n'a pas prédit le retour de Milon et son alliance avec Caelius ?

Fausta haussa les épaules et se crispa alors qu'elle remettait en place son bras dans l'écharpe.

— Oh, il était question d'un ours et d'un serpent, je crois. Et de deux aigles. L'ours était-il Milon ? Le serpent était-il Caelius ? Les aigles étaient-ils Pompée et César ? Ou était-ce le contraire ? Tu en sais autant que moi. Milon s'est toujours tellement plus intéressé à ce genre de chose que moi, ajouta-t-elle en soupirant.

— Tu crois ?

— Oh, oui. Il prenait toujours les présages très au sérieux. Encore plus maintenant que jamais, je suppose.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que, poursuivit-elle en soupirant profondément, en ce jour fatal où est mort Clodius, Milon avait vu toutes sortes de mauvais présages avant même que nous ayons foulé le sol de la voie Appienne. Il a remarqué un vautour qui volait à l'envers et puis un canard à trois pattes a traversé notre chemin, du moins c'est ce qu'il a prétendu. Plus tard ce jour-là, quand tout a commencé à mal tourner, Milon ne cessait de marmonner : « J'aurais dû prêter attention à ces signes ; j'aurais dû savoir qu'il y aurait des ennuis ; nous n'aurions jamais dû partir ; nous aurions dû rester à la maison. » Tu n'as probablement jamais vu cet aspect de lui. Il ne parlait pas beaucoup de pressentiments, sauf à moi, car Cicéron se gaussait de lui parce qu'il était superstitieux. Mais Milon était toujours en quête de présages. Ça lui a fait une belle jambe ! À quoi bon voir une étoile tomber si elle fonce vers vous ?

J'acquiesçai.

— Tu dis que je suis venu seulement pour te poser des questions sur Cassandre, pas sur toi et Milon, mais ce n'est pas tout à fait exact. Le prendrais-tu mal si je te posais une question personnelle ?

— Pose-la et tu verras.

— Pourquoi es-tu encore mariée avec Milon ? Tu ne l'as pas accompagné à Massilia ; tu es restée ici, sans espoir de le voir jamais revenir vers toi. Pourquoi n'as-tu pas divorcé d'avec lui afin de pouvoir te remarier ?

Elle eut un haut-le-corps d'impatience et, l'espace d'un instant, je crus que je l'avais offensée. Mais c'était contre son destin qu'elle était irritée, pas contre moi. Comme bien des gens accablés de regrets, elle ne répugnait pas à exprimer son amertume devant quelqu'un qui était presque un inconnu.

— Le divorce est presque devenu courant de nos jours, n'est-ce pas ? Parmi les gens à la mode, j'entends. Mais deux divorces, eh bien, cela donne l'impression qu'on n'a pas réfléchi, tu ne crois pas ? Mon premier mari a divorcé pour me punir en quelque sorte de l'avoir cocufié. Ce n'était pas un problème pour Milon. Milon aimait assez être cocufié, je pense. Cela lui donnait une excuse pour donner libre cours à sa rage. Cela... l'excitait. Il n'était jamais aussi déchaîné au lit qu'après m'avoir surprise avec un autre homme. Quelle violence ! Je crains d'y avoir pris goût.

Elle remit en place son écharpe et siffla entre ses dents.

— Mais je m'éloigne du sujet. Je suis restée mariée avec Milon parce que c'était la chose respectable à faire. Que tu le croies ou non, cela m'importe encore. Je suis la fille de Sylla. Je ne veux pas que les gens disent que j'ai abandonné mon mari, simplement parce qu'il a eu quelques petits ennuis.

Une condamnation pour meurtre et un exil à vie ne me semblaient guère être « quelques petits ennuis », mais mes critères étaient différents de ceux de Fausta sur bien des sujets.

— À moins qu'en fin de compte tu n'aies eu confiance en Milon ? demandai-je. Que tu aies prévu le jour où il pourrait rentrer triomphalement à Rome, décapiter ses ennemis comme ton père avait décapité les siens, devenir le premier homme de Rome et toi la première femme ?

Cela pourrait bel et bien arriver, pensai-je en frissonnant. Avant que César ou Pompée finisse par revenir, Milon et Caelius pourraient réaliser leur projet dément et être les maîtres de Rome. Pareille chose n'arriverait jamais sans que le sang coule à flots.

Un rire moqueur jaillit du fond de sa gorge.

— Ne compare pas Milon à mon père ! Lui, il savait mettre cette ville à sa botte, au lieu de laisser la louve lui mordre le cul. Jamais nous ne reverrons son pareil. Ni César ni Pompée ne lui arrive à la cheville, certainement pas Milon. Ce que je peux espérer de mieux – elle hésita, mais l'émotion fut soudain trop forte pour qu'elle la maîtrise – ce que je peux espérer de mieux, c'est de devenir la veuve de Milon. Alors on aura pitié de moi. Et on me respectera ! On dira : « Pauvre Fausta ! Comme elle a souffert de son second mariage ! Mais elle a fait cause commune avec cet imbécile jusqu'au bout. Elle a montré de quoi elle était capable. C'était vraiment la fille de Sylla. »

Je réfléchis longuement à ce qu'elle venait de dire, en regrettant de ne pas voir son visage plus nettement. Mais la lumière venue de l'extérieur devenait plus vive à mesure que la matinée s'avançait. En conséquence son visage s'enfonçait de plus en plus dans l'ombre.

— Je ne comprends pas bien, avouai-je.

— Je m'y attendais. Tu ne fais pas partie des personnes qui comptent. Tu ne fais pas partie de notre clan.

— Tu veux dire que je ne suis pas noble ?

Elle secoua la tête.

— Tu n'es pas une femme !

Elle se leva, signifiant que l'entrevue était terminée.

Elle se retira dans un coin obscur du couloir. À nouveau, je remarquai qu'elle boitait légèrement. Birria vint nous reconduire jusqu'à la porte. Il fit la moue et, de dessous ses sourcils hérissés, lui jeta un regard qui frôlait la folie, jusqu'à ce que je me rendisse compte qu'un éclair de lubricité illuminait ses yeux. J'observai Fausta. Bien qu'elle fût dans l'ombre, j'aperçus ce qu'elle avait caché à dessein en s'asseyant à contre-jour : le cercle noir d'une contusion sous l'un de ses yeux.

Je me retournai vers Birria. Le coup d'œil furieux que je lui lançai valait bien le sien.

— Fausta, demandai-je, as-tu besoin de notre aide ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu boites, tu as un bras en écharpe.

— Ce n'est vraiment rien, répondit-elle en haussant les épaules. Certainement rien qui te concerne. Un petit accident. Je suis parfois un peu maladroite.

— J'ai du mal à croire cela de la fille de Sylla.

— Ce que tu crois est sans importance, Limier. Va-t'en, maintenant. Et, Birria, quand tu auras reconduit ces deux hommes, reviens tout de suite me voir.

Il grimaça en montrant les dents, mais le pauvre sourire qu'elle lui adressa à son tour me fit froid dans le dos. Je me retournai et me hâtai vers la porte d'entrée, sans attendre que Birria nous montrât le chemin. Dans le vestibule, je m'arrêtai un instant pour contempler le buste de marbre de Sylla. À quels événements étranges avait-il assisté dans cette maison ?

13

La sixième fois que j'ai vu Cassandre, la septième, la huitième, la neuvième et toutes les autres fois avant sa mort sont embrouillées dans mon esprit. Même le nombre exact de nos rencontres m'échappe. Mes souvenirs ont perdu leur netteté, tout comme la chair de deux amants enflammée par la passion ne forme plus qu'un ensemble lorsqu'ils s'étreignent, si bien que l'amant ne connaît plus les frontières de son corps ni celles du corps de sa bien-aimée.

Après avoir fait l'amour pour la première fois, nous avons décidé de nous rencontrer à nouveau dans sa chambre, à une heure précise, un jour précis. Ainsi fut établi notre plan. Cassandre fixa les horaires, en partie, je crois, pour qu'ils coïncident avec les matins où elle allait aux thermes, car je la trouvais toujours fraîche et propre, mais aussi, supposai-je, pour être sûre que Rupa ne serait pas là quand je viendrais. Était-il son amant ? Son esclave ? Un parent ? Je l'ignorais. Elle ne me l'a jamais dit et je ne le lui ai jamais demandé.

De quoi parlions nous entre nos ébats ? De rien qui pût concerner notre situation compliquée ; de rien qui pût affecter le microcosme où nous restions enfermés. Je crois que je parlais parfois de Diana et de Davus, de Hiéronymus, d'Androclès et de Mopsus, surtout si l'un d'eux venait de faire quelque chose qui m'avait déçu ou qui m'avait fait rire. Je lui racontai ce qui s'était passé avec Méto et quel immense chagrin cela me causait de l'avoir perdu. Mais je ne parlais jamais de Béthesda ni de sa maladie. Et Cassandre ne parlait jamais de Rupa ni de ses visites chez les femmes de la haute société de Rome. Elle ne me dit pas non plus d'où elle venait.

Peu m'importait ; je ne voulais pas connaître son histoire, et je ne pensais pas à l'avenir. Je voulais d'elle ce qu'elle me donnait dans cette pièce, l'union de deux corps qui rendait

l'instant présent miraculeusement parfait. Je n'attendais rien d'autre d'elle. Elle semblait n'attendre rien d'autre de moi.

Elle réveillait en moi des sensations de ma jeunesse que j'avais presque oubliées. Par instants, je m'imaginai jeune en train de flâner à nouveau dans Alexandrie. J'étais vraiment le jeune homme que j'avais été jadis, amoureux du pouvoir que possédait son corps, amoureux pour la première fois du corps de quelqu'un d'autre, subjugué par les plaisirs sublimes que ces deux corps pouvaient partager et assez naïf pour penser que personne d'autre sur terre n'avait jamais éprouvé des sensations aussi exquises. Dans la chambre de Cassandre, le temps et l'espace perdaient toute signification. Ensemble nous accomplissions un rite magique.

Qu'est-ce que Cassandre voyait en moi ? Il y a longtemps, j'avais accepté que ce qui attirait les femmes serait toujours pour moi une énigme. En regardant un jour mon visage dans un miroir en argent poli – la dernière fois que j'ai regardé dans ce miroir, car peu de temps après je l'ai vendu afin d'avoir quelques sesterces pour nourrir la maisonnée –, j'ai vu un homme à la barbe grise dont le visage était raviné par les soucis. Par Jupiter, qu'est-ce que Cassandre pouvait trouver d'attirant dans cette figure flétrie par le temps ? J'ai regardé longtemps dans ce miroir. J'ai louché, j'ai cligné des yeux, j'ai regardé de biais, mais je n'ai pas réussi à apercevoir, même pendant un bref instant, l'homme que je devenais quand j'étais avec elle.

Je n'avais pas l'air d'un amant, ce qui était un avantage. Personne, chez moi, n'avait de soupçons. Quand je réapparaissais après être parti plusieurs heures d'affilée, parfois Diana, si elle le remarquait, me grondait parce que j'étais sorti sans Davus pour me protéger. Certains jours, Hiéronymus me demandait quelle nouvelle les bavards du forum m'avaient apprise. Ou encore Béthesda, appelant de son lit, me questionnait : pourquoi ne lui avais-je pas apporté le dernier remède impossible à trouver qui la guérirait peut-être ?

Néanmoins tous constatèrent un changement en moi. J'étais plus patient, moins agressif. Je ne rembarrais plus Hiéronymus ; à nouveau je goûtais ses traits d'esprit, et je finis par le convaincre de revenir dîner avec la famille. Les singeries

de Mopsus et d'Androclès m'amusaient au lieu de m'ulcérer. Quand Davus faisait le rustre, je le trouvais le plus charmant du monde et je me disais : Ce n'est pas étonnant que ma fille soit tombée amoureuse d'un garçon si extraordinaire ! Diana était plus belle et plus intelligente que jamais. Et Béthesda...

Béthesda était toujours souffrante : sa maladie s'était installée dans son corps comme un vagabond haineux qui rôde dans une maison, et prend soin de ne jamais se faire voir mais laisse partout des signes déconcertants de sa présence. Au début, elle l'avait rendue hargneuse et exigeante. Puis Béthesda était devenue de plus en plus renfermée et silencieuse, ce qui était bien pis, parce que cela lui ressemblait si peu. Elle devenait de plus en plus triste, alors que j'avais le cœur de plus en plus léger.

Quand je me trouvais près d'elle, j'étais torturé par le remords, pas tant parce que j'avais couché avec une autre femme – la relation sexuelle ne me faisait pas honte – mais parce que je m'étais engagé dans une aventure singulière, merveilleuse et tout à fait inattendue, tandis que Béthesda devenait la proie d'un monstre horrible, invisible, qui s'acharnait sur elle. Durant notre vie commune, Béthesda et moi, nous avons tout partagé, autant que c'était possible pour deux personnes. Maintenant, chacun de nous s'était engagé dans un chemin où l'autre ne pouvait pas le suivre, et dans des directions opposées. L'expérience que je vivais était fabuleuse, la sienne détestable.

Pendant ce temps-là, les nouvelles de la guerre continuaient d'arriver de Grèce. Toutes sortes de rumeurs contradictoires nous parvenaient : César s'était montré meilleur stratège que Pompée ; Pompée s'était montré plus habile que César. Entre avril et la mi-juillet, tous deux établirent leur camp et édifièrent des fortifications dans la région de Dyrrachium, le port principal sur la côte est de l'Adriatique. Les deux adversaires semblaient décidés à se livrer bataille dans le labyrinthe des collines escarpées et des gorges aux environs de Dyrrachium. Mais après un combat durant lequel Pompée faillit écraser les forces de César, ce dernier, en position de faiblesse, se retira

vers l'intérieur en Thessalie. La bataille décisive était encore à venir.

Je me rappelle confusément mes visites à Cassandre, mais le souvenir de deux incidents reste encore frais dans ma mémoire.

Une fois, je commençai à l'interroger sur ses accès prophétiques. Elle me répondit en posant son index sur mes lèvres, puis elle détourna mon attention. Pourquoi n'avais-je pas insisté alors pour en savoir davantage ? Je vois deux raisons. Si elle jouait la comédie, je ne voulais pas le savoir. Si elle était sincère et si, en fixant une flamme, elle était capable de faire des prophéties, je ne voulais pas les entendre. Pourquoi chercher à entrevoir l'avenir si l'avenir ne vous réserve que des heures difficiles ? Avec Cassandre, j'avais trouvé un moyen de vivre dans l'instant.

Néanmoins, un jour, j'ai vu le dieu venir en elle.

Nous étions couchés côte à côte, nus, sur sa paille, la sueur huilait nos corps serrés l'un contre l'autre. Je regardais une mouche avancer sur le mur. Sous la lumière du soleil venant de la haute fenêtre, ses ailes étaient irisées. Cassandre fredonnait doucement, les yeux fermés. L'espace d'un moment, je crus reconnaître l'air – une berceuse d'Alexandrie que Béthesda avait chantée à Diana – mais je devais me tromper. Malgré les ressemblances, la mélodie n'était pas tout à fait la même...

Cassandre cessa de fredonner. J'entendais seulement le bourdonnement de la mouche dans la pièce.

Et puis Cassandre eut un soubresaut si violent que je faillis tomber du lit étroit. Son coude me heurta le nez.

D'un bond, je me levai et regardai derrière moi. Cassandre était restée sur le lit, sa tête roulait, son tronc se tordait, ses bras et ses jambes battaient l'air. L'effet était étrange, saisissant. On aurait cru que chaque partie de son corps avait acquis son autonomie, sa propre volonté. De ses yeux révulsés on ne voyait que le blanc.

Soudain, Cassandre s'assit droite comme un piquet. Je pensai que la crise était terminée. Alors elle retomba sur le lit, cambra le dos et fut saisie de convulsions. Jamais je n'avais rien

vu de semblable. La crise que Cassandre avait eue devant le temple de Vesta n'avait nullement ressemblé à celle-ci.

Des paroles de Méto me revinrent à l'esprit : « Il avait toujours peur de se mordre la langue. Il m'a demandé d'être toujours prêt à lui mettre quelque chose entre les dents si jamais ses crises recommençaient... » Méto faisait allusion à César. Il me semblait entendre sa voix dans mon oreille : « Mets-lui quelque chose dans la bouche ! » Je sursautai et regardai par dessus mon épaule, croyant un instant que Méto se trouvait vraiment dans la pièce. Tout paraissait possible. Un dieu habitait Cassandre. Autour de moi, l'air vibrait de la présence du surnaturel.

Je me rappelai la baguette en cuir que j'avais remarquée la première fois que j'étais venu voir Cassandre. Je glissai le bras sous le matelas et la trouvai presque aussitôt, comme si une main invisible m'avait guidé.

Je m'allongeai sur Cassandre pour la maintenir couchée sous mon poids. D'une main j'essayai de lui immobiliser les poignets afin de faire pénétrer de force la baguette entre ses dents. En vain. Dès que je parvenais à maîtriser une partie de son corps, une autre partie se libérait. Le lit lui-même semblait s'animer, il tanguait, il heurtait le mur. Du bout du couloir, j'entendis quelqu'un crier : « Pour l'amour de Vénus, du calme, vous deux là-bas ! »

Aussi brusquement qu'elle avait commencé, la crise se termina. Au-dessous de moi, le corps de Cassandre devint flasque. Le changement fut si brutal que, l'espace d'un instant, je pensai qu'elle était peut-être morte. Je me redressai et la regardai, mon cœur battant à tout rompre. Puis je vis sa poitrine se soulever alors qu'elle prenait une profonde inspiration. Il me semblait que le dieu qui était entré en elle avait chassé l'esprit de son corps et, pendant un moment, quand le dieu se fut retiré, il n'y eut absolument aucune vie en elle. En réintégrant son corps, son esprit parut désorienté, comme s'il n'était pas sûr d'être revenu au bon endroit.

Cassandre cligna des yeux et les ouvrit. Elle ne sembla pas me reconnaître.

— Cassandre, murmurai-je, en tendant la main pour essuyer des traces d'écume sur ses lèvres.

Je lui effleurai la joue de mes doigts. Elle leva le bras pour couvrir ma main avec la sienne, qui me sembla aussi peu vigoureuse que celle d'un enfant.

— Gordianus ? soupira-t-elle.

— Je suis là, Cassandre. Est-ce que tu vas bien ? As-tu besoin de quelque chose ?

Elle ferma les yeux. La peur me saisit, mais elle se reposait simplement. Elle tendit les bras et m'attira vers elle, m'enlaça, en fredonnant la berceuse qu'elle avait fredonnée auparavant, et en me câlinant doucement comme si c'était moi qui avais besoin d'être réconforté.

Où avait-elle été ? Qu'avait-elle vu ? Après ce jour-là, je compris la fascination qu'elle exerçait sur les femmes riches et puissantes, qui pensaient pouvoir tirer profit de cette énergie divine circulant dans son corps.

Plus tard, quand je rentrai chez moi, tout le monde remarqua ma lèvre fendue, y compris Béthesda qui, au dîner, était en meilleure forme qu'elle ne l'avait été depuis un bon moment, et d'humeur à me réprimander gentiment.

— Tu t'es querellé avec des brutes au forum, mon chéri ? demanda-t-elle.

— Non, ma chère femme.

— Alors tu t'es bagarré dans une taverne louche ?

— Bien sûr que non.

— Peut-être qu'une jolie femme t'a donné une gifle parce que tu as été impertinent avec elle ? suggéra-t-elle.

Mon visage s'empourpra.

— C'est quelque chose de ce genre.

Béthesda sourit et demanda à Mopsus de lui apporter d'autres poireaux cuits à l'étouffée, le dernier remède dans lequel elle avait placé tous ses espoirs. Elle sembla se satisfaire de cette explication fort imprécise, mais je remarquai que Diana, appuyée sur un coude à côté de Davus sur leur divan, avait fixé sur moi un regard sombre et interrogateur.

Un autre incident dont je me souviens se produisit lors de notre dernière rencontre dans sa chambre. C'était le dernier jour où nous devions être seuls ensemble, la dernière fois que nous devions faire l'amour.

Il m'était impossible de le savoir à ce moment-là. Si je l'avais su, l'aurais-je étreinte davantage, lui aurais-je fait l'amour avec plus d'ardeur ? Cela semble peu vraisemblable. Ou peut-être serais-je devenu distant, me serais-je éloigné d'elle. J'aurais ainsi agi comme bien des hommes lorsqu'ils se rendent compte qu'ils doivent perdre l'objet aimé : ils cherchent à limiter leur souffrance.

C'était par une journée chaude en début d'après-midi, la veille des nones d'août. Pas la moindre brise dans Rome. Une brume étouffante noyait la cité. La chambre de Cassandre était pareille à une cabine dans les thermes. La chaleur rayonnait des murs.

Je croyais que la chaleur calmerait nos ardeurs. Au contraire, elle agit sur nous comme une drogue. Mon corps ne connut plus de frontières. Je me dépassai. J'étais tombé en extase : je ne savais plus où j'étais ni qui j'étais. Après, je me sentis aussi léger et aussi aérien que l'un de ces grains de poussière qui voltigeaient dans le rayon de soleil au-dessus de nous.

Puis je succombai à une délicieuse léthargie. J'étais devenu pesant, massif, inerte. Mes membres étaient de plomb, mes doigts trop lourds pour pouvoir les lever. J'avais l'impression de rêver, pourtant les images que faisait apparaître Morphée s'évanouissaient avant que je puisse les saisir, telles des ombres entrevues du coin de l'œil. Je ne dormais pas mais je n'étais pas éveillé non plus.

Lentement, peu à peu, j'entendis des voix.

Elles semblaient venir de quelque part au-dessus de moi, étouffées par l'éloignement. Deux hommes parlaient. Leurs paroles étaient indistinctes mais leur discussion était vive.

— Baisse la voix ! dit l'un d'eux, assez fort pour que je l'entende.

Je connaissais cette voix.

Je remuai. J'avais l'impression d'émerger d'un rêve. Pendant un long moment, je crus que les voix avaient fait partie de ce

rêve. Puis je les entendis à nouveau. Elles me parvenaient de la pièce du dessus. Elles traversaient le plancher, surtout elles passaient par la fenêtre.

Je devinai que Cassandre était partie. La place à côté de moi était vide. On y sentait encore l'empreinte chaude de son corps.

Les hommes qui parlaient baissèrent la voix. Maintenant je n'entendais plus qu'un murmure. J'avais dû imaginer que je reconnaissais l'une de ces voix...

Je sortis du lit, pris mon pagne et l'enfilai, puis je mis ma tunique. Écartant le rideau qui protégeait l'entrée de la chambre de Cassandre, j'allai dans le couloir. À un tournant, après être passé devant d'autres entrées dissimulées par des rideaux, j'arrivai à un escalier en bois. Je le montai lentement en essayant de ne pas faire de bruit. Malgré tout, la dernière marche avant que je n'arrive à l'étage supérieur craqua très fort. Le murmure des voix qui provenait de la pièce au bout du couloir cessa.

Je fis un autre pas. Le plancher craqua à nouveau. Depuis la pièce au bout du couloir ne parvenait que le silence. Je restai longtemps immobile. Puis j'entendis une voix, celle que j'avais reconnue auparavant, articuler distinctement ces paroles :

— Tu crois que c'est lui ?

— Ce doit être lui, répondit l'autre homme.

Je sursautai en reconnaissant aussi la seconde voix.

Je devais me tromper. Je me laissais emporter par mon imagination. Pour le prouver, je marchai d'un pas ferme dans le couloir, sans me soucier du plancher. Je me trouvai en face d'un rideau semblable à celui qui voilait l'entrée de la chambre de Cassandre.

Je regardai le rideau. Derrière lui, le silence ou plutôt non pas le silence, mais le bruit de la respiration des hommes. Était-ce pure imagination ? Pouvaient-ils m'entendre respirer aussi ?

Je levai la main pour saisir le bord du rideau et supposai que quelqu'un faisait la même chose de l'autre côté. Tiendrait-il un poignard à la main ?

Les nerfs tendus, j'écartai le rideau d'un coup sec, prêt à faire face. Mais j'étais seul sur le seuil. Les deux occupants étaient assis au milieu de la petite pièce. En me voyant, ils se levèrent

de leur fauteuil. Après l'obscurité du couloir, la lumière qui tombait de la fenêtre m'éblouit un instant. Je ne vis que deux silhouettes très différentes, l'une large et trapue, l'autre grande et svelte. Petit à petit, je distinguai leur visage.

— Tu vois, dit Marcus Caelius à son compagnon, c'est Gordianus comme je te l'avais dit.

— En effet, répondit Milon, en croisant ses bras musclés. Eh bien, ne reste pas là debout, Limier. Laisse retomber le rideau et entre. Et ne parle pas fort !

14

Après mon entrevue avec Fausta, j'étais d'une humeur exécrable. Je décidai presque de m'arrêter là pour la journée et de rentrer chez moi. Mais qu'y ferais-je sinon ruminer ? J'avais bien des sujets sur lesquels cogiter : Cassandre morte et mon enquête qui piétinait ; Béthesda malade, de plus en plus faible, et aucun remède en vue ; Rome entre deux abîmes.

Contrastant avec mon état d'esprit, le soleil brillait de tout son éclat. La chaleur était tempérée par des nuages magnifiques qui se déplaçaient lentement dans le ciel d'azur.

— Ce nuage-là ressemble à un masque. On peut même voir les trous pour les yeux et la bouche, remarqua Davus.

Nous étions assis sur un banc de pierre sur une petite place, non loin de la maison de Fausta. J'avais dit à Davus que j'avais besoin de me reposer un moment. En fait, c'était mon esprit qui était las et qui avait besoin de faire une pause. J'avais regardé le défilé des nuages et m'étais vidé de toute pensée.

— Oui, Davus, un masque de tragédie.

— Mais maintenant sa forme change. Regarde comme la bouche se tord. C'est presque un masque de comédie.

— Il se transforme. Ce n'est plus vraiment un masque. Cela ne ressemble vraiment plus à rien. C'est simplement un nuage...

Comme ma recherche de la vérité sur Cassandre, pensai-je. La vérité à son sujet était aussi insaisissable qu'un nuage, elle prenait une certaine forme jusqu'à l'entretien suivant, où elle changeait à nouveau.

— Il y en a encore deux autres, dis-je.

— Deux autres nuages ? demanda Davus.

— Non ! Deux autres femmes à qui parler, parmi celles qui sont venues voir le bûcher funéraire de Cassandre : Calpurnia et Clodia.

— Allons-nous chez l'une d'elles maintenant, beau-père ?

— Pourquoi pas ? Par un si beau jour, je crois savoir où sera Clodia.

Nous traversâmes le pont menant sur l'autre rive du Tibre et tournâmes à droite, sans nous éloigner du fleuve. Ici, loin de l'agitation du centre de la cité, les familles les plus riches de Rome possédaient des petites propriétés le long du fleuve. La propriété de Clodia était dans sa famille depuis des générations. C'est là que je l'avais rencontrée pour la première fois il y avait huit ans, quand elle m'avait fait venir pour enquêter sur le meurtre du philosophe égyptien Dion. Marcus Caelius avait été son amant, mais ils s'étaient brouillés, et Clodia avait été bien décidée à se venger en le poursuivant pour le meurtre de Dion.

La propriété de Clodia était aussi le dernier endroit où je l'avais vue, quand je lui avais rendu visite après l'assassinat de son frère bien-aimé sur la voie Appienne. Fulvia avait été la femme de Clodius mais, selon certains, Clodia était la vraie veuve, quoiqu'elle fût la sœur du défunt.

Tandis que Davus et moi marchions, j'entrevois de temps à autre le fleuve à ma droite. Le plus souvent, de grands murs nous bouchaient la vue. Jadis, l'accès aux parcs le long du Tibre était relativement dégagé, mais, ces dernières années, de nombreux propriétaires avaient construit de hautes clôtures ou des murs pour se protéger des intrus. Quand nous longions une propriété sans mur d'enceinte, j'apercevais des bosquets et des jardins méticuleusement entretenus, des cabanes rustiques et de charmantes petites maisons d'hôtes, des étangs poissonneux et des fontaines d'où l'eau jaillissait, des allées pavées ornées de statues, et des rampes pour les bateaux, qui s'avançaient dans le Tibre.

Contrairement à un grand nombre de ses voisins, Clodia avait résisté à cette mode consistant à entourer son parc de grands murs. En suivant le chemin qui menait à sa propriété, j'avais l'impression de me trouver loin de la cité tumultueuse où régnait la violence. De chaque côté poussait une végétation luxuriante, qui formait un tunnel ombragé et aboutissait à une grande parcelle d'herbe haute. Jadis, l'herbe était tondue par

des chèvres. Comme elles avaient disparu, la pelouse était redevenue une prairie à l'état sauvage.

Face à la prairie et perpendiculaire au fleuve, presque entièrement cachée par un bouquet d'arbres, se dressait une longue maison étroite avec un portique le long de la façade. La maison n'était pas comme je me la rappelais. Il manquait des tuiles sur le toit. Ses volets de guingois pendaient misérablement. Les arbustes qui avaient été plantés dans un massif près du portique et jadis taillés avec soin, avaient poussé follement en hauteur.

Dans mon souvenir, de la musique et les rires des baigneurs nus animaient la propriété de Clodia. Ce jour-là, je n'entendis que le craquètement des cigales dans l'herbe haute. L'endroit semblait complètement abandonné, sans même un gardien pour le surveiller.

— On dirait qu'il n'y a personne, dit Davus.

— J'en doute. Par une si belle journée, c'est difficile d'imaginer qu'elle ne soit pas ici. Elle aimait tant cet endroit ! Mais les temps changent. Les gens changent. Le monde vieillit, soupirai-je. Descendons voir du côté du fleuve.

Évitant l'herbe haute, nous longeâmes le portique bordant la façade de la maison. Je jetai un coup d'œil furtif à l'intérieur. Les pièces étaient sombres mais je pus néanmoins constater que certaines avaient été complètement vidées de leur mobilier. Il s'en échappait une odeur de poussière et de mois.

Nous arrivâmes à l'extrémité du portique. Là, une petite allée serpentait entre des ifs et des cyprès magnifiques. J'avais renoncé à trouver Clodia mais, pris de nostalgie, je voulais rester un moment sur les lieux où je l'avais rencontrée pour la première fois. Je me souvins : elle était allongée nonchalamment sur une chaise longue sous sa tente à raies rouges et blanches, vêtue d'une robe de tulle transparent, tandis qu'elle regardait à sa grande joie une bande de jeunes gens, parmi lesquels se trouvait son frère, Clodius, batifoler tout nus dans l'eau.

Nous traversâmes le bosquet. À ma surprise, j'aperçus une silhouette solitaire assise dans un fauteuil pliant sur la rive du fleuve, face à l'eau. C'était une femme vêtue d'une stola, en laine

gris foncé et à manches longues, qui aurait mieux convenu pour une journée d'hiver. Ses cheveux grisonnants étaient retenus en arrière par un chignon. Que faisait-elle là ? Elle ne semblait guère le genre de personne à être amie de Clodia.

Elle avait dû nous entendre, car elle se retourna et nous regarda à la dérobée, protégeant son front du soleil, si bien que son visage était caché.

— Clodia sait-elle que tu es ici ? demandai-je.

La femme éclata de rire. C'est son rire que je reconnus, un rire espiègle, complaisant, plein de sous-entendus.

— Ai-je vraiment tellement changé, Gordianus ? Toi, tu es toujours le même.

— Clodia ! murmurai-je.

Elle baissa la main. Je vis son visage. Ses yeux étaient les mêmes : vert émeraude, étincelants comme le soleil sur le Tibre. Mais le temps avait marqué le reste de sa personne. Cela faisait seulement quatre ans que je ne l'avais pas vue. Comment avait-elle pu vieillir autant et si rapidement ?

Elle ne s'était pas donné de mal pour paraître à son avantage. En soi, cela dénotait un changement. Clodia avait toujours été fière de sa beauté. Mais, cette fois-là, elle n'avait pas de maquillage pour souligner ses yeux et ses lèvres, pas de bijou pour orner ses oreilles et son cou, et sa stola sans éclat n'avait rien de flatteur. Ses cheveux, habituellement coiffés avec soin et colorés avec du henné, étaient simplement relevés en un chignon. Autre différence plus subtile, plus significative : elle ne s'était pas parfumée. Le parfum habituel de Clodia, un mélange capiteux de nard et d'huile de crocus, m'avait obsédé pendant des années. Impossible de penser à elle sans me rappeler ce parfum. Ce jour-là, debout à côté d'elle, je sentais seulement l'odeur fétide de la rive du fleuve en été.

— Qui t'attendais-tu à trouver ici ? questionna-t-elle en souriant.

— Personne. La maison paraît abandonnée.

— Oui, elle l'est.

— Il n'y a personne d'autre ici ? Absolument personne ?

Clodia s'était toujours entourée d'admirateurs hypocrites qui déclamaient des poèmes, de beaux esclaves des deux sexes, et

d'une cohorte d'amants : amants bafoués, amants bien en cour, amants en attente.

— Personne d'autre que moi, répondit-elle. Je suis venue en litière de bonne heure ce matin, puis j'ai renvoyé les porteurs. Je viens très rarement ici, et quand je viens, je préfère être seule. Les esclaves peuvent être si énervants quand ils sont là à attendre des ordres. Et il ne reste personne à Rome qui vaille la peine d'être invité pour une baignade. Tous les beaux éphèbes sont partis se faire tuer quelque part. Ou bien ils sont déjà morts... À part celui-ci, ajouta-t-elle en regardant Davus. Qui est-ce, Gordianus ?

— Davus est mon gendre, répondis-je le sourire aux lèvres tout en éprouvant un brin de jalousie.

— Ta fille peut-elle vraiment être assez âgée pour être mariée ? Et à un athlète ! Qu'elle a de la chance, cette petite Diana ! Il aimerait peut-être nager dans le fleuve ?

Elle dévorait Davus des yeux comme une tigresse affamée. Après tout, il se pouvait qu'elle n'ait pas tellement changé.

— Je ne crois pas, répondis-je en levant un sourcil.

Davus contemplait l'eau étincelante.

— À vrai dire, beau-père, il fait si chaud...

— Bien sûr, vas-y, saute dans l'eau, insista Clodia. Enlève cette stupide toge... et ce que tu as en dessous. Tu peux accrocher tes affaires à cette branche là-bas. Comme le faisaient tous les jeunes gens. Je me rappelle cette branche qui pliait sous le poids des vêtements qu'ils avaient enlevés...

Davus me regarda, le front luisant de sueur.

— Très bien, dis-je.

Clodia rit doucement.

— Cesse de lancer des regards noirs, Gordianus. À moins que tu ne veuilles nager aussi, tu trouveras un autre siège pliant dans cette petite cabane là-bas. Il y a également un panier avec de la nourriture et du vin.

Quand je revins, Davus se dirigeait à grands pas vers le bord du fleuve, pieds nus et vêtu seulement de son pagne.

— Jeune homme ! cria Clodia.

Davus regarda par-dessus son épaule.

— Reviens ici, jeune homme.

Davus rebroussa chemin, surpris.

Dès qu'il fut à sa portée, Clodia tendit le bras, saisit son pagne et l'enleva prestement. Elle se carra dans son fauteuil et fit virevolter le vêtement un instant autour de son index avant de le lancer avec précision sur la toge accrochée à la branche d'arbre.

— Voilà qui est mieux. Un garçon aussi beau que toi doit aller se baigner dans la tenue où les dieux l'ont fait.

Je m'attendais à ce que Davus rougisse et balbutie. Au contraire, il sourit bêtement, poussa un cri de joie et courut dans l'eau dans un grand éclaboussement.

— Tu as encore le pouvoir de transformer les hommes en enfants, soupirai-je.

— Tous les hommes sauf toi, Gordianus. Par Hercule, regarde les cuisses de ce garçon et ce qu'il y a entre. C'est un véritable étalon. Es-tu sûr que la petite Diana est à la hauteur ?

— Peut-être pourrions-nous parler d'autre chose, suggérai-je en m'éclaircissant la voix.

— Est-ce nécessaire ? Par une telle journée, comme ce serait agréable de parler seulement de la jeunesse, de la beauté et de l'amour. Mais te connaissant, Gordianus, je suppose que tu es venu parler de détresse, de meurtre et de mort.

— Une mort en particulier.

— Celle de la prophétesse ?

— Elle s'appelait Cassandre.

— Oui, je le sais.

— Tu es venue la voir brûler.

Clodia garda le silence pendant un moment, tandis qu'elle regardait Davus barboter dans l'eau.

— Je pensais que tu étais peut-être venu m'apporter... d'autres nouvelles.

— Sur quoi ?

— Sur ce monstre Milon et sur Marcus Caelius. Sur cette stupide révolte vouée à l'échec qu'ils fomentent.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Ils se feront tuer tous les deux.

— Probablement.

— Caelius...

Elle regarda fixement l'eau, perdue dans ses pensées.

— Il y a longtemps, quand nous étions amants, Caelius nageait là-bas et je l'observais. Rien que nous deux, seuls, sur cette partie de la rive du fleuve. Je me le rappelle debout juste à l'endroit où se trouve ton gendre maintenant, nu, le dos tourné vers moi – Caelius avait des fesses splendides. Et puis il faisait volte-face lentement pour me montrer son sourire... et son pénis dressé, prêt à faire l'amour.

— Tu as dû voir bien des hommes depuis lors se baigner nus là-bas.

— Aucun ne ressemblait à Caelius.

— Pourtant tu en es arrivée à le haïr.

— Il m'a abandonnée.

— Tu as essayé de le perdre.

— Mais je n'y ai pas réussi, n'est-ce pas ? C'est seulement à moi que j'ai fait du tort. Et maintenant, sans mon aide, Caelius semble décidé à se perdre. Ils sont partis, murmura-t-elle en fermant les yeux, tous partis : mon cher frère, si gentil ; Curion, le bien-aimé de Fulvia ; et tous les beaux jeunes gens qui venaient ici s'ébattre dans l'eau, insouciantes. Même ce casse-pieds, Catulle, avec ses poèmes minables. Qui les Parques prendront-elles ensuite ? Marcus Caelius, je suppose. Après tous les pieds de nez qu'il leur a faits pendant tant d'années, les Parques l'expédieront tout droit en Hadès.

— Tu seras enfin vengée.

— Oui, c'est une façon de voir les choses, rétorqua-t-elle.

— Je suis venu parler de Cassandre, pas de Caelius.

— Tu veux dire la prophétesse.

— Tu as un ton ironique. T'a-t-elle fait une prophétie ?

— Pourquoi me le demandes-tu, Gordianus ?

— Elle a été assassinée. Je veux découvrir pourquoi elle est morte et qui l'a tuée.

— Pourquoi ? Cela ne la fera pas revenir.

Elle pencha la tête et me jeta un regard pénétrant, puis fit la grimace.

— Oh, c'est donc cela. Je comprends maintenant. Cassandre a donc réussi là où Clodia a échoué.

— Si tu veux dire...

— Tu étais amoureux d'elle, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

Je n'avais jamais avoué cela tout haut, pas même à Cassandre.

— Du moins tu lui as fait l'amour.

— Oui.

Elle poussa un soupir dans lequel se mêlaient l'exaspération et l'amusement.

— La roue de la fortune tourne sans cesse ! Maintenant, Clodia se retrouve célibataire, et Gordianus le mari fidèle, Gordianus est adultère ! Qui l'aurait jamais cru ? Les dieux doivent bien rire de nous.

— Cela fait longtemps que je le pense.

Elle regarda distraitement le soleil qui brillait sur l'eau et se mordit l'ongle du pouce.

— J'ai gaffé en te parlant avec tant de désinvolture. Tu dois être désespéré.

— Oui, la mort de Cassandre a été un coup dur pour moi. Il y en a eu beaucoup d'autres récemment.

— Gordianus, le stoïque ! Tu devrais apprendre à donner libre cours à tes sentiments. Bois jusqu'à en être abruti. Détruis dans ta rage un objet irremplaçable. Passe une heure ou deux à torturer l'un de tes esclaves. Cela te fera du bien.

— Je préférerais découvrir qui a tué Cassandre, et pourquoi.

— Et puis alors ? J'ai vu les autres femmes qui sont venues regarder le bûcher funèbre de Cassandre. Si c'était l'une d'elles, que pourrais-tu faire ? La pagaille règne dans les tribunaux. Aucun magistrat ne s'intéressera au meurtre d'une moins-que-rien comme Cassandre. Et toutes ces femmes sont trop puissantes pour que tu te charges toi-même de l'affaire. Justice ne sera jamais faite.

— Alors je me contenterai de découvrir la vérité.

— Comme tu es bizarre, Gordianus ! Tout mortel a une passion dominante, dit-on. La quête du plaisir me paraît infiniment plus sensée, mais si la quête de la vérité est ta passion, qu'il en soit ainsi ! conclut Clodia en haussant les épaules.

Même si l'âge et la souffrance avaient altéré son physique, j'entrevis la vraie Clodia dans la manière qu'elle avait de lever et de laisser retomber ses épaules. Sa vie avait été plus extraordinaire que celle rêvée par la plupart des hommes : elle avait joui de toutes les sensations que pouvait offrir la chair, elle avait vécu les émotions jusqu'à l'extrême. Et, pour finir, Clodia haussait les épaules !

Je sus à cet instant-là pourquoi j'avais cédé au désir fou que j'éprouvais pour Cassandre et pourquoi je n'avais jamais succombé aux charmes de Clodia. C'était impossible d'imaginer Cassandre haussant les épaules de cette manière. L'intensité avec laquelle Cassandre vivait l'instant rendait un tel geste impensable. Jadis, Clodia m'avait paru être la femme la plus dynamique qui existât, simplement parce que j'avais par erreur confondu désir insatiable et amour de la vie, et je n'avais connu personne qui pût me montrer la différence entre les deux jusqu'à ce que j'eusse rencontré Cassandre.

— Tu ne peux rien me dire qui pourrait m'être utile ? demandai-je — Sur Cassandre ? Dis-moi d'abord ce que tu sais d'elle.

Clodia éludait ma question de propos délibéré, me semblait-il.

— Elle était invitée chez certaines des femmes les plus puissantes de Rome. Certaines de ces femmes pensent que c'était une vraie prophétesse. D'autres croient que c'était une simulatrice. Je sais qu'elle venait d'Alexandrie, où elle avait joué dans des mimes. Mais ses crises, du moins certaines d'entre elles, étaient spontanées.

— Que sais-tu d'autre ?

— Elle a dû être impliquée — je ne sais pas exactement comment — dans cette affaire que trament Milon et Caelius, ajoutai-je après avoir hésité.

— Je comprends, dit Clodia. Et pourquoi crois-tu cela ?

— J'ai mes raisons.

Clodia tourna son regard vers Davus, qui avait remonté le fleuve à la nage sur une distance considérable et revenait maintenant.

— Quelles épaules magnifiques ! murmura-t-elle. J'espère que ta fille s'en rend compte.

— Je crois que oui.

— Il va avoir faim quand il sortira. Heureusement, l'esclave qui prépare les repas met toujours plus de nourriture dans ce panier que je ne pourrais en manger. Que sais-tu d'autre sur Cassandre ?

« Tu étais éperdument amoureux d'elle, à en juger par l'expression de ton visage. Mais elle, est-ce qu'elle t'aimait ? Ah ! Tu devrais aller te regarder dans l'eau, Gordianus. Tu y verrais le visage d'un homme qui vient de recevoir un coup de pied là où il est le plus sensible. Le problème ce n'est pas : « Qui a tué Cassandre ? » mais : « Qui était Cassandre ? » Qu'est-ce qu'elle manigançait ? Et, ce qui est le plus important, que cherchait-elle vraiment à obtenir, pas seulement de ces nobles matrones romaines, mais d'un homme humble appelé le Limier. Si tu ne connais pas déjà la réponse à cette question, tu ne la trouveras jamais.

Davus sortit de l'eau, le corps tout luisant, et s'ébroua.

— Des bras superbes, murmura Clodia en feulant comme une tigresse. La guerre a transformé Rome en une cité de vieux gâteaux et de gamins. Je croyais que Pompée et César avaient recruté pour la guerre les plus beaux exemplaires de l'espèce humaine mais, pour une raison ou pour une autre, celui-ci leur a échappé.

Davus alla chercher son pagne et couvrit sa nudité, il agissait avec une grâce naturelle, sans la moindre gêne, ce qui était tout à son honneur, car il devait se rendre compte que Clodia épiait tous ses gestes. Elle l'envoya chercher un troisième siège pliant, puis lui offrit de quoi manger. Elle ne pouvait détacher de lui son regard, comme s'il n'y avait aucune distraction plus agréable que d'observer un jeune homme affamé en train de dévorer un poulet rôti et de se lécher les doigts.

Elle ne m'apprendrait rien de plus sur Cassandre, du moins pas cette fois-là. Mieux valait ne pas insister. Plus tard, je me rendis compte avec quelle habileté elle avait évité de me donner des précisions importantes, et comme elle m'avait

complètement désarmé en usant des charmes qu'elle exerçait encore sur moi.

— Alors, demandai-je, tu crois que Milon et Caelius sont condamnés à échouer ?

— Il me semble impossible qu'ils puissent réussir, rétorqua Clodia tandis qu'une ombre passait sur son visage.

— Le meurtrier de ton frère et l'homme que tu hais le plus au monde. Tous les deux anéantis une fois pour toutes... Cette perspective devrait te réjouir.

Clodia ne répondit pas. Elle continua de regarder Davus manger, mais le plaisir que j'avais vu sur son visage s'évanouit pour laisser place à un autre sentiment indéchiffrable.

15

Ils s'étaient rencontrés sous une rose.

Mon regard allait d'un visage à l'autre. J'avais peine à croire ce que je voyais : les deux hommes les plus dangereux d'Italie, dont on se demandait dans toutes les conversations où ils pouvaient bien être et quelles étaient leurs intentions, s'étaient retrouvés dans une pièce d'un immeuble sordide au cœur de Rome. La pièce était vide, à l'exception de deux fauteuils et d'une armoire contre le mur ; l'œil était attiré par un petit vase en terre cuite accroché au mur et, dans ce vase, une unique rose rouge sang.

Ils se rencontraient *sub rosa*, invoquant l'ancienne coutume selon laquelle tous ceux qui se rencontrent sous la rose sont tenus au secret. Suivant mon regard, Marcus Caelius leva les yeux vers la rose.

— C'est l'idée de Milon, expliqua-t-il. Il prend ce genre de choses très au sérieux, tu sais, les signes, les présages, les augures... Une rose doit garantir la discrétion – comme si l'un de nous deux pouvait y gagner à trahir l'autre. Bien sûr, cela t'oblige toi aussi, Gordianus, à garder le silence. Mais qu'est-ce que tu as ? On dirait que tu as vu la Méduse. Entre ! Je suis désolé, mais nous n'avons que deux fauteuils.

Alors je suppose que nous devons rester debout tous les trois.

Je laissai retomber le rideau derrière moi et j'entrai dans la pièce, décontenancé. Que faisaient-ils ici dans Subure ? Plus précisément, que faisaient-ils dans la pièce juste au-dessus de celle de Cassandre, un jour où Cassandre savait que je viendrais ?

La façon dont ils étaient habillés ne détonnait pas dans l'environnement minable où ils se trouvaient : une tunique élimée et des chaussures éculées. Les cheveux de Milon, plus

longs que je ne les avais jamais vus, étaient rejetés en arrière en une crinière hirsute et sa barbe n'était pas taillée. Caelius avait une traînée sale sur la joue comme un vulgaire ouvrier. Ce n'était pas la première fois que je les voyais déguisés. Pendant l'une des émeutes sanglantes qui suivirent le meurtre de Clodius, Milon et Caelius avaient échappé à la furie de la foule en enlevant leur toge et leur anneau de citoyen et en se faisant passer pour des esclaves. Ce jour-là, dans l'immeuble où nous nous trouvions, Caelius portait son anneau, mais le doigt de Milon était nu. On l'avait privé de sa citoyenneté et du droit de porter l'anneau de citoyen quand il avait été exilé de Rome.

— Vous déguisez-vous ainsi pour vous promener incognito dans Rome ? demandai-je. Tu te fais passer pour un maître désargenté, n'est-ce pas, Caelius ? Et toi pour son esclave, Milon ?

— Je t'ai dit que le Limier était astucieux, Milon, dit Caelius en souriant. Il n'y a pas grand-chose qu'il ne remarque pas.

Milon grogna et me dévisagea avec une hostilité à peine dissimulée. Il n'avait plus l'aspect d'un débauché que je lui avais vu la dernière fois à Massilia où, pour supporter son exil, il s'abrutissait dans la boisson. Les dangers qu'il avait connus lors de sa fuite et de son retour à Rome avaient marqué son visage. Son corps de lutteur râblé avait retrouvé sa forme. Une lueur dure éclairait son regard d'homme réduit à la dernière extrémité.

— Tu disais que le Limier serait content de nous voir, Caelius, remarqua Milon. Il ne me paraît pas content, il a plutôt l'air angoissé.

— Simplement parce que nous l'avons pris au dépourvu, repartit Caelius. Mais de quelle autre façon pouvions-nous nous adresser à toi, Gordianus ? Nous ne pouvions guère venir te rendre visite chez toi. Cela aurait mis ta chère famille en danger. En fait, c'est toi qui nous as pris au dépourvu. Nous pensions envoyer quelqu'un te chercher dans un moment, après ton petit somme. Mais tu es venu de ton propre chef.

— Je vous ai entendus parler tous les deux, expliquai-je, j'ai reconnu la voix de Milon.

— Et c'était lui qui me disait de baisser la voix, répondit Caelius. Mais c'est typique de notre Milon. Il n'a jamais connu sa force, qu'il s'agisse de fracasser un crâne ou de me crier dessus pour que je parle plus bas.

Je secouai la tête.

— Je ne comprends pas. Que fais-tu ici ?

— Nous préparons une révolution, bien sûr, répondit Caelius.

— Je veux dire, comment se fait-il que tu sois ici à Rome ? Tout le monde croit que tu as quitté la ville depuis longtemps.

— J'étais parti. Et je repartirai. Je vais et viens comme une hirondelle ! Mais, en ce moment, il se trouve que je suis de retour à Rome. Préparer une révolution, ce n'est pas rien, Gordianus. C'est épuisant – et tu sais que je n'ai jamais aimé trimer. Tu n'imaginerais pas quelle stratégie il faut déployer. Je dois être partout à la fois, pour encourager mes partisans, reconforter les indécis, tenir la main des peureux, soudoyer les ladres. Et, ce qui n'est pas le moins important, contacter d'anciens amis et connaissances pour leur demander leur soutien.

Il fixa sur moi un regard pénétrant.

— Et toi, Milon ? dis-je. Je ne peux pas croire que tu aies osé remettre les pieds à Rome. César s'est montré indulgent quand il t'a laissé la vie sauve et t'a permis de rester à Massilia. Jamais il ne te pardonnera ton retour. Ta femme sait-elle que tu es ici ?

— Laisse Fausta en dehors de cela ! rétorqua Milon.

— C'est de la folie, de se rencontrer comme ça dans Subure. On vous reconnaîtra sûrement ou on surprendra votre conversation. Si Isauricus et Trébonius vous découvrent...

— Impossible, intervint Caelius. Ils ne nous ont pas trouvés jusqu'à présent. Je vais et viens à ma guise dans la cité. J'ai de très, très nombreux partisans, Gordianus. Plus que tu ne le crois.

— En as-tu assez pour faire triompher ton insurrection ?

Son sourire s'effaça.

— Pas tout à fait. On n'en est qu'aux préparatifs. Milon et moi, nous avons décidé que le mieux, c'est de lever une armée dans la campagne pour s'emparer de Rome par la force.

— Lever une armée ? Comment ? Tous les hommes en âge de se battre sont déjà enrôlés pour servir César ou Pompée.

— Mais parmi eux il y en a qui n'ont pas le moral. Un certain nombre de soldats en garnison ont été contraints de servir César. Ils s'ennuient à mourir, ils sont mécontents et prêts à se révolter. Ils sont jaloux de leurs camarades qui ont traversé l'Adriatique avec César et Marc Antoine, parce que ce seront ces soldats qui auront leur part du butin de la victoire, et non pas ceux qui sont restés à l'arrière. Ils se contentent de malmenager les habitants des villes qui tremblent devant eux et d'engrosser les filles.

— Mais vous leur ferez de belles promesses ? La prise de Rome, et le butin pour les vainqueurs ? Les laisseras-tu mettre la cité à sac, Caelius ?

Caelius secoua la tête.

— Le butin pour récompenser les soldats ne manquera pas, mais on ne dépouillera pas les simples citoyens comme toi, Gordianus. On s'en prendra aux propriétaires cupides et aux prêteurs sur gages qui sont devenus aussi riches que Crésus. On récupérera les biens volés et on les redistribuera en commençant par les soldats dévoués à la révolution.

— Tu veux dire ceux qui te sont dévoués.

— Il faut un chef, Gordianus.

— Tu te berces d'illusions, Caelius. Si tu prends Rome par la force, tu ne pourras pas maîtriser la suite. Tu prétends que tu prendras pour cibles les propriétaires et les prêteurs, mais ce n'est pas une certitude. Même les hommes de César ont de temps à autre échappé à son autorité, ils ont pillé, ils ont incendié, alors que cela leur avait été expressément interdit. Et tu n'es pas César, Caelius.

— Rome est malade, Gordianus. Elle a besoin d'un remède de cheval.

— Même s'il la tue ?

— Pour renaître, Rome doit peut-être d'abord mourir. Une cité plus juste renaîtra de ses cendres. Comme le phénix.

— Ton argumentation repose sur une illusion. Tu supposes que tu peux amener dans ton camp un nombre suffisant de soldats de César pour prendre d'assaut la cité. Je n'y crois

absolument pas. Quelques soldats n'ont pas le moral, peut-être, mais les autres resteront fidèles à César. Ils te tueront avant que tu n'arrives aux portes de Rome.

— Tu sous-estimes le mécontentement qui règne dans toute l'Italie, Gordianus. Je l'ai constaté. Marc Antoine n'a pas rendu service à César quand il a parcouru l'Italie. Il lui a aliéné les cités les unes après les autres en faisant le matamore. Il voyageait comme un potentat oriental accompagné de ses lèche-culs, vautré dans sa litière dorée avec sa putain, Cythéris. Les soldats seraient restés fidèles à César s'ils ne s'étaient pas rendu compte qu'il allait confier le pays à des hommes de cet acabit.

Milon éleva la voix.

— Il n'y a pas seulement les garnisons. On peut faire appel à d'autres combattants expérimentés et il n'en manque pas.

Caelius leva la main pour l'arrêter et lui lança un regard méprisant, mais Milon continua de pérorer.

— Je parle des camps de gladiateurs dans le Sud ! Les esclaves les plus athlétiques, les plus vicieux de toute l'Italie sont regroupés dans ces camps, où on les entraîne à massacrer sans pitié. Quand il s'agit de tuer, un gladiateur vaut une centurie de soldats ordinaires. Ces esclaves sont prêts à tout – ils sont promis à une mort sanglante tôt ou tard. Ni Pompée ni César ne leur offre d'espoir. Une fois que nous les aurons libérés, ils nous seront fidèles !

Depuis des années, Milon avait sa propre troupe de gladiateurs. Il était parti de Rome avec eux, ils l'avaient protégé à Massilia et l'avaient aidé à défendre la cité assiégée par César et, maintenant, ils étaient de retour en Italie. Milon s'était tellement habitué à leur compagnie qu'il ne se rendait pas compte à quel point sa suggestion était choquante. César, il est vrai, avait créé un précédent en libérant des gladiateurs qui lui appartenaient et il en avait fait des soldats, mais il avait pris soin de les disperser dans différentes légions et de les utiliser en dehors de l'Italie. Mais Milon suggérait quelque chose de tout à fait différent : Libérer des bandes entières de gladiateurs pour leur faire assiéger Rome. Ces hommes étaient les derniers des derniers.

— Te considères-tu comme un nouveau Spartacus, Milon ? Est-ce le souvenir que tu as l'intention de léguer aux générations futures ?

— Milon se projette dans l'avenir, intervint Caelius en grimaçant. Nous utiliserons les gladiateurs seulement en dernier recours.

— Ce remède tuera sûrement le malade ! rétorquai-je. Les gladiateurs sont entraînés à massacrer, pas à recevoir des ordres.

Ni Caelius ni Milon ne répondit. Ils me dévisagèrent pendant un long moment, puis échangèrent un regard. J'avais réagi exactement comme Milon s'y attendait, mais Caelius avait espéré une attitude différente.

— Que voulez-vous de moi ? demandai-je.

— Simplement que tu agisses dans ton propre intérêt, repartit Caelius. Tu as gâché tes relations avec Pompée. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé entre vous, mais j'ai appris qu'il avait essayé de t'étrangler à mains nues quand il s'enfuyait de Brundisium par bateau. Tu t'en es tout juste sorti vivant ! Que feras-tu si Pompée rentre triomphalement à Rome ? Et tes relations avec César ne semblent guère meilleures. Ton fils adoptif, Méto, est toujours très proche de César, mais tu as renié Méto et en même temps offensé César. Dans quelle situation te retrouveras-tu si César gagne et se fait roi de Rome ? J'ai été aussi fidèle qu'on peut l'être à César, j'ai fui Rome avec Curion pour le rejoindre au Rubicon, j'ai combattu à ses côtés en Espagne. Tu vois comment il m'a récompensé : avec des miettes ! Que peux-tu espérer de César ?

« Oublie Pompée, oublie César et les ténèbres dans lesquelles Rome sera plongée si l'un ou l'autre triomphe. J'aurais cru, Gordianus, que mes récents discours dans le forum t'auraient convaincu. Je connais l'état de tes finances. Tu es endetté jusqu'au cou. Cette crapule de Volumnius ne fait jamais le plus petit cadeau. Il est insatiable, il te sucera jusqu'à la moelle. Ta famille sera réduite à la mendicité, peut-être même à l'esclavage. C'est la faute de César si des hommes comme Volumnius s'engraissent du malheur d'autrui. Moi seul peux te

sauver de Volumnius, Gordianus. Moi seul peux te promettre justice. Unis ta destinée à la mienne. Tu n'as pas d'autre choix.

— Pourquoi moi, Caelius ? Je n'ai pas de pouvoir. Je n'ai pas d'argent. Je n'ai pas de parents. Pourquoi est-ce important pour toi que je me rallie à ta cause ?

— Tu as quelque chose de bien plus important pour nous, Gordianus, répondit Caelius. Tu possèdes l'intelligence ! Tu vois le monde tel qu'il est. Tu connais le comportement des hommes. Et surtout tu es passionné de vérité et tu aspires à la justice. « Le dernier honnête homme de Rome », c'est ainsi que t'a appelé jadis Cicéron. Tu fais partie de ces gens qui joueront un rôle de premier plan quand tout aura été mis sens dessus dessous. Ton jour de gloire arrivera enfin. Il n'y aura pas de limite à tes projets ambitieux. Tu as besoin de nous, Gordianus. Mais nous avons aussi besoin de toi.

Il parla avec tant de conviction – en me regardant droit dans les yeux et en adoptant un ton si juste – que je fus obligé d'écouter. Je reconnus une astuce d'orateur qu'il avait apprise de Cicéron : après avoir suscité la peur (de Pompée, de César, de Volumnius), il faisait des promesses (l'abolition des dettes, la justice pour tous, la reconnaissance des mérites et la récompense attendue). Il me fixa des yeux en attendant une réponse.

Je pris une profonde inspiration.

— Nous risquons gros en nous rencontrant ici. À tout moment, Isauricus pourrait envoyer des hommes pour donner l'assaut à l'immeuble. Vous n'auriez aucune chance de vous en sortir.

Milon poussa un glapissement qu'on aurait pu prendre pour un rire.

— Ah ! Tu crois que nous avons manqué de prudence ? Cet immeuble est parfaitement gardé. Tu n'as pas remarqué les hommes armés à l'extérieur et sur le toit ? Il suffit que je fasse claquer mes doigts et, en un clin d'œil, tu roules par terre, la gorge tranchée.

Une lueur éclaira son regard.

— Et les locataires ? Si j'ai surpris votre conversation, alors d'autres...

— Cet immeuble appartient à un ami de Caelius. Petit à petit, il a évincé tous les locataires douteux et les a remplacés par des partisans en qui il a une confiance absolue.

Je pensai à Cassandre, en essayant d'imaginer comment elle s'intégrait dans cette perspective.

— Y compris celui qui se trouve devant moi, j'espère, dit en souriant Caelius. Que dis-tu, Gordianus ? Es-tu avec nous ? Le chemin est difficile, mais les récompenses dépasseront ce qu'on peut imaginer.

— Que voulez-vous de moi ?

— Rien pour le moment. Mais le jour viendra où je ferai appel à ton intelligence, ton savoir-faire, ton honnêteté et ta sagesse. Alors je veux pouvoir compter sur ta loyauté, de façon incontestable.

— Vous me ferez confiance si je vous donne simplement ma parole ?

— Non.

Il se dirigea vers l'armoire qui était contre le mur et revint avec un parchemin.

— Je veux que tu signes ceci.

Je tins le manuscrit à bout de bras, et déchiffrai le texte :

En ce jour, la veille des nones d'août, en l'année 48, par ma vie et ma fortune je m'engage à servir la cause de Marcus Caelius Rufus et de Titus Annius Milon. J'accepte leur autorité et j'obéirai à leurs ordres. Je récusé la légitimité du Sénat et des magistrats de Rome élus sous les ordres de Jules César. Je récusé également la légitimité de ces sénateurs et magistrats qui se sont enfuis de Rome et combattent sous l'étendard de Pompée le Grand. Ce sont tous des imposteurs qui, du fait même de leurs actes, ont renoncé à la prétention de constituer le gouvernement légitime de Rome. Sous l'autorité de Marcus Caelius Rufus et de Titus Annius Milon, l'État romain sera reconstitué conformément à la volonté du peuple romain. Seul le gouvernement qu'ils auront établi, et nul autre, pourra de façon légitime gérer les affaires de l'État. En signant ci-dessous à côté de Marcus Caelius Rufus et de Titus Annius Milon, et en apposant le sceau de mon anneau de citoyen sur ce document,

je m'engage librement à soutenir cette cause et à abandonner toutes les autres.

Je levai les yeux.

— C'est ridicule. Ce contrat est une conspiration contre l'Etat. Je ne suis pas Cicéron, mais même moi, je sais qu'il n'a aucune valeur légale.

— Aucune sous le régime actuel, répondit Caelius.

— La seule chose à laquelle puisse servir un document aussi compromettant, c'est le chantage, dis-je.

— Tu appelles cela chantage. Pour nous, il s'agit d'une garantie, intervint sèchement Milon. Si tu veux sortir vivant de cette pièce, signe.

— Et si je refuse ?

— J'avais espéré que tu signerais volontiers, voire avec empressement. Pompée veut ta mort. César a corrompu ton fils. Volumnius fera de toi un mendiant. Pourquoi ne devrais-tu pas signer ?

Je regardai fixement le parchemin. Me tueraient-ils si je refusais ? Le regard furieux de Milon ne me laissait aucun doute. En signant, j'aurais la vie sauve. Mais qu'arriverait-il quand Caelius et Milon seraient tués et quand César ou Pompée serait de retour à Rome ? Mon nom au bas d'un tel engagement signifierait ma mort et celle de tous mes proches. Bien sûr, par suite des caprices de la guerre, le parchemin pourrait être détruit ou perdu.

L'espace d'un instant, je me mis à penser à l'impensable. Et si Caelius et Milon finissaient par l'emporter ? Dans ce cas fort improbable, je pourrais obtenir une situation que j'aurais crue hors de ma portée. Au lieu d'être toujours dans les coulisses, de regarder de loin le jeu de la politique, la famille Gordianus pourrait se trouver au cœur de la nouvelle république. Et si Gordianus devenait sénateur ? Qu'en serait-il pour les miens ? Pourquoi Diana ne devrait-elle pas être élevée par un coup de chance au rang d'une Fausta, d'une Clodia ou d'une Fulvia ? Pourquoi les enfants d'Éco ne devraient-ils pas avoir l'occasion de façonner le monde à leur guise plutôt que de se soumettre au bon vouloir d'autrui ? Comment les grandes fortunes et les

grandes familles se sont-elles faites sinon à la suite d'un coup de dés d'une folle audace ?

Caelius et Milon promettaient la révolution tous azimuts. Grâce à la révolution, des hommes désespérés peuvent envisager l'impensable.

Mais à quoi cela servirait-il que Volumnius fût contraint de me faire grâce de mes dettes, si Rome tout entière, y compris ma maison, brûlait dans un embrasement général ? À quoi cela servirait-il que des sièges de sénateurs fussent promis à des hommes nouveaux comme moi, si des gladiateurs déchaînés étaient lâchés en pleine nature pour abuser de nos filles ? Caelius promettait un monde qui renaîtrait dans un esprit de justice. En fait, il ne s'intéressait qu'au pouvoir. Son alliance avec Milon et son empressement à attaquer Rome avec le concours des gladiateurs en étaient la preuve.

Je fis une boule avec le parchemin et la jetai par terre.

— Je l'avais dit ! hurla Milon. Je l'avais dit, il ne signera jamais.

Caelius frappa dans ses mains. J'entendis un bruit derrière moi et me retournai : deux malabars franchirent le seuil. Ils devaient être en faction à l'extérieur de la pièce. Ils avaient la mine patibulaire de tueurs à gages.

— Deux de mes futurs collègues au Sénat ? demandai-je.

Caelius se dirigea vers l'armoire. Quelques instants plus tard, il revint avec une coupe et me la tendit.

— Prends-la, ordonna-t-il.

— C'est du vin ? demandai-je en regardant dans la coupe.

— Du véritable vinaigre ! Désolé que ce ne soit pas un meilleur cru, Volumnius et sa bande ont bu tout le bon vin. Bois, Gordianus, avale jusqu'à la dernière goutte.

— Du vin... et quoi d'autre ? demandai-je en fixant des yeux la coupe.

— Bois ! insista Milon.

Derrière moi, les deux acolytes s'approchèrent si près que je pouvais les entendre respirer. J'entendis aussi le chuintement de poignards que l'on dégainait.

— Fais ce qu'il te dit, murmura l'un d'eux. Bois !

— Ou alors..., dit l'autre.

Je sentis la pointe d'un poignard dans mon dos, et la pointe d'un second poignard sur ma poitrine.

Pourquoi m'empoisonner ? Sans doute un homme de mon âge trouvé mort sans trace de blessure n'éveillerait aucun soupçon, ne susciterait aucune question. Ils pourraient abandonner mon cadavre en pleine rue, et on penserait alors que j'avais succombé à une mort naturelle.

Ou bien me transporteraient-ils au rez-de-chaussée et me laisseraient-ils dans le lit de Cassandre ? Celle-ci jouait-elle un rôle dans cette affaire ou était-elle aussi une victime ? Et s'ils la tuaient également et abandonnaient nos corps pour qu'on les découvre ensemble avec le poison ? J'imaginai la honte et la consternation de ma famille. La coupe trembla dans ma main...

— Cassandre..., dis-je.

— Ferme-la et bois ! hurla Caelius.

En un clin d'œil son visage se métamorphosa, comme s'il avait jeté un masque. L'instant d'avant, j'étais en présence d'un orateur charmant, imperturbable. À présent, c'était un fugitif plein de haine, prêt à tout, capable de meurtre ou de crimes incroyables. J'avais eu peur de Milon. C'était Caelius que j'aurais dû craindre encore plus.

Les poignards firent davantage pression contre ma chair. Caelius et Milon se rapprochèrent.

— Tu ne veux pas mourir lardé de coups de poignard, grommela Milon. Réfléchis bien ! La lame tranche à vif ta chair, ressort, puis entaille à nouveau ton corps. Le sang gicle. Le froid pénètre tes membres. Puis l'agonie n'en finit pas. Bois donc, imbécile !

Il me prit le poignet et me força à lever la coupe. Le vin clapota contre mes lèvres, mais je n'ouvris pas la bouche.

— Rengainez vos poignards. Saisissez-lui les bras ! cria Milon en m'arrachant la coupe des mains.

Les deux hommes me tordirent les bras derrière le dos. Caelius tira sur ma mâchoire inférieure. Le vin coula dans ma bouche puis dans mon gosier. Le goût était amer. Je l'avalai pour ne pas l'aspirer dans mes poumons.

— Bois tout ! Jusqu'à la dernière goutte ! murmura Milon.

Je toussai et crachai. Du vin dégouлина sur mon menton et mes joues, mais la plus grande partie descendit dans mon estomac. Milon continua de verser jusqu'à ce que la coupe fût vide.

Caelius et Milon reculèrent. Leurs hommes de main me lâchèrent. J'avançai en titubant, pris de vertige. Je m'affalai à genoux. Caelius et Milon tournoyaient au-dessus de moi, plus ou moins flous chaque fois que je clignais des yeux. La pièce s'assombrit comme si la nuit tombait.

Leurs voix qui résonnaient étrangement semblaient venir de très loin.

— Nous aurions dû mettre de la ciguë dans le vin au lieu de l'autre drogue, dit Milon. Nous devrions lui trancher la tête sur-le-champ.

— Non ! répondit Caelius. Je lui ai donné ma parole. J'ai promis et tu étais d'accord...

— Une promesse faite à une sorcière !

— Appelle-la comme ça te plaît, puisque tu n'as pas le courage de prononcer son nom ! Je lui ai donné ma parole et ma parole a encore un sens, Milon. Et la tienne ?

— Ça suffit, Caelius.

— Alors ne parle pas de le tuer.

— C'est toi qui as eu l'idée stupide d'essayer de le gagner à notre cause.

— Un moment, j'ai cru que j'y étais parvenu. L'idiot ! Peu importe. Quand il se réveillera...

La voix de Caelius s'affaiblit. Le plancher me sauta à la figure. Il fit noir comme dans un four.

Dans un rêve, je vis Cassandre debout au loin, à l'horizon. Ses lèvres articulaient des paroles que je ne pouvais entendre. Elle tendait les bras en me faisant signe, alors même qu'elle s'éloignait de plus en plus, jusqu'à disparaître complètement.

J'ouvris les yeux.

Mon sang battait à grands coups dans ma tête. J'étais ankylosé. Le moindre mouvement m'était pénible. J'avais un goût désagréable dans la bouche. Ma vessie était douloureuse. Mon estomac gargouillait.

J'étais allongé à même le plancher. Avec un effort, je réussis à me mettre sur mon séant. D'après l'angle des rayons du soleil qui entraient par la fenêtre, il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps depuis que je m'étais écroulé. En réalité, la lumière semblait indiquer que le temps avait rétrogradé d'une heure ou deux. Je clignai des yeux, l'esprit complètement embrouillé.

Un des fauteuils avait été repoussé contre le mur. L'autre était par terre, posé sur le côté. Les portes de l'armoire étaient ouvertes. D'où j'étais, je voyais qu'elle était vide.

Je regardai fixement le vase sur le mur. La rose baissait la tête. La moitié de ses pétales étaient tombés sur le plancher.

J'avais dû rester inconscient pendant près de vingt-quatre heures.

Je réussis à me mettre debout. Pendant un instant je crus que tout allait bien, puis je fus pris d'étourdissements. Je titubai et m'appuyai à l'armoire pour rester droit. Des taches noires défilaient devant mes yeux. Mes vertiges disparurent lentement.

Je me tournai vers l'entrée et tressaillis. Je n'étais pas seul dans la pièce.

Un homme était allongé, face contre le plancher, dans l'entrée, devant le rideau qui était fermé pour préserver l'intimité. C'était un grand gaillard, aux membres énormes et au cou pareil à un tronc d'arbre. À la façon dont il était allongé, le cou anormalement tordu, j'étais presque certain qu'il était mort.

Malgré tout, je m'approchai avec circonspection, en titubant. Je tendis le bras et lui soulevai la tête en saisissant une poignée de cheveux. J'entendis un craquement affreux. Il avait le cou brisé.

Je regardai son visage. Ce n'était pas l'un des hommes qui m'avaient tenu pendant que Caelius et Milon me forçaient à avaler le vin auquel était mêlé un somnifère.

Qui était-il ? Qui l'avait tué et m'avait laissé la vie sauve ?

J'enjambai le corps et écartai le rideau. Le couloir était vide. Je me dirigeai vers le palier et descendis avec précaution d'un pas chancelant. J'arrivai en bas, empruntai le couloir et parvins au rideau accroché devant l'entrée de Cassandra.

Je murmurai son nom. Ma voix était enrouée et faible. Je prononçai à nouveau son nom, plus fort. Pas de réponse.

J'ouvris le rideau. La pièce était complètement vide. Même pas de paille.

Je restai debout un long moment, sans rien éprouver, attendant d'avoir l'esprit plus lucide. Soudain j'eus horriblement soif. Je me dirigeai vers l'entrée. Tandis que je la franchissais, mon pied buta contre un objet caché parmi les plis du rideau. Je m'arrêtai pour le ramasser. C'était la baguette en cuir de Cassandre.

Était-elle partie en toute hâte ? Ou bien quelqu'un d'autre avait-il vidé la pièce ? Cassandre possédait si peu de choses, cela paraissait presque impossible qu'elle eût oublié un objet aussi personnel. Si elle l'avait laissé par mégarde, sûrement il lui aurait manqué et elle serait revenue le chercher.

Où était Cassandre ?

Je quittai l'immeuble et descendis la rue, en me protégeant les yeux du soleil. Tout me semblait irréel comme lorsqu'on a dormi longtemps et qu'on se réveille à une heure inhabituelle. Je descendis la rue des Pots de Cuivre, en sursautant chaque fois que j'entendais le métal résonner contre le métal. Je trouvais des toilettes publiques et vidai ma vessie. À une fontaine, je m'aspergeai d'eau la figure, puis bus jusqu'à ce que ma soif fût éteinte. Je mourais de faim, mais cela pouvait attendre.

Je pris le plus court chemin pour rentrer chez moi, en coupant à travers le forum. L'impression que j'étais dans un monde irréel ne fit que s'accroître. Je marchais dans un rêve.

— Gordianus !

Je me retournai et me trouvais face à face avec Caninius le manchot. Non loin de là, les autres bavards, l'un après l'autre, levèrent la tête, interrompant une discussion passionnée pour me débattre.

— Tu es donc vivant, dit Caninius, même si tu as l'air à moitié mort.

Manlius, le plus courtois du groupe, s'approcha.

— Gordianus ! Ta famille se fait une bile d'encre. Ton gendre, accompagné de ce Massiliote un peu cinglé, a parcouru toute la cité à ta recherche. À ce qu'ils disent, tu es parti tout seul hier et tu n'as pas réapparu pour le dîner. Ils étaient ici il y a une heure

avec deux petits gamins, demandant si quelqu'un t'avait vu. Où es-tu allé ?

Volcatius, le vieux partisan de Pompée, eut un sourire lascif.

— Moi, je devine. Vous connaissez le vieux proverbe étrusque : « Si d'un homme on est sans nouvelles, c'est à cause d'une donzelle. » Ai-je raison, Gordianus ? Valait-elle la peine que tu encoures tous les ennuis qui t'attendent quand tu rentreras chez toi ?

Il se mit à glousser de rire.

— Entre-temps, tu as manqué le ragot le plus époustouflant qui circule dans le forum, intervint Canininus : on a aperçu ce matin, dans la cité, Milon et Caelius, tous les deux ensemble.

— Parole d'honneur ! ajouta Manlius. On les a vus venir de Subure et se diriger vers la porte de Capène, ils étaient escortés de gars qui avaient l'air de brutes, des gladiateurs de Milon, très probablement. Ils se faisaient passer pour maître et esclave...

— Caelius se faisait passer pour le maître, bien sûr, puisque c'est lui le cerveau, expliqua Canininus. Dès qu'ils eurent franchi la porte, ils enfourchèrent des chevaux qui les attendaient et filèrent comme l'éclair vers le sud. Qu'en penses-tu ?

— Encore une folle rumeur, répondis-je avec un haussement d'épaules.

Malgré l'eau que j'avais bue, ma bouche était sèche comme de la craie.

— Peu important Caelius et Milon, s'exclama Volcatius, Gordianus n'a toujours pas répondu à ma question ! Qui était-ce, Gordianus ? Une putain de bas étage ? Ou bien une de ces grandes dames auxquelles tu rends parfois visite pour ton travail ? La belle a dû t'en faire voir de toutes les couleurs si tu ne rentres que maintenant chez toi en titubant.

Je m'éloignai après l'avoir bousculé et continuai ma route. Je trébuchai sur un pavé et des rires fusèrent derrière moi.

— Elle l'a estropié ! s'écria Volcatius. Je veux faire la connaissance de cette diablesse.

— Ça ne sert à rien d'être impoli, me cria Manlius.

— Gordianus se croit trop bien pour des gens comme nous, déclara Canininus. Il ne vient plus jamais par ici. Quand on le voit, il prend des grands airs...

Sa voix s'éloigna derrière moi. Je hâtai le pas en direction du raidillon qui me ramènerait chez moi. Sous les plis de ma tunique, je serrais très fort la baguette de Cassandre.

— Par Pluton, où es-tu donc allé ?

Le ton de la voix dans lequel je discernais de la fureur et un certain soulagement me rappela Béthesda. J'eus conscience de l'avertissement : je devais à tout prix éviter ce genre d'incartade. Combien de fois dans le passé avais-je entendu exactement ce ton quand je rentrais à la maison après m'être mis dans une situation difficile ? Mais ce n'était pas Béthesda furibonde qui s'était précipitée vers moi dans le vestibule, c'était Diana.

J'avouai à ma fille la vérité, du moins en partie : j'avais rencontré accidentellement Milon et Caelius la veille dans Subure, ils m'avaient fait une proposition que j'avais refusée. Alors ils m'avaient obligé à avaler un somnifère, je venais de me réveiller et étais rentré directement chez moi.

— Pour commencer, qu'est-ce que tu faisais dans Subure ? demanda Diana, l'air renfrogné. Comment se fait-il que Milon et Caelius aient pu te trouver ? T'ont-ils pisté, ou t'ont-ils rencontré par hasard ? Quel genre de drogue t'ont-ils donnée ?

Diana avait hérité mon tempérament curieux. Pour réussir, il lui restait à maîtriser les règles de l'interrogatoire. Si tu poses trop de questions à la fois, le sujet désorienté se contentera de hausser désespérément les épaules et ne donnera aucune réponse. C'est exactement ce que je fis.

— Ici chacun est parti à ta recherche, dit-elle. Davus est au marché aux poissons. Hiéronymus est aux thermes. J'ai envoyé Mopsus et Androclès chez Eco. Nous avons tous été fous d'inquiétude.

— Et ta mère. Cela a dû être particulièrement dur pour elle.

— J'ai réussi à lui cacher ton absence, répondit Diana en soupirant. Elle n'est pas sortie une seule fois de sa chambre, hier, elle n'a donc pas vu comme nous étions tous agités et affolés quand tu n'es pas apparu pour le dîner. Mais elle t'a

demandé plus tard, et j'ai dû inventer un mensonge : tu passais la nuit en dehors de la cité parce qu'un ancien client avait besoin de faire appel à tes souvenirs sur un procès qui avait eu lieu jadis. Je ne crois pas que j'aurais pu la duper si elle n'était pas si malade. En tout cas, elle s'est contentée d'acquiescer, elle a détourné la tête et ramené la courtepointe autour de son cou. Comment peut-elle avoir froid, alors qu'il fait si chaud ? Mais, du moins, elle ne s'est pas rendu compte de ta disparition, elle n'a donc pas eu ce souci en plus de sa maladie.

— Comment va-t-elle aujourd'hui ?

— Mieux, je suppose, parce qu'elle est bien décidée à sortir. Tout à l'heure, elle a fait venir une des esclaves pour l'aider à s'habiller. Elle veut aller au marché.

Quelques instants plus tard, Davus arriva à la maison. Il fut si content de me voir qu'il poussa un rugissement et me souleva très haut en l'air en me coupant le souffle.

Béthesda entra dans la pièce. Vêtue d'une stola qui venait d'être lavée, les cheveux bien peignés et attachés avec une épingle, elle était un peu pâle mais n'avait pas été en si bonne forme depuis un certain temps. Elle jeta à Davus un regard de côté sans dire un mot et secoua tristement la tête, se demandant sans doute une fois de plus pourquoi sa fille avait pu épouser un tel nigaud qui souriait aux anges.

16

Davus et moi laissâmes Clodia seule avec ses souvenirs. Elle resta sur les rives du Tibre à contempler la lumière du soleil qui faisait étinceler l'eau. Nous revînmes sur nos pas en longeant les jardins des riches propriétaires au bord du fleuve et retournâmes dans la cité.

Après son bain, Davus était frais et dispos. Accablé par la chaleur, j'étais las de corps et d'esprit. Lorsque nous remontâmes la pente du Palatin pour rentrer chez moi, je n'avais plus qu'une seule envie : me reposer au calme pendant quelques heures dans un coin ombragé de mon jardin. Je m'étais entretenu avec toutes tes femmes qui étaient venues voir brûler Cassandre, à l'exception d'une seule, la femme de César. Daignerait-elle me recevoir ? Plus j'y songeais, plus cela me paraissait improbable. Calpurnia serait entourée d'une armée de conseillers, de serviteurs et de gardes du corps pour la protéger à la fois de ceux qui quémandaient les faveurs de son mari et de ceux qui voulaient sa perte. Pour compliquer les choses, elle pourrait me considérer comme un ennemi puisque j'avais tourné le dos à César en même temps qu'à Méto à Massilia.

D'après ce que je savais de Calpurnia, ce n'était pas une femme qui agissait par caprice, pour des raisons d'ordre sentimental ou par concupiscence. Elle était raisonnable, avisée, et tout à fait respectable. Ces qualités avaient incité César à l'épouser. Tout le monde connaissait la fameuse remarque qu'il avait faite à propos de sa première femme dont il avait divorcé sans formalités : « L'épouse de César doit être au-dessus de tout soupçon. » Calpurnia, disait-on, n'avait pas le moindre petit défaut, si bien qu'aucun ragot ne pouvait entacher sa réputation. Ce n'était donc pas le genre de femme, pensai-je, à

admettre en sa présence des hommes comme moi, même pour une entrevue officielle. On pourrait jaser.

Pourtant elle était venue voir brûler Cassandre.

Assis à l'ombre sur ma chaise pliante et adossé à un pilier, j'observai un petit oiseau voleter de fleur en fleur. Je fermai les yeux et écoutai le bruissement de ses ailes tandis qu'il tournait autour du jardin et passait au-dessus de ma tête. Je devais m'être assoupi car ensuite, tout ce que je sais, c'est qu'Androclès me secouait pour me réveiller.

— Maître, il y a un homme qui veut te voir, et une grande litière dans la rue, avec une foule de gardes du corps.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Un visiteur, maître.

Je m'éclaircis la voix et me passai la main dans les cheveux.

— Très bien, fais-le entrer.

— Non, c'est toi qui dois lui parler à la porte.

J'eus soudain un frisson. Une grande litière, une armée de gardes du corps, l'ordre de venir à ma propre porte d'entrée, qui cela pouvait-il bien être ? Une seule personne pouvait se montrer aussi présomptueuse : l'homme qui s'approprierait cette maison le jour où toutes mes dettes devraient être remboursées, dès qu'il s'apercevrait que j'étais sans ressources.

Mais pourquoi Volumnius était-il venu me harceler aujourd'hui en particulier ?

— Où est Davus ?

— Diana et Davus sont dans leur chambre, répondit Androclès.

— En train de faire un petit somme ?

— Je ne crois pas. La porte est fermée, mais je suis à peu près sûr qu'ils ne dorment pas.

— Comment le sais-tu ?

— Tout ce tapage qu'ils font ! Je suis surpris que tu ne les entendes pas d'ici. Il grogne comme un sanglier transpercé d'un coup de lance et puis elle...

— Ça suffit, Androclès ! répliquai-je. Ne va pas chercher Davus. Même Volumnius n'osera pas frapper un citoyen romain sur le seuil de sa propre maison, déclarai-je.

Tandis que je me levais et déplaçais mes genoux raides, je n'en étais pas certain.

Je traversai le jardin, puis l'atrium, suivi de près par Androclès. L'homme qui se tenait dans le vestibule n'avait pas le physique d'un agent chargé de recouvrer des créances, il était trop vieux et trop petit. Son air distingué était celui des esclaves qui servent de secrétaires à des citoyens aisés. Je fus soulagé, Volumnius n'était pas venu me rendre visite. Qui était-ce, alors ? Un je-ne-sais-quoi dans le comportement du visiteur me laissait entendre qu'il servait une maîtresse et non pas un maître. Une femme dans une litière somptueuse escortée de nombreux gardes du corps...

D'après mon expérience, les dieux avec leur esprit fantasque façonnent le monde de sorte que, parfois, ce qui paraît le plus invraisemblable survient. Je devinai avec une certitude totale qui avait envoyé l'esclave.

— Est-ce que ta maîtresse me fera l'honneur d'entrer chez moi ? demandai-je.

— Hélas ! malgré le plaisir qu'elle aurait à t'honorer de sa présence, son emploi du temps aujourd'hui ne le lui permettra pas. Mais elle désire vivement te parler. Si tu veux bien me suivre, une litière t'attend. Il vaut mieux que tu viennes seul.

— Bien sûr. Androclès, quand Davus et Diana... réapparaîtront... informe-les que je suis parti en compagnie de la femme de César. Et que je reviendrai... ?

Je regardai l'esclave.

— Tu ne devrais pas être absent plus d'une heure environ, m'assura-t-il. C'est tout ce que la maîtresse peut te consacrer. Puis-je ?

Il tendit les bras en avant, presque à me toucher ; je compris qu'il avait l'intention de me fouiller. J'acquiesçai et le laissai passer les mains sur ma tunique. S'étant assuré que je n'avais pas d'armes, il recula d'un pas et me laissa sortir devant lui.

Deux litières identiques attendaient dans la rue. Chacune était pourvue d'un dais magnifique constitué de montants en ivoire et de tentures blanches que des fils d'or faisaient chatoyer, et que bordait une bande pourpre. Les rideaux de la première litière étaient tirés, cachant son occupante. On me fit

monter dans la seconde. L'esclave vint avec moi, ferma les rideaux et se cala contre la pile de coussins en vis-à-vis. Sans heurt, avec une élégance qui fit honneur aux porteurs, la litière s'éleva et commença à avancer.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Nous serons là-bas dans peu de temps, répondit l'esclave en souriant.

Je sentais la litière osciller chaque fois que nous prenions un tournant brusque, mais nous ne semblions jamais descendre. Nous devions être encore sur le mont Palatin quand on fit halte. J'entendis le bruit d'une lourde barre que l'on soulevait et le grincement de portes qui s'ouvraient. Nous entrâmes dans une cour. Les gravillons crissèrent sous les pieds des porteurs. La litière s'arrêta à nouveau. Les portes se refermèrent et la barre retomba à sa place. L'esclave écarta les rideaux avec son index et regarda au-dehors d'un air interrogateur, guettant un signal. Enfin il ouvrit le rideau et m'invita à sortir.

Dès que mes pieds touchèrent le sol, deux gardes du corps me firent traverser la cour étroite, monter quelques marches et entrer dans un vestibule petit mais élégamment aménagé. Les murs blancs étaient rehaussés de filets bleu et or. Une statuette en bronze de Vénus occupait une niche cannelée. Sur le sol, une mosaïque représentait Vénus toute nue sortant de la mer. César prétendait avoir Vénus pour ancêtre. Ses soldats invoquaient la déesse pour obtenir la victoire.

Les gardes m'accompagnèrent dans un atrium où des poissons rouges traversaient le bassin comme des flèches. J'entrevis des buissons dans un jardin ensoleillé entouré d'un portique, mais les gardes me firent entrer dans une petite pièce. Le mur à l'extrémité de la pièce était garni d'une grande bibliothèque, dont les casiers étaient remplis de rouleaux de parchemin. Des peintures murales représentaient des batailles. À droite se déployait l'armée des Grecs commandée par Alexandre le Grand, que l'on reconnaissait tout de suite à ses traits burinés et à sa crinière blonde. Sur le mur d'en face figurait l'armée du roi de Perse, Darius, qu'Alexandre le Grand avait vaincue pour devenir le maître du monde.

Assise devant la bibliothèque, Calpurnia attirait les regards. Elle était assez jolie, sans être d'une grande beauté. En voyant ses vêtements, ses bijoux et sa coiffure, on aurait pu la prendre pour une austère matrone romaine du siècle précédent. Son visage était aussi sévère que son habillement. Je m'armai de tout mon courage, mais avant d'engager la conversation elle sourit, juste assez pour me mettre à l'aise – ou tromper ma vigilance ?

— Assieds-toi, dit-elle.

Je tournai la tête. Une chaise avait été placée dans mon dos. Les gardes, qui s'étaient retirés discrètement, devaient être en faction derrière la porte.

Elle attendit que je sois assis, puis garda le silence pendant quelques instants avant de parler à nouveau. C'était une technique de César : ne jamais paraître pressé.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés, Gordianus, mais je connais ta réputation et je sais que mon mari te tient en haute estime. Tu as eu une carrière longue et intéressante dans cette cité. J'avais pensé que tu avais pris ta retraite, mais j'ai cru comprendre que, ces derniers temps, tu as été assez occupé, tu as arpenté Rome dans tous les sens avec ton grand costaud de gendre.

— Tu nous as fait suivre ?

La brusquerie de la question ne la fit pas broncher.

— Disons qu'on t'a observé. Tu es allé voir l'une après l'autre chacune des femmes qui est venue aux funérailles de Cassandre. J'y étais aussi. Tu as dû voir ma litière. Pourtant, tu ne m'as pas encore rendu visite.

— J'avais l'intention de le faire.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir la première ?

— Sans doute par respect, répondis-je. La femme du grand César doit être très occupée et disposer de peu de temps pour répondre aux questions d'un humble citoyen comme moi. Du moins c'est ce que je pensais. Puis-je demander où nous nous trouvons ?

— Dans une maison au fond d'un cul-de-sac sur le mont Palatin. Tu n'as pas besoin de connaître le lieu exact. Mon mari possède cette maison depuis des années, mais seuls quelques

privilegiés y sont entrés. Même certains de ses conseillers les plus proches ignorent son existence. Cela m'a paru un endroit approprié pour nous rencontrer puisque c'était ici qu'habitait Cassandre.

— Ici ? demandai-je, étonné. Mais je croyais...

— Qu'elle habitait cette pièce sordide dans Subure ? Il s'agissait de donner le change, cela faisait partie du rôle qu'elle jouait. Elle avait ici toutes ses affaires personnelles. C'était dans cette maison qu'elle se retirait quand elle se sentait en danger, ou quand elle en avait assez de jouer à la pauvre. J'imagine qu'elle aurait aimé t'amener dans cette maison, Gordianus, mais ce n'était pas possible. Sa chambre était juste de l'autre côté du jardin. Je venais la retrouver dans cette pièce. Je m'asseyais ici, et elle s'asseyait là où tu es assis, dans ce même fauteuil.

— Tu rencontrais Cassandre ?

— Régulièrement, pour que je puisse lui donner des instructions et pour qu'elle puisse me transmettre tous les renseignements utiles qu'elle avait recueillis depuis notre dernier entretien.

Je commençai à y voir clair.

— Cassandre était ton espionne ?

— L'espionne de mon mari, plus exactement. C'est César qui l'a recrutée, César qui l'a mise au courant de ce qu'il attendait d'elle, César qui lui a donné une formation d'espionne. Certes, Cassandre était déjà une actrice accomplie, mais l'espionnage est un art plus subtil.

— Toujours César ! m'exclamai-je en regardant fixement le portrait d'Alexandre, puis celui de Darius en vis-à-vis.

Auquel des deux César ressemblerait-il le plus quand se terminerait sa vie ? Au conquérant bien-aimé des dieux et des conteurs ou à l'empereur arrogant qui posséda le monde puis le perdit ? César avait entraîné la terre entière dans son sillage. Son ombre géante se projetait non seulement sur les armées et sur les rois, mais sur toutes les choses et toutes les personnes que j'aimais. Cassandre n'avait pas été épargnée.

Calpurnia me regarda avec froideur.

— Si je comprends bien, tu en veux à mon mari parce qu'il a revendiqué pour lui la loyauté et l'affection de ton fils...

— Méto n'est plus mon fils !

Elle acquiesça.

— Malgré tout, César ne t'en tient pas rigueur, Gordianus. Avec le temps, il espère pouvoir de nouveau te compter parmi ses amis.

César a toujours été fidèle à cette stratégie : dissiper les malentendus, se concilier ses ennemis, attirer le plus de gens possible dans son cercle, même si plus tard la nécessité de les détruire s'impose.

— Mais nous parlions de Cassandre, poursuivit-elle. Je sais que sa mort t'a beaucoup affligé. César voudrait, je crois, que je te révèle qui était Cassandre, comment et pourquoi elle est venue à Rome. Que sais-tu déjà d'elle ?

Elle était belle, c'était une figure tragique, son destin était scellé, pensai-je. Je suis tombé amoureux d'elle, ou du moins je l'ai cru, sans rien savoir d'elle.

— Elle était originaire d'Alexandrie. Elle jouait dans des pantomimes et elle connaissait Cythéris, répondis-je. Elle avait des crises d'épilepsie – à moins que ce ne fût de la comédie. Je ne sais si elle possédait ou non le don de prophétie. Elle s'est servie de sa réputation de prophétesse pour jouer un tour cruel à Antonia, sur l'ordre de Cythéris. Peut-être a-t-elle agi de même à l'égard d'un certain nombre de femmes puissantes de Rome qui s'étaient adressées à elle, à moins qu'elle n'ait fait du chantage. Ou qu'elle les ait espionnées.

Calpurnia acquiesça.

— Si je te dis que mon mari a un certain nombre d'agents de renseignements qui le servent, tu ne seras pas surpris. Des agents de toutes sortes, des gens importants et des gens humbles, des gamins des rues et des aubergistes aussi bien que des centurions et des sénateurs. On ne sait jamais dans quelle oreille pourrait tomber une nouvelle importante. L'habileté, la patience et l'expérience sont indispensables si l'on souhaite comprendre tous les renseignements qui affluent, examiner de près les sources, écarter les mensonges forgés par l'ennemi, trancher entre deux récits contradictoires. Tous ces éléments d'information sont comme les carreaux d'une mosaïque.

Séparément ils ne signifient rien. Regroupés et vus sous le bon angle, ils composent une sorte de tableau.

« Ce travail est d'autant plus complexe que, pour reprendre l'expression de mon mari, c'est la guerre de l'ombre. Les batailles dont tout le monde entend parler se déroulent en plein jour entre des soldats qui combattent avec des épées et des lances. D'autres batailles se passent dans l'ombre, personne ne les voit ou n'en entend parler – néanmoins il y a des morts dans ces batailles. On pourrait considérer Cassandre comme une sorte d'Amazone, une femme soldat. La seule façon dont une femme peut se battre, c'est en participant à la guerre de l'ombre.

— Pourquoi a-t-elle combattu pour César ?

— Il l'a payée, bien sûr. L'affranchissement de Cassandre faisait partie du contrat, et elle était grassement rémunérée par versements réguliers dont j'avais la garde. Le travail que faisait Cassandre était dangereux, mais elle était bien récompensée. Elle serait rentrée riche à Alexandrie... si elle avait survécu.

— Comment César l'a-t-il recrutée ?

— Dès que Pompée fut chassé d'Italie, César entreprit de réorganiser le Sénat ici à Rome, et décida à qui remettre le commandement en son absence. Il se trouva que ce fut à Marc Antoine. Une fois que Pompée se fut éloigné, tout le monde prit le parti de César du jour au lendemain. Mais en qui César pouvait-il avoir vraiment confiance, et quel genre de complots ourdissait-on contre lui ? Il était indispensable de mettre en place un réseau d'informateurs. Certains étaient déjà en fonction. Il fallait en recruter d'autres. Je lui ai signalé qu'il serait particulièrement difficile d'obtenir des renseignements auprès des Romaines – les épouses, les mères, les filles et les sœurs qu'avaient laissées les alliés et les ennemis. Ces femmes en savent toujours plus qu'on ne le suppose. Elles connaissent les désirs les plus secrets de leurs hommes et qui ils ont assuré de leur loyauté. Une remarque fortuite dans une lettre d'un mari peut mener à une cache d'armes. Mais quel genre de personne pourrait être reçue par ces femmes et leur arracher les précieux renseignements qu'elles pourraient détenir ?

« César eut tout à coup l'idée de recruter une actrice pour jouer le rôle d'une prophétesse folle. Je lui fis observer

qu'aucune matrone romaine n'était suffisamment crédule et aucune actrice suffisamment habile. Il s'est avéré par la suite que j'avais tort dans les deux cas. César a envoyé un agent à Alexandrie pour débusquer l'actrice adaptée à ce rôle. Pourquoi à Alexandrie ? Parce que les maîtres des mimes sont célèbres pour l'excellente formation qu'ils donnent à leurs acteurs et parce que l'artiste ne serait pas connue à Rome. Plusieurs mois s'écoulèrent avant que l'agent revienne d'Alexandrie avec Cassandre.

Ils entrèrent dans la cité dans une litière aux rideaux tirés et l'agent installa Cassandre secrètement dans cette maison.

« Quelques jours plus tard, César rentra à Rome après s'être emparé de l'Espagne et de Massilia. Sa rencontre avec Cassandre eut lieu dans cette pièce même. J'étais présente car il voulait connaître mon opinion, mais je suis sûre qu'il avait pris sa décision avant que j'aie pu dire un seul mot.

— Elle a alors montré ses talents à César, comme une actrice le fait pour un mime ?

— D'une certaine façon, oui. Elle était certainement belle ; elle faisait une bonne impression à César, mais la beauté n'était pas la qualité que nous recherchions. Elle parlait un excellent latin avec une pointe d'accent et elle était polyglotte. Mais elle semblait assez tendue. C'était peut-être compréhensible de la part d'une jeune femme qui rencontrait César pour la première fois. Cependant, cela m'inquiéta : c'était la personne sur laquelle nous comptions pour garder la tête froide même lorsqu'elle tromperait les femmes les plus perspicaces de Rome. César commença à expliquer ce qu'il voulait d'elle. Elle semblait affolée et de plus en plus agitée. Soudain, elle s'effondra sur le plancher. Elle se tordait et avait de l'écume aux lèvres. L'agent nous avait avertis qu'elle était épileptique. César se précipita à son secours. Il trouva sur elle une baguette en cuir, il la lui inséra entre les dents jusqu'à ce que la crise passe. Je voyais que ses souffrances l'émouvaient – César avait eu des crises de ce genre dans le passé –, mais je me demandai si un tel état pouvait la priver de ses esprits et la faire échouer dans sa mission. J'allais en faire la remarque quand Cassandre se releva soudain, en éclatant de rire.

« Elle avait joué la comédie, tu comprends. Tout cela, c'était un numéro : la nervosité, l'agitation, la crise. César fut ravi. Elle l'avait conquis. Si elle pouvait nous berner tous les deux, alors à coup sûr elle pouvait berner n'importe qui.

— Je ne comprends pas. Était-elle vraiment malade ou pas ?

— Oui, elle était sujette à des crises. Elle en eut plus d'une tandis qu'elle séjournait dans cette maison. Mais elle avait aussi appris à imiter ces crises de façon si convaincante que personne ne pouvait voir la différence. Ce talent, parmi les autres qu'elle possédait – sans parler de son intelligence, car je ne crois pas avoir jamais rencontré une femme plus intelligente – la rendait parfaite pour le rôle auquel pensait César.

« Avant de partir pour la Grèce, César lui donna des instructions très précises, lui consacrant plus de temps qu'à tout autre agent. Elle apprit le nom des femmes importantes de Rome et tout ce qui concernait leur famille. Mieux encore, elle apprit tout ce que nous avons pu glaner sur leurs habitudes personnelles, leurs excentricités, leurs superstitions, leurs rêves et leurs craintes. Elle prit d'abondantes notes sur des tablettes de cire, mais les garda juste assez longtemps pour se remémorer tous les détails. Puis elle effaça les tablettes. Elle avait tout enregistré dans sa tête.

« Quand César fut satisfait, elle fit ses premières apparitions dans la cité. Les gens ne tardèrent pas à parler de la folle du forum. Je me rappelle que j'étais à un dîner et que je m'étais efforcée de ne pas sourire la première fois qu'on avait évoqué son nom. Du jour au lendemain, tout le monde semblait connaître la femme mystérieuse qui pouvait voir l'avenir, même si personne ne savait qui elle était ni d'où elle venait. À ce qu'on disait, si elle regardait fixement une flamme, elle avait des visions à son gré.

« Sa méthode était simple. Elle attendait qu'une femme l'invite chez elle, ou dans certains cas, l'enlève à proprement parler. Pour l'encourager, on lui offrait des choses : de l'argent, de la nourriture, un abri. Bientôt on apportait la lampe. Cassandre se pliait au désir de son hôtesse. En regardant la flamme, elle avait une crise et entrait en transe, puis elle émettait une prophétie sibylline mais interprétable, basée sur ce

qu'elle savait. Cassandre racontait à chaque femme ce qu'elle voulait entendre. Il n'est pas de moyen plus sûr de gagner la confiance de quelqu'un. Avec Cassandre, elles ne se tenaient pas sur leurs gardes. Devant Cassandre, elles se montraient à nu : vulnérables, apeurées, ambitieuses, vantardes. Elles avouaient des choses qu'elles n'auraient jamais dites à personne d'autre.

Je songeais aux femmes auxquelles j'avais parlé. Térentia, Tullia et la vestale Fabia avaient toutes admis que Cassandre possédait un don prophétique, jamais elles n'en avaient douté.

— Et Fulvia ? demandai-je. Cassandre a donné à Fulvia des détails précis sur la mort de Curion : la bataille dans le désert, sa mort par décapitation. Et ceci avant que personne à Rome ne sût même que Curion n'était plus vivant.

— Personne sauf César.

— Que veux-tu dire ?

— Quand le messenger venu d'Afrique est arrivé à Rome, il est allé directement voir César et personne d'autre. César a été consterné, bien sûr. Curion était comme un fils pour lui. César avait mis tant d'espoir en lui. Il lui avait confié le commandement des troupes d'Afrique. Or, selon César, les renseignements valent de l'or : il faut en faire usage avec sagesse. César a rencontré Cassandre en secret dans cette pièce. Le lendemain, des informateurs parmi le personnel de Fulvia nous ont appris que celle-ci avait l'intention de rendre visite à des amies ce jour-là. Nous avons déterminé en conséquence l'itinéraire qu'elle suivrait. Quand Fulvia est passée dans sa litière devant Cassandre qui la guettait, la prophétesse a fait en sorte que sa voix soit comme un murmure, juste assez fort pour parvenir aux oreilles de Fulvia.

Je me rappelai les paroles que m'avait rapportées Fulvia et je les répétai à Calpurnia : « Il est mort maintenant. Il est mort en combattant. C'était la mort d'un homme courageux. »

Calpurnia acquiesça.

— Exactement. C'étaient les paroles mêmes que César lui avait demandé de prononcer. Fulvia s'est arrêtée, bien sûr. Elle a emmené Cassandre chez elle. Et quand Cassandre lui a révélé les détails précis concernant la mort de Curion, détails qui, plus tard, ont été confirmés, Fulvia a cru qu'il s'agissait d'une vision

authentique d'inspiration divine. Ainsi Cassandre a gagné la confiance de Fulvia, et celle de sa mère, Sempronia.

— Et pendant ce temps-là César gardait pour lui la nouvelle de la mort de Curion ?

— Il a fait jurer au messager de ne pas divulguer le secret et de n'en parler à personne, pas même à Marc Antoine – pas même à moi – pendant deux jours. En utilisant rationnellement cette précieuse information, César a acheté la confiance de Fulvia en Cassandre.

— Mais Curion est mort en combattant pour César. Pourquoi envoyer une espionne chez sa veuve ?

— Pourquoi pas ? Nous voulions savoir dans quelle disposition se trouvaient les gens de cette maison et quelles pourraient être les intentions secrètes de ces deux femmes. Ne sois pas dupe de son chagrin, Gordianus. Fulvia, tout comme Sempronia, est encore follement ambitieuse. Combien de fois ai-je dit à César : « Il faut surveiller ces deux-là, surtout la fille. Peu importe si elle est mariée à Curion, peu importe si Marc Antoine a épousé sa cousine. Écoute-moi bien : Fulvia ne quitte pas des yeux Marc Antoine, et si ces deux-là s'unissent un jour... prends garde ! »

Je secouai la tête.

— Mais pour le moment Marc Antoine est toujours marié à Antonia. Elle ne s'est pas laissé tromper par le petit jeu de Cassandre.

— Oui. Avec Antonia, Cassandre a fait un mauvais calcul. Elle a agi de sa propre initiative.

— Pas tout à fait. C'est Cythéris qui l'a incitée à faire une prophétie capable d'affliger Antonia.

— Je le sais. Cassandre me l'a avoué quand j'ai insisté. Cythéris l'avait connue à Alexandrie, et avait menacé de la démasquer si elle ne lui rendait pas ce service. Selon Cassandre, la prophétie qu'elle avait faite à Antonia était sans grande importance. Je n'étais pas de cet avis, aussi l'ai-je réprimandée sévèrement car Antonia ne pouvait plus avoir confiance en elle. Cassandre a été stupide, cette demande ne faisait certainement pas partie du plan de César. Ce fut aussi le premier signe que Cassandre échappait à mon contrôle.

— Il n'y a pas eu d'autres signes ?

— Si, sa liaison avec toi. Cela n'aurait jamais dû arriver. Elle savait depuis le début qu'elle ne devait pas nouer ce genre de relations avec un homme tant qu'elle travaillait pour César.

— Alors le temps qu'elle passait en ma compagnie ne faisait pas partie du plan de César ?

Calpurnia me transperça de son regard.

— Tu t'inquiètes à l'idée qu'il aurait pu en être autrement ? Que peut-être Cassandre t'a séduit simplement pour gagner ta confiance ? Non. Avec toi elle ne jouait pas son rôle d'agent de César. Elle a agi de sa propre initiative quand elle s'est liée avec toi.

— Comment se fait-il que tu sois au courant, alors ?

— C'est une simple hypothèse, répondit-elle en souriant. Pourquoi autrement te serais-tu tellement intéressé à Cassandre après sa mort si tu n'avais pas été son amant ?

Je ne répondis rien.

— Qui peut expliquer les mystères de Vénus ? poursuivit-elle. Cassandre a réussi à cacher votre liaison, même à moi. C'est pourquoi elle n'a jamais pu t'amener ici, où vous auriez été beaucoup mieux tous les deux que dans ce taudis de Subure. Tu étais son petit secret tout comme elle était le tien. Il est vrai, bien avant de te rencontrer, Cassandre savait qui tu étais grâce aux informations très détaillées que lui avait communiquées César. Naturellement elle connaissait ton fils, je veux dire Méto. Méto était présent quand César a donné à Cassandre certaines de ces instructions. Ce jeune homme a du talent pour jouer la comédie, manier les codes secrets, ourdir des complots.

— Cassandre connaissait Méto ? Elle ne me l'a jamais dit.

— Comment le pouvait-elle sans révéler qu'elle était l'agent de César ? Si elle te l'avait dit, tu aurais été exposé aux mêmes dangers que ceux qu'elle affrontait. Tu aurais pu partager son sort.

« Son sort. » Ce mot avait un goût de fiel dans ma bouche.

— Sais-tu qui l'a tuée ? demandai-je en subodorant que ce devait être Calpurnia elle-même.

Elle interpréta l'expression de mon visage.

— Je n'ai rien eu à voir avec sa mort. J'ignore qui l'a tuée ou pourquoi. Cela aurait pu être l'une de ces femmes qui sont venues la voir brûler. Ou quelqu'un d'autre, mais...

— Vraiment ?

Elle se leva de son fauteuil, se dirigea vers la peinture d'Alexandre et la regarda attentivement, bien que ce ne dût pas être pour la première fois.

— Quand il donnait à Cassandre des instructions sur diverses femmes à Rome, César lui-même faisait des suggestions à propos des prophéties qu'inventerait Cassandre et qui lui serviraient à gagner la confiance de telle ou telle femme ou à l'effrayer ou encore à la faire parler de ce qui la préoccupait. Mais César ne pouvait prévoir toutes les éventualités. Après qu'il eut quitté Rome, quand une femme s'adressait à elle, dans la plupart des cas, Cassandre devait improviser, elle devait recourir à son savoir-faire et à ce qu'elle savait déjà sur cette femme.

« Mais le monde change. Cassandre avait besoin d'être tenue au courant des faits nouveaux. Je m'en chargeais toutes les fois que je la rencontrais ici. Un de ces faits nouveaux était le rapprochement de Marcus Caelius et de Milon. Même César n'avait pas prévu que Caelius se retournerait contre lui ou que Milon oserait revenir en Italie, et que tous deux pourraient unir leurs forces. Personne non plus n'avait prévu que Trébonius et Isauricus auraient fait un tel gâchis ! Ils auraient dû mettre fin aux agissements de Caelius dès qu'il s'est installé sur son estrade en plein forum et qu'il a commencé à agiter la populace. Maintenant on n'a plus la situation en main. Savais-tu que Caelius et Milon se trouvaient tous deux à Rome le jour où Cassandre est morte ?

Je répondis avec circonspection.

— J'ai entendu une rumeur au forum : on les aurait vus partir ensemble vers le sud ce matin-là.

— Cette rumeur était exacte. Ce jour était notre dernière chance d'empêcher Caelius et Milon d'essayer de provoquer un soulèvement dans le Sud. J'avais espéré réussir grâce à Cassandre.

— Comment Cassandre aurait-elle pu les en empêcher ?

— En utilisant son don de prophétie, bien sûr.

— Pourquoi l'un ou l'autre d'entre eux aurait-il écouté Cassandre ?

— Caelius ne l'aurait peut-être pas prise au sérieux, mais d'après mes sources, Milon aurait très bien pu tenir compte de ce qu'elle lui aurait dit. On m'a laissé entendre qu'il était devenu de plus en plus superstitieux ces dernières années. Il cherchait partout des augures et des présages. Si Milon avait pu être convaincu par Cassandre d'abandonner cette folle entreprise, Caelius aurait fort bien pu y renoncer.

— Mais même si Caelius et Milon étaient cachés dans Rome, comment Cassandre aurait-elle pu joindre l'un ou l'autre ?

— L'immeuble de Subure dans lequel elle séjournait était l'un des bastions de Caelius. C'est pour cette raison que je l'avais mise là, en pensant que cela pourrait éventuellement lui donner un moyen d'espionner Caelius. Sans aucun doute Caelius pourrait facilement la rencontrer s'il le désirait. Et Cassandre aurait pu également joindre Milon ou Caelius par l'intermédiaire des deux femmes qui leur étaient les plus proches – Fausta et Clodia. – Fausta est peut-être encore la femme de Milon, mais elle le méprise. Elle souhaite sa mort. Elle me l'a dit. Milon s'est-il donné la peine de contacter Fausta pendant qu'il se trouvait à Rome ? Quant à Clodia, il n'y a sûrement personne qu'elle hait plus que Caelius, à moins que ce ne soit Milon ! Il se peut que Clodia et Caelius aient été jadis amants, mais je ne peux pas imaginer qu'elle lui ait adressé la parole depuis les poursuites qu'elle a engagées contre lui.

— C'est peut-être ton avis, Gordianus, mais tu as sans doute tort. D'après mes sources, Milon a presque certainement contacté Fausta pendant qu'il était à Rome. Quant à Clodia, cela fait des mois qu'elle reçoit Caelius dans sa maison du Palatin et dans sa propriété au bord du Tibre, depuis qu'il est revenu d'Espagne avec César.

— Je ne peux pas y croire.

— Crois-moi, Gordianus. Mes sources sont sûres.

— Suggères-tu que Clodia et Caelius ont repris leur liaison après toutes ces années ? Impossible.

— En es-tu sûr ? Cette attitude me paraît normale chez une femme aussi faible que Clodia, qui se laisse dominer par ses caprices et ses émotions. Nous croyons qu'un homme doit dominer ses appétits, sinon ce n'est pas un homme, mais un tel défaut est excusable chez une femme. Il n'en était pas ainsi du temps de nos ancêtres. Une femme comme Clodia, esclave de ses désirs, aurait encouru le mépris de tous. De nos jours, on trouve ces créatures fascinantes et on écrit des poèmes sur elles.

Son visage exprima le dégoût.

— Quant à Caelius, continua Calpurnia, peut-être n'a-t-il jamais cessé d'aimer Clodia, malgré leur brouille. Ou peut-être, avec son pragmatisme habituel, a-t-il simplement vu qu'elle pourrait lui être utile pour le projet qu'il avait fait de se rallier la populace et de prendre le pouvoir. Qui sait ce qui incite un tel homme à agir ?

Je hochai la tête en essayant de comprendre tout cela.

— Si Cassandre, sur ton ordre, devait dissuader Caelius et Milon de préparer une insurrection, alors de toute évidence elle a échoué, remarquai-je.

— Je ne suis pas sûre de ce qui s'est passé. La dernière fois que j'ai parlé à Cassandre, c'est-à-dire plusieurs jours avant sa mort, elle m'a dit qu'elle avait fait la connaissance de Clodia et de Fausta. Fausta l'avait informée que Milon était au courant de son existence et qu'il aimerait écouter une de ses prophéties. J'ai dit à Cassandre de rester chez elle afin que Caelius et Milon puissent la trouver s'ils le souhaitent. Si elle les rencontrait, elle devait faire son possible pour les persuader de rester à Rome. « Retarde-les, lui ai-je dit. Si tu dois leur faire une prophétie, dis-leur que leurs projets de révolution sont voués à l'échec et que leur seul espoir est de se rendre et de s'en remettre à la merci généreuse de César. » C'est la dernière fois que j'ai vu Cassandre. Quelques jours plus tard, j'ai appris que Caelius et Milon étaient venus puis repartis, et que Cassandre était morte. Dans la mesure où je peux reconstituer la suite des événements, elle est morte seulement quelques heures après leur départ de Rome à tous les deux.

— Et Rupa ?

— Il était ici avec Cassandre la dernière fois que je lui ai parlé. Depuis, je ne l'ai jamais revu. Je ne sais pas s'il est vivant ou mort.

— Mais tu crois qu'il y a un rapport entre Caelius et Milon et la mort de Cassandre ?

— Cela paraît tout à fait probable. Quel a pu être exactement ce rapport, je l'ignore. Pour le moment, tous mes efforts tendent à contenir cette insurrection que Milon et Caelius préparent dans le Sud, et à m'assurer que, lors de leur retour à Rome, leur tête sera fichée au bout d'une pique. Cassandre est morte. Elle ne peut plus me servir à rien. Je n'ai pas le temps de chercher à savoir qui l'a tuée et pourquoi. Je te laisse ce soin. Tu as du flair pour ce genre d'enquête. Si tu réussis à découvrir la vérité, viens m'informer. Si elle est morte au service de César, alors celui qui l'a tuée devra répondre de son crime devant la justice de César.

Cette nuit-là, Béthesda délirait tant elle avait de la fièvre. Elle frissonnait sous sa courtepointe en laine et murmurait des paroles incohérentes. Diana fit infuser de l'écorce de saule avec un somnifère léger, ce qui sembla lui faire du bien. La fièvre diminua, et Béthesda sombra dans un sommeil agité. Je restai à côté d'elle, en lui tenant la main et en lui essuyant le front. Je ne dormis guère.

Jusqu'ici, la fièvre n'avait pas été un des symptômes de la maladie de Béthesda. Je craignais qu'elle ne marquât une nouvelle étape de son mal. Je me sentais impuissant.

Diana tomba également malade ce jour-là. Je la trouvai pliée en deux dans le jardin, en train de vomir son petit déjeuner. Après, elle affirma qu'elle se sentait en parfaite forme, mais j'eus un frisson. N'y avait-il pas un lien entre sa maladie et celle de sa mère ? Je n'avais plus d'argent pour faire venir des médecins. De toute façon, ils s'étaient montrés incompetents.

Qu'advierait-il de la maison si Béthesda et Diana étaient toutes deux clouées au lit ? Que se passerait-il quand le banquier Volumnius commencerait à me harceler pour que je rembourse mes emprunts ? Il me faudrait effectuer le premier versement d'ici quelques jours.

J'étais d'une humeur massacrante et restai enfermé chez moi.

Les jours passèrent. Après cette première nuit déplorable, la fièvre de Béthesda tomba et disparut. Diana semblait en bonne santé, mais son comportement manquait de franchise. Je devinais qu'elle me cachait quelque chose.

J'aurais pu continuer à enquêter sur Cassandre, mais ma volonté était comme paralysée. Rome elle-même semblait frappée d'un mal semblable : elle attendait des nouvelles de

César et de Pompée en provenance de Grèce, elle attendait aussi des nouvelles de l'insurrection menée par Caelius et Milon. Une impression de catastrophe imminente pesait sur la cité, sur ma maison, sur mon esprit.

Une autre raison expliquait mon manque d'enthousiasme pour découvrir l'assassin de Cassandre. En me révélant ce qu'elle savait, en me confiant la tâche de débusquer la vérité, et en me promettant la justice de César, Calpurnia m'avait en fait engagé à titre d'informateur. J'avais volontairement coupé tous les liens avec César, j'avais même renié Méto. Pourtant si je souhaitais mener à terme mon enquête, comment pouvais-je le faire sans devenir un espion de César ?

C'est Hiéronymus qui m'apporta la nouvelle.

Un matin, alors que je broyais du noir dans le jardin, il entra à grandes enjambées, les yeux brillants, légèrement essoufflé. Je sus tout de suite que quelque chose de terrible était arrivé. Le malheur et la souffrance d'autrui excitaient Hiéronymus.

— Tout est terminé ! annonça-t-il.

— Qu'est-ce qui est terminé ?

— Ils sont morts. Tous les deux morts, ainsi que leurs partisans.

L'espace d'un instant, je crus qu'il parlait de César et de Pompée, et j'essayai d'imaginer l'ampleur du désastre qui avait pu les exterminer eux et leurs armées. Jupiter avait-il envoyé la foudre ? Neptune avait-il inondé les plaines ? Pluton avait-il creusé des gouffres ? Mon cœur se glaça alors que je songeais à Méto. Puis la lumière se fit.

— Où ? demandai-je. Comment ?

— Les versions sont contradictoires, mais d'après les meilleures sources au forum...

Davus entra précipitamment.

— Milon et Caelius sont morts ! s'écria-t-il. Morts tous les deux ! Une foule immense se rassemble au forum. Certains fêtent l'événement. D'autres pleurent et s'arrachent les cheveux. L'insurrection est terminée avant même d'avoir commencé.

Hiéronymus jeta à Davus un regard hostile.

— Comme je le disais, cela semble s'être passé ainsi : Milon et Caelius ont pris la direction du sud en quittant Rome, puis ils se sont séparés pour agir chacun de son côté. Milon a commencé par aller de ville en ville, en prétendant qu'il agissait sur ordre de Pompée, il a fait de folles promesses et essayé d'inciter les gouverneurs des villes à se rallier à sa cause. En vain. Alors il a fait appel à ses gladiateurs pour libérer un grand nombre d'esclaves qui travaillent dans les champs. Il s'agissait d'esclaves qu'on fait trimer à coups de fouet, que l'on parque avec les animaux ou qu'on regroupe dans des baraques qui sont de véritables cages, et ces hommes sont de la pire espèce. L'armée de Milon s'est livrée au saccage, elle a pillé des temples, des sanctuaires et des fermes. Il avait dû rassembler des centaines, peut-être des milliers d'esclaves, car il a osé assiéger une ville appelée Compsa où une légion entière était en garnison. Tout a mal tourné quand Milon a été touché par une pierre lancée du haut des remparts. Elle l'a heurté en plein front, lui a fracassé le crâne et l'a tué sur le coup. Sans chef, les esclaves affolés ont pris la fuite.

— Et Caelius ?

— Caelius a commencé par essayer d'inciter à la révolte les gladiateurs de Néapolis. Les magistrats ont eu vent du complot et ont enchaîné les meneurs avant qu'ils aient pu gagner les autres à leur cause. Les magistrats ont tenté d'arrêter aussi Caelius, mais il a réussi à leur échapper. Une réputation de hors-la-loi le précédait, aussi aucune cité ne voulait-elle lui ouvrir ses portes. Il s'est ensuite dirigé vers Compsa pour se joindre à Milon. Des esclaves qui fuyaient la bataille lui ont alors appris la mort de leur chef. Caelius a tenté de les rallier. Ils ont refusé d'écouter et se sont débandés. Voici les paroles mêmes de Caninius, le manchot : « Toutes ces années passées à plier l'échine sous le fouet et à sodomiser des moutons les rendaient insensibles à la rhétorique de Caelius. » Caelius s'est enfoncé dans le Sud, seul ou presque, une poignée de partisans l'accompagnaient encore. Il a continué jusqu'à la côte, jusqu'à une ville appelée Thurium, située sur le cou-de-pied de la botte italienne. C'est là que Caelius s'est retranché pour la dernière fois.

Pauvre Caelius, pensai-je, vaniteux, ambitieux, incapable de rester en place ! Son complice, Milon, était mort, les portes de toutes les cités lui étaient fermées et il n'avait pas d'armée – pas même une armée d'esclaves. Il savait sans doute qu'il n'y avait plus d'espoir, qu'il était condamné. Thurium était le terminus, la conclusion de la carrière fulgurante du jeune orateur, qui avait été le brillant protégé de Cicéron, le loyal défenseur de Milon, le fougueux lieutenant de César, l'amant infidèle de Clodia et l'ultime recours des masses populaires dépossédées de leurs derniers biens.

— Que lui est-il arrivé ? demandai-je.

— Eh bien, d'après ce que j'ai entendu dire...

Les yeux de Hiéronymus étincelaient car il était ravi de transmettre les détails à une oreille vierge, mais Davus, trop énervé pour tenir sa langue, l'interrompit :

— Ils l'ont abattu ! Quand Caelius est arrivé à Thurium, il est entré par les portes grandes ouvertes de la cité, car les habitants n'avaient pas encore été avertis de se méfier de lui. Après avoir traversé le marché, il a gagné le forum et gravi les marches menant au Sénat. Il a frappé dans ses mains et crié à un groupe de soldats d'aller chercher leurs compagnons. Une foule s'est assemblée. Caelius a commencé sa harangue. Sa voix de stentor portait si loin qu'on l'entendait dans toute la cité et même à l'extérieur jusque dans les bateaux de pêche. D'autres habitants et soldats sont arrivés : bientôt le petit forum fut noir de monde. La plupart des soldats en garnison à Thurium étaient des Espagnols et des Gaulois de la cavalerie de César. Caelius a essayé de les révolter en leur rappelant les atrocités que César avait commises dans leur pays natal. Mais les soldats ne voulurent rien savoir. Ils refusèrent d'entendre la moindre remarque hostile à César. Ils ont commencé à huer, à siffler, à taper des pieds. César avait trahi les habitants de Rome et ne tarderait pas à les trahir eux aussi, leur expliqua Caelius. Les soldats ont lancé une volée de pierres. Caelius a poursuivi son discours, alors que son visage ruisselait de sang. Finalement, les soldats ont gravi les marches quatre à quatre. Caelius a injurié ses assaillants, les traitant de bougres d'idiots et de lèche-culs.

Ses hurlements se sont interrompus seulement lorsqu'on l'a jeté par terre et piétiné jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le crâne de Milon avait été écrasé, le corps de Caelius avait été démembré. Seule leur tête pouvait fournir à Calpurnia la preuve irréfutable que la menace n'existait plus. C'est seulement à ce moment-là qu'elle pourrait écrire à César pour lui annoncer la bonne nouvelle sans craindre que ses informateurs aient pu se tromper. Jubilerait-elle à la vue de ces têtes, en donnant libre cours à ses sentiments d'une façon peu seyante pour une matrone romaine ?

— ... ont été crucifiés.

Ces derniers mots de Davus me donnèrent un choc et me ramenèrent à l'instant présent.

— Que dis-tu ?

— À Néapolis, les gladiateurs ont été crucifiés. Il en a été de même pour les esclaves qui combattaient avec Milon. Les gladiateurs avaient déjà été arrêtés. Les soldats de la garnison de Compsa ont pourchassé les esclaves. Certains sont morts en combattant, mais la plupart d'entre eux ont été capturés et crucifiés. On n'a pas crucifié autant d'esclaves à la fois depuis l'époque où Crassus a réprimé la grande révolte de Spartacus et aligné les esclaves crucifiés tout au long de la voie Appienne.

Un silence s'abattit sur le jardin. Hiéronymus ouvrit la bouche, mais je lui fis signe de se taire.

— J'en ai entendu assez, dis-je. Je désire être seul un moment. Davus, va voir Diana. Elle est avec sa mère, je crois. Hiéronymus, j'ai entendu du tapage dans la cuisine il y a un moment. Voudrais-tu aller jeter un coup d'œil ?

Ils s'éloignèrent dans différentes directions et me laissèrent seul avec mes pensées.

La nouvelle m'affectait plus que je ne l'aurais pensé. Milon avait été une brute et une tête brûlée. Caelius avait été un visionnaire fou, ou un opportuniste sans envergure. Ensemble ils avaient essayé de me contraindre sous la menace à soutenir leur cause. Quand j'avais refusé, ils m'avaient permis de m'échapper. D'après ce que je pouvais comprendre, c'était parce que Cassandre les y avait forcés. Quel lien y avait-il entre elle et eux ?

Cassandre avait été assassinée. Pourquoi ? Par qui ?

Il me vint une idée. Comment n'y avais-je pas pensé ? L'instant de révélation fut fulgurant, presque douloureux, comme si un ressort se détendait soudain dans ma tête. J'avais dû crier, car Davus réapparut dans le jardin, bientôt suivi de Hiéronymus et des garçons.

— Beau-père, dit Davus, tu pleures !

— Je n'imaginais pas que la nouvelle l'affecterait tant, murmura Hiéronymus.

Androclès et Mopsus me regardaient, atterrés. Ils ne m'avaient jamais vu si ébranlé, même aux funérailles de Cassandre.

— Allez me chercher ma toge, leur demandai-je. J'ai une visite importante à faire.

— Où vas-tu, beau-père ? Je vais mettre ma toge, moi aussi...

— Non, Davus, je vais y aller seul.

— Il n'en est pas question, insista Davus. Tu ne sais pas ce qui se passe au forum.

— Le jeune homme a raison, intervint Hiéronymus. Les rues ne sont pas sûres. Si les partisans de Caelius fomentent une émeute, et si Isauricus fait appel à ses sbires pour rétablir l'ordre...

— J'irai seul, insistai-je. Ce n'est pas loin.

Elle ne serait pas dans sa propriété au bord du Tibre, pas un jour comme celui-ci, où régnait tant d'incertitude et où la violence pouvait se déchaîner. Elle serait en lieu sûr, enfermée dans sa maison du Palatin, à quelques pas de la mienne. Je pris les petites rues qui étaient presque vides. De temps à autre, j'entendais des bruits provenant du forum – sans doute des cris de joie. Isauricus avait dû rassembler tous ses partisans pour célébrer la nouvelle.

La maison de Clodia se trouvait au fond d'un cul-de-sac. Ces dernières années, les riches et les puissants avaient en règle générale construit d'énormes bâtisses prétentieuses qui proclamaient sans pudeur la condition sociale de leur propriétaire, mais celle de Clodia était une très vieille maison qui appartenait à sa famille depuis des générations. Elle ressemblait aux anciennes demeures des grandes familles

patriciennes, qui présentaient une façade modeste du côté de la rue. Le seuil était pavé de carreaux rouges et noirs vernissés. Le badigeon avait besoin d'être refait, et certains des carreaux étaient fendus ou bien manquaient. Deux cyprès énormes encadraient la porte en chêne rustique.

Je m'attendais à ce qu'un beau jeune homme ou une jolie jeune fille vînt me répondre à la porte, mais ce fut un vieux serviteur qui m'accueillit. Il disparut quelques instants pour annoncer ma venue, puis revint et me conduisit à l'intérieur. Jadis, cela avait été une des maisons les plus somptueusement aménagées de Rome, mais maintenant je voyais des piédestaux sans statues, aucun tableau accroché aux murs, des sols nus sans tapis. Comme bien d'autres à Rome, Clodia traversait des temps difficiles.

Elle était dans son jardin, allongée sur un divan à côté d'un petit bassin. Elle jetait un peu de farine dans l'eau et regardait les poissons aux écailles étincelantes passer comme des éclairs. Des années auparavant, j'avais assisté dans ce jardin à l'une de ses soirées scandaleuses. Catulle avait récité un poème sur la passion et le chagrin d'amour tandis que des couples s'étreignaient dans l'ombre. Maintenant ce jardin était silencieux et vide.

Clodia leva les yeux. Le soleil chatoyait à la surface de l'eau. J'eus une brève vision de Clodia telle qu'elle m'était apparue la première fois que je l'avais rencontrée, des années auparavant, alors que sa beauté avait encore tout son éclat.

— Une nouvelle visite, si peu de temps après la précédente ! s'exclama-t-elle. Pendant des années, tu m'oublies, puis tu viens me voir dans ma propriété au bord du Tibre et maintenant en ville. Tu me gâtes vraiment, Gordianus.

Elle semblait débiter ces paroles machinalement ; sa voix avait le rythme qui convenait, mais son regard était terne.

— Tu as appris la nouvelle ? demandai-je.

— Bien sûr. Rome a été sauvée une fois de plus et tous les Romains dignes de ce nom doivent se rassembler au forum et crier « Hourrah ! » Le Sénat va adopter une résolution pour féliciter le consul. Le consul dans une proclamation félicitera le

Sénat. Le commandant de la garnison à Compsa sera promu. Les soldats à Thurium...

Elle s'interrompt soudain, le regard fixé sur les poissons affamés.

— Cela fait des mois que tu vois Marcus Caelius, depuis qu'il est revenu d'Espagne avec César, dis-je. Durant tout le printemps et tout l'été, alors qu'il provoquait des troubles dans le forum, il venait ici chez toi.

— Comment sais-tu cela, Gordianus ?

— Calpurnia m'en a parlé. Elle a des espions dans toute la cité.

— Croit-elle que je m'étais liguée avec Caelius ?

— Était-ce le cas ?

Le visage de Clodia se crispa. Elle parut soudain son âge.

— Des gens comme Calpurnia voient le monde en blanc ou en noir. Il n'y a que des alliés ou des ennemis. Calpurnia a la mentalité d'un homme.

— C'est étrange, déclarai-je.

— Que veux-tu dire ?

— Calpurnia a une tout aussi mauvaise opinion de toi, mais pour des raisons opposées. À son avis, tu cèdes à tes caprices et à tes émotions. Tu es faible et tu ne te maîtrises pas.

Clodia éclata d'un rire sinistre.

— Nous verrons combien de temps une femme comme Calpurnia continuera d'intéresser César, s'il devient maître du monde. Peux-tu imaginer faire l'amour à une créature de marbre ?

— Tu as changé de sujet. Avais-tu pris le parti de Caelius ?

— Pris son parti ? Non. J'étais amoureuse de lui...

Sa voix s'étrangla, elle ferma les yeux.

— Je ne te crois pas, répondis-je. Vous avez jadis été amants, mais c'était il y a des années. Tu l'as poursuivi en justice pour meurtre. Tu t'es efforcée de le détruire, tu l'as fait chasser de Rome. De son côté, il t'a humiliée au tribunal. Il a défendu Milon après l'assassinat de ton frère. Maintenant, tu ne peux vraiment pas...

— Comment saurais-tu de quoi je suis capable, Gordianus ?

Soudain une colère froide me fit frissonner.

— Je regrette, mais je sais peut-être exactement de quoi tu es capable.

— Que veux-tu dire par là ?

— Je ne crois pas que tu sois à nouveau tombée amoureuse de Caelius. Cela ferait de toi une femme volage et stupide comme te décrit Calpurnia. Et tu n'es pas une imbécile. Tu as le cœur dur, tu es astucieuse, calculatrice. Tu as détesté Marcus Caelius plus que jamais quand il est revenu à Rome avec César. L'homme que tu haïssais le plus au monde était là, il faisait le beau à côté de César qui l'a récompensé d'une magistrature ; il continuait à jouer un rôle dans le grand jeu de la politique malgré tous les efforts que tu avais faits pour causer sa perte, alors que toi tu languissais dans l'ombre, ta fortune dilapidée, ta réputation brisée, ton frère bien-aimé mort. La vengeance doit t'obséder. À quoi d'autre peux-tu penser maintenant que tout ce qui jadis t'apportait du plaisir a disparu, y compris ta beauté ?

— Tu n'as pas besoin de me parler de façon si cruelle, Gordianus, répliqua-t-elle en posant sur moi un regard sans expression.

— Tu oses dire que je suis cruel alors que c'est toi qui as délibérément piégé une deuxième fois Marcus Caelius. Tu t'es ingéniée à causer sa perte. J'ai dit que l'éclat de ta beauté s'était terni, c'est la vérité. Mais Caelius t'a connue quand tu étais encore dans toute ta splendeur. Elle l'a envoûté jadis, et il n'a jamais oublié. Il se souvenait de toi comme tu étais alors, comme je me souviens de toi. Tu as été le chercher, tu l'as séduit une deuxième fois ; tu as réussi à le rendre à nouveau amoureux de toi. Tu as fait en sorte qu'il ait confiance en toi. Que s'est-il passé ensuite ? Comment as-tu semé le ressentiment dans son cœur ? De façon très subtile, j'imagine, par des insinuations habiles. Tu as dénigré César, avec de plus en plus de violence. Tu lui as rappelé la puissance de la populace romaine. Je t'entends lui dire : « César ne connaît pas ta valeur, Marcus. Il méprise tes talents ! Pourquoi récompense-t-il des médiocres comme Trébonius qu'il préfère à toi ? Il est jaloux, voilà la raison ! En son for intérieur, il a peur de toi. Si seulement mon frère chéri était encore en vie, comme il saurait profiter de cette situation ! Les gens sont malheureux, ils ont perdu leur

confiance en César, ils le méprisent. Ce dont ils ont besoin, c'est d'un homme qui peut exploiter leur colère, un homme qui a le don de la parole et l'audace de s'en prendre à ces lèche-bottes auxquels César a confié la cité. Ce genre d'homme pourrait devenir le maître de Rome ! »

Clodia me dévisagea. Ses yeux lançaient des flammes, mais elle se taisait.

— Vais-je continuer ? Très bien. Tu l'as encouragé à faire à la populace des promesses de plus en plus folles, à harceler les autres magistrats, à insulter le Sénat, à tenir des propos séditieux contre César lui-même. Quand il est finalement allé trop loin et qu'Isauricus a tenté de l'arrêter, comme cela a dû te ravir ! Mais Caelius a échappé au coup de filet. Il est allé se cacher. Puis il a fait cause commune avec Milon, l'homme reconnu coupable du meurtre de ton frère. Comme cela a dû te rendre folle de rage ! Pendant ce temps-là, tu n'as pas cessé de comploter en vue d'anéantir Caelius. Peut-être a-t-il hésité en voyant qu'il courait à la catastrophe. L'as-tu incité à aller de l'avant en prétendant que les dieux étaient de son côté ? As-tu dénigré sa virilité ? Lui as-tu assuré que seul un lâche s'arrêterait en pleine course ? Et quand Milon, le Milon superstitieux qui craint les présages, est allé voir une prophétesse pour qu'elle lui révèle l'avenir, comment as-tu réagi, Clodia ?

J'attendis sa réponse. Je voulais entendre la vérité de ses propres lèvres, mais elle continua de me regarder avec une lueur farouche dans les yeux.

— Cassandre était l'espionne de Calpurnia, précisai-je. Le savais-tu ?

Elle plissa le front et ouvrit enfin la bouche.

— Non. Mais cela ne me surprend pas.

— Milon voulait aller la voir pour entendre une prophétie. Étais-tu au courant ?

— Oui.

— Donc tu étais encore en contact avec Caelius, après qu'il est allé se cacher ?

— Oui. Après avoir échappé à Isauricus, il est venu chez moi à plusieurs reprises, toujours déguisé, tantôt avec une fausse

barbe, tantôt avec une fausse poitrine. Il était fou, complètement fou, depuis le premier jour où je l'ai connu jusqu'au dernier. On aurait pu croire qu'il s'amusait comme un gamin. On n'avait pas l'impression qu'il s'attaquait à l'État. Il avait eu des contacts avec Milon, et Milon était presque prêt à s'allier avec lui, m'a-t-il confié. « Je sais combien tu le hais, m'a-t-il dit, mais c'est la seule façon d'atteindre le but. Ensemble, nous pouvons mener à bien notre projet ! » Mais ce n'était pas si simple que ça. Milon avait entendu parler de ce qu'il appelait « cette prophétesse à demi folle, cette femme appelée Cassandre ». Fausta y avait fait allusion et il était bien décidé à entendre d'abord ce que Cassandre avait à lui dire. Milon ne voulait pas en démordre, Cassandre et seule Cassandre pouvait lui prédire l'avenir. Il refusait d'entreprendre quoi que ce fût sans la bénédiction de Cassandre.

— Mais Cassandre avait reçu l'ordre formel de Calpurnia de ne pas encourager Milon. Elle devait prédire seulement l'échec de l'insurrection. Elle devait inciter Milon et Caelius à implorer la merci de César. D'après ce que tu viens de me dire, si Cassandre s'en était tenue aux instructions de Calpurnia, alors Milon ne serait jamais parti vers le sud avec Caelius ce jour-là. Quelqu'un a dû faire obstacle, quelqu'un qui voulait que l'insurrection ait lieu, sachant qu'elle ne pourrait se terminer que par la mort de Milon et de Caelius. C'était bien ce que tu voulais par-dessus tout, Clodia ? Je comprends que tu haïsses ces deux hommes. Je n'en doute pas, tu voulais les voir humiliés et morts, déshonorés à tout jamais, tu voulais que leur tête soit livrée à Calpurnia comme si c'était un trophée de guerre. Mais pourquoi voulais-tu aussi la mort de Cassandre ?

Les yeux de Clodia étaient embués de larmes.

— C'est ce que tu penses ? Que je voulais la mort de Caelius ? Que j'ai assassiné Cassandre ? Tu crois tout savoir, Gordianus. Pourtant tu ne sais absolument rien.

18

Je ne l'avais jamais vue ainsi : elle ne se contrôlait plus, l'émotion la dominait. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'elle était si vulnérable. Les larmes qui coulaient sur ses joues lui donnaient une beauté singulière. Je la regardais, stupéfait.

— Alors, dis-moi ce que je ne sais pas, implorai-je.

Elle retint son souffle, se couvrit le visage un instant. Quand elle retira sa main, elle ne pleurait plus. Elle avait composé ses traits. Tout en parlant elle regardait fixement les poissons dans le bassin.

— Pendant des années, j'ai haï Marcus Caelius. Cette haine était en partie ma raison d'être, tout comme peut l'être l'amour. Je me tournais vers cette haine chaque fois que je ne voyais aucune autre raison de continuer à vivre dans un monde où ce qui était en or s'était transmuté en plomb. Bizarrement, je me nourrissais de cette haine. Catulle aurait pu écrire un poème sur ce thème ! Il savait ce qu'est la passion ; que ce soit l'amour ou la haine, elle obsède. Haïr Caelius était ma raison de vivre.

« En fait, Caelius ne m'avait jamais oubliée non plus. Afin de ne pas se laisser dominer par une telle passion, les hommes, à la différence des femmes, se lancent dans la politique, voyagent à travers le monde, participent à des batailles. Mais quand il est revenu d'Espagne avec César, quelque chose l'a incité à venir me voir. Il a dû être soudain frappé par la futilité de sa quête effrénée d'argent et de pouvoir. César avait mis le monde sens dessus dessous et, pendant un certain temps, tout sembla possible. Après un moment d'exaltation, Caelius se rendit compte que rien n'allait changer. Ce serait même peut-être pire. De retour à Rome, déçu par une magistrature qui ne menait à rien, il s'ennuyait à mourir. Furieux, découragé, déprimé, il eut un jour l'idée de venir me voir. J'étais ici dans le jardin. Quand l'esclave l'annonça, je crus que c'était une méprise ou une

plaisanterie. « Fais-le entrer ! » dis-je, et quelques instants plus tard Caelius apparut. Mille pensées me traversèrent l'esprit. Je songeai même à l'assassiner, j'imaginai que je le poignardais et le jetais dans ce bassin. Cette pensée me combla de joie. Je ne peux expliquer comment il se trouva assis à côté de moi sur ce divan, comment ses lèvres se posèrent sur les miennes, comment nous nous enlaçâmes et nous nous mîmes à pleurer.

« Tu crois que j'ai ourdi un complot contre lui, Gordianus, que j'ai tout fait pour le séduire. Mais ce qui s'est passé entre nous a été spontané de part et d'autre. Il y a des années, avant notre rupture, je croyais être amoureuse de lui. Ce que j'avais éprouvé alors n'était rien en comparaison de ce que j'ai éprouvé quand il est venu me voir ce jour-là. Nous avons tous deux reçu des coups terribles. Il n'était ni le Caelius que j'avais aimé ni le Caelius que j'avais haï, mais un autre homme, plus noble que les deux autres et infiniment plus capable d'éprouver de l'amour pour moi. Et j'étais une femme différente de celle qui avait aimé, puis haï Caelius, bien que je n'en aie pas été consciente jusqu'à nos retrouvailles.

— Pourtant je n'ai pas entendu la moindre rumeur sur toi et sur Caelius, dis-je.

— Nous n'avons pas fait étalage de ce qui s'est passé entre nous. Nous avons été discrets. Personne n'aurait compris. Cela ne concernait que nous deux.

— Cependant Calpurnia savait que Caelius venait te voir.

— Comme tu le dis, elle a des espions partout. Peut-être a-t-elle fait suivre Caelius, ou peut-être l'un de ses informateurs a-t-il remarqué ses allées et venues. Ce qui s'est passé entre nous a pu piquer sa curiosité, mais elle était certainement préoccupée par des affaires d'État plus urgentes.

— Pour finir, Caelius lui a donné du fil à retordre. Après le départ de César, quand Caelius a commencé à demander au Sénat de voter des lois radicales et à créer de l'agitation dans le forum, quel rôle as-tu joué ?

— Tu penses que je lui ai mis ces idées dans la tête, que je l'ai encouragé, que je l'ai poussé. Rien ne saurait être plus loin de la vérité ! Crois-tu qu'après avoir vu ce qui est arrivé à mon frère, je voulais voir Caelius connaître le même sort ? « La populace

romaine est inconstante, lui ai-je dit. Tu peux l'exciter facilement, mais une fois le sang versé, elle se dispersera comme une volée de moineaux. Pour le moment, les prêteurs sur gages et les propriétaires font ce qu'ils veulent de César et du Sénat. Il n'y a pas moyen de les battre à leur propre jeu. » Mais Caelius a refusé de m'écouter. De même qu'il m'avait enfin trouvée – il avait trouvé la passion qui lui manquait depuis des années et qu'il cherchait désespérément – il croyait sincèrement qu'il finirait aussi par réussir en politique. Il n'était plus le larbin de Cicéron, le défenseur rouge de confusion de Milon, le sous-fifre de César, celui dont le général s'était débarrassé en lui jetant en pâture un poste sans intérêt au gouvernement. Caelius était devenu son propre maître, il rêvait son propre rêve. J'avais peur pour lui. Je le lui ai dit. Je l'ai supplié d'arrêter, de faire la paix avec Isauricus et Trébonius. En vain. Il croyait avoir découvert son destin. Il était impossible de l'arrêter.

« Il a fini par aller trop loin. Les sénateurs ont voté contre lui le sénatus-consulte suprême. Ils ont fait de Caelius un hors-la-loi. Alors il n'a pas eu d'autre solution que de jouer son va-tout. Cela faisait un certain temps qu'il était en relation avec Milon ; il l'encourageait à s'échapper de Massilia et à ramener sa bande de gladiateurs en Italie. Depuis le début, Caelius avait l'idée de provoquer un soulèvement armé. Il voulait que la révolte commençât à Rome, avant de se propager dans le reste du pays, mais bien qu'il eût fait tout ce qui était en son pouvoir pour la persuader, la populace n'a pas accepté de se sacrifier pour une cause si désespérée.

« Caelius est entré dans la clandestinité ; il venait à Rome et en repartait furtivement comme une ombre, souvent déguisé. Il ralliait ses partisans et essayait de nouer des alliances. « Il faisait le lit de la révolution », disait-il. Pourtant, je ne crois pas qu'il ait fait grand-chose. Il a fini par rencontrer Milon en secret, ici à Rome. Il a eu l'audace de me demander s'il pouvait amener Milon chez moi. « Hors de question », lui ai-je dit. Une telle suggestion était une insulte aux mânes de mon frère. Ils se sont donc rencontrés dans cet immeuble de Subure, là où Cassandre avait une chambre. Calpurnia a dû faire en sorte que

Cassandre loue cette chambre pour surveiller Caelius et ses partisans dans l'immeuble.

— Je le crois aussi.

— Caelius se méfiait de Cassandre, sans pour autant avoir aucune certitude à son sujet. Il ne savait pas si elle était sincère ou non, si elle faisait du chantage, si c'était une espionne ou simplement une intrigante au petit pied. Il était ravi de l'avoir dans l'immeuble, pour la raison opposée, afin de la surveiller elle et son compagnon muet, Rupa. C'est ainsi que j'ai découvert tes relations avec Cassandre. Les agents de Caelius avaient observé tes allées et venues qui suggéraient simplement que vous étiez amants. Imagine ma surprise ! Gordianus, la rectitude et la retenue en personne, qui s'abandonnait enfin à ses appétits charnels ! J'ai trouvé drôle que toi en particulier tu aies eu le cœur percé par la flèche de Cupidon. Mais je me réjouissais secrètement pour toi. Moi aussi, j'étais amoureuse. Je souhaitais que le monde entier fût amoureux, y compris toi. Pourquoi pas ?

« Caelius est allé voir Milon deux fois, deux jours de suite. Je l'ai vu le soir qui a suivi leur première rencontre. Il était très excité, très bavard. Je savais que c'était peut-être la dernière fois que je le voyais. Qu'il parle tout son saoul, me suis-je dit. Peut-être n'entendras-tu plus jamais sa voix.

« Il a évoqué la fascination qu'exerçait Cassandre sur Milon. Fausta avait parlé d'elle à Milon et il mourait d'envie de la rencontrer et de l'entendre faire une prophétie. Cela ne s'était pas produit ce jour-là : Cassandre était sortie et demeurait introuvable. Caelius espérait la trouver chez elle le lendemain, parce que Milon semblait fermement décidé à entendre ce qu'elle avait à dire avant de s'engager à fond dans l'insurrection. Est-ce que cela ne ressemble pas à Milon ? Entêté, stupide, superstitieux. Caelius était presque certain que Cassandre serait dans sa chambre parce que ses agents avaient observé son emploi du temps en détail. C'était le jour où tu devais lui rendre visite. Caelius s'était mis dans la tête non seulement de consulter Cassandre, mais d'essayer de te gagner à leur cause. Je lui ai dit que tu n'accepterais jamais. « Que se passera-t-il si tu fais une proposition à Gordianus et s'il refuse ? » ai-je

demandé. « Alors nous n'aurons pas d'autre choix que de le tuer », a répondu Caelius. Je le lui ai formellement interdit. Je l'ai contraint à me donner sa parole qu'il ne t'arriverait aucun mal, quelle que fût ta réaction quand lui et Milon essaieraient de te gagner à leur cause.

— C'était donc à toi que Caelius avait fait cette promesse ! J'avais cru...

J'essayai de me rappeler exactement les paroles que j'avais entendu Milon et Caelius échanger quand j'avais perdu conscience...

— *Nous aurions dû mettre de la ciguë dans le vin au lieu de l'autre drogue, dit Milon. Nous devrions lui trancher la tête sur-le-champ.*

— *Non, répondit Caelius, je lui ai donné ma parole, j'ai promis et tu étais d'accord...*

— *Une promesse faite à une sorcière ! s'exclama Milon.*

— *Appelle-la comme ça te plaît puisque tu n'as pas le courage de prononcer son nom ! Je lui ai donné ma parole, et ma parole a encore un sens, Milon. Et la tienne ?*

J'avais cru que c'était Cassandre qui avait d'une façon ou d'une autre arraché cette promesse à Caelius, mais c'était Clodia.

— Et Cassandre ? demandai-je. Quand je me suis réveillé le lendemain, elle était partie, Rupa aussi, et sa chambre était vide, comme si elle n'y avait jamais habité.

— Je ne suis pas sûre de ce qui s'est passé. Je n'ai pas revu Caelius, mais il m'a adressé un message, quelques mots griffonnés, de toute évidence à la hâte. Il a dû le remettre à un messenger juste avant de quitter Rome. Il a mentionné Cassandre, mais sans donner son nom. Il veillait à ne pas utiliser les vrais noms, pour me protéger, je suppose, si par hasard le message était intercepté. Il terminait en me conseillant de brûler le parchemin aussitôt.

— L'as-tu fait ?

Son sourire sembla être un simple réflexe, la seule réponse possible à une question aussi stupide. Ses doigts tremblaient tandis qu'elle glissait la main sous sa stola et en sortait un petit rouleau de parchemin. Elle me le tendit et je sentis qu'il était

encore tiède après avoir été en contact avec sa poitrine. Je le déroulai et clignai des yeux pour déchiffrer certains des mots écrits à la va-vite :

Mon petit cœur, je pars. Fais des vœux pour que les dieux soient avec moi. Ne dis pas que la cause est impossible. Il y a un an aurais-tu cru que nous aurions la chance toi et moi de retrouver le bonheur perdu ? Mon allié méfiant a pleine confiance en l'avenir, grâce aux paroles de cette princesse troyenne. Elle nous a promis un succès qui dépasserait nos espoirs les plus fous ! Je crois que c'est vraiment une prophétesse et qu'Apollon en personne lui a fait apparaître notre avenir glorieux. Fais un sacrifice à Apollon si tu veux te rendre utile. Mieux encore, commence à établir la liste et qu'elle soit longue. Attends de bonnes nouvelles en provenance du Sud. Quand je te reverrai, tout sera différent !

Je lui rendis le message.

— Il fait allusion à une liste. De quoi s'agit-il ?

— C'est une plaisanterie entre nous deux. Il disait toujours : « Fais une liste des gens que tu veux voir décapités, mon petit cœur, et je m'en occuperai tout de suite quand je prendrai le pouvoir. »

Je frissonnai. La plaisanterie s'était retournée contre Caelius.

— Mais je ne comprends pas ce qu'il dit sur Cassandre. Il semble qu'elle ait fait pour Milon la prophétie qu'il espérait.

— Je le suppose. « Le succès dépassera nos espoirs les plus fous », d'après ce qu'il dit.

— Pourtant Calpurnia lui avait donné des instructions précises suivant lesquelles elle devait faire juste le contraire. Cassandre devait faire tout son possible pour les décourager de déclencher une insurrection. Pourquoi Cassandre a-t-elle désobéi à Calpurnia ?

— Peut-être quelqu'un l'a-t-il soudoyée pour qu'elle agisse ainsi. Si elle recevait de l'argent de Calpurnia, pourquoi pas de quelqu'un d'autre, si cette personne lui offrait davantage ?

Je fronçai le front. Cassandre avait désobéi à Calpurnia pour plaire à sa vieille amie Cythéris. Elle avait désobéi à Calpurnia

quand elle avait décidé de me voir. Mais il s'agissait d'infractions mineures. Aurait-elle osé désobéir à Calpurnia dans une affaire comme celle-ci où tant de vies humaines étaient en jeu ? L'aurait-on encouragée, soudoyée ou menacée pour qu'elle le fît ?

— Qui savait combien Milon comptait sur cette prophétie ? demandai-je. Qui voulait tant que Milon se lance dans cette insurrection ? Caelius, bien sûr...

Clodia secoua la tête.

— Caelius n'a pas soudoyé Cassandre. Tu as lu le message, Gordianus. Elle avait convaincu Caelius. Il croyait que c'était une vraie prophétesse.

— Alors cela n'a pu être qu'une seule personne.

Une couronne noire était suspendue à sa porte. Je pensai à la couronne qui avait été récemment accrochée à la mienne en souvenir de Cassandre et à celle que j'avais vue à la porte de Fulvia, témoignage de son chagrin des mois après la mort de Curion. Sans aucun doute j'allais trouver Fausta vêtue de noir, les cheveux mal coiffés. Est-ce que cela l'amusait d'afficher tous les signes extérieurs d'une veuve affligée ? Croyait-elle que son veuvage était un honneur qu'elle avait mérité ?

Même le gladiateur à l'aspect négligé qui vint m'ouvrir était tout en noir.

— Bonjour, Birria, dis-je. Cette couleur t'avantage. Elle dissimule ton embonpoint.

Il me jeta un regard mauvais puis s'aperçut que je n'étais pas seul. Ce n'était pas Davus qui se tenait derrière moi, mais des gardes du corps de Calpurnia. En quittant la maison de Clodia, j'étais allé directement chez l'épouse de César. Après un bref entretien avec elle, j'étais venu ici.

— Je vais annoncer à la maîtresse que tu es là, dit Birria en s'éloignant d'un pas furtif.

Quelques instants après, il revint et m'invita à le suivre. Les gardes du corps restèrent à l'extérieur, mais quand Birria essaya de leur fermer la porte au nez, l'un d'eux la bloqua avec son pied. Le gars était aussi grand que Birria et accompagné de dix autres du même acabit. Après s'être mesuré du regard avec eux,

Birria recula d'un pas. La porte resta ouverte, les gardes du corps se tenant en faction juste à l'extérieur.

Birria me conduisit dans la pièce appelée la salle de Neptune, puis traversa le vestibule pour aller dans le jardin, l'air nerveux. Fausta apparut dans l'embrasure de la porte, vêtue de noir. Son abondante chevelure rousse retombait sur ses épaules. À côté d'elle se trouvait un petit guéridon avec un pichet de vin et une seule coupe. Comme la fois précédente où j'étais venu la voir, elle me fit signe de m'asseoir au fond de la pièce.

— Je préférerais rester debout, dis-je ; je préférerais aussi rester ici où je peux te voir à la lumière. Le noir te va bien, Fausta, il est assorti à cette contusion que tu as sous l'œil.

Mon insolence la fit tressaillir.

— Tu es venu sans le bel homme que tu as pour gendre, Gordianus ?

— Je n'ai pas eu le temps d'aller le chercher. Je suis venu directement ici après une visite à Calpurnia. Elle a appris avec beaucoup d'intérêt tout ce que j'avais à lui dire. Elle m'a fait accompagner par quelques-uns de ses hommes.

— C'est ce que m'a dit Birria. Essaie-t-elle de me faire peur ? Mais pourquoi donc ? Mon mari est mort. Pauvre Milon ! Il n'a jamais représenté une grande menace pour l'État en tout cas.

— Il a incité un grand nombre d'esclaves à la révolte. Avec ses gladiateurs ils ont causé des dégâts considérables dans la région de Compsa.

— Oui, c'est une histoire regrettable. Mais tous les gladiateurs de Milon sont morts maintenant et tous ces esclaves aussi, n'est-ce pas ?

— Oui. Ils sont morts au combat ou ils ont été crucifiés, Milon, qui leur a donné de faux espoirs, est responsable.

— Un terrible gâchis de vies humaines, j'en suis sûre.

— Et des souffrances à n'en plus finir !

— Les esclaves souffrent-ils comme nous autres ? Je ne suis pas sûre que les philosophes soient d'accord sur ce point, Gordianus. Milon a certainement de grandes responsabilités dans ces événements tragiques. Mais il l'a payé chèrement. Il a jeté les dés, et tout a mal tourné pour lui. Maintenant son fantôme décapité erre près de l'Hadès. Mais en quoi tout cela

me concerne-t-il ? Depuis quand une épouse est-elle considérée comme responsable des actions de son mari d'après la loi romaine ?

— Tu as conspiré avec Milon contre l'État.

— Ne dis pas d'absurdités !

— Tu l'as encouragé à fomenter cette insurrection.

— Tu ne peux pas le prouver ! s'exclama-t-elle en me jetant un regard glacial.

— Calpurnia n'a pas eu besoin de preuve. Il m'a suffi de la convaincre. Je lui ai expliqué ce que je savais, et elle a insisté pour me faire accompagner par ces hommes pour s'assurer que tu n'essaies pas de t'esquiver avant qu'Isauricus et ses licteurs ne viennent te chercher. Conspirer contre l'État romain est un crime passible de la peine de mort.

Fausta éclata d'un rire strident.

— Va-t-on me faire passer en jugement, alors ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Le sénatus-consulte suprême est encore en vigueur. Le consul Isauricus est habilité à prendre toute mesure nécessaire pour sauvegarder l'État. Ainsi est-il possible de procéder à l'exécution sommaire des traîtres.

Elle fixa sur moi un regard plein d'inquiétude.

— Par Jupiter, Gordianus, pourquoi me traites-tu ainsi ?

— C'est ta faute, Fausta. Pourquoi n'as-tu pas laissé Milon à son destin sans intervenir ?

— Parce que c'était un bon à rien, un imbécile et un lâche ! s'écria-t-elle. Si je l'avais laissé se débrouiller tout seul, il serait encore en train de se cacher au fond d'un trou dans le quartier de Subure en attendant que se présente un présage favorable. Il lui fallait un coup de pied dans le cul pour le faire agir.

— Et tu lui as donné ce coup de pied en t'arrangeant pour que Cassandre lui prophétise le succès de l'insurrection.

— Oui ! Et cela a marché à merveille. Quelle actrice extraordinaire, cette Cassandre ! Son numéro a convaincu même Caelius. Cela a dû être absolument magnifique. Je regrette seulement de ne pas avoir été présente, mais j'aurais sûrement éclaté de rire et je l'aurais trahie.

— Où cela s'est-il passé ? Quand ?

— Dans sa petite chambre sordide de Subure. Elle les a fait attendre jusqu'à la tombée de la nuit. Les visions qu'elle décrivait étaient toujours plus convaincantes à la lumière de la lampe, m'a-t-elle dit. Alors elle a donné la dernière représentation de sa vie. Pendant que tu étais au premier étage, en train de dormir sous l'effet du somnifère, Cassandre se contorsionnait sur le sol en terre battue, l'écume aux lèvres et prononçait les paroles que Milon voulait entendre par-dessus tout. Je lui avais indiqué exactement que dire, bien sûr. Je connaissais les images qui flatteraient l'imagination primitive de Milon. « Décris les choses ainsi, lui ai-je dit : un défilé triomphal avec Milon et Caelius en tête, les acclamations du peuple pareilles à un roulement de tonnerre, Trébonius et Isauricus et tous leurs autres ennemis enchaînés derrière eux, des statues de Milon et de Caelius en or massif au milieu du forum et, dans la brume du lointain, Pompée et César en train de s'entre-déchirer comme des fauves. » Imagine les rêves que cette vision a déclenchés ! Le lendemain matin, Milon mourait d'envie de partir. Caelius était tout aussi impatient. Ils ont retrouvé leurs partisans les plus proches, en ont emmené quelques-uns, ont laissé les autres s'occuper des affaires en leur absence et ils sont partis, certains que la Fortune et les Parques étaient entièrement de leur côté.

— Tandis que je dormais toujours seul dans cette chambre au premier, murmurai-je.

— Pas seul. Avant de quitter Rome ce matin-là, Caelius a expliqué à Cassandre ce que tu étais devenu. Elle est passée te voir, puis a laissé Rupa veiller sur toi.

— Où est-elle allée ?

— Elle est venue ici chercher son argent, bien sûr.

— L'argent, dis-je d'un ton las. C'est comme ça que tu l'as persuadée de désobéir à Calpurnia. Tout ce qu'il a fallu, c'est un peu d'or ?

— Non. Il a fallu aussi beaucoup de persuasion. Quand je lui ai expliqué ce que je voulais d'elle – encourager Milon à continuer de préparer son insurrection vouée à l'échec – elle a résisté. Pendant un moment, elle a continué à faire semblant d'être une vraie prophétesse. Cela ne servait à rien d'essayer de

me berner, lui ai-je expliqué. Quelle que soit la somme que lui donnait Calpurnia – en femme intelligente, je supposais qu'elle était l'agent de Calpurnia –, je lui donnerais davantage. Je n'ai cessé de la harceler et de lui offrir toujours plus, jusqu'à ce qu'enfin elle se laisse fléchir. Mets-toi à sa place, Gordianus. Ici, à Rome, dans ce climat de malversations dû à la guerre, Cassandre se trouvait en mesure de faire fortune. C'était probablement la seule chance qu'avait une femme comme elle de gagner autant d'argent. Peux-tu la blâmer d'avoir profité de l'occasion ? « Quel risque y a-t-il ? lui ai-je demandé. Si Milon triomphe, il te comblera de richesses et d'honneurs. S'il meurt, il sera muet à tout jamais. Quoi qu'il advienne, tu recevras tes gages de nous deux, et Calpurnia n'en saura rien. »

— Alors c'est bien ce que j'ai dit : pour finir, tout ce qu'il a fallu, c'est un peu d'or.

— Pas un peu d'or, Gordianus, beaucoup d'or ! C'est ce que je lui avais promis en tout cas. Et ce n'était pas entièrement pour elle. Elle a dit qu'elle avait besoin d'argent... pour toi.

— Pour moi ?

— C'est ce qu'elle m'a dit. Quand elle est venue ici chercher l'argent, elle semblait croire qu'elle devait se justifier à mes yeux, comme si je me souciais de son sens de l'honneur. « Je n'aurais jamais fait cela, m'expliqua-t-elle, si je n'avais pas eu encore besoin d'argent. Il m'en faut pour l'homme que j'aime. Il est dans une situation critique. Il a accumulé des dettes colossales. Cela lui empoisonne la vie. Si je peux le libérer de ses dettes, je le ferai. » Tu ne le savais pas, Gordianus ? Cassandre pensait à toi.

Ma tête éclatait.

— Mais au lieu de la payer, tu l'as empoisonnée. Pourquoi, Fausta ?

— Parce que je n'avais plus d'argent. L'acompte que je lui avais remis était tout ce que je possédais.

Elle est venue ici chercher le solde, mais je n'avais rien à lui offrir, pas même un paiement symbolique. J'ai essayé de donner le change aussi longtemps que j'ai pu. Je lui ai dit que j'envoyais un esclave chercher l'argent. En fait, j'ai dépêché le gars dans Subure pour achever Rupa. L'esclave que j'ai envoyé était un

malabar, un ancien gladiateur comme Birria. Je croyais qu'il n'aurait aucune peine, mais semble-t-il, il ne faisait pas le poids contre Rupa.

— C'est donc le cadavre que j'ai découvert quand je me suis réveillé ! Rupa l'avait tué, là dans la chambre où j'étais inconscient. Cassandre avait laissé Rupa pour veiller sur moi. Quand ton homme est arrivé, il a dû y avoir une bagarre, et Rupa lui a brisé les vertèbres. Alors Rupa a dû s'affoler. Il a rassemblé toutes ses affaires et s'est enfui.

Tout, pensai-je, excepté la baguette de Cassandre, qu'il avait dû laisser tomber ou oublier.

— Pour autant que je sache, le muet se terre toujours, dit Fausta.

— Et quand je me suis réveillé, Cassandre était ici, dans cette maison...

— Elle attendait avec moi dans le jardin. Quand l'un des esclaves a apporté une bouillie d'avoine froide pour le repas de midi et en a servi une portion à chacune de nous, Cassandre n'a rien soupçonné.

— Quel poison as-tu utilisé ?

— Comment le saurais-je ? Je l'ai acheté à un gars dont c'est la spécialité depuis longtemps. Milon allait le voir de temps à autre. Avec ou sans souffrance ? m'a-t-il demandé. « Cela m'est égal », lui ai-je répondu, du moment qu'il me certifiait que le poison agirait vite. Mais ce n'a pas été le cas. Le poison a agi très lentement. Nous avons toutes deux fini notre bouillie d'avoine et mis les bols de côté. Rien ne se passait. Je commençais à croire que j'avais mal calculé la dose, ou peut-être que je m'étais même trompée de bol. M'étais-je empoisonnée ? J'étais assise là à imaginer des brûlures dans mes boyaux tandis que j'observais Cassandre, incapable de la quitter des yeux, attendant de voir le premier signe de douleur sur son visage. Enfin, le poison a commencé à faire effet. Tout d'abord elle s'est simplement sentie mal. Elle croyait ne pas avoir bien digéré la bouillie. Puis son visage a reflété l'horreur, la panique quand elle s'est rendu compte de ce qui se passait. Elle a crié, elle m'a jeté le bol vide à la figure et s'est enfuie du jardin. J'ai essayé de l'arrêter. Nous nous sommes battues. Elle s'est échappée et a quitté la maison

en courant. Birria l'a poursuivie, mais elle l'a semé en route. Il ne savait pas dans quelle direction elle était allée.

« J'étais folle d'inquiétude. Qui pourrait-elle rencontrer avant que le poison ne l'achève ? Que pourrait-elle leur raconter ? Pour finir, plus tard ce jour-là, j'ai appris qu'elle était morte sur la place du marché, dans tes bras. T'avait-elle raconté ce qui était arrivé ? Sûrement pas, parce que les heures sont passées, puis les jours sans que tu te manifestes. Pourtant j'étais déchirée par les doutes. C'est pourquoi j'ai osé venir voir son bûcher. Tu étais présent. Calpurnia et quelques autres femmes qui avaient connu Cassandre l'étaient aussi. Tout le monde m'a vue. Pourtant personne n'a réagi. Alors j'ai été certaine que personne ne soupçonnait que je l'avais tuée. Je l'ai regardée brûler et finalement j'ai été satisfaite de m'en être tirée à bon compte. Je pouvais enfin tourner mes pensées vers Milon et attendre avec plaisir la nouvelle de sa mort.

— Je croyais que c'était Clodia ! Je croyais que Clodia n'hésiterait devant rien pour mener Marcus Caelius à sa perte, mais en fin de compte elle voulait absolument le sauver – de lui-même ! Et moi qui pensais que tu ferais ton possible pour empêcher Milon d'exécuter un projet aussi insensé, mais ton seul désir, c'était de le voir courir à sa perte.

— Les paradoxes t'amuse, n'est-ce pas, Limier ? Je te l'ai dit, les procédés des dramaturges, les images, les métaphores et toutes ces figures de style m'exaspèrent. Les énigmes me déplaisent encore plus. Mais je sais quand le dernier acte s'achève.

Fausta tendit la main pour prendre le pichet qui se trouvait sur la table à côté d'elle et remplit la coupe à ras bord.

— Tu m'excuseras si je ne t'offre pas aussi une coupe, dit-elle en la portant à ses lèvres.

Je sursautai et essayai de prendre la coupe, mais trop tard. Elle en avait avalé le contenu d'un trait.

Fausta reposa la coupe. Son regard étincelait. Elle cligna des yeux et vacilla légèrement.

— Le marchand de poisons m'a promis que celui-ci agirait beaucoup plus vite et sans... trop... de souffrance. Le menteur !

Cela me fait un mal de chien, s'écria-t-elle en se tordant de douleur.

Elle s'empoigna le ventre et sortit en titubant de la pièce.

— On dira que c'est le chagrin qui m'a fait agir ainsi. Une veuve peut mettre fin à ses jours de façon honorable... lorsque son mari est mort au combat. La fille de Sylla ne déshonorera pas sa mémoire !

Fausta s'affala. Birria, qui faisait les cent pas dans le jardin, poussa un cri et se précipita vers elle. Il s'agenouilla et la souleva. Elle avait les yeux ouverts, mais elle était aussi flasque qu'un sac d'avoine dans ses bras. Elle était déjà morte. Il rejeta la tête en arrière et poussa un hurlement. Des larmes ruisselèrent sur son visage.

— Non ! s'écria-t-il, puis me dévisageant, que lui as-tu fait ?

— C'est elle qui s'est fait ça, répondis-je, en montrant du doigt la porte et le petit guéridon à l'intérieur de la pièce.

Birria aperçut le pichet et la coupe. Pendant un long moment, il plongea son regard dans les yeux sans vie de Fausta. Finalement, il la lâcha. J'entendis un chuintement de métal tandis que Birria dégainait sa courte épée. Je fis un bond en arrière, mais la lame ne m'était pas destinée. Agenouillé au-dessus de Fausta, il tourna l'épée vers son ventre et rassembla ses forces. Ses traits prirent une expression comme on en voit parfois sur le visage d'un gladiateur dans l'arène à la fin du combat, un air à la fois résigné, plein de défi et lourd de mépris pour la vie.

Birria prit une dernière respiration et se jeta sur son épée. Ses yeux chavirèrent et il haleta. Le sang jaillit de la blessure et dégoulina de ses lèvres. Il vacilla un moment, puis il se raidit et s'effondra en travers du corps de sa maîtresse.

19

— L'Égypte !

Naguère, Béthesda avait prononcé le mot « radis » et toute la maisonnée était partie en expédition à la recherche de radis. Maintenant elle disait « l'Égypte ».

Un voyage en Egypte la guérirait, rien d'autre.

— Pourquoi l'Égypte ? demandai-je.

— Parce que je suis venue d'Égypte. Nous sommes tous venus d'Égypte. L'Égypte est le berceau de la vie.

Elle prononça ces paroles comme s'il s'agissait d'un fait aussi indiscutable que si elle disait : « Le soleil brille le jour et non la nuit. »

Elle aurait pu donner l'explication suivante : L'Égypte est le pays où nous nous sommes rencontrés, mon cher mari. L'Égypte est le pays où tu m'as trouvée et où tu es tombé amoureux de moi, et l'Égypte est le lieu où j'ai l'intention de te reconquérir et de te purifier du péché que tu as commis avec une autre femme. Mais ce n'était pas ce qu'elle avait déclaré, bien sûr. Était-elle au courant pour Cassandre ? Je ne le pensais pas ; elle avait été bien trop préoccupée par sa propre maladie.

Et Diana, savait-elle quelque chose ? Jusqu'à présent, elle ne m'avait pas affronté ni posé de questions. Si elle avait des soupçons, elle les gardait pour elle, plus par égard pour sa mère, supposais-je, que par égard pour moi. Ce qui était fait était fait. L'important, c'était de maintenir la paix dans la maison, du moins jusqu'à ce que sa mère allât mieux.

— Il faut que je retourne à Alexandrie, annonça Béthesda un matin au petit déjeuner. Il faut que je me baigne une fois encore dans le Nil, le fleuve de vie. En Égypte, je guérirai ou je trouverai le repos éternel.

— Ne dis pas ça, maman !

Diana posa son bol de bouillie et se mit la main sur le ventre. Les paroles de sa mère lui avaient-elles troublé la digestion, ou

bien Diana, elle aussi, était-elle affectée d'une maladie ? Elle avait des nausées presque tous les matins. Une malédiction s'était abattue sur toutes les femmes qui m'étaient chères, me semblait-il.

C'était la première fois que Béthesda avait évoqué explicitement la possibilité de mourir en Égypte. Était-ce là le véritable but du voyage qu'elle voulait absolument faire, et quand elle parlait de guérir, était-ce de la comédie ? Savait-elle qu'elle était en train de mourir, et souhaitait-elle finir ses jours à Alexandrie où sa vie avait commencé ?

— Nous n'en avons pas les moyens, répondis-je d'un ton brusque. Si seulement nous le pouvions...

On entendit du bruit à la porte d'entrée. On ne frappait pas de façon amicale ou respectueuse, mais on donnait de grands coups avec insistance. Davus échangea avec moi un regard circonspect et alla voir qui était là.

Il revint quelques instants plus tard et me parla à l'oreille.

— Des ennuis, me dit-il.

— Restez ici, ordonnai-je aux autres.

Je suivis Davus dans le vestibule et regardai par le judas. Sur le pas de ma porte, deux géants encadraient un petit gringalet à tête de fouine en toge. Il vit mon œil à travers le judas et m'adressa la parole d'une voix forte.

— Cela ne sert à rien de te cacher derrière ta porte, Gordianus le Limier. Il est impossible d'éviter éternellement le jour où l'on doit rendre des comptes.

— Qui es-tu et que fais-tu sur le pas de ma porte ? demandai-je.

Pourtant je savais de quoi il s'agissait. Depuis que Caelius et Milon avaient été défaits, les prêteurs sur gages et les propriétaires régnaient en maîtres à Rome. On ne leur opposait plus aucune résistance. Trébonius, disait-on, favorisait maintenant de manière flagrante les créanciers dans les négociations où il jouait le rôle de médiateur.

— Je représente Volumnius, auquel tu dois la somme de..., précisa l'homme à l'air chafouin.

— Je sais exactement combien je dois à Volumnius, rétorquai-je.

— Vraiment ? La plupart des gens ont de la peine à calculer les intérêts qui s'accumulent. Ils sous-estiment presque toujours la somme. Ils ne comprennent pas que, s'ils négligent d'effectuer ne serait-ce qu'un seul remboursement...

— Ce n'est pas le cas. Suivant l'accord passé avec Volumnius, le premier ne doit pas être effectué...

— ... avant demain. Oui, ceci n'est qu'une visite de courtoisie pour te le rappeler. Je suppose que ce premier versement sera prêt pour que tu me le remettes dès l'aube ?

Je regardai attentivement par le judas le visage des deux acolytes du gringalet. Tous deux avaient des mains pareilles à des battoirs et des yeux minuscules. Ils paraissaient trop flegmatiques et trop stupides pour être des gladiateurs. Ce genre d'hommes n'était bon qu'à une seule chose, intimider des victimes plus petites et plus faibles qu'eux. La somme de leur intelligence devait être inférieure à celle d'une mule, mais ils pouvaient probablement exécuter des ordres élémentaires donnés par leur maître : « Brisez le doigt de ce gars-là », ou « Cassez-lui les deux bras. »

— Va-t'en, dis-je. Le paiement n'est pas dû avant demain. Tu n'as aucune raison de venir me harceler aujourd'hui.

— Te harceler ? répondit l'homme chafouin, en m'adressant un sourire retors. Si tu appelles ça du harcèlement, attends que...

Je refermai bruyamment le judas.

— Fiche-moi le camp ! hurlai-je à travers la porte.

J'entendis l'homme rire, puis glapir l'ordre à ses acolytes de se remettre en route. Le bruit de leurs pas s'éloigna aussitôt.

— Qu'allons-nous faire s'ils reviennent demain ? interrogea Davus.

— S'ils reviennent, Davus ? Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Nous retournâmes dans la salle à manger. Béthesda me regarda d'un air interrogateur. Diana jeta un coup d'œil à Davus pour déchiffrer l'expression de son visage, puis à moi ; autre preuve, s'il en était besoin, qu'elle était maintenant plus sa femme que ma fille. C'était normal. Pourtant, cela me contraria. Hiéronymus terminait sa bouillie très lentement, l'air

mélancolique. Androclès et Mopsus, qui s'étaient levés et avaient mangé avant tous les autres, étaient dans le jardin où je leur avais assigné de menues tâches pour qu'ils dépensent leur énergie débordante. Par la fenêtre, je les voyais se chamailler, inconscients du drame qui secouait la maison.

J'ouvris la bouche pour parler, mais qu'avais-je à dire ? Prononcer de fausses paroles de réconfort ? Changer brusquement de sujet ? Ou peut-être parler à nouveau de l'impossibilité de satisfaire la demande de Béthesda ? À ce moment-là, rien ne m'aurait plu davantage que la perspective d'un voyage à Alexandrie ou vers n'importe quelle autre destination, pourvu que ce fût aussi loin que possible de Rome.

On frappa soudain à la porte, ce qui m'évita d'avoir à parler.

— Encore ! marmonnai-je en retournant d'un air digne dans le vestibule.

Sans prendre la peine de regarder par le judas, j'ôtai la barre et ouvris. Même le gringalet et ses acolytes n'oseraient pas attaquer un citoyen romain sur le pas de sa porte la veille du jour où un prêt devait être remboursé ! Et s'ils osaient ? Pourrais-je arracher les yeux du gringalet avant que les deux géants n'aient le temps de me rouer de coups...

— Pourquoi reviens-tu à la charge ? criai-je. Je t'ai dit...

L'homme qui était sur le seuil me dévisagea d'un air ébahi. Je le regardai à mon tour, tout aussi stupéfait, avant de le reconnaître. C'était le secrétaire personnel de Calpurnia qui était déjà venu me voir.

— Que fais-tu ici ? demandai-je, d'un ton tout à fait poli.

— Ma maîtresse m'a envoyé. Elle veut te voir.

— Maintenant ?

— Dès que possible. Avant...

— Avant quoi ?

— Je t'en prie, suis-moi et ne pose pas de questions.

Je regardai la vieille tunique que je portais.

— Il va falloir que je me change.

— Ce n'est pas nécessaire. Je t'en prie, viens tout de suite. Je te conseille de te faire accompagner d'un garde du corps pour plus tard.

— Plus tard ?

— Pour te ramener chez toi en toute sécurité. Les rues ont des chances d'être... Eh bien, tu comprendras.

Il sourit. Je soupçonnai vaguement ce qu'il me laissait entendre.

— Viens, Davus, criai-je par-dessus mon épaule. Nous devons nous rendre auprès de la première dame de Rome.

L'esclave nous fit traverser le Palatin pour nous conduire à l'imposante demeure où résidait Calpurnia en l'absence de son mari. Avant d'y parvenir, je vis que les rues environnantes étaient plus animées que de coutume. Des messagers partaient de la maison dans toutes les directions et des hommes en toge convergeaient vers elle. L'atmosphère était tendue, surtout dans la cour de devant, où des hommes en petits groupes conversaient à voix basse tandis que des esclaves s'affairaient çà et là. Je reconnus plusieurs sénateurs et magistrats. Trébonius et Isauricus attendaient à l'écart, entourés de leurs licteurs. Quelque chose d'important était arrivé. Les yeux et les oreilles de Rome étaient braqués sur cette maison.

L'esclave nous fit traverser la cour, monter les marches et entrer dans la maison. Les gardes le reconnurent et nous laissèrent passer sans poser de questions.

Étant donné l'agitation qui régnait à l'extérieur, je m'attendais à ce que l'intérieur de la maison fût une véritable ruche, mais le couloir que nous fit prendre l'esclave était étonnamment vide et calme. Nous arrivâmes dans un jardin ensoleillé où Calpurnia, assise sur un siège sans dossier, dictait quelque chose à voix basse à un scribe. Quand nous approchâmes, elle leva les yeux et fit signe au scribe de se retirer. Sur un autre signe, l'esclave qui nous avait escortés disparut aussi.

— Gordianus, tu es arrivé très vite.

Elle sourcilla en remarquant ma tunique râpée. J'aurais dû prendre le temps de mettre ma toge, quoi qu'ait dit l'esclave.

— Ton homme m'a fait comprendre que ta convocation était urgente.

— Simplement parce que, dans quelques instants, tout Rome sera au courant. Une fois la nouvelle connue, on ne peut pas

savoir comment les gens réagiraient. Je suppose que la plupart seront ravis, comme je le suis, ou feront semblant de l'être.

— Tu as reçu une bonne nouvelle, Calpurnia ?

Elle inspira et ferma les yeux un instant. Elle n'avait pas encore suffisamment répété la nouvelle pour s'y être habituée. Quand elle ouvrit les yeux, ils étaient brillants de larmes. Sa voix tremblait.

— César a triomphé ! Il y a eu une grande bataille en Thessalie, près d'une localité appelée Pharsale. Les premières lignes de Pompée ont cédé ; puis sa cavalerie s'est dispersée et s'est enfuie. La déroute a été complète. César en personne a mené la charge pour se rendre maître du camp ennemi. Certains de leurs chefs se sont échappés, mais le combat a été décisif. Près de quinze mille soldats ennemis ont été tués ce jour-là, et plus de vingt-quatre mille se sont rendus. Les forces de César ont perdu à peine deux cents hommes. La victoire nous appartient !

— Et Pompée ?

Le visage de Calpurnia s'assombrit.

— Alors même que César pénétrait avec ses hommes dans le camp ennemi, Pompée s'est enfui de sa tente, il a enlevé sa cape écarlate pour se faire moins remarquer, il a enfourché le premier cheval qu'il a pu trouver et s'est échappé. Il a fait route vers la côte et il est monté à bord d'un navire. Sans doute pour gagner l'Égypte. César le poursuit. C'est la seule mauvaise nouvelle. César ne peut pas encore rentrer à Rome. Mais il fallait s'y attendre. Il devra régler les affaires de Rome en Égypte et ailleurs avant de pouvoir enfin rentrer chez lui se reposer.

Pendant un long moment, je réfléchis à l'importance de ce que venait de me dire Calpurnia. L'émotion me bouleversa. Comme elle, j'eus la gorge serrée et des larmes me montèrent aux yeux. Puis des doutes m'envahirent et je me posai des questions.

Est-ce que cela pouvait être réellement fini ? Avec une seule bataille la guerre était-elle vraiment terminée ? Qu'était-il advenu de la flotte de Pompée, qui avait toujours été supérieure à celle de César et qui était encore vraisemblablement intacte ? Qui d'autre que Pompée avait survécu ? Abandonneraient-ils

facilement le combat ? Et les autres ennemis de Rome, comme le roi Juba, qui avait anéanti Curion et son corps expéditionnaire en Afrique ? Et l'Égypte qui était engagée dans sa propre guerre de dynastie ? Calpurnia parlait de régler les affaires là-bas comme s'il s'agissait de faire le ménage, mais à quel moment les affaires concernant l'Égypte avaient-elles jamais été aussi simples que cela ? Serait-il aussi facile de retrouver Pompée que de rattraper un esclave en fuite ? Si César le capturait, avait-il l'intention de l'assassiner de sang-froid ? Ou bien le ramènerait-il prisonnier à Rome pour l'exhiber enchaîné derrière son char au cours d'un défilé triomphal, comme il l'avait fait pour Vercingétorix, le Gaulois ? Des doutes assombrissaient la nouvelle dont m'avait fait part Calpurnia, mais je n'en soufflai mot. Combien d'hommes dans sa cour se poseraient les mêmes questions, et combien feindraient l'allégresse ?

— Quelle nouvelle extraordinaire ! réussis-je enfin à dire.

— N'y a-t-il aucune question que tu souhaites poser ? Personne dont tu souhaites connaître le sort ?

Je réfléchis un instant.

— Et Domitius Ahenobarbus ?

C'était un des ennemis les plus féroces de César. Au commencement de la guerre, il avait dû céder la ville italienne de Corfinium à César, il avait raté une tentative de suicide et avait été fait prisonnier. Humilié par le pardon de César, il s'était rendu à Massilia où sa route avait croisé la mienne et il avait pris le commandement des forces qui résistaient au siège de César. Quand César et Trébonius avaient pris Massilia, Domitius Ahenobarbus s'était enfui une fois de plus pour rejoindre Pompée.

— Barberousse n'est plus de ce monde, répondit Calpurnia, avec une lueur de satisfaction dans le regard. Quand le camp a été envahi, Domitius s'est enfui à pied et s'est mis à gravir une montagne. La cavalerie de Marc Antoine l'a pourchassé comme un cerf dans les bois. Il s'est effondré sous l'effet de la panique et de l'épuisement. Son corps était encore chaud quand Marc Antoine l'a découvert. Il est mort sans avoir reçu une seule blessure.

— Et Faustus Sylla ?

— Le frère de Fausta semble avoir fui. Selon une rumeur, il se dirigerait vers l'Afrique.

— Et Caton ?

— Lui aussi a échappé à la capture. Il se rendrait également en Afrique.

— Et Cicéron ?

— Cicéron est vivant. Il n'a pas participé à la bataille à cause d'une indigestion. À ce qu'on rapporte, il a repris la direction de Rome. Mon mari est célèbre pour sa clémence. Qui sait ? Il se peut qu'il pardonne à Cicéron d'avoir pris le parti de Pompée.

Calpurnia me dévisagea longuement.

— Pourquoi ne poses-tu pas la question que tu as le plus envie de poser, Limier ?

Pourquoi pas ? Je courbai la tête et soupirai. J'essayai de maîtriser ma voix qui tremblait.

— Et Méto, que lui est-il arrivé ?

Elle sourit d'un air un peu plus avantageux que la situation ne le justifiait.

— Méto va bien. D'après mon mari, il s'est remarquablement distingué durant toute la campagne et surtout pendant la bataille de Pharsale. Il reste auprès de César et le suit en Égypte.

Je fermai les yeux pour retenir mes larmes.

— Quand cette bataille a-t-elle eu lieu ?

— Quatre jours après les nones d'août.

— Le jour où Cassandre a été enterrée.

— En effet. Je n'avais pas fait le rapprochement.

Le jour même où Cassandre s'était consumée sur son bûcher, le sort de Rome avait été décidé. Je songeai à tout ce qui s'était passé et à tout ce que j'avais découvert durant le temps qu'il avait fallu pour que la nouvelle de Pharsale parvînt à Rome. Je songeai aux femmes qui avaient partagé avec moi leurs secrets, ignorant qu'au moment où nous fouillions dans le passé et nous nous tourmentions pour l'avenir, la bataille entre les titans était achevée.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ici en toute hâte, Calpurnia ? À mon avis, tous les hommes qui piétinent dans ta cour méritent

plus que moi d'être tenus au courant des derniers exploits de César.

— Que ces sénateurs et ces magistrats grincent des dents, échangent des potins et s'arment de patience encore un moment ! s'exclama-t-elle en riant. De toute façon, j'avais l'intention de te convoquer ici aujourd'hui, pour une autre raison. Rupa, avance-toi.

Il était resté dans l'ombre. Quand il se montra, son visage reflétait surtout le chagrin. Il mit les mains sur mes épaules, et m'étreignit sans empressement.

— Tu es donc vivant, dis-je. Où étais-tu pendant tout ce temps ?

Il couvrit une main avec l'autre. Caché. Qui pouvait le lui reprocher ? Fausta avait envoyé un esclave pour le tuer. Quand il avait appris la mort de Cassandre, il avait dû être aussi déconcerté que moi, ne sachant qui blâmer et qui craindre.

— Il aurait dû venir directement ici, bien sûr, intervint Calpurnia. Mais il a dû avoir peur de moi, en pensant que j'avais peut-être quelque chose à voir avec la mort de Cassandre. Mais depuis que Fausta n'est plus, toutes sortes de bruits ont circulé sur sa mort et son rôle dans l'insurrection. On prétend aussi qu'elle aurait empoisonné Cassandre. Rupa l'a entendu dire et a décidé de prendre le risque de venir ici pour découvrir la vérité. Je lui ai mentionné tous les efforts que tu as faits pour trouver l'assassin de sa sœur, sans parler de la façon dont tu as veillé à ce qu'elle soit incinérée comme il sied.

Rupa me regarda dans les yeux et m'étreignit à nouveau, avec plus de chaleur cette fois. À ce moment-là, il ressemblait beaucoup à Cassandre.

— Il est aussi venu ici chercher l'argent qu'avait gagné Cassandre et que j'avais en dépôt. C'est une somme considérable. Mais il y a un petit problème. Et cela te concerne, Limier.

— Explique-toi, s'il te plaît.

— À un certain moment, Cassandre a donné à Rupa une lettre qui m'était adressée et qu'il devait me remettre seulement au cas où elle disparaîtrait ou mourrait. Rupa ne sait pas lire, et bien sûr il n'a pas osé montrer la lettre à qui que ce soit en

dehors de moi. Aussi n'avait-il aucune idée du contenu de cette lettre jusqu'à aujourd'hui où il me l'a remise. Je la lui ai lue et lui en ai expliqué la signification. Il en a accepté les conditions, mais je ne suis pas sûre que toi tu les accepteras.

— Je ne comprends pas. La lettre parle de moi ?

— Oui. Veux-tu que je te la lise ?

Sans attendre ma réponse, elle sortit un bout de parchemin et lut tout haut :

À Calpurnia, épouse de Jules César :

Ces jours derniers, je me suis rendu compte que je pensais beaucoup à ma mort. Si j'avais vraiment le don de prophétie, je pourrais presque dire que j'ai eu un pressentiment de ma mort. J'éprouve peut-être une inquiétude normale étant donné le danger inhérent au travail que je fais pour toi.

Mais si tu lis ces lignes, c'est qu'alors je dois être vraiment morte, car j'ai donné à Rupa la consigne de te remettre cette lettre seulement au cas où je serais morte ou si je devais disparaître dans des circonstances telles que l'on pourrait supposer ma mort comme presque certaine.

En pareil cas, voici ce que je désire qu'on fasse de l'argent que j'ai gagné à ton service et que tu conserves pour moi. Comme Rupa ne serait pas en mesure de gérer une somme d'argent aussi considérable, je souhaite que la totalité soit remise à Gordianus, dit le Limier, un homme que ton mari et toi connaissez bien, à condition qu'il prenne Rupa chez lui et l'adopte comme fils. S'il accepte de veiller sur Rupa comme un père, en échange Gordianus peut disposer de l'argent comme il l'entend. Je sais qu'il en a grand besoin. J'espère que ce sera une aubaine pour lui et sa famille.

Tel est le désir de ton loyal agent, Cassandre.

Calpurnia posa la lettre.

— Je ne suis pas sûre de ce dernier point, je veux dire sa loyauté. Elle a conspiré avec Fausta pour inciter Milon à prendre les armes contre l'État. On pourrait soutenir qu'en fin de compte elle a trahi et que j'aurais tout à fait le droit de garder tout ce qu'elle possédait, y compris l'argent qu'elle m'avait

donné en dépôt. Mais je me pose la question : *Que ferait César ?* Et la réponse est évidente, car aucun chef d'État romain n'a jamais été autant porté à la clémence que César. Il suffit que Cassandre ait payé de sa vie sa complicité avec Fausta. Je ne vois aucune raison pour laquelle Rupa devrait souffrir aussi, et je ne souhaite pas te priver de l'argent que Cassandre voulait que tu reçoives, Gordianus. Tu m'as rendu un fier service quand tu as découvert la perfidie de Fausta. Comme je soupçonne que tu ne souhaites pas être payé pour ta peine – cela ferait de toi mon agent, n'est-ce pas ? – j'espère que cet entretien pourra être la première étape d'une réconciliation entre toi et mon mari, aussi bien qu'avec ceux qui servent mon mari... y compris le jeune Méto.

Je la dévisageai, ne sachant pas trop que répondre.

— Quelle somme as-tu en dépôt au nom de Cassandre ?

Elle l'indiqua. Le montant me surprit tellement que je lui demandai de le répéter.

Je regardai Rupa avec circonspection.

— Tu te rends compte de la somme d'argent que ta sœur a gagnée ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Tu acceptes pourtant les conditions qu'elle a posées dans sa lettre. À savoir que tu ne recevras rien de cet argent, et qu'au lieu de cela tu deviendras mon fils adoptif ?

Il acquiesça à nouveau et m'aurait étreint une troisième fois si je n'avais pas reculé. Je regardai Calpurnia.

— Peut-être serait-ce plus juste si Rupa et moi nous partagions la somme, suggèrai-je.

Elle haussa les épaules.

— Une fois que je t'aurai remis l'argent, Gordianus, tu pourras en faire ce que tu voudras. Mais tu le recevras uniquement si tu acceptes d'adopter Rupa, comme l'a demandé Cassandre. Tu sembles être un peu décontenancé par sa générosité mais, me semble-t-il, elle a fait preuve de grande sagesse en prenant de telles dispositions. Rupa est un jeune homme fort, probablement un excellent garde du corps, tout à fait à la hauteur dans un combat : il a mis à mal ce gladiateur qu'a envoyé Fausta pour le tuer. Mais à bien des égards il n'est

pas capable de prendre soin de lui-même. Cassandre veillait sur lui. Maintenant qu'elle n'est plus, tu dois la remplacer, comme elle le souhaitait. Pourquoi pas ? N'es-tu pas enclin à prendre chez toi des enfants abandonnés – les deux fils que tu as adoptés et ces deux jeunes esclaves chahuteurs que tu as achetés à Fulvia ? C'était aussi le désir de Cassandre de voir l'argent qu'elle avait gagné te sortir du pétrin dans lequel tu t'es mis. J'ai cru comprendre que tes dettes sont considérables. Malgré cela, il devrait te rester pas mal d'argent, suffisamment pour entretenir Rupa et le reste de ta famille pendant un bon moment.

Je réfléchis. Davus avait suivi toute la conversation sans mot dire. Il me regarda à son tour, le front plissé. Ce ne serait pas une tâche facile quand je devrais expliquer à Béthesda et à Diana comment j'étais entré en possession d'une telle fortune, et pourquoi je rentrais à la maison avec une nouvelle bouche à nourrir.

Mais pourquoi devrais-je m'inquiéter sur les explications que j'aurais à fournir ? N'étais-je pas un *pater familias* romain, le chef suprême de ma maisonnée, auquel la loi accordait le droit de vie et de mort sur tous les membres de cette maisonnée ? Un *pater familias* n'avait pas besoin de se justifier. C'est ce que prescrivait la tradition, bien que la vie courante ne semblât pas toujours appliquer de façon très stricte la théorie. Si ma femme ou ma fille me harcelait de questions gênantes sur Cassandre, Rupa, ou ma soudaine aubaine, ou encore sur le brusque remboursement de mes dettes, je pourrais toujours avoir recours à mes privilèges de *pater familias* et simplement refuser de leur répondre... pendant un certain temps en tout cas.

— Acceptes-tu les conditions de Cassandre ? demanda Calpurnia, soudain impatiente de voir l'entretien se terminer.

— Oui.

— Bien. Je te ferai remettre l'argent cet après-midi. Emmène Rupa avec toi en partant. Reste dans la cour un moment si tu souhaites entendre l'annonce officielle de la victoire.

D'un geste, elle me congédia. Des gardes sortirent de l'ombre pour nous reconduire.

Nous nous attardâmes un moment dans la cour avant que Calpurnia apparût sur les marches. Tout le monde se tut et tous les regards se fixèrent sur elle.

— Citoyens, je me présente à vous avec une information sensationnelle. César a triomphé ! Il y a eu une grande bataille en Thessalie, près d'une localité appelée Pharsale...

Elle annonça la nouvelle exactement comme elle me l'avait communiquée, mot pour mot. Quand elle eut fini, un silence étrange se fit dans la cour, tandis que tous les présents mesuraient l'importance de cette information. Isauricus et Trébonius furent les premiers à pousser des hourras. D'autres se joignirent à eux jusqu'à ce que toute la cour résonnât d'acclamations et de cris : « Vénus pour la victoire ! »

Je rentrai donc chez moi avec non pas un mais deux jeunes hommes vigoureux pour me servir de gardes du corps. Les rues du Palatin furent soudain envahies de gens en liesse, qui pleuraient, s'embrassaient et bondissaient de joie comme des fous. Certains paraissaient éprouver une satisfaction modérée, d'autres étaient sincèrement ravis. Combien ressentaient simplement une émotion profonde en voyant se relâcher la tension qui montait depuis des mois ? Et combien n'étaient pas heureux du tout, mais faisaient de leur mieux pour rire, crier et mêler leur voix à celle des autres ?

Tandis que nous progressions lentement à travers la foule, je fus très étonné de voir, non loin de nous, un visage familier dans la cohue. C'était le vieux Volcatius, le bavard invétéré, le partisan le plus bruyant de Pompée.

Il avait les mains en l'air, la tête renversée, la bouche ouverte. Dans le tintamarre, j'entendais sa voix nasillarde : « Hourra pour César ! Vénus pour la victoire ! Hourra pour César ! »

— Nous sommes tous des partisans de César maintenant, marmonnai-je à voix basse.

20

— Et celui-ci ? demanda Diana en prenant l'un de mes plus beaux vêtements, une tunique verte à liseré jaune ornée d'une grecque.

— J'ai certainement déjà mis assez de vêtements dans les bagages, répondis-je. Le prix de la traversée est en rapport avec le nombre de malles. Nous devons donc prendre seulement ce dont nous avons besoin pour le voyage. Cela reviendra moins cher d'acheter sur place ce qui nous fera défaut.

— Maman sera ravie de faire des achats là-bas !

Diana se força à sourire. Elle n'était pas tranquille de voir sa mère partir pour Alexandrie ; elle avait fait tout son possible pour l'en dissuader. Cette partie du monde était instable, lui avait-elle rappelé, elle avait toutes les chances de l'être encore plus si Pompée s'y était enfui, poursuivi par César. En outre, un voyage en mer était toujours dangereux et l'automne approchait ; si nous prolongions notre séjour en Égypte après la saison où la navigation est possible, nous pourrions nous y trouver coincés pendant des mois. Mais Béthesda ne voulait pas en démordre : pour guérir de sa maladie, elle devait retourner en Égypte et se baigner dans le Nil.

La plus grande inquiétude de Diana, c'était de ne jamais revoir sa mère si elle ne supportait pas la fatigue du voyage, ou si le véritable but de Béthesda en retournant en Égypte était de mourir là-bas.

— Peut-être devrais-je vous accompagner, suggéra-t-elle.

— Hors de question, Diana. Nous en avons déjà discuté.

— Mais...

— Non ! C'est impensable qu'une jeune femme dans ton état parte pour un voyage si long et si incertain.

— Je n'aurais pas dû te le dire.

— Que tu es enceinte ? Tu n'aurais pas pu le cacher beaucoup plus longtemps. Tu n'as pas idée comme j'ai été soulagé de

découvrir que tes nausées du matin étaient dues à la grossesse, et pas à une maladie. Non, tu resteras à Rome pour veiller sur la maisonnée et Davus sera près de toi. Et ne t'inquiète pas, ta mère et moi, nous serons de retour largement à temps pour voir la naissance de notre petit-enfant. Crois-tu que Béthesda voudrait manquer cet événement ?

Diana se força à sourire encore une fois et s'occupa à vérifier le contenu de ma malle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en levant en l'air une urne de bronze scellée.

Je la lui pris des mains et la remis dans la malle.

— Des cendres, répondis-je.

— Ah. Les cendres de cette femme.

— Tu peux dire son nom : Cassandre.

— Pourquoi les emportes-tu en Égypte ?

— C'était l'idée de Rupa. Cassandre a passé la plus grande partie de sa vie à Alexandrie. Il veut répandre ses cendres dans le Nil.

— Je ne vois pas pourquoi elle devrait voyager avec maman.

— N'oublie pas que c'est le legs de Cassandre qui paie le voyage.

— C'est l'ironie de la situation, n'est-ce pas ? répliqua Diana d'un ton sec. Si ce voyage ne guérit pas maman, il aura été payé par la femme qui...

En voyant l'expression sur mon visage, elle n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée.

— Je pense que c'est une bonne chose que tu emmènes Rupa avec toi, puisque Davus ne t'accompagne pas pour te protéger. Rupa saura se débrouiller dans la ville.

— Tu oublies que moi aussi j'ai vécu un certain temps à Alexandrie.

— Mais papa, c'était il y a des années et des années. La ville a sûrement changé depuis ce temps-là.

L'Alexandrie de ma jeunesse était gravée dans ma mémoire. Cela semblait impensable qu'elle eût pu changer, mais pourquoi pas ? Dans le monde, tout le reste avait changé, et rarement pour le mieux.

Diana fit claquer sa langue.

— Mais je ne suis pas aussi sûre que ce soit une bonne idée d’emmener Mopsus et Androclès.

— Je suis un vieil homme, Diana. J’aurai besoin de jambes alertes pour faire mes courses.

— Moi aussi, une fois que mon ventre commencera à grossir.

— Alors je pourrais emmener seulement un des garçons et te laisser l’autre...

— Non, on ne peut pas les séparer. Mais ils ont des chances de passer par-dessus bord s’ils se conduisent sur le bateau comme à la maison. Ils ne nous laissent pas une minute de répit, ces deux petits...

Elle eut un chat dans la gorge. Après s’être éclairci la voix en toussant et en reniflant, elle se mit à murmurer.

— C’est dommage que tu n’emmènes pas Hiéronymus. Il ne cesse d’insinuer qu’il aimerait partir. Ayant vécu toute sa vie à Massilia, il est avide de voir le monde.

— À mes frais ! Non, Hiéronymus peut rester ici. Il n’a sûrement pas épuisé tout ce qu’il a à découvrir à Rome.

J’étais assis sur le lit. Diana était assise à côté de moi. Elle prit ma main dans la sienne.

— Il y a quelque chose dont nous n’avons pas encore parlé, dit-elle.

— Ta mère ? Je pense qu’elle croit vraiment que ce voyage la guérira. Tu ne devrais pas t’inquiéter.

— Non, ce n’est pas cela.

Je soupirai.

— Si tu souhaites terminer ce que tu disais tout à l’heure... sur Cassandra...

— Non, reprit Diana en secouant la tête, je crois que ce sont les Parques qui ont guidé tes pas et les siens vers un but que ni l’un ni l’autre vous n’aviez prévu.

— Lequel, alors ?

Elle hésita.

— Nous avons parlé de danger dans cette partie du monde...

— Il n’y en a sûrement pas plus qu’à Rome !

— Tu crois ? Depuis que le vieux roi Ptolémée est mort, les Égyptiens ont été aussi déchirés que nous, les Romains. Le

jeune Ptolémée est en guerre contre sa sœur – comment s'appelle-t-elle ?

— Je crois qu'elle s'appelle Cléopâtre. Marc Antoine m'a signalé une fois qu'il l'avait rencontrée. Il a dit la chose la plus singulière...

— Quoi donc ?

— Il a dit qu'elle lui rappelait César. Imagine cela ! Cléopâtre ne pouvait pas avoir eu plus de quatorze ans quand Marc Antoine l'a rencontrée. Elle doit avoir environ vingt-deux ans maintenant. Oui, exactement le même âge que toi, Diana.

— Incroyable ! Tu vas te trouver à Alexandrie avec un Pompée prêt à tout, une guerre civile en cours, et un César femelle à affronter – si l'on peut imaginer pareille créature !

— Au moins, je ne m'ennuierai pas, répondis-je en éclatant de rire.

— Mais ce n'était pas de cela que je voulais parler.

— De quoi alors ?

— César sera là aussi, n'est-ce pas ? dit-elle en soupirant.

— Il y a toutes les chances.

— Et si César est là...

— Ah, je vois où tu veux en venir.

— Tu auras déjà à t'occuper de tant de choses. Je ne parle pas de Pompée et de Cléopâtre. Je parle de maman, si elle va mieux... ou pas. Et les cendres dans cette urne, et ce que tu éprouveras quand tu les répandras dans le Nil. Et je sais que tu t'inquiéteras pour moi et l'enfant que je porte, ici à Rome. Et par-dessus le marché, si par hasard tu te trouves à nouveau en présence de Méto...

— Ma fille, ma fille ! Crois-tu que je n'aie pas pensé à tout cela moi-même ? Je suis resté éveillé la nuit, à réfléchir à ce voyage et à toutes les éventualités. Mais considérer l'avenir ne sert à rien. Comme tu le dis, les Parques nous mènent vers des buts imprévus. Jusqu'ici, à tout prendre, elles ont été généreuses envers moi.

Il y eut du bruit à la porte. Nous levâmes tous les deux les yeux et aperçûmes Béthesda. Elle avait l'air pâle et fragile, mais dans son regard je vis une lueur, signe d'espoir. Le voyage en Égypte était tout pour elle.

— As-tu terminé les bagages, mon chéri ?

— Oui.

— Bien. Nous partons à l'aube. Diana, si tu as fini d'aider ton père, viens m'aider à ranger mes affaires.

— Bien sûr.

Diana se leva et suivit sa mère. Elle s'arrêta dans l'embrasement de la porte et regarda derrière elle. Ses yeux étaient brillants de larmes.

— Est-ce que c'est vraiment demain que tu pars, papa ? Je suis devenue comme Hiéronymus ; je t'envie ! Tu vas voir le Nil, les pyramides et le Sphinx géant...

— Et la grande bibliothèque, ajoutai-je, et le célèbre phare de Pharos...

— Et peut-être rencontreras-tu même...

Nous éclatâmes de rire, sachant que la même pensée nous était venue à l'esprit.

— Cléopâtre ! dis-je, en terminant sa phrase.

— Cléopâtre, répéta-t-elle, comme si ce nom étranger aux consonances singulières évoquait secrètement les pensées qui nous étaient communes, qu'elles fussent exprimées ou non.

Quand Diana eut quitté la pièce, je me levai du lit et me dirigeai vers la malle. Je baissai le bras et pris l'urne de bronze. Je la tins longtemps dans mes mains, sentant le froid et la rigidité du métal. Comme elle était lourde ! Finalement, je remis l'urne dans la malle et refermai doucement le couvercle.

NOTE DE L'AUTEUR

Après avoir écrit deux romans qui relatent les intrigues politiques et les opérations militaires au début de la guerre civile de Rome – *Rubicon* et *Le Rocher du Sacrifice* –, je souhaitais revenir dans cette ville et voir quelles étaient les occupations des citoyens, et en particulier des femmes.

Pendant que César et Pompée se livraient ouvertement une guerre sans merci dans le nord de la Grèce, qui peut douter que certains individus menaient en secret et sans discontinuer des opérations subversives à Rome ? On peut imaginer que l'espionnage, la corruption, les trahisons, la concussion sévissaient sur une grande échelle, mais quand il s'agit de trouver des comptes rendus de témoins oculaires ou même des récits de seconde main, les sources pour cette époque et ce lieu particuliers – Rome en l'an 48 avant Jésus-Christ – sont éparses et obscures.

Le défi lancé par le fougueux Marcus Caelius pour modifier le statu quo et ses conséquences est relaté par divers auteurs : Velleius Paterculus, Tite-Live, Cassius Dion, et César dans *La Guerre civile*. Malheureusement, les informations sont contradictoires et fragmentaires et on ne trouve aucune chronologie, fût-elle approximative. Cependant, cette incertitude chronologique et le manque de détails qui sont un obstacle pour l'historien offrent au romancier un espace de liberté, dont j'ai largement profité. Pour comprendre la situation politique et l'état d'esprit des Romains en 48 avant Jésus-Christ, je me suis souvent référé à l'ouvrage de Jack Lindsay, *Marc Antony : His World and His Contemporaries* (Londres, George Routledge and Sons, 1936). Lindsay présente une interprétation idéologique bien plus complexe des objectifs de Marcus Caelius que ne le font la plupart des historiens, qui ont tendance à qualifier Caelius de simple opportuniste. Pour les détails sur le conflit entre Pompée et César, le livre de T. Rice

Holmes argumenté avec méthode, et accompagné de notes très complètes, *The Roman Republic and the Founder of the Empire* (Oxford, The Clarendon Press, 1923) fournit une reconstitution précise. Les lettres de Cicéron apportent également une foule de renseignements sur l'enchaînement des événements. J'ai passé de nombreuses heures à lire et apprécier à leur juste valeur les travaux d'Evelyn S. Shuckburgh, d'Emmanuel College à Cambridge, qui a non seulement traduit mais classé et indexé par ordre chronologique toute la correspondance de Cicéron dans *The Letters of Cicero* (Londres, George Bell and Sons, 1909).

Que dire de Titus Annius Milon ? Est-ce que même son ancien défenseur Cicéron l'a pleuré ? Peut-être pas. Considérez que Titus Annius a peut-être ajouté *Milon* à son nom parce qu'il souhaitait égaler l'athlète olympique légendaire, Milon de Crotone ; considérez que Cicéron s'est probablement senti coupable jusqu'à la fin de ses jours d'avoir bâclé la défense de Milon à son procès pour le meurtre de Clodius ; considérez encore que, dans la République à l'agonie, Milon a dû être l'exemple même de l'individu qui a fait son temps mais qui refuse de disparaître de la scène ; et puis lisez le passage suivant du traité intitulé « De la vieillesse », que Cicéron avec une certaine malveillance a écrit en 44 avant Jésus-Christ, quatre ans après la mort de Milon :

Il convient de se servir de ce que l'on a et, quoi qu'on fasse, d'agir selon ses forces. Peut-on trouver propos plus méprisable que celui de Milon de Crotone ? Celui-ci, alors âgé, voyait des athlètes s'entraîner dans la carrière. À ce qu'on dit, il regarda ses muscles, et s'exclama en versant des larmes :

« Hélas ! ceux-ci sont morts, maintenant ! » Tes muscles, c'est plutôt toi-même, imbécile ! car ta gloire tu ne l'as jamais due à toi-même, mais à tes reins et à tes muscles. On raconte que Milon avait parcouru tout le stade d'Olympie en portant un bœuf sur les épaules ; et alors ? Préférerais-tu qu'on te donne cette vigueur ou qu'on t'accorde l'intelligence de Pythagore ? Pour finir, tire profit de cet avantage physique tant qu'il est là ; quand il n'est plus, ne le regrette pas... Le

cours de la vie est déterminé, la route de la nature est seule et unique, et à chaque âge de la vie ont été accordées des dispositions propres.

Était-ce la façon de Cicéron de déclarer que son Milon n'avait personne d'autre à blâmer que lui-même ?

Et les femmes de Rome qui peuplent ces pages ? Térentia, Tullia, Fabia, Fulvia, Sempronia, Antonia, Cythéris, Fausta, Clodia et Calpurnia, elles ont toutes existé. Gordianus a rencontré certaines d'entre elles dans la série *Roma sub Rosa* – Clodia dans *Le Coup de Vénus* et dans *Meurtre sur la voie Appia* ; Fulvia, Sempronia et Fausta dans *Meurtre sur la voie Appia* ; et Fabia dans la nouvelle éponyme *La Maison des Vestales*.

Le mariage de Térentia et de Cicéron s'est terminé quand il a divorcé d'avec elle et épousé une femme beaucoup plus jeune, probablement à la fin de 46 avant Jésus-Christ. À peu près à la même époque, Tullia et Dolabella ont également divorcé. La mort de Tullia, l'année suivante, a causé beaucoup de chagrin à son père, mais d'après Pline, Térentia a continué de vivre et atteint l'âge remarquable de 103 ans.

C'est probablement Fulvia qui a joué le plus grand rôle dans l'histoire, surtout après son mariage avec Marc Antoine en 47 avant Jésus-Christ, à la suite du divorce de Marc Antoine et d'Antonia ; Marc Antoine a même abandonné Cythéris pour elle. Mais ni la voix de Fulvia ni celle d'aucune de ces autres femmes ne nous est parvenue à travers les âges. Nous avons les lettres écrites par Pompée, Marc Antoine et Caelius, nous avons des livres entiers de César et de Cicéron, mais pour ces femmes, nous avons seulement des sources de seconde main, et surtout des sources hostiles. (Incapable d'expliquer l'ambition forcenée de Fulvia, Velleius Paterculus disait d'elle que c'était « une femme seulement à cause de son sexe ».)

Si remarquables que ces femmes aient dû être, aucun historien n'a jugé bon de nous laisser une biographie d'aucune d'entre elles ; écrire la biographie d'une femme était inconcevable pour Plutarque. Le lecteur qui souhaite en savoir plus sur elles ne trouvera pour satisfaire sa curiosité que de fort

brèves allusions, alors qu'il y a pléthore d'informations sur Pompée, César ou n'importe quel autre homme de l'Antiquité. Pour l'historien moderne qui travaille à partir de ces sources, la tâche de faire vivre ces femmes est problématique, voire insurmontable ; il semble donc juste qu'elles aient une place importante dans la *Roma sub Rosa*, une histoire secrète de Rome, ou une histoire des secrets de Rome, vue par Gordianus.

J'aimerais remercier mon éditeur de St Martin's Press, Keith Kahla, pour son attention et sa patience ; mon agent littéraire, Alan Nevins, pour m'avoir incité à poursuivre mes recherches, afin d'échapper aux critiques ; Penni Kimmel et Rick Solomon pour leurs commentaires sur la première version de mon roman, et mes aimables voisins du Berkeley Repertory Theatre dont la production remarquable de *L'Orestie d'Eschyle* au printemps de 2001 m'a inspiré la création de la Cassandre de Gordianus.

FIN

Note de l'éditeur français

Le lecteur pourra consulter les ouvrages suivants :

César, *La Guerre civile*, tomes I et II, texte établi et traduit par P. Fabre, Paris, Les Belles Lettres, CUF.

Cicéron, *Correspondance*, texte établi et traduit par S. Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, CUF.

Dion Cassius, *Histoire romaine*, texte établi et traduit par M.L. Freyburger et Michel Rodda, Paris, Les Belles Lettres, CUF.

Jal P., *La Guerre civile à Rome*, Paris, PUF.

Nicolet Cl., *Le Métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées.

Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, tomes I et II, texte établi et traduit par Hellegouarc'h, Paris, Les Belles Lettres, CUF.